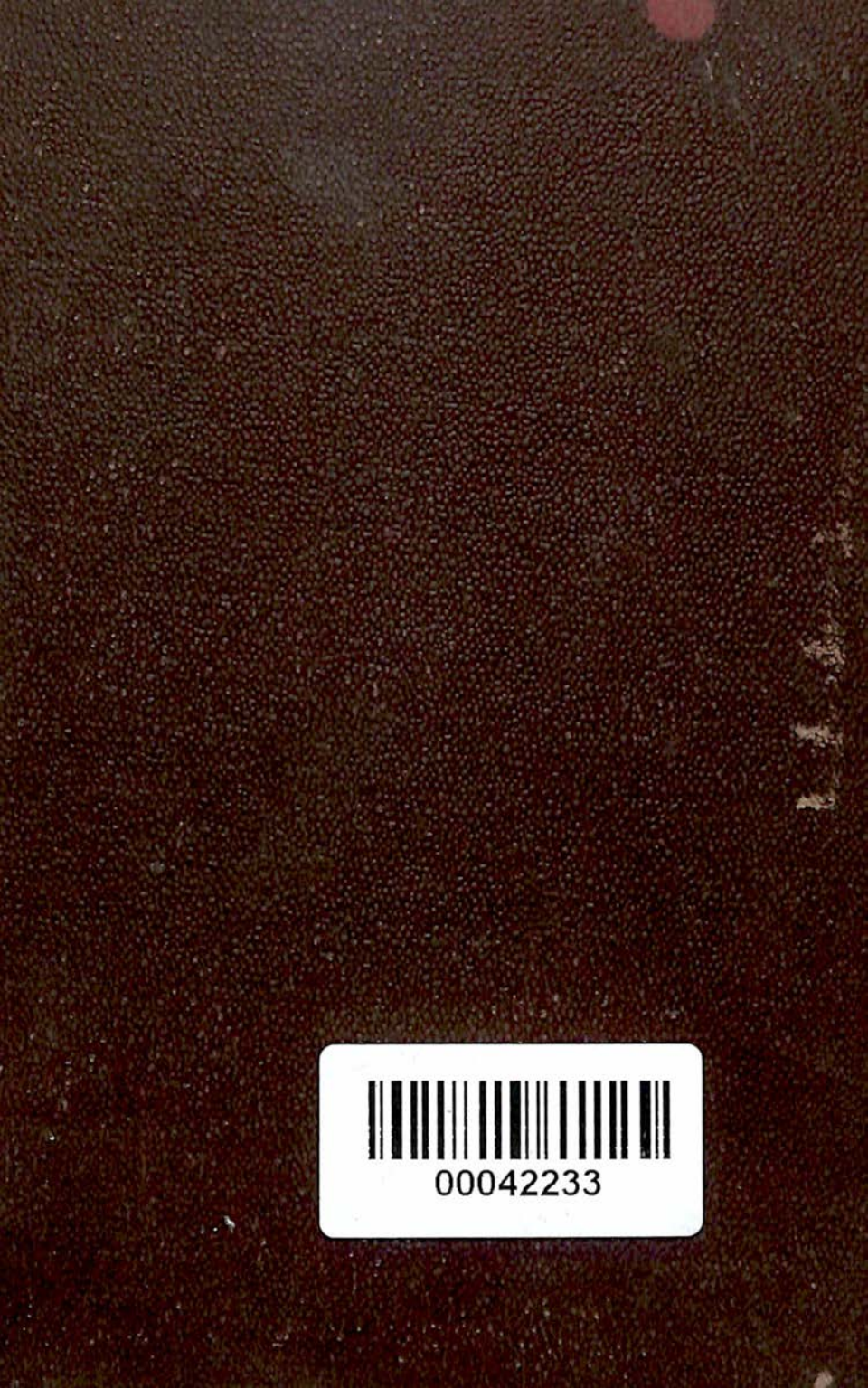
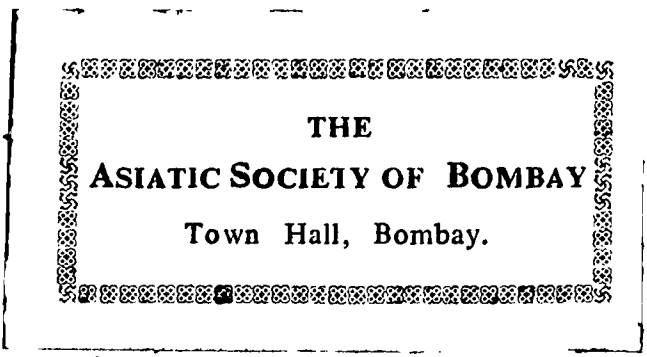

00042233



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

LA RELIGION NATIONALE

DES

TARTARES ORIENTAUX

MANDCHOUS ET MONGOLS,

COMPARÉE A LA RELIGION DES ANCIENS CHINOIS,

D'APRÈS LES TEXTES INDIGÈNES,

AVEC LE RITUEL TARTARE DE L'EMPEREUR K'IEN-LONG,

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

Ch. de HARLEZ,

CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE.

JJ.A-224
JJ.i-47

BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE,

RUE DE LOUVAIN, 108.

1887

42233
ar

Fi 294 F.
Rel/Fel
42233

00042233

PRÉFACE.

L'histoire des religions est, de nos jours, un des objets les plus importants des recherches scientifiques; elle intéresse au plus haut point non seulement l'ethnologue et l'historien, mais aussi le philosophe et le théologien même; elle touche aux questions les plus graves. Il est donc essentiel que l'on ait des religions anciennes et modernes une connaissance complète et exacte autant que faire se peut; avant cela, cette étude ne peut servir à poser aucune conclusion certaine. Mais ce résultat n'est pas facile à atteindre; il en est surtout ainsi quand il s'agit des religions de peuples lointains, peu civilisés et peu connus, qui n'ont point consigné par écrit les principes de leurs croyances et de leur culte.

La difficulté est d'autant plus grande qu'il ne suffit pas de se rendre compte exactement de leur état actuel, mais qu'il est absolument nécessaire, pour apprécier sainement les faits, de suivre les doctrines et les pratiques à travers les âges, de se faire une idée précise de leur premier état, des changements, altérations et mélanges qui sont survenus dans le cours des siècles. Faute de quoi l'on est exposé aux méprises les plus regrettables et aux jugements les plus erronés.

Ce que nous disons ici en général est surtout vrai des religions tartares, mongoles et chinoises. Celui qui s'est occupé quelque peu de ces matières sait assez quels dissentiments règnent, non seulement entre les hagiographes vulgarisateurs, mais aussi entre les spécialistes, au sujet des croyances de ces peuples orientaux. Nous parlerons plus loin des Mongols à ce point de vue [1]; qu'il nous suffise pour le moment de noter ce

[1] Voir la 3e partie.

que les sinologues mêmes font des anciens Chinois; les uns y voyant un peuple athée, les autres leur attribuant une religion matérialiste, d'autres enfin reconnaissant chez eux un monothéisme pur et élevé.

La plupart de ces divergences et de ces erreurs, puisque le oui et le non ne peuvent être à la fois, proviennent de ce que l'on se fie trop souvent aux relations des voyageurs, parfois même de simples touristes. Ceux-ci, mal préparés à leur tâche, malgré la meilleure volonté du monde, ne comprennent pas toujours ce qu'on leur dit, ou ne voient qu'une minime fraction du peuple dont ils décrivent la religion [1], prennent des idées et superstitions locales pour le fond des croyances générales, apprécient trop souvent ce qu'ils voient et entendent d'après leurs propres idées, et cherchent partout, aussi naturellement qu'inconsciemment, la confirmation de leurs systèmes personnels. Les spécialistes eux-mêmes ne sont pas absolument exempts de ces tendances inhérentes à la nature, comme la chair à la peau, ainsi que disent les Chinois, et n'ont eu souvent pour témoignages à consulter que ceux d'historiens orientaux étrangers à l'Extrême-Orient de l'Asie et plus enclins, de beaucoup, que les Européens à tout envisager à leur point de vue particulier. La principale chose à faire pour le moment serait donc de rechercher, partout où ils se trouvent, les textes indigènes qui ont rapport aux matières religieuses, à les étudier, élucider et traduire, pour les mettre à la portée de tout le monde.

Pour l'étude de la religion des Tartares orientaux, nous avons un choix de textes aussi précieux que rares en leur espèce. Les premiers empereurs de la dynastie mandchoue, qui règne en Chine aujourd'hui, ont été des hommes de la plus haute valeur au point de vue tant politique que scienti-

[1] L'an passé, encore, un sinologue de renom, à peine arrivé en Chine, écrivait à la *Revue Internationale*, à la suite d'une conversation avec un lettré chinois, que l'idée de la divinité était absente des anciens livres de la Chine.

tique et littéraire. K'ang-hi et K'ien-long [1], spécialement, sont des noms qui rappellent des souverains doués d'une haute intelligence, des vues les plus élevées et de capacités extraordinaires. Tous deux se sont vivement préoccupés de l'avenir de la nation d'où ils tiraient leur origine et des moyens de lui conserver son caractère propre et sa suprématie. Ils ont fait de puissants et heureux efforts pour préserver de l'oubli et du dépérissement sa langue, ses mœurs, sa religion et son histoire. C'est à ce zèle éclairé que nous devons, entre autres choses, ces lexiques appelés *miroirs*, qui nous conservent, avec le trésor de la langue mandchoue, le souvenir des usages et des croyances du peuple qui la parlait.

Mais le document le plus précieux, au point de vue qui nous occupe ici, et que l'on peut appeler unique en son espèce, est le Rituel de la religion mandchoue, le Rituel des sacrifices divers de la nation mandchoue [2], que fit recueillir et rédiger le grand empereur connu en Europe sous le nom de K'ien-long. On verra plus loin, dans la préface de cet ouvrage même [3], l'occasion et le but de sa composition, les moyens employés par le souverain chinois, les noms et qualités de ses auteurs ainsi que sa valeur et son importance. C'est le code authentique de la religion mandchoue au XVIe et au XVIIe siècle.

Ce Rituel n'est point connu en Europe, bien qu'il mérite grandement de l'être, car il est de nature à corriger bien des idées fausses et à fournir des renseignements importants et sûrs à la science. Tout ce qu'on en sait est ce qui en a été dit par Langlès dans un rapport inséré au tome VII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, sous le titre suivant : *Recueil des usages (et cérémonies) établis pour les offrandes et sacrifices des Mandchous, par ordre de l'Empereur,*

[1] Ces deux noms sont les titres de règne sous lesquels sont connus en Europe les empereurs de la Chine qui régnèrent de 1662 à 1723 et de 1736 à 1796. Les Chinois les appellent de leurs noms d'honneur posthume Sheng-tzou et Kâo-tzong.

[2] *Manjusa-i wecere metere kooli bithe.*

[3] Voir la 2e partie.

ou *Rituel des Mandchous*. HESE-I TOKTOBUHA MANJUSA-I WECERE METERE KOOLI BITHE.

Langlès y donne un aperçu du bouddhisme tiré de l'*Ayin Akberi* (institution de l'empereur Akbar), puis un autre du Shamanisme, après quoi viennent le texte et la traduction de la préface du Rituel, de l'en-tête des chapitres et de quelques légendes des figures. Il n'y a que cela, et de plus les erreurs y abondent. Certes, on ne peut en faire un reproche au savant rapporteur. Le Mandchou venait seulement d'être révélé à l'Europe et l'on ne pouvait d'emblée en avoir une connaissance approfondie [1].

Ces circonstances m'ont fait croire qu'il serait utile de donner aux hagiographes d'Europe une connaissance complète de ce précieux recueil, et d'y adjoindre tout ce que *les dictionnaires de la conversation mandchous*, — car c'est ainsi qu'on peut appeler les *Miroirs* impériaux — pouvaient fournir de renseignements sur le même sujet.

Mais cela ne suffisait pas : il fallait aller au delà du XVIe siècle et pénétrer aussi loin que possible dans les temps antérieurs pour y puiser tous les souvenirs que les annalistes nationaux avaient pu conserver par écrit. C'est ce que nous avons pu faire, si pas complètement, du moins de manière à produire des résultats assez importants, en épuisant le contenu de l'*Histoire de l'empire de Kin* ou des Niutchis [2] que j'ai traduite l'an passé [3]. Les histoires de la Chine nous ont fourni également quelques renseignements, moins importants, il est vrai, et moins sûrs, mais nullement méprisables.

Le religieux russe, P. Hyacinthe Bitchurinskyi, s'est aussi

[1] Il traduit, par exemple, *Wang kongsa* (les princes et ducs), par les grands décorés du Kong ; le *Kun-ning-kong* est pour lui le temple de Bouddha, tandis qu'il est consacré principalement aux esprits et que Bouddha y a simplement une chapelle. Langlès prend les *samans* pour des prêtres de Bouddha, il pense Bouddha plus ancien que Brahma, etc.

[2] Peuple qui habitait le midi de la Mandchourie et fonda au XIIe siècle l'empire de Kin.

[3] *Histoire de l'empire de Kin*. Paris, 1886.

occupé de la religion mandchoue dans son livre intitulé. *Kitai, ego jhiteli nravie, obytchayi prosvechtchenie* (La Chine, son territoire, ses mœurs et coutumes, sa civilisation), Saint-Pétersbourg, 1840. Mais ce qu'il en dit, très bref du reste, n'est pas non plus exempt d'erreurs assez graves [1] et donne une idée complètement fausse des rites mandchous.

Le modeste ouvrage que je présente ici au public lettré ne sera donc pas, je pense, sans utilité; il fournira du moins des données sûres concernant une religion dont on a beaucoup parlé sans pouvoir s'appuyer sur le témoignage éclairé de ses sectateurs; il leur fera connaître leur pensée intime et leur manière de concevoir les choses religieuses.

Il nous a paru nécessaire de compléter ces notions en comparant le culte de la Tartarie orientale avec celle de ses proches voisins, qui sont venus également de la Tartarie pour occuper la région des grands fleuves et peupler ou soumettre le Pays des fleurs [2]. Pour établir ces rapprochements, les moyens, les matériaux abondent. Nous avons consulté, outre le Shouking, le *Tcheou-li* (rites du royaume de Tcheou) [3] et le *Li-ki* (Mémorial des rites) représentant, l'un le Xe siècle A. C. environ, l'autre les temps proches de l'ère chrétienne; puis la *Siao Hio* (avec le commentaire de Tcheng Hsiuen), le *Kia-li* (ou Rites domestiques) de Tchou-tzè et le *Tchou-tzè-tsieh-yao-tchuen*, lesquels, bien qu'écrits au XIIIe siècle P. C., ou tirés des écrits de ce siècle, n'en reflètent pas moins des usages de beaucoup antérieurs. Le *Li-ki* est de tous le plus important parce qu'il comprend tous les rites, ou règles des actions, tant civils et domestiques que religieux et politiques, et qu'il est resté le régulateur de toute la conduite des Chinois.

[1] C'est ainsi qu'il fait accomplir tous les rites cérémoniels par des prêtresses; il compte treize génies ou fétiches, parmi lesquels il range Kuan-ti et Bouddha, etc. Voir plus loin.

[2] Nom que les Chinois donnent à leur pays.

[3] Principauté dont le chef *Wou-Wang* devint empereur en 1122 A. C., après avoir vaincu le tyran Sheou, et dont la dynastie régna jusqu'en 255 A. C., réduite, à la fin, à l'état des premiers rois capétiens.

Enfin il nous a paru qu'un coup d'œil jeté rapidement sur la religion mongole proprement dite, non point telle que le bouddhisme l'a transformée, mais comme elle nous apparaît dans ses éléments originaires et antérieurement à l'introduction de la doctrine de Çâkyamouni, pourrait aussi présenter quelque intérêt et quelque utilité. Nous avons donc puisé, par-ci, par-là, quelques traits, soit dans les ouvrages originaux tels que l'histoire des Mongols de Ssanang-Ssetchen et le Tai-Yuen-i-suduri bithe, soit dans les récits contemporains de la formation de l'empire mongol ou des premiers voyageurs qui ont parcouru les pays tartares.

Je dois, en terminant, dire quelques mots du livre mandchou dont je donne ici la première traduction qui ait jamais été faite. Le texte en est pris aux CC. 922 de la Bibliothèque de Paris et 423 de celle de Saint-Pétersbourg. Il forme six deptelins ou cahiers, dont le sixième est occupé par des planches. C'est une édition impériale bien soignée et ne contenant que peu ou point de fautes. Son composé et ses divisions seront connus par la traduction que l'on trouvera plus loin. Le tout contient environ quatre cents feuillets, dont soixante-deux de planches. Il a cela d'intéressant, que c'est un monument de la langue mandchoue et non une traduction du chinois, comme le sont trop souvent les autres livres mandchous. Il ne présente du reste aucun trait spécial qui vaille la peine d'être nommé.

Espérant que ce petit ouvrage pourra rendre quelques services, nous le présentons aux hommes d'études comme une source d'information et comme un jalon posé dans les recherches à faire pour asseoir une partie quelconque de l'Histoire des religions sur des bases solides et durables. Puisse-t-il remplir son but !

LA RELIGION NATIONALE

DES

TARTARES ORIENTAUX : MANDCHOUS ET MONGOLS,

COMPARÉE A LA RELIGION DES ANCIENS CHINOIS,

D'APRÈS LES TEXTES INDIGÈNES,

AVEC LE RITUEL TARTARE DE L'EMPEREUR K'IEN-LONG.

PREMIÈRE PARTIE.

LA RELIGION DES MANDCHOUS.

SECTION I. — Exposé de la religion des Mandchous au XVIe et au XVIIe siècle.

La religion des peuples tartares qui n'ont point adopté le bouddhisme a été maintes fois exposés dans les ouvrages spéciaux ou dans les relations des voyageurs. Mais les auteurs qui s'en sont occupés ne s'accordent guère entre eux. Les croyances et le culte de ces peuples ont aussi été très diversement appréciés. La plupart les confondant dans le terme général de Schamanisme et, n'y voyant que les superstitions et pratiques vulgaires d'une sorte de jongleurs et de sorciers qui parcourent les steppes de l'Asie, en ont fait une peinture qui ne porte guère les hommes d'études à s'en occuper.

Nous ne voulons citer comme exemple qu'une page du livre de M. A. Reville, intitulé : *Les Religions des peuples non civilisés*. Nous y lisons, en effet, au second volume, ces paroles

caractéristiques : « On englobe toute cette race (finno-tartare) au point de vue religieux, sous la dénomination de peuples *Shamanistes*, c'est-à-dire chez qui la sorcellerie, exercée par les Shamanes, constitue en quelque sorte la religion tout entière. » (Voir *Op. cit.*, p. 172.) — « A nous civilisés, un Shaman ferait toujours l'effet d'un fou à lier. Il faut se transporter en imagination dans le steppe, au milieu de ces paysages monotones où les tentes et les troupeaux épars rompent seuls l'uniformité des perspectives. Qu'on se représente la brusque arrivée d'un homme étrange, dont le corps est tout couvert de chiffons, de grelots, de vieilles ferrailles s'entre-choquant à chacun de ses mouvements et affectant en majeure partie la forme de quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons attachés les uns aux autres par des anneaux de fer. Ces objets sont autant de charmes doués d'un pouvoir magique. Sur sa tête, il porte une coiffure bizarre armée de deux cornes du même métal. D'une main, il tient sa baguette magique enveloppée dans une peau de rat ou de zibeline; de l'autre il frappe à coups redoublés sur une espèce de tambourin qu'il porte partout avec lui... C'est ainsi qu'il annonce son arrivée, qu'il prélude à ses jongleries, qu'il s'excite lui-même à l'extase. Il a de plus les mains gantées de peaux d'ours. Dans cet attirail il se met à sauter, à cabrioler, à exécuter une sorte de danse saccadée dans laquelle il croise les jambes tantôt en avant, tantôt en arrière, toujours tambourinant et poussant des hurlements. Bientôt on s'aperçoit que son regard devient fixe, concentré. Enfin il tombe à terre, comme inanimé, et il demeure dans cet état plus ou moins longtemps, étranger à tout ce qui se passe autour de lui. Mais le moment vient où l'accès spasmodisque cesse, le Shaman se relève tranquillement, il donne la réponse à la question qu'on lui avait proposée. » Et plus loin : « Le Shaman est, ce me semble, le plus jongleur, le plus charlatan, de tous les sorciers de la non-civilisation, peut-être aussi le plus habile. »

Tel est le jugement que le docte auteur porte sur la religion à laquelle le Shaman sert de ministre. D'autre part, l'empereur

chinois K'ien-long, écrivant la préface d'un des ouvrages publiés sous son initiative, n'hésite pas à affirmer que la religion de ses ancêtres tartares était pleine d'élévation et de majesté.

Si des affirmations aussi contradictoires, si des appréciations aussi divergentes ont pu se produire, c'est sans doute que leurs bases n'étaient pas bien sûres, ou plutôt que chacun s'est arrêté à des points, à des caractères particuliers et variables qu'on a pris pour les traits généraux et constants. Là est en vérité, ce nous semble, la cause réelle de ce désaccord. Les uns ont confondu des traits du bouddhisme avec les caractères de la religion tartare; d'autres, par contre, ont pris pour bouddhiques [1] ce qui appartenait au Shamanisme.

En outre, on a considéré le côté vulgaire et grossier du Shamanisme comme constituant toute la religion des peuples qui sont adonnés à ses pratiques, et l'on n'a point vu ce qu'il pouvait avoir de plus noble et de plus élevé dans ses origines, au temps où il n'était point seulement le culte de peuplades dépourvues de toute civilisation et n'avait point été refoulé parmi celles-ci par les envahissements du bouddhisme.

Heureusement, un empereur chinois de la race tartare des Mandchous qui domine aujourd'hui l'Empire des fleurs [2], a fait tracer du culte de ses ancêtres un tableau qui le montre sous son vrai jour, ou du moins tel qu'il était au temps où l'Empire mandchou s'étendait sur les bords de l'Amour, de la Sibérie aux limites du Petcheli. Ce n'était déjà plus, il est vrai, la religion première des tribus mandchoues dans toute sa pureté, le bouddhisme lui avait déjà donné son empreinte et l'on y reconnaît facilement des emprunts faits à la Chine.

[1] Depuis que ces lignes sont écrites, j'ai vu avec plaisir la même réflexion faite par M. Léon Feer dans son récent opuscule : *Le Tibet : le pays, le peuple et la religion.* Je suis heureux de me rencontrer avec le savant auteur de cet excellent opuscule.

[2] Empire des fleurs (*Hoa Koue*) est un des noms que les Chinois donnent à leur pays. Céleste empire est une invention européenne faite par imitation des termes « Fils du ciel » qui désigne le souverain chinois. Les Chinois ne disent en réalité que « Le dessous du ciel » (*t'ien hia*) et non céleste empire.

Mais les traits originaires y sont encore facilement reconnaissables et le sont d'autant plus que l'histoire des tribus occupant ces mêmes régions dès le Xe siècle de notre ère, nous met à même de retrouver les caractères primitifs de leurs croyances et d'en suivre les développements et les altérations. Nous avons, en effet, pour arriver à cette fin, les Annales de l'Empire des Niutchis, dit Empire d'Aisin, de Kin ou d'Or [1], lesquelles, sans s'occuper expressément de matières religieuses, nous fournissent cependant des matériaux suffisants, bien qu'épars, pour en reconstituer les fastes.

Pour procéder avec méthode, nous exposerons d'abord le culte des tribus de l'Amour tel qu'il nous est connu d'une manière certaine et dans tous ses détails, par l'exposé qu'en a fait faire l'empereur K'ien-long dans le *Rituel mandchou*, composé par son ordre. Pour que les lecteurs puissent juger en parfaite connaissance de cause, je donnerai plus loin la traduction complète de cet intéressant recueil. On verra dans la préface, écrite de la main de K'ien-long lui-même, le but et l'occasion de sa publication. Nous pouvons pour cela y renvoyer nos lecteurs. Pour le reste, comme l'impérial auteur s'est proposé uniquement de déterminer dans leurs menus détails les rites des cérémonies, et non de donner à ses peuples un exposé systématique de leurs croyances et de leur culte, il sera nécessaire de le faire à sa place, et de recueillir les éléments épars de ces tableaux pour les disposer dans un ordre qui en fasse mieux comprendre les principes et les rapports. Nous compléterons ce qui manque à cet exposé en puisant à d'autres sources, au *Manju-gisun-i buleku bithe* [2], au *T'sing-wen-wei-shu* [3], etc.

[1] *Aisin* et *Kin* signifient « or » l'un et l'autre; le premier en mandchou, le second en chinois.

[2] *Miroir de la langue mandchoue.* Voir plus loin.

[3] *Dictionnaire mandchou-chinois.*

RELIGION MANDCHOUE.

La religion des Mandchous ne consistait point exclusivement en sorcelleries et prestiges samaniques [1]; ceux-ci, s'il en existait, n'en constituaient qu'une faible partie et ne différaient guère des pratiques des peuples les plus civilisés.

I. — *Des esprits.*

Les objets de leur vénération étaient les *Enduri* et les *Weceku*. Par le premier terme ils désignent les esprits de premier ordre, les êtres invisibles d'une haute intelligence et d'une puissance surnaturelle, qui dominent le monde et peuvent disposer des forces de la nature. L'adoration du ciel, dont on fait la partie commune de toutes les religions tartares, est à peine mentionnée dans leur code religieux, et l'on n'y trouve point celle d'aucun astre : soleil, lune, planètes ou tout autre d'espèce quelconque. Dans la langue mandchoue même, le mot ciel (*abka*) ne désigne rien de surnaturel, et le *Dictionnaire* ou *Miroir de la langue mandchoue*, rédigé sous l'inspiration et la surveillance du grand empereur K'ang-hi, ne le définit que de cette façon-ci : *Abka umesi den, tumen jaka be elbehengge*, c'est-à-dire : cette (chose) immense qui recouvre toute chose. Il en est ainsi dans les cérémonies de notre Rituel. Mais dans la préface l'empereur dit expressément que le culte antique de sa nation s'adressait « au ciel » et aux esprits, et la même chose est répétée au livre I, chapitres III et XIII. Il semblerait même, d'après ces termes, que le grand sacrifice du Tang-se était offert au ciel, bien que le Rituel n'en dise mot.

Les *Weceku* sont les génies domestiques, protecteurs du foyer et de la famille, mais surtout les âmes des ancêtres auxquels ce dernier rôle est spécialement attribué. Le *Miroir de la langue*

[1] Le terme mandchou est *Saman* et non *Shaman*.

mandchoue les définit « les esprits que l'on invoque et honore à la maison [1] ».

L'étymologie et le sens du nom est des plus simples; c'est un adjectif dérivé du radical *wece*, qui signifie « honorer d'un culte », « offrir un sacrifice ». Ce terme correspond ainsi exactement aux mots avestique et sanskrit *yazata*, *yajata*, qui dérivent également d'une racine *yaj*, *yaz*, ayant le même sens que *wece*.

Enduri n'est pas aussi facile à expliquer. On ne peut lui assigner aucune dérivation; il n'a de rapport matériel qu'avec *enduhen*, jeune grue, et *endunggiya*, fouler, opprimer, et ce dernier sens est entièrement opposé au caractère reconnu des *Enduri*. Le *Miroir* ne fait qu'indiquer ce que ce mot désigne et ne le définit point : ce sont, dit-il, les esprits auxquels on sacrifie dans les temples et les maisons; puis il rappelle ce passage du Shih-king : « Si tu t'inclines devant les *Enduri*, ils te donneront la prospérité, la puissance [2] ». Il ajoute, il est vrai : « ce sont aussi les esprits du ciel, de la terre et des ancêtres »; mais ici il se réfère au sens du mot chinois correspondant et aux idées chinoises.

Toutefois, dans l'esprit du peuple, le mot *Enduri* impliquait l'idée de céleste et de saint, car son dérivé *enduringge* est employé pour désigner « les saints » de l'antiquité chinoise, ces hommes d'une vertu ou sainteté surhumaine, qu'ils possédaient par nature [3].

Le Rituel mandchou énumère plusieurs fois les *Enduri* et *Weceku* auxquels sont adressés les prières et sacrifices dont il expose les rites. Ce sont : *Shangsi*, *Fucihi*, *Pousa*, les *murigan weceku*, les *nirugan-i weceku*, *Guwan mafa* et les *weceku mongols* [4]. Souvent aussi il se contente du terme général de *Weceku*.

Shangsi est regardé comme l'équivalent du chinois *Shang-Ti*, « le Souverain Seigneur, le Maître suprême », qui désigne

[1] Voir *Manju gisun-i buleku bithe*, partie XIII, 9e section.
[2] *Ibid.*, 2e section.
[3] Chinois, *ching*.
[4] *Monggo weceku*.

véritablement le dieu du monothéisme, le Maître Souverain du monde. Il y a contre cette assimilation une difficulté philologique. *Shang-Ti* devrait donner en mandchou : *Shang-di* et non *Shangsi*, et l'on ne voit pas bien pourquoi il y aurait ici une exception unique à une règle universelle en dehors de ce seul cas. Toutefois il serait bien difficile ou plutôt impossible de trouver une autre origine à ce mot et, faute de mieux, l'on doit bien provisoirement s'en tenir à cette hypothèse. Shangsi occupe dans le culte mandchou une place toute particulière. On l'invoque à part, les cérémonies en son honneur lui sont exclusivement propres, une chapelle spéciale lui est réservée, et l'on ne voit point qu'on en fasse aucune représentation. On trouvera tout ce qui le regarde dans le chapitre VI du livre I du *Wecere doro i bithe* dont nous donnons plus loin la traduction.

M. C. von der Gabelentz n'a pas hésité à traduire Shangsi : « la divinité suprême » et certainement ce sens est le vrai pour beaucoup de livres mandchous. Nous n'oserions affirmer qu'il en soit ici de même, sans avoir non plus de raisons pour établir le contraire.

Foucihi est Bouddha, dont le culte s'introduisit en Mandchourie dès le IXe siècle de l'ère chrétienne. C'est, dit le *Miroir*, l'idole à laquelle le lama, le bonze et la gutze (bonzesse) sacrifient. On voit qu'il n'est pas là en pays natal et de plus qu'il est représenté par une statue. Cette statue porte un bonnet appelé *Lapari*. A la définition du mot Foucihi, le *Miroir* ajoute : c'est un saint homme de l'occident.

Pousa n'est qu'une autre forme du nom de Bouddha, c'est une forme chinoise. Le *Miroir* nous dit que *Pousa* est le nom d'honneur de Foucihi. Ces deux noms sembleraient donc s'identifier. Toutefois, dans notre code liturgique, ils sont toujours cités séparément et comme choses distinctes. Foucihi a une statue que l'on pose sur un piédestal, qu'on lave à certain jour ; Pousa n'a, au contraire, qu'une tablette portant son nom et que l'on renferme dans un étui ; en outre, il ne jouit pas des mêmes honneurs que son homonyme. Il y a là

certainement une différence de conception ; Pousa doit être une manifestation inférieure du Bouddha, quelque chose comme *Avalokitêçvara* [1], ou tout autre personnage du bouddhisme septentrional, un *bodhisatva*.

Le *Bouddha* principal lui-même, ou Foucihi, n'occupe pas dans cette hiérarchie un rang supérieur et ce n'est pas à lui qu'on adresse les supplications, les demandes de faveurs ; ce n'est pas lui qu'on invoque dans le péril ou les calamités.

Guwan mafa est l'ancêtre originaire, le protecteur spécial d'une famille, celui dont le culte est perpétuel et dont l'image reste toujours au temple ancestral, à la salle consacrée aux ancêtres par chaque famille, chaque maison.

Les *murigan weceku* sont les esprits des ancêtres en général, ce qui reste (je n'oserais employer le mot « âme ») des ascendants morts auxquels on doit certain culte pour une double raison que nous indiquerons un peu plus loin.

Il serait difficile de dire si cet usage est originaire chez les Mandchous ou s'il a été adopté à l'imitation des Chinois. Il paraît ici comme essentiel aux grandes cérémonies du Rituel mandchou ; c'est tout ce que nous pouvons en dire pour le moment ; nous reviendrons plus tard à ce point.

Les *nirugan-i weceku* sont les esprits qui sont indiqués ou représentés sur les tablettes ou planches d'un pied de longueur environ, sur lesquelles sont tracés les noms des ancêtres ou des esprits et quelquefois aussi, surtout anciennement, chez les Chinois, leur représentation.

Les *Weceku mongols* ne sont jamais désignés que par ce terme général ; ce sont des idoles empruntées aux Mongols, probablement pendant la domination des Khagân sur la Chine et la Mandchourie ; nous en parlerons plus loin. Ce peut

[1] *Avalokitêçvara* (le prince qui regarde au-dessous de lui, en bas) est la personnification de la miséricorde, le protecteur et sauveur des hommes par sa bonté. Le *Miroir* ajoute : on dit aussi *Botisato*, c'est-à-dire *bodhisatva*. Ce serait alors le représentant des saints qui sont presque arrivés à l'état de *Bouddha*, mais qui ne l'ont pas encore atteint bien que destinés à y parvenir.

n'être aussi que les esprits de quelques anciens héros ou grands mongols, que les populations de l'Amour avaient appris à vénérer pendant leur assujettissement à leurs voisins de l'ouest. Nous les retrouverons dans les prières du Rituel.

Shangsi, Foucihi, Pousa, les esprits (célestes), les âmes des ancêtres (*Wecéku*), les génies mongols, sont les êtres divins qu'on figure et appelle au sacrifice et à qui le culte s'adresse directement. Mais, dans quelques prières récitées pendant les grandes cérémonies, se trouve une série de noms de personnages dont la nature n'est expliquée nulle part. Ils sont invoqués, non dans des formules conjuratoires plus ou moins mystérieuses, mais dans les prières les plus simples pour obtenir les biens de la terre. Ce sont des êtres supraterrestres, sans aucun doute; mais à quelle classe particulière appartiennent-ils? Quel est leur rôle spécial? C'est ce qu'il serait difficile de dire. Aucun dictionnaire, aucun livre, quel qu'il soit, n'en fait mention. J'ai interrogé les Chinois de Londres, j'ai écrit en Mandchourie même : personne n'a pu me donner le moindre renseignement. Leurs noms sont formés de deux mots; quelques mots ont un sens en mandchou, deux ou trois en mongol, le reste échappe à l'analyse, bien qu'ils aient une physionomie mandchoue et que quelques-uns pourraient avoir une signification en cette langue, mais signification impossible en ce lieu. Deux ou trois sont qualifiés d'*Enduri*, esprit; d'autres noms ont comme premier composant *Nadan*, sept. Cela désigne-t-il sept personnages? C'est incertain. Ce mot a encore le sens de papier d'or du sacrifice; mais serait-ce admissible ici? Voici ces noms avec le sens quand il est saisissable :

Ahòn-i niyansi	Niyansi de nos aînés (aïeux).
Siren-i niyansi	— de la famille.
Niyansi-Enduri	Esprit niyansi.
Ancu ayara	— qui plane (?) [1].
Muri muriha	Résistant, ferme.

Aya, en tongous, bon, excellent.

Nadan daihôn. . . .	Sept (auxquels on sacrifie ?) [1].
Je erehu.	
Jorgon junggi.	
Juru-Juktehen. . . .	Couple d'autels.
Naihôn hiyancu . . .	Hiyancu mystérieux, invisible.
Baiman janggin . . .	Général B.
Nadan Weihuri . . .	Sept vivants (?).
Adu monggolo. . . .	(Manteau, collier).
Katun Noyan. . . .	Nom mongol (Noyan, chef feudataire).
Niohon Taiji	— (Taiji, prince feudataire).
Gu-i S'ongkon . . .	Aigle de rubis ou Jade (?).
Soliha fisun	Fisun, invité au sacrifice.

Bitchurinskji, le seul qui ait dit un mot de ces noms, en fait sans hésiter des *Ongot* (dieux, fétiches en mongol), en compte quatorze et range parmi eux *Kuan-ti*, *Sâkyamuni* (Fucihi) et *Bodhisatwa* (Pousa). Ce sont malheureusement autant d'erreurs. D'abord il y en a plus de quatorze, en outre, Kuanti (héros chinois canonisé sous les Hans) n'y est point [2], et les deux Bouddhas ne font pas partie de la série. De plus les Ongots n'ont rien à faire chez les Mandchous. Si l'on considère que la première prière invoque les noms suivants : Fils du ciel ! Fucihi ! Fusa ! Chéf d'armée ! Chef de tribus !... On peut voir dans ces deux derniers mots l'indication générale, le genre des personnages invoqués plus loin. Ceci nous est confirmé par la présence des noms Katun Noyan et Niohon Taiji; les noms finissant par ces deux mots étant très fréquents chez les grands mongols du grand empire.

Nous croyons donc qu'il ne faut pas chercher à analyser des mots qui ne sont que des noms propres, et que ces noms désignent d'anciens héros militaires et chefs de tribus, tant des clans mandchous que tongous ou mongols, et dont le souvenir n'est pas resté dans l'histoire.

[1] Cp. le mongol *taigho*, titre princier (?).

[2] L'auteur aura pris *Guwan-i beise* pour *Kuan-ti*. *Kuan-ti* serait en mandchou *Guwan di* et non *beise*, et surtout n'aurait pas le *i* du génitif. *Guwan* signifie « demeure, enclos, famille ». On a de même plus haut *Guwan mafa wecehu*.

Ces différentes classes d'esprits sont les seules qui soient les objets des grandes cérémonies, des actes généraux du culte. Mais ils n'étaient pas les seuls honorés par la nation. Dans les prières liturgiques il est fait mention d'autres esprits encore, objets de dévotions particulières, et invoqués comme génies tutélaires pour l'obtention de faveurs ou la préservation de calamités spéciales. Plusieurs nous sont entièrement inconnus et nous ne pourrions en donner que le nom [1]. D'autres nous sont indiqués par les dictionnaires mandchous-chinois avec explication de leur nature; nous réunissons ici les uns et les autres. Ce sont :

1° *Omosi mama* [2], esprit auquel on sacrifie pour demander prospérité et richesse;

2° *Sure mama* [3], que l'on prie quand on attend la naissance d'un enfant;

3° *Banda Mafa* [4], qu'invoquent les pêcheurs et les chasseurs;

4° *Fiehun* [5] *mama*, esprit qui hante les forêts et les montagnes et peut y nuire aux voyageurs ou les protéger contre tout danger;

5° *Banaji* [6], esprit protecteur d'une localité particulière.

Le *Miroir* ajoute à ces noms deux autres dont l'origine est trahie par leur forme même ou leur nature, à savoir : *Jun-ejen*, le roi, l'esprit du foyer qui appartient à la démonologie chinoise et dont le nom est purement chinois. *Jun* est le mot mandchou correspondant au chinois *fun*, foyer.

Ilmun han, le roi des enfers, est une création bouddhique sans racine dans la religion tartare. Le bouddhisme chinois en reconnaissait dix, jugeant et punissant les âmes des pécheurs dans divers enfers de plus en plus rigoureux. C'est ainsi que

[1] Voir plus loin *Rituel mandchou*, liv. I.

[2] Litt. : la grand'mère des petits enfants.

[3] Litt. : grand'mère enfantant.

[4] Ce mot n'a de rapport qu'avec le radical *banda*, qui indique fatigue, effort.

[5] Comparez *fie-lembi*, aller à cheval, voyager; *fieleku*, rocher, etc.

[6] A rapport avec *bau*, engendrer.

Tchen Hsiuen, le commentateur de la Siao Hio [1], voulant prouver la fausseté des doctrines bouddhiques, argumente en ces termes : « Ces docteurs prétendent que si l'on ne fait pas d'abondantes aumônes aux bonzes et si l'on ne suit pas leur loi, on ira dans l'enfer où l'on sera coupé, déchiré, scié, brûlé et soumis à toutes sortes de tortures. Mais cela est faux, car depuis l'introduction du bouddhisme dans l'empire du milieu, bien des personnes sont mortes et ont dû, par conséquent, ressusciter, selon les théories bouddhistes; cependant aucune n'a vu ce lieu de torture ni ces dix rois (*ilmun han*) qui gouvernent les enfers. » Toutefois il est à remarquer que ce terme *ilmun* n'est point chinois — le chinois dit : *yen* (wang) —; il désigne parfois en mandchou les esprits des défunts, ce qui reste après la mort et va dans un autre monde.

Il est une autre classe d'êtres surnaturels dont le Rituel ne fait pas mention, mais qui appartenaient certainement aux croyances tartares, car les prières de conjuration dont il est parlé dans notre livre les avaient pour objet direct. En outre, la terminologie qui les concerne est très développée et n'est point calquée sur des termes chinois correspondants. Ce sont les *Hutu*.

Les *Hutu* sont les esprits que l'on suppose animés de sentiments peu bienveillants, se plaisant même à nuire à l'homme [2], et que l'on doit chercher par différents moyens à tenir écartés, rendre impuissants ou favorables. Le peuple se les représentait sans doute sous un aspect difforme, car le *Miroir de la langue mandchoue*, après les avoir définis d'une manière philosophique selon les conceptions chinoises [3], ajoute : « Les images à corps d'hommes, avec têtes d'éléphant ou de cheval qu'on pose dans les temples, ces images s'appellent *hutu*. »

[1] Voir ma traduction de la *Siao-Hio*, p. 208.

[2] « Le *Hutu* est merveilleux de l'*In* ». L'*In* est le principe femelle, passif des choses qui forme principalement ce qu'il y a d'imparfait dans les êtres. *Manju g. b. b.* Verbo : *Hutu*.

[3] Leur action nuisible est exprimée par le verbe *dabambi*, qui a, du reste, un sens plus général. On dit aussi *gôwa s'abumbi*, plus spécial à ce genre d'idée.

En outre, quand l'apparition d'une forme hideuse ou effrayante fait pousser un cri (*ei!*) d'horreur ou de crainte, c'est qu'il y a un *hutu* qui se montre.

Les *Hutu* sont de différentes espèces. Le *Miroir* distingue les suivantes :

Ekcin [1], hutu d'une laideur et d'une difformité extrêmes. On l'appelle aussi *jofo*.

Alhôji mama [2], hutu femelle; vieille difforme.

Bushuku [3], hutu également difforme qui attaque les petits enfants, les bestiaux et les animaux domestiques. Ils ont pour compagnons les *Yemji* et les *Ibagan* qui jouent le même rôle.

Fa [4], hutu qui se plaît à tromper les hommes. *Fadambi*, verbe dérivé de ce mot, indique les tromperies et les supercheries de ces esprits.

Buceli [5], esprit vital d'un homme transformé en hutu et hantant les corps vivants.

D'autres ne comportent pas nécessairement une idée de nuisance. Ce sont :

Baljun [6], hutu qui se montre par les feux apparaissant subitement la nuit, sous différentes formes.

Bigan-i-ibagan [7], Ibagan, esprit follet habitant les montagnes, les rives des fleuves, les forêts et les buissons.

Manggiyan, esprit que le Saman fait descendre par ses conjurations et qui vient faire des gambades devant lui [8].

[1] Ce mot provient de l'interjection *ek!* qui marque horreur, dégoût.

[2] Grand'mère imitatrice, conductrice (?).

[3] Génie domestique.

[4] Ce mot désigne aussi un enchantement.

[5] De *buce*, mourir.

[6] Mot correspondant à peu près au latin *monstrum*.

[7] C'est-à-dire ibagan du desert, des vastes plaines.

[8] On pourrait, à la rigueur, rapporter les sauts au saman lui-même, bien que la phrase du *Buleku* ne se prête guère à cette interprétation. La phrase mandchoue est ainsi conçue : *Manggiyan : ibagan-i duwali*, i. e. compagnon de l'Ibagan. *Saman-i fudes'ere de manggiyan wecehu wasika fekuceme yabumbi.* Lorsque le saman fait les conjurations, l'esprit manggiyan descendu, marche en sautant.

Nous passons ceux qui n'ont aucune importance particulière et ne portent que des noms généraux. Bien des fois des hutus apparaissent et exercent leur action funeste sans qu'on puisse constater quel est celui qui s'est montré ou qui a révélé sa présence par quelque signe extérieur; beaucoup sont inconnus et leur présence n'est révélée que par ses effets, lorsque, par exemple, un petit enfant fait subitement des gestes de frayeur, bâille avec force ou fait tout autre geste violent, inattendu.

Mais remarquons encore que notre Rituel ne fait aucune mention de ces génies ni de leurs opérations diverses. Nous laisserons donc cette matière, en ce moment, pour y revenir quand nous en aurons fini avec le sujet qui nous occupe. Poursuivons notre exposé.

La religion organisée des Mandchous s'adressait donc aux êtres surnaturels dont nous venons de parler, Shangsi, Foucihi, Pousa, les esprits en général et ceux des ancêtres mandchous et mongols.

Les cérémonies du culte s'accomplissaient dans un ou plusieurs locaux réservés à cette fin, dont le Rituel, malheureusement, ne nous donne que le plan partiel et ne décrit que très imparfaitement, mais que l'on se figure cependant d'une manière assez exacte.

II. — *Temples et autels des Mandchous.*

Le culte officiel des Mandchous se pratiquait dans un lieu fixe, dans une enceinte déterminée qu'on appelle *Tangse* [1]. C'est un espace carré, ceint de murs de tous côtés et renfermant plusieurs édifices ou locaux consacrés au culte. Il est orienté de l'est à l'ouest et a sa porte principale à l'orient. Au coin nord-est est une autre enceinte contenant d'abord un espace vide, puis une seconde enceinte formée de murs et percée de deux portes, au milieu de laquelle est la chapelle [2] de Shangsi.

[1] Voir planche I.

[2] *Ordo.* Il est remarquable qu'en mongol *ordo, urdu*, signifie palais. En mandchou c'est aussi la maison des chefs féodaux n'ayant qu'une seule porte.

Le coin sud-ouest étant le lieu le plus important, le lieu sacré [1] des demeures, palais ou habitations du peuple, il en résulte que Shangsi était l'objet d'une vénération spéciale et considéré comme au-dessus de tous les autres esprits.

Vers le centre est une chapelle toute semblable à celle de Shangsi, mais construite dans de plus grandes proportions. Contre les murs du nord s'élève une grande salle qu'on appelle « la salle du sacrifice [2] » à raison de son emploi, beaucoup plus grande que les deux chapelles.

Un chemin pavé et cimenté conduit de la grande chapelle à la salle des sacrifices, un autre venant de la porte principale coupe le premier à angle droit. De chaque côté du premier chemin s'élèvent deux séries de pieux ou poteaux servant à attacher des cordes; entre la grande chapelle et le mur du sud est dressée une pierre haute et large, au milieu de laquelle est pratiqué un trou pour y enfoncer et dresser un mât ou tronc d'arbre qui sert aux cérémonies, comme on verra plus loin. D'autres bois disposés près du mur du sud servent à le soutenir en certaines circonstances déterminées [3] (voir pl. I).

Un corps de garde et des magasins placés en un lieu clos en dehors de la grande enceinte, mais contigu à celle-ci au coin nord-est, complètent les bâtiments principaux. Toutefois, le magasin qui renferme les papiers et cordons destinés au culte se trouve à l'intérieur au coin nord-est.

Le premier Tangse régulier avait été élevé à Moukden, en Mandchourie. Établis à Péking, les Mandchous en firent un semblable dans leur nouvelle capitale (voir *Rituel*, I, 3); mais il y avait de moindres temples en divers endroits.

Outre le Tangse, les cérémonies religieuses ont encore deux locaux particuliers, dont malheureusement le Rituel n'indique

[1] La porte des anciennes maisons chinoises étant à l'est, le coin sud-ouest était la partie la plus reculée, la moins accessible, partant la plus mystérieuse et la plus vénérée de la demeure.

[2] *Wecere deyen.*

[3] Voir le *Rituel mandchou.*

ni la position ni l'usage en dehors de certains sacrifices faits à des moments spécialement déterminés. Ce sont le *Kun-ning-kong* et le *Gurung*. Le nom du premier, du chinois le plus pur, indique par lui-même sa provenance. Langlès le définit [1] comme le temple particulier de Bouddha. Il me paraît évident qu'il se trompe. Le nom chinois indique un lieu sacré de repos, et l'usage qui en est fait, d'après le Rituel, indique suffisamment qu'il n'est point consacré spécialement au saint indou. Pour l'un et l'autre motif nous y voyons plutôt un temple dédié aux esprits des morts, des ancêtres, ou bien aux esprits en général. Car quand on y porte les esprits pour le sacrifice, c'est tous réunis qu'ils y viennent, c'est à tous que s'adresse le culte. Toutefois, dans le coin ouest du Kun-ning-kong, il y a une grande chapelle consacrée à Bouddha.

Le *Gurung* est plus difficile encore à déterminer. Le mot signifie proprement « palais », mais a aussi le sens de chapelle. Il est, ce semble, en dehors du Tangse, car au chapitre IX, livre I, on voit que l'on amène les Weceku du Tangse au Gurung et que l'empereur, quittant le premier, monte au second (I, 17). Il n'est pas non plus dans le Kun-ning-kong, puisque à certaines cérémonies décrites au chapitre V, livre III, d'un côté on pose le palanquin de Bouddha devant la porte du Kun-ning-kong, et de l'autre les officiers et les ministres, désignés à cet effet, s'avancent du Gurung vers le reposoir pour entrer avec ses porteurs au « palais du repos ».

Certains princes impériaux demeurant au Gurung [2], on croirait qu'il faisait partie du palais impérial. C'est ce qui ressort également de ce qui en est dit au Rituel, livre I, chapitre III, q. vid.

Les chapelles et la salle du sacrifice ont une sorte d'autel, requis pour les cérémonies qui s'y font et variant de grandeur avec le local. Nous en avons deux représentations, l'une de l'autel de la grande salle des sacrifices, l'autre de l'ordo de

[1] Dans sa traduction des en-têtes des chapitres.

[2] *Gurung de tehe agese.*

Shangsi. C'est en somme la même disposition pour toutes deux : une table portant au fond une ou plusieurs cassolettes à encens ; sur le devant, des vases plus ou moins nombreux, destinés à recevoir les offrandes. Quatre grandes lanternes à pieds très élevés ornent les quatre coins de la salle ; devant l'autel est placée une table sur laquelle on pose deux vases des libations ; deux autres sont placés à terre, à droite et à gauche (voir pl. II).

En outre, dans la grande salle, il y a devant l'autel une sorte de balustre appelé *Kuhen* [1], qui le sépare de la table aux libations et s'élève de beaucoup au-dessus de celle-ci. Deux suspensoirs à gauche supportent divers objets. Du même côté une longue table latérale, appelée *nagan*, sert à poser divers objets sacrificiels. Foucihi (Bouddha) a, en outre, un petit tabernacle, posé sur un piédestal mobile, et dans lequel on place sa statue (voir pl. IV, 3). Les autres Wecéku n'ont que des tablettes portant leur nom (ou leur représentation), que l'on renferme dans des étuis ronds, déposés dans la salle du sacrifice.

Outre ces locaux publics du culte, qui sont en même temps propres au souverain, les Wangs et les Kongs doivent avoir une chapelle avec piédestal, semblable à celle de Foucihi, mais beaucoup plus grande, placée à demeure fixe sous l'auvent du toit de leur demeure [2]. Les Mandchous de rang inférieur aux Kongs [3] n'y ont qu'une sorte de crédence, supportée par des pieds (voir pl. V, 6). Toutes deux servent à y déposer les offrandes faites aux *Enduri* et *Wecéku*.

[1] Les colonnes qui le portent des deux côtés sont enveloppées d'étoffe précieuse.

[2] Les Wang, Beile, Beise et Kong (voir liv. I, chap. III, *c. init.*) sacrifient tous les mois. Les chefs de famille, inférieurs à ceux-ci, font les offrandes domestiques quatre, deux ou une fois par an (voir *Rituel*, I, 3), le tout dans la salle du midi; les offrandes ordinaires se font à ces chapelles et consoles extérieures (voir pl. III, 3).

[3] Le texte mandchou porte : *Wang Kongsa-i boode*, dans les maisons des Wangs et Kongs, des rois et princes (titres féodaux honorifiques). Langlès a traduit ces mots : « Les grands decorés du Kong. »

Chaque classe de la société a donc son temple ou autel spécial : à la cour, le Gurung; aux grands des rangs les plus élevés (Wangs et Kongs), l'*ordo* ou chapelle fermée, posée sur un piédestal, tous deux d'un style élégant et riche. Aux petits, le *Sendehen* ou autel-crédence; chapelle et autel domestique, placés contre le mur de la maison, du palais. Tous doivent avoir au moins le petit autel-table, car le texte mandchou porte : *gemu manjusa-i boode*, « dans la demeure de tous les Mandchous ».

III. — *Ministres du culte.*

A. Le prêtre qui préside aux cérémonies selon le *manjusa-i wecere doro* est bien le Saman; mais ce n'est nullement ce charlatan grossier et maniaque dont parle M. A. Reville au passage cité plus haut de son livre : *La religion des peuples non civilisés*. Ce n'est pas non plus cet enchanteur errant « dont on entend, dans les steppes, pendant la nuit, le tambourin magique retentissant pour appeler ou chasser les esprits. » C'est un ministre du culte, au caractère grave, au maintien solennel, accomplissant dans un *templum*, dans une chapelle, des cérémonies réglées dans tous leurs détails.

Son costume, qui ne manque pas de majesté, consiste en un long manteau de soie, un bonnet de peau garni de plumes [1] et une ceinture, ou plutôt une sorte de jupe d'étoffe précieuse, entièrement ouverte par derrière et attachée aux hanches par un large cordon (voir pl. VIII, 8). Par moment il pose par-dessus la première une deuxième ceinture d'un pied 6 pouces de hauteur et garnie de longues clochettes ou de longs grelots, ou même de morceaux de fer allongés et travaillés (voir pl. VIII, 5). Une bande ornée de broderies, haute de

[1] D'après le *Miroir*, le bonnet du Saman est formé d'une pièce de soie et d'une plaque de fer-blanc, terminant par deux pointes en guise de cornes, ou même d'une calotte de fer-blanc à laquelle on attache une longue pièce de soie bariolée. Il s'agit du Saman errant.

6 pouces, la maintient à la taille. On verra dans le Rituel même l'usage de ces vêtements.

Les instruments dont le Saman se sert dans les cérémonies générales et particulières sont :

Un tambourin magique, espèce de tambour de basque, sans grelot, formé d'une seule peau plate attachée à un rond de fer ou de bois, haut de 4 à 5 pouces, avec une baguette de fer (voir pl. VIII, 9), une petite sonnette et une plus grosse qu'il fait sonner parfois pendant les cérémonies, puis une série de sept clochettes attachées par un cuir à un bâton (voir pl. IV, 2);

Une flèche, au pied de laquelle est attaché un long cordon et qu'il tend en l'air vers les esprits pour les attirer ou conjurer (voir pl. IV, 1);

Un glaive de fer courbé, long de 2 pieds 3 pouces et demi, large d'un peu plus de 2 pouces, muni d'une poignée et garni de petites chaînettes d'anneaux ronds pendant au commencement de la lame, à sa courbure et à sa poignée (voir pl. VIII, 6).

Tout cela ressemble extrêmement à l'appareil des Samans vagabonds. Le Saman du Rituel agite et bat du tambourin, fait retentir les sonnettes ou grelots de la ceinture en marchant comme son confrère des steppes, mais il y a d'un des deux usages à l'autre la distance qui sépare l'état barbare de la civilisation.

Quant au glaive, le Saman le tient droit devant lui et s'incline plusieurs fois vers sa lame ou fait des évolutions; la flèche, il la tient du bras étendu, devant soi, en récitant des prières. Le but de l'emploi de ces deux armes est certainement d'expulser les mauvais esprits ou, du moins, l'a été; car dans la description des cérémonies il n'en est nullement question, et l'on ne pourrait pas se rendre compte de la raison véritable de cet usage si l'on n'avait que le code liturgique à consulter. Mais les pratiques générales des Samans indépendants nous en font connaître la nature véritable.

Les Samans n'appartiennent pas tous au sexe masculin, il y a aussi des Samanes qui remplissent certaines fonctions liturgiques et peuvent; dans une certaine mesure, suppléer le

Saman. Ce sont, pour la plupart, des femmes de grands officiers du palais. C'est par erreur que le religieux russe, P. Hyacinthe Bitchurinskji, dit dans son ouvrage sur les mœurs et coutumes civiles et politiques de la Chine, cité par Schott, que les femmes samanes seules accomplissent les rites du sacrifice au temple impérial, à cause de la présence de l'impératrice. Le Rituel nous apprend que la participation de l'impératrice à ces rites ne dure que peu d'instants, et que c'est seulement pendant ce court espace de temps que l'on écarte les hommes autres que les eunuques.

Le sens et l'origine du mot *Saman* sont encore obscurs. Quelques-uns ont pensé devoir le faire dériver du pâli *samana*, représentant du sanskrit *çramana*, ascète. Schott, dans sa remarquable petite brochure intitulée : *Ueber den Doppelsinn des Wortes Schamane und über den tungusischen Samanencultus am Hofe der Mandju-Kaiser*, a rejeté avec raison cette explication. Il n'est guère probable, en effet, que l'on ait appliqué le nom des ascètes brahmaniques ou des pénitents bouddhistes aux enchanteurs du désert; leurs professions, leurs genres de vie sont trop différents pour cela. En outre, le mot *Saman* n'est employé qu'à l'extrême orient de la Tartarie; s'il fût venu de l'Inde, il se fût d'abord acclimaté dans l'Asie centrale et eût passé de là au delà des monts. Les tribus tongou-mandchoues n'ont point eu de relation directe avec l'Inde, et les Chinois, qui leur ont communiqué quelque chose du bouddhisme, n'avaient point adopté ce terme pour désigner les religieux bouddhiques [1]. Et si parfois ils emploient le terme composé Sha-men, ils le distinguent parfaitement du Saman mandchou, car ils expliquent le premier par *K'in-lao*, l'ascète, le pénitent, et le second par *Tchu-shen-jin*, celui qui conjure les esprits. Le *T'sing-wen-wei-shu* le définit d'une manière équivalente.

Remarquons que les prières conjuratoires des Samans mandchous n'ont rien de mystérieux; point de paroles ma-

[1] En chinois on les appelle *Ho-shang*. *Shaman*, souvent employé, est inexact, c'est *Saman*; *Shaman* est une altération due à l'écriture chinoise.

giques, ce ne sont que des invocations et prières des plus simples (voir, par exemple, livre I, 11 ss.).

Pour expliquer le mot *Saman*, Schott le rapproche du mandchou *sa*, savoir, voir, tout en reconnaissant avec justesse que le mandchou n'a point de suffixe *man*; je le rapprocherais plutôt de *samdambi*, battre du tambourin magique et admettrais un *Saman* primitif désignant ce tambourin. Le Saman n'était pas seulement officiant, il était aussi docteur et enseignait, car le *Miroir mandchou* l'indique au mot *alhambi* qu'il explique ainsi : c'est quand le Saman enseigne (*tacire*) et que tous l'accompagnent en acclamant. Mais ce mot *tacire* semble avoir ici un sens extraordinaire, car le texe ajoute qu'ainsi l'on amène les esprits.

Nous ne savons pas exactement comment on arrivait à la profession de *Saman*. Le Rituel parle de maisons de Samans [1], ce qui semblerait indiquer qu'il y en avait qui vivaient en commun. Probablement fallait-il faire son apprentissage chez d'anciens Samans et recevoir d'eux l'investiture des pouvoirs religieux et magiques. Un passage du chapitre III du livre I du Rituel semble indiquer que les familles pouvaient choisir et créer un Saman à leur service spécial. Il est également parlé du choix des Samanes ou ministres du sexe féminin. Ce sont en général des femmes de ministres, officiers, hauts fonctionnaires du palais. Elles sacrifient dans leurs maisons.

B. Le Saman n'est point le seul ministre du culte mandchou; il en est bien le principal, c'est lui qui fait les cérémonies et offrandes les plus importantes, mais il a sous lui des ministres inférieurs qui l'aident dans l'accomplissement de ses fonctions. Ils se divisent en deux catégories principales, les ministres des encensements et ceux des oblations.

Les premiers comptent trois degrés. Le chef des encensements (*hiya-i da*), son assistant (*hiya-i janggin*), et les servants (*hiya-i niyalma*), en outre des assistantes ou ministres femelles (*hiya-i hehesi*). Celles-ci n'ont que des fonctions secondaires :

[1] Voir liv. I, chap. III.

apprêter les vases, étendre les tapis, coussins et les remettre en place, etc.

Les ministres des oblations ont un plus grand nombre de degrés. On distingue parmi eux le chef (*da*), son assistant (*janggin*), des servants (*urse*), d'autres servants nécessairement mandchous (*amsun-i manju*), des *taigiya* ou eunuques, puis des servants femelles (*amsun-i hehesi*).

Le mot *taigiya* [1] peut aussi signifier « intendant, préposé à une fonction, direction, etc. »; mais ici le sens est bien « eunuque » puisque dans les moments où l'impératrice assiste aux cérémonies, tous les hommes doivent se retirer à l'exception des taigiyas.

Les taigiyas du temple portent une robe de soie jaune.

L'empereur et l'impératrice prennent aussi une certaine part aux actes du culte, mais tout se borne pour eux à faire des prosternations, révérences ou prières, à tendre la flèche et à manger de la viande offerte en oblation.

Les princes impériaux, Wangs, Kongs et autres chefs politiques, ont aussi certaines charges déterminées par la liturgie [2]. Le texte distingue parfois le *Jakôn i ubu de dosika Kong*, titre correspondant au *pa fen Kong* chinois et désignant les degrés inférieurs au premier.

Les pères de famille ne sont pas non plus sans obligations religieuses, comme on le verra aux chapitre IV du livre I, dans les cérémonies à la chapelle de Shangsi, dans celles du livre III, chapitre IV, pour la coupe du mât qui sert au sacrifice; pour le don des offrandes et des rubans nécessaires aux cérémonies du grand sacrifice (*ambarame wecere*) que décrit le chapitre IV (*initio*) du livre III, seconde partie, etc.

[1] Formé du chinois *Tai-kia*.

[2] Voir le *Rituel*, I, 3. Ils officient eux-mêmes aux temps prescrits, ils le font toujours chez eux; parfois ils accompagnent l'empereur. Leurs gardes et celle du palais ont aussi quelque part aux cérémonies.

IV. — *Cérémonies.*

Les cérémonies du Rituel mandchou ne sont pas uniformes ; il y en a de différentes espèces qui ont leurs noms et leurs règles propres. Les distinctions à établir entre elles ont rapport, soit à certains actes d'un caractère général qui peuvent être prescrits dans toutes les cérémonies ou dans un grand nombre d'entre elles; soit à certaines cérémonies particulières ayant un but spécial ou propre à certains temps, à des occasions déterminées.

Parmi les actes d'un caractère universel nous devons distinguer :

1° Les sacrifices principaux *wecere* et *metere*. Le premier mot, outre une signification générale s'appliquant à tous les sacrifices, s'emploie spécialement pour l'acte du culte le plus solennel, le plus étendu, le *grand sacrifice*.

Le *meten* est pour notre Rituel un sacrifice secondaire de moindre importance, demandant moins de cérémonies et d'offrandes, une seule victime vivante, etc.

Les deux termes réunis indiquent tout le culte dans son ensemble; de là, le titre de notre livre. Le *Miroir* ajoute un autre sens à celui-ci; d'après ce livre c'est le sacrifice offert au ciel en tuant un animal des troupeaux.

2° Les offrandes qui ont leurs termes propres; on peut placer et arranger les objets offerts devant le siège, le piédestal d'un esprit, c'est *doboro;* ou bien en une autre place, même en dehors du temple : c'est *juktere.*

3° Les prières; elles se disent de différentes manières : ce sont d'abord purement et simplement des paroles, une demande adressée à l'esprit, objet de la cérémonie (*jalbarire*). Puis des prières chantées, psalmodiées, murmurées sur un ton autre que celui de la conversation; elles ont principalement un caractère conjuratoire (*jarire*). A la fin de l'office du soir, on éteint les lumières et le Saman murmure des prières dans les ténèbres; c'est *tuibure.* A d'autres moments il se prosterne et cherche à

apaiser les esprits et à attirer leur faveur par des paroles flatteuses, dit le *Miroir*, c'est *forobure*. En outre, il y a une prière spéciale pour l'offrande du vin ; celle-ci se fait en plaçant le verre de vin sur une crédence, que l'on tient par les pieds et que l'on soulève pour la présenter aux esprits (*gingnere*).

Toutes ces prières sont dites par le Saman ; une seule est récitée par les assistants : c'est celle qu'on appelle *Oroloro* et qui consiste en une sorte de *mussitatio*, faite en chœur et dont les paroles ne nous sont pas données.

Les cérémonies se subdivisent en deux grandes classes, l'une comprenant les cérémonies faites aux lieux publics du culte, pour les besoins généraux du peuple ; l'autre, les prières, offrandes et actes divers qui ont lieu à la maison ou autre endroit, pour les besoins des familles et des particuliers.

a) Le Rituel expose longuement les premières ; elles sont très nombreuses et diverses.

Ce sont d'abord l'offrande des prémices, les cérémonies du premier jour de l'an, tant au Kun-ning-kong que dans la grande chapelle du Tangse, celles qui ont lieu le premier de chaque mois et le trois du premier — le premier jour de ce mois ayant sa fête particulière ; — les offrandes et sacrifices dans la chapelle de Shangsi le premier jour de chaque mois, les cérémonies en l'honneur des esprits des ancêtres, soit au Tangse le 26 du dernier mois, soit au Gurung où on les amène le 2 du premier mois ; le sacrifice mensuel offert au Kun-ning-kong aux mêmes jours qu'au Tangse, et qui se prolonge deux jours de suite, les offices de chaque jour au Kun-ning-kong, et les offrandes de choses précieuses aux quatre saisons pour obtenir biens et prospérité, la cérémonie du lavage de l'idole de Foucihi [1], le jour anniversaire de la naissance de ce personnage.

Ce sont toutes grandes cérémonies fixées à certains jours de l'année ; la plus importante de toutes et dont il n'a pas encore été question, est le grand sacrifice avec mât dressé, qui se

[1] Bouddha

célèbre deux fois par an, au printemps et en automne. C'est l'acte le plus solennel du culte; il demande des cérémonies préparatoires et dure deux jours. Le premier jour a lieu le sacrifice principal, *Wecen*, et le lendemain le sacrifice secondaire, *Meten* [1].

b) La seconde catégorie, celle des prières d'un caractère privé, comprend les cérémonies pour demander la prospérité, celles que l'on fait à l'ordo du Tangse pour les chevaux de selle, ou à la salle du sacrifice pour les chevaux en général; ces dernières durent deux jours; puis des prières à réciter en faisant diverses offrandes : gâteaux, oie, poisson ou faisan, ou pour les enfants à la mamelle et principalement lorsque les boutons de la petite vérole commencent à se montrer, afin qu'ils sortent régulièrement et que la maladie ait son cours naturel.

Telles sont les principales cérémonies qui composent le culte mandchou officiel, réglé par le Rituel impérial [2]. Il est, en outre, beaucoup d'autres pratiques, estimées comme d'un effet salutaire dans différentes circonstances de la vie, accidents, maladies, phénomènes causant la terreur, etc. Nous en parlerons plus loin. Arrêtons-nous pour le moment au culte officiel. Bien que le Rituel le décrive d'une manière détaillée, il sera cependant nécessaire, pour l'intelligence des faits, d'en donner un tableau général et méthodique.

4. *Culte de Shangsi, statues et tablettes, tabernacles et tables d'exposition.* — Le culte des Mandchous s'adresse, comme nous l'avons vu, à Shangsi, à Foucihi (Bouddha), à Pousa (Bouddhisatwa), aux esprits des ancêtres et à d'autres esprits innomés. Shangsi n'a point d'image, ni de tablette; tout son culte se borne, dans sa chapelle, à de courtes cérémonies que décrivent les chapitres VII et VIII du premier livre et qui ont lieu le premier de chaque mois; elles se composent uniquement

[1] Voir page 31.

[2] Ce *Rituel* parle aussi d'un sacrifice aux sept étoiles de la grande Ourse, appelé *jukere* ou *amasi-bure*; mais c'est là une importation chinoise comme on le verra plus loin. Les Mandchous primitifs ne sacrifiaient pas aux astres.

d'offrandes et de libations, de prières avec prosternations. Elles ont ceci de particulier que le Saman n'y figure point. Tout est fait par les gardes des Wang, par un Mandchou père de famille, portant au cou un rosaire, et deux ministres inférieurs, servant des oblations. Les prières s'adressent exclusivement à Shangsi ; mais, chose également étonnante ! dans l'invocation, le nom de Shangsi est précédé des mots « fils du ciel ! » (fils étant au pluriel). Ce peut être une simple imitation du chinois ou un reste du culte du ciel, ces mots ayant ici leur sens naturel et non celui que le chinois leur donne en les appliquant aux souverains ; ou bien ils se sont glissés ici par erreur.

Bouddha (Foucibi) a une statue ou image peinte, les autres esprits n'ont qu'une tablette portant leur nom. Les personnages inconnus, invoqués dans les prières (*Katun noyan*, etc.), n'ont pas même de tablettes.

La statue de Bouddha repose dans une petite chapelle au Tangse, les tablettes dans des étuis [1] au même endroit. Pour les cérémonies qui les regardent, on les expose, soit dans l'ordo du Tangse, soit dans la salle du sacrifice, ou bien on les porte au *Kun-ning-kong*, au *Gurung*, et même parfois dans les maisons particulières. Avant de les emporter on les invite respectueusement à venir où l'on veut les transporter. Ce transport se fait au moyen d'une sorte de litière à brancards portée sur les épaules (*kiyoo*).

5. *Description du sacrifice.* — Les divers actes des cérémonies se constituent des préparatifs, de l'arrangement des locaux (chapelles ou salles), des offrandes, des prières d'impétration récitées et des prières conjuratoires psalmodiées, du jeu des instruments de musique, des prosternations, des libations, de l'immolation d'une ou deux victimes dont on cuit et offre les chairs découpées et arrangées conformément aux rites, de l'emploi du glaive et de la flèche, ainsi que de cordons magiques. Après cela, un des objets les plus importants de cette liturgie, auquel nous devons une mention spéciale, c'est le mât

[1] Voir planche IV, 6.

ou tronc d'arbre de différente grandeur, qui est employé dans les diverses cérémonies. Et l'on doit distinguer le mât principal, planté dans un piédestal de pierre, posé *ad hoc*, pour les actes du culte qui le requièrent, du tronc beaucoup plus petit, qui est attaché à la table-autel par devant et sous la planche qui le recouvre (voir pl. II). Ce dernier sert à suspendre, attacher des papiers magiques de différentes espèces et de diverses couleurs qu'on laisse flottants pendant les cérémonies, que l'on enserre ensuite dans un sachet.

Ces papiers jouent aussi un grand rôle dans ces cérémonies. Ce sont des papiers d'or et d'argent, coupés en forme de monnaie ou de drapeau et servant à différents usages. On les offre aux esprits en les suspendant, soit aux divers troncs d'arbre, soit au suspensoir qui porte le rideau sacré, soit au cordon que l'on tire à travers tout le Tangse, ou l'on en étend sous certains vases; on les brûle, soit à la cérémonie même, soit à la fin de l'année, après les avoir conservés dans le buffet du Tangse.

Par l'oblation et la destruction de ces monnaies fictives, le fidèle fait hommage de sa fortune et attire la protection des esprits du ciel ou des ancêtres. Les drapeaux servent à témoigner l'exultation de la fête, le respect, ou à éloigner les mauvais génies, les hideux et méchants *Hutus*. Il en est un spécialement que l'on plante devant la statue de Bouddha et que l'on appelle *Enduri girdan*, « le drapeau de l'esprit ».

La signification des mâts, mais ou troncs d'arbre, n'est pas aussi facile à déterminer.

La vénération de l'arbre, le culte de l'arbre sacré, est-il le produit d'un écho de la tradition de l'arbre de vie paradisiaque ou celui du naturisme, de l'animisme le plus pur? Est-ce ici pour les Mandchous l'équivalent de l'arbre sacré des Chinois où l'on croyait que le génie des champs venait s'établir près de l'autel, pendant le sacrifice [1]? La chose n'est pas claire. Cependant il me semble difficile d'admettre qu'il y ait ici du

[1] Voir plus loin.

pur naturisme. L'arbre planté, d'après le rituel tartare, n'est l'objet d'aucune vénération particulière. La raison donnée par le code chinois exclut également cette origine; l'arbre qui croît auprès de l'autel n'est pas vénérable en lui-même, mais uniquement en tant qu'habité momentanément par l'esprit des champs. Cette descente et sa momentanéité excluent l'animisme qui demanderait au moins une demeure permanente du céleste habitant.

L'imitation du culte chinois nous paraît exclue par ce seul fait que le rituel mandchou ne suppose nullement la descente d'aucun esprit dans l'arbre, et ne prescrit aucun acte de vénération à l'égard de celui-ci [1]. Il est certainement l'objet d'un certain respect; les prescriptions relatives à sa formation, à son transport [2], indiquent autre chose qu'un tronc vulgaire, mais rien non plus ne trahit l'habitat d'un être surnaturel.

D'autre part, la tradition de l'*arbre de vie*, répandue dans l'Assyrie et la Babylonie, communiquée aux contrées mazdéennes comme on peut le voir par l'arbre Huâpa de l'Avesta et de la tradition pârsie [3], a très bien pu s'étendre dans les pays tourano-tartares avoisinants, et de là plus avant encore dans l'extrême-orient. Mais ce n'est là qu'une possibilité. Les caractères du mai tartare n'impliquent nullement cette provenance, sans l'exclure cependant. On peut y voir aussi l'objet d'un culte de reconnaissance et d'impétration adressé aux génies producteurs du monde végétal.

L'arbre liturgique est principalement ici le saule (*fodo*). La raison de ce choix n'est pas claire; du reste, chez les Chinois, l'arbre sacré variait avec les dynasties. La fantaisie d'un chef pouvait déterminer ce changement; ou bien, si cet arbre était, en principe, le plus utile pour le pays, celui qui s'y trouvait en plus grande quantité, le changement de séjour du peuple ou

[1] Il est cependant invoqué dans certaines prières.

[2] Voir *Rituel*, liv. IV, chap. I, *c. init.*

[3] Arbre croissant au milieu de la mer céleste et portant les semences de tous les végétaux.

du souverain pouvait amener un changement dans le symbole du pays.

Le saule, dressé au sacrifice, a, d'après le *Miroir*, le but de demander aux esprits la prospérité. Au haut de ces mais on attache une sorte de vase dans lequel on dépose de la viande et autres offrandes. Ne serait-ce que pour rapprocher cette offrande de ceux auxquels elle est présentée, de l'élever vers le ciel? C'est encore une supposition admissible, bien que cette superposition du vase ne semble usitée que pour utiliser le mai, qu'elle ait été imaginée après coup; du moins rien n'indique que le mât serve uniquement à cela.

D'autres bois encore ont également un caractère sacré ou du moins liturgique : ce sont le sapin et l'aulne qui servent aussi à former des mais, le cèdre dont on fait des tables, buffets, armoires, suspensoires, etc., l'*ancuhiyan* dont on fait les bâtons de parfum, et l'oreille-de-souris [1], plante qui croît parmi les grains au premier temps; sa feuille ressemble à celle du tabac et elle a un goût amer.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'ensemble de chaque partie de cette liturgie sacrificielle. Nous nous bornerons ici à décrire ce dont il est question dans le Rituel impérial, réservant à une section ultérieure tout ce qui est du domaine des pratiques privées.

6. *Sacrifice.* — Le sacrifice et les diverses cérémonies officielles s'accomplissent, comme on l'a vu, dans les chapelles ou la grande salle du Tangse, dans le Kun-ning-kong et le Gurung. Parfois on passe de l'un à l'autre de ces locaux et l'acte liturgique se partage entre eux. On invite alors et transporte les esprits.

Préparatifs des cérémonies. — Ils consistent : 1° A disposer le lieu où doit se faire le sacrifice. On a vu qu'il y en avait plusieurs destinés à cet usage : Ordo, Kun-ning-fou, Gurung, etc. Chacun a ses jours déterminés. On y apporte les tapis et coussins qui doivent servir aux prosternations du

[1] *Singgeri-shan.*

Saman et de l'empereur, quand ce dernier figure à la cérémonie, les tables, vases et autres instruments. On suspend à une espèce de porte-essuie-mains, un rideau à bord brodé, d'étoffe précieuse, qui semble avoir eu pour but originaire de cacher les esprits que le Saman invoquait et qui étaient sensés venir à la cérémonie. Il ne semble plus guère servir qu'à y attacher des papiers liturgiques, des bandes d'étoffe, etc., mais il joue un grand rôle dans tous les actes solennels du culte.

2° Apprêter les cassolettes à encens et allumer les bâtonnets de substances parfumées. Ces bâtonnets sont faits avec des feuilles d'arbres odoriférantes. Le principal est l'*ancuhiyan* (chin. *Ye-te-hiang*), à la feuille longue et épaisse, qui croît sur la *Longue-Montagne-blanche*, en Mandchourie, au nord de Moukden. On en moud les feuilles, et de la pâte qui provient de cette opération, on fait de petits bâtonnets minces qu'on brûle dans des cassolettes fermées, percées seulement de quelques trous au-dessus. On fait aussi l'encens avec la feuille du *Kien Feng*, rotin qui vient au bas des rochers et dont le fruit ressemble au raisin sauvage.

3° Distiller le vin destiné aux libations. Comme il est dit à la préface du Rituel, tout ce qui sert au sacrifice doit être fait exclusivement pour cet usage. Ce qu'on appelle ici *vin* n'est que du jus distillé du millet blanc ou rouge que l'on extrait au moyen d'une presse faite *ad hoc*. On verra plus loin l'explication du procédé (voir pl. V, 3).

4° Apporter l'eau des libations dans les vases destinés à cet usage, les instruments de musique, le glaive, la flèche, les vêtements du Saman, les papiers découpés en forme de monnaie, en morceaux carrés ou en grande feuille, selon les usages divers indiqués au Rituel; les pièces d'étoffe, banderoles, cordons simples et tressés à la main, etc.

5° Préparer les gâteaux et autres objets servant aux offrandes, fruits, poisson, etc.

Les gâteaux sont de diverses espèces qui varient avec le genre de sacrifice et le jour de l'an ou du mois où il se fait. On en distingue deux genres principaux : le gâteau (*efen*) ordi-

naire et celui qui est fait à la feuille d'arbre (*abdaha efen*). Pour faire les seconds on enveloppe la pâte molle et crue dans des feuilles et on la fait cuire ainsi enveloppée. Il y a pour ces pains, différents noms donnés selon l'arbre dont la feuille a servi à la cuisson, Hoan mou, polo ou sésame.

Les autres gâteaux diffèrent de noms selon la substance qui en forme la farine : millet, sarrasin, fèves, mélange de ces graines, etc., selon la cuisson à l'eau ou à l'huile, ou bien la forme extérieure du pain. Ainsi le *mudan* est tiré en long et a deux ou trois courbes comme un serpent (voir les détails plus loin, page 43).

On offre aussi du riz cuit au bain-marie qu'on appelle alors *Lala buda*. Ces différentes espèces de gâteaux sont expliquées au Rituel, livre V.

6° Chercher la victime convenable et la tenir proche et prête. Pour les grands sacrifices publics, le Rituel n'admet qu'un seul genre de victime : le porc. Il y en a deux au sacrifice principal (*wecen*) et un seul au sacrifice secondaire (*meten*). On voit toutefois au chapitre II du livre I que la victime officielle peut être un bœuf ou un mouton. Quelquefois cette victime est un jeune verrat; pour les grandes cérémonies ce doit être un ou deux porcs de grande taille.

Aux sacrifices accessoires, spéciaux à un genre de cérémonies pour intérêt privé, on peut offrir deux carpes, une jeune oie, un ou deux faisans.

Pour les offrandes faites par les particuliers pour leurs besoins domestiques, on peut tout offrir, pourvu que ce soient des objets neufs et intacts; mais non des pains mal séchés ou moisis, du vin aigri, des fruits trop ou pas encore mûrs, des animaux blessés, mutilés, défigurés ou tués depuis plus d'un jour.

7° Apprêter les instruments de musique; ce sont :

a) Une sorte de guitare à long manche, *fifan* (chin. *pipan*), (voir pl. VIII, 4);

b) Une espèce de mandoline à caisse bombée et manche beaucoup plus long encore, *tenggeri* (voir pl. VIII, 1);

c) Des castagnettes (*carki*) d'une forme assez grossière, formée de deux planchettes étroites au-dessus, élargies au bout et liées ensemble par trois ou quatre cordons attachés à la tête (voir pl. VIII, 3);

d) Un tambour à deux peaux, attaché par trois côtés au milieu de trois bois formant support droit et tenant ensemble par des traverses placées au bas; ce tambour a deux baguettes (voir pl. VIII, 7);

e) Ces instruments sont fréquemment accompagnés par un battement de mains, cadencé en mesure et fait en frappant, l'une contre l'autre, les deux paumes un peu bombées.

Le son bruyant et varié des castagnettes, du tambour et des battements de main nous est suffisamment connu. Ce que peut être la musique des deux instruments à cordes, c'est ce que nous ne saurions dire, faute de tout renseignement. Mais nous ne craignons pas de calomnier cette musique en supposant qu'elle doit être assez insignifiante et des plus monotones; pas d'harmonie, pas de mélodie, c'est certain. Y a-t-il quelque chose qui puisse rappeler de loin les antiennes et graduels grégoriens? Nous le désirons sans oser l'espérer.

8° On doit aussi exposer, sur le piédestal à ce destiné, le tabernacle contenant la statue de Bouddha, les tablettes de Pousa, des esprits et des ancêtres (voir pl. IV, 3, 5). On le transporte sur un *Kiyoo* ou espèce de char sans roue, muni d'un brancard que plusieurs hommes portent sur leurs épaules. Il est recouvert d'une sorte de dais. Le *Kiyoo* sans dais est appelé *iletu kiyoo,* Kiyoo ouvert, apparent au ciel ouvert.

9° On dispose en outre deux poêles ou foyers, l'un en carré oblong ayant trois fourneaux et trois trous au-dessus pour les vases à cuire; l'autre portatif et composé d'une sorte de chaudière haute, reposant sur un support avec place en dessous pour le bois qui alimente le feu (voir pl. V, 4; VI, 2).

Tout cela est préparé par les ministres de second ordre. Le Saman ne vient que pour les cérémonies principales : offrandes, prières conjuratoires et déprécatoires, sacrifice de la victime, etc.

Tout étant préparé et mis en ordre, on procédait au grand

acte de la religion tartare dont nous allons donner une description générale.

Acte du sacrifice. — On attache le rideau à son suspensoir triangulaire, à tête de dragon, et l'on y suspend des papiers d'or. On apporte le tabernacle de Foucihi, on le met dans l'espace du côté du sud, sur son piédestal, et l'on en ouvre la porte pour laisser voir l'idole. On suspend au rideau les images de Pousa et des esprits des ancêtres. Sur le banc latéral proche du rideau et du tabernacle on pose deux tables, et sur ces tables deux cassolettes d'encens qu'on fait brûler, des verres pleins de vin doux distillé exprès, des fruits et des gâteaux. Devant l'autel-table on étend un tapis, sur ce tapis on met deux tables portant deux vases, l'un plein de vin, l'autre vide. De l'autre côté on pose deux tables couvertes de zinc pour servir à l'immolation de la victime. On amène alors l'animal destiné au service des esprits et on le place en dehors du local du sacrifice la tête tournée contre la porte. Les musiciens viennent se placer des deux côtés de l'autel; le Saman s'avance et se place devant la table de l'autel, bénit le vin et se prosterne. Puis il reçoit le glaive des mains des ministres, l'agite et le vénère tandis que les musiciens jouent de leurs instruments. Le Saman se prosterne de nouveau et reste prosterné tandis que les servants enlèvent le tabernacle de Bouddha et la tablette de Pousa pour les reporter dans la chapelle où ils se conservent; là ils posent des cassolettes à parfum fumant sur le piédestal qui les porte et posent par devant un rideau pour cacher les objets de la vénération publique. On place ensuite les tablettes des esprits protecteurs au milieu du temple et on leur offre encens et vin doux.

Cela fait, on replie le tapis et l'on amène les victimes. Le Saman, après diverses prières et prosternations, fait une libation dans l'oreille du porc; puis on étend la victime sur la table recouverte de zinc où on lui donne le coup de mort. Des femmes assistantes recueillent son sang dans deux vases et vont les poser sur une table; là on l'écorche, on le vide, on découpe les chairs que l'on fait cuire, on en prend une portion pour la table aux oblations, on arrange le reste sur un plat.

Le Saman renouvelle encore la bénédiction du vin. Après cela on emporte les os et la peau, le foie et les pattes et l'on brûle en lieu propre les os, les pattes et le foie, dont on jette les cendres dans une eau courante. On fait alors venir des employés en nombre suffisant, on leur fait manger les chairs cuites dans le temple même et l'on remet tout en place.

L'empereur assiste à la cérémonie; tout son rôle se borne à quelques révérences et génuflexions. On étend pour lui des tapis et coussins particuliers. Si l'impératrice l'accompagne, on fait sortir tous les ministres mâles autres que les eunuques pendant que la souveraine s'avance et fait les révérences prescrites. Tous deux mangent de la viande consacrée par le sacrifice.

7. *Instruments du culte.* — Terminons ce chapitre par un coup d'œil jeté sur les instruments du culte.

Nous avons vu plus haut les instruments de musique, les ornements du Saman, les objets dont il se sert, les mâts, papiers et tentures qui font les objets principaux des cérémonies; les chapelles, tabernacles de Shangsi et de Foucihi, les fours ou foyers servant à cuire les viandes, etc.; il nous reste à dire un mot des meubles, vases et gâteaux.

Le local consacré au culte doit être pourvu de buffets, armoires et caisses assez plates, munies de couvercles pour contenir tous les instruments, tablettes, statues, étuis, ornements, etc. (voir pl. VI, 1).

Tables. — Les diverses cérémonies demandent des tables de différentes grandeurs et formes. C'est d'abord la grande table longue et haute à quatre pieds avec un tronc de saule ou de sapin, sur le devant, en guise de cinquième et qui sert d'autel (voir pl. II); des tables longues et hautes ou basses, petites et basses pour poser les offrandes, le vin, la victime (pl. III, 1, 4); une petite table très basse servant de prie-dieu au Saman pour les prières récitées à genoux (pl. III, 1); de petites crédences ou vases longs et plats, carrés, en bois (*fen*) (pl. VII, 4, 5); et comme supports dans ces crédences des planches avec quatre petits pieds (*fanihiyan*) (pl. VII, 7).

Vases. — Il y en a de très différentes formes. Ce sont d'abord des cassolettes a encens en cuivre jaune, fermées mais percées de trous à la surface supérieure (voir pl. II); puis des vases à couvercle haut et arrondis vers le milieu (*malu*) (pl. IV, 7), des vases de diverses grandeurs en forme de grande jatte, tasse sans anse, coupe (*moro, anggara*), de plus petits ou jattes moyennes (*hontaha*) (pl. VI). Ce sont en outre des plats profonds de plusieurs grandeurs (*alikŏ*), de grandes soucoupes (*taili*), plateaux; des plats pour faire égoutter le riz (pl. VII, 1, 2, 6-12); des marmites servant au grand four (*mucen*) et au petit four (*nere*); un vase percé vers le bas pour laisser couler le vin et un entonnoir à même fin.

Les gâteaux varient avec les cérémonies. Ceux qui sont employés au temple sont : *Mudan*, fait de farine de sarrasin ou de millet et de jé mêlés qu'on laisse ainsi une nuit entière, puis qu'on tire en long et en forme de serpent et qu'on cuit dans l'huile.

Miyeku, farine de millet cuite dans l'eau, puis égouttée et cuite au bain-marie.

Giose, pâte de millet et de haricot mélangés, tirée en long et cuite dans l'huile ou la graisse.

Feshen, gâteaux faits en versant de la farine de grain dans l'eau bouillante, la laissant se former en pâte épaisse, puis y mêlant de la farine de pois et formant le tout en petits pains ronds.

Mere jempin, farine de sarrasin frais trempée dans l'eau, battue fortement, cuite et présentée au Weceku pour qu'il en aspire l'odeur.

Toholio, farine trempée, battue, formée en rond et très plate, cuite à l'eau.

Dubise, gâteau de haricot, rond, et dans lequel on enfonce des haricots entiers bien cuits.

Saksan, gâteau en forme de pomme de pin et sur lequel on cuit un autre petit gâteau en forme d'oiseau adhérent au premier.

Beibun, gâteaux laissés en offrande devant les esprits après qu'on a enlevé la viande et les gâteaux pour les manger.

Sesi, gâteau de farine de millet et de froment mêlés, arrondis et cuits dans l'huile.

Lala buda, riz cuit au bain-marie et laissé sur le plat.

En ce qui concerne la viande, on distingue : *sori yali,* viande assaisonnée et coupée en fines tranches; *sefere yali,* douze morceaux de viandes mis en offrande l'un sur l'autre; *amba yali,* la viande du sacrifice que l'on donne à manger; *amsun i yali,* la viande découpée, cuite avec une sauce et présentée aux esprits.

Toutes les cérémonies décrites jusqu'ici constituent le culte public et officiel, mais il y en a encore une foule d'autres et de pratiques qui ont pour but les intérêts particuliers, des circonstances particulières, dont quelques-unes sont mentionnées dans le Rituel et le reste ne se trouve qu'épars, çà et là, dans les dictionnaires, livres de récits, etc. La plupart constituent à nos yeux des superstitions puériles. Nous en énumérerons un certain nombre, sans viser aucunement à être complet. Qui pourrait dire toutes les pratiques superstitieuses de nos campagnes et aussi de nos villes européennes? Il suffit d'en avoir donné quelques exemples.

Celles dont le Rituel fait mention ont pour but de prévenir les calamités, de s'attirer la protection des esprits quand on doit séjourner quelque temps hors de chez soi, à la campagne, ou qu'on en revient, d'obtenir une heureuse croissance des grains, ou la conservation des moissons emmagasinées. Les fêtes domestiques, les mariages, occasionnent aussi certains actes liturgiques.

Pour prévenir les calamités, on offre un jeune verrat hors de la porte, le soir, lorsqu'il fait complètement obscur; pour s'assurer un séjour ou un retour heureux, on suspend un rideau ou des vêtements en forme de rideau, on offre du vin et des gâteaux, on sacrifie un porc. Pour la croissance des grains, on suspend des papiers à un arbre dans la campagne, et l'on y offre des boulettes de riz; pour la préservation de la récolte, on offre des gâteaux déposés sur un arbre, sur un sapin principalement. Pour les fêtes domestiques et les mariages, on offre

des objets précieux [1]; au second cas, on les prend parmi les présents obligatoires de la famille du fiancé [2].

Parmi les cérémonies privées d'un caractère superstitieux, nous citerons seulement les suivantes, en usage chez les Mandchous :

1° Les principaux moyens d'attirer l'attention des esprits et de s'assurer leur protection, sont de poser quelque part en oblation des gâteaux ou d'autres comestibles, que le fidèle mange respectueusement pour que ces objets consacrés ne soient point profanés; de répandre en l'honneur des esprits du riz, du grain, des fèves ou autres objets de même nature; de suspendre des rideaux ou habits, ou des morceaux de papier taillés de différentes manières, selon l'occasion; de planter une perche, un mai, soit en terre, soit dans un support, et d'attacher à son extrémité supérieure une botte d'herbe ou un vase sur lequel on pose un morceau de viande ou un autre aliment en oblation.

2° Quand quelqu'un est malade et que l'on craint pour ses jours, on coupe des papiers en formes de monnaie ou d'hommes, on les brûle et l'on répand du riz et de l'eau. Ceci se fait pour obtenir des esprits la guérison du malade (*Buceli benere*).

3° Si le mal continue, on appelle un Saman, qui coupe des papiers de cinq couleurs, en nombre égal de chacune, et les attache à un bois de saule planté droit, puis bat avec force du tambourin magique [3], pour chasser les *Hutu* qui assiègent le malade.

4° On appelle également le Saman quand le bétail n'est pas en santé florissante pour chasser de même les mauvais génies, auteurs de ce mal.

5° Une autre manière d'écarter les maladies et leur cause

[1] Comparer la *Cérémonie officielle*, liv. IV.

[2] Chacune de ces pratiques a son nom particulier que nous ne croyons pas utile de mentionner ici. Ils se trouvent en partie dans le *Manju gisun i buleku*; en partie dans le *t'sing wen wei shu*.

[3] *Untun, imcin.*

surnaturelle, c'est de faire vœu d'immoler un porc; puis, quand la bête est tuée, d'en prendre le crâne, de le mettre au bout d'une perche haute plantée en terre et de le présenter ainsi aux esprits.

6° Lorsque, dans un cas semblable, on a fait vœu de sacrifier un animal quelconque, pour s'assurer l'effet du vœu avant d'avoir pu l'accomplir, pour que le malade ne succombe pas avant cela, on met un morceau de viande au bout d'un bâton que l'on dresse sur le plancher ou le sol de la maison (*oyo gaimbi*).

7° Pendant les épidémies, c'est à l'*esprit des tigres* qu'on s'adresse. On lui fait des offrandes, on bat du tambourin, etc. (*fudes'embi*).

8° Lorsque quelqu'un est censé possédé d'un Hutu, ce qui arrive fréquemment chez les Tartares, on appelle un Saman, qui se met avec les enfants de la maison à crier si fort que le mauvais esprit s'enfuit épouvanté.

9° Un enchantement très efficace pour obtenir la richesse et la prospérité consiste à couper des bandes de papier de plusieurs couleurs et de les attacher au mur ou au mai par une corde, puis de couper des bandes d'étoffe des mêmes couleurs et de les faire pendre au-dessus de ces papiers, toutes du même côté, les assujettissant de l'autre à une table sur laquelle on a déposé les restes du sacrifice. Si ce charme reste ainsi quelque temps, son efficacité est infaillible (*Siren futa*).

D'autres fois on se contente d'attacher une longue feuille de papier à une pièce de bois et de la tenir ainsi suspendue en la balançant pendant que l'on récite les prières de conjuration (*S'uru algara de jafara*).

Rien aussi de plus puissant que de découper des hommes de papier et de les suspendre au lieu du sacrifice (*urge faitambi*).

10° Pour obtenir la prospérité, on fait un sacrifice (*wecen*) et l'on tresse à la main des cordons de différentes couleurs que l'on met au cou des enfants pendant la cérémonie (*soroko futa*).

On coupe aussi de petites pièces carrées d'étoffe (*targa*), et on

les attache au dos des enfants, pour leur obtenir la protection des esprits et le bonheur.

11° Quand des enfants au lit sont pris de peur, on pend au-dessus de leur berceau l'os supérieur du crâne d'un porc, qu'on laisse balancer (*onggoro*). Quand une apparition subite leur cause une frayeur violente, on appelle un Saman et l'on se met avec lui à pousser de grands cris du côté où l'apparition s'est faite.

12° Pour assurer le bonheur d'un enfant, on le voue à un esprit pour qu'il le protège. Cela se fait de la manière suivante : on roule ensemble un cordon de soie et une bande de papier très étroite et on les lui met au cou; puis on prend des gâteaux ronds, on en range neuf, l'un sur l'autre, dans deux plats que l'on met dans les mains de l'enfant pour qu'il les présente à l'esprit; après quoi l'on mange les gâteaux (*sori sahambi*).

13° Quand on cherche la solution d'une question, le meilleur parti à prendre est d'employer pour la trouver le procédé magique que voici : on fait trois ronds et l'on trace sept lignes à travers ces ronds. Puis l'on détermine un nombre qui devra désigner celui des deux partis que l'on doit prendre, la solution la meilleure; on compte sur les lignes et l'on se décide selon qu'on tombe sur le nombre fixé ou sur un autre nombre, soit supérieur, soit inférieur. Mais pour s'assurer l'intervention des esprits dans la solution, on a dû d'abord attacher un cordon en offrande à une branche de saule. Cela s'appelle *foyo faitambi* et *foyo faitame tuwambi*.

14° Un autre moyen de guérison des maladies est de lier des hommes de papier aux bras d'un homme alité, en prononçant les formules convenables, puis de couper les fils qui tiennent ces mannequins, en récitant de nouvelles formules. L'esprit alors coupe, à son tour, les liens qui attachaient la maladie au corps du patient (*siren faitambi*).

15° Un moyen infaillible de se prémunir contre tout danger, quand on traverse une forêt ou qu'on gravit des montagnes désertes, c'est d'offrir un sacrifice à l'esprit des chemins

(*Fiehu mama*) et ce sacrifice consiste à suspendre par-ci par-là, aux branches des arbres que l'on rencontre, de petits hommes de papier. C'est comme un pacte fait avec l'esprit et sa protection est, par cela seul, assurée.

16° Pour que tous les objets d'alimentation que l'on apporte dans une maison se conservent quelque temps et tournent au bien des habitants de cette demeure, on doit suspendre derrière la porte intérieure une pièce d'étoffe attachée à un long cordon (*wali mama*) et chaque objet qui entre dans le vestibule doit être tenu un instant devant cet étendard.

17° Pour expulser les mauvais esprits du logis, les femmes y battent du tambourin à toutes forces.

18° Pour attirer la protection des esprits sur de nouveaux mariés, on doit, avant le repas de noces, cuire de la viande, la couper en morceaux et jeter ceux-ci épars sur le sol, puis répandre de même du vin jeté au loin.

8. *Culte des morts.* — La mort est naturellement l'événement qui donne lieu au plus grand nombre de pratiques religieuses, chez les Mandchous comme parmi les autres peuples. En voici quelques-unes :

a) Aussitôt après la mort, on met le cadavre en ordre dans le lit, on le lave et le nettoie et le dispose convenablement (*derilembi, jafambi*). Trois ou cinq jours après, on refait la même opération (*tomsombi*), puis on le met au cercueil (*tebumbi*). Avant cela on place une crédence devant le cadavre, on y dépose des offrandes, on y brûle des petits papiers et l'on dresse un drapeau (*waliyara nadan*). Le lendemain on fait la même cérémonie, sans drapeau (*sisendumbi*).

On répand du vin et de l'eau-de-vie pour le mort (*hisalambi*) et les parents viennent deux à deux faire la même chose (*gilambi*).

Quand on conduit le cadavre en terre, on répand des papiers sur le chemin, devant le convoi.

A la tombe même, on plante un tronc de saule (*fodo*) dans un bois creux et l'on y attache des papiers de différentes couleurs, coupés en forme de monnaies.

D'autres pratiques demandent certaines dépenses que tout le monde ne peut pas se permettre; par exemple :

Oren teibure. C'est, à la cérémonie indiquée ci-dessus (*waliyara*), placer en ordre sur un lit, comme sur le corps du vivant, son bonnet et son habit, présenter des offrandes, puis prendre des papiers et les brûler.

Koyorhombi. C'est tuer un cheval d'attelage, l'écorcher complètement, avec soin, de manière que la peau reste entière et intacte, bourrer celle-ci bien pleine, mettre dessus la selle, faire des offrandes et libations, puis prendre la peau et la selle, les brûler avec des papiers-monnaie. On reconnaît là un peuple de cavaliers.

Les esprits des morts ne sont pas toujours bienveillants; parfois ils tourmentent un malheureux vivant; il faut alors, pour les apaiser, offrir de l'eau de riz, brûler des papiers, etc., (*buceli-benembi*).

Quelquefois, l'esprit d'un mort entre dans le corps d'un vivant et parle par sa bouche. Il faut lui faire des offrandes et jouer du tambourin pour le chasser.

Toutes les pratiques que nous venons d'énumérer ont un caractère purement religieux; rien ne s'en fait dans un but d'honneurs de ce monde. Les nations orientales n'ont jamais pensé à scinder l'homme en deux parties, accordant l'une à la terre, l'autre au monde ultérieur. Pour eux, la religion fait partie essentielle de la vie. D'autre part, il ne s'agit nullement d'un culte rendu aux morts. Les offrandes ont pour but de nourrir et de réjouir les mânes; les mais, les papiers, les bannières, servent à honorer les esprits, à gagner leur bienveillance.

Le sens de ces pratiques n'est pas toujours facile à saisir. Le saule, dit le *Miroir*, représente l'esprit du mort; on ne comprend pas bien pourquoi. Croyait-on peut-être qu'il y réside? Les papiers brûlés représentent l'immolation, le sacrifice de biens en l'honneur des êtres surnaturels, supérieurs à l'homme. C'est là du moins l'explication la plus probable.

Les Mandchous attachaient aussi certaine idée d'impureté au deuil, à l'influence de la mort d'un parent sur les survivants de sa famille et surtout de sa maison. C'est ce qui apparaît clairement dans les prescriptions que l'on trouve dans notre Rituel, au chapitre III du livre I, vers la fin.

Le deuil souille les yeux, dit le texte; il est probable cependant qu'il s'agit du cas où l'on aurait vu le mort. En ce cas, on ne peut rentrer chez soi pour faire le sacrifice. On doit attendre un mois avant de sacrifier et faire ce qui est prescrit en cet endroit : changer de vêtement et se laver avant de rentrer chez soi.

Le père de famille mandchou qui a un mort chez lui doit porter les esprits, c'est-à-dire leurs tablettes, dans un autre endroit. Il est également parlé d'une purification par le feu, en sautant au-dessus d'un feu allumé sur le sol devant la maison. On retrouvera cette pratique chez les anciens Mogols (voir l'*Appendice I*).

Ces peuples considéraient aussi certaines choses, certains actes, comme souillant le lieu du culte, ou contraires au respect que l'on doit y observer : entrer avec un fouet, y porter de l'argent, y pleurer, y parler de choses affligeantes, y tenir des discours offensants pour d'autres, etc. (voir *loc. cit.* à la fin).

SECTION III. — La religion des Tartares orientaux avant la fondation de l'empire mandchou.

Telle était donc la religion de la Tartarie orientale au temps de l'empire mandchou, fondé par le grand roi Tai-tsou en 1616 (commencé en 1583). Les souvenirs rappelés dans la préface et le discours préliminaire du Rituel rédigé par ordre de l'empereur K'ien-long, nous indiquent que cette religion était devenue nationale en Mandchourie depuis un temps assez éloigné de là. Toutefois, il est aisé de constater qu'elle n'est point la religion originaire des peuples de ces contrées. On voit sans peine que telle qu'elle est constituée dans ce code liturgique, elle est formée de deux éléments tout à fait hété-

rogènes, on pourrait même dire de trois, si le troisième y jouait un rôle plus considérable et moins isolé. Les noms de Foucihi et Pousa, au milieu de ceux des autres esprits et de ces génies auxquels les invocations sont adressées, font évidemment l'effet de plantes exotiques au milieu d'une végétation toute indigène. C'est le bouddhisme qui s'est insinué au milieu du culte pur et simple des esprits et des ancêtres, c'est l'Inde introduite dans la Tartarie.

Jusqu'où le bouddhisme s'est-il étendu, quelle part faut-il lui attribuer dans cette religion? C'est la question qui se présente ici devant nous et qu'il ne sera pas malaisé de résoudre.

Toutes les doctrines qui se manifestent dans ce culte et qui en sont la cause productrice, toutes les pratiques auxquelles ce culte a donné naissance, sont tartares sans presque aucune exception.

Ce qui ne l'est point a été emprunté à la Chine antique et non aux contrées bouddhiques. Il pourrait en être ainsi spécialement des tablettes des esprits. Mais la croyance à ces esprits et la nature qui leur est ici attribuée, les pratiques inventées pour les rendre favorables, les apaiser, le sacerdoce samanique, ses usages et ses instruments : ceintures, grelots, sonnettes, glaives, flèches, tambours, etc.; les prières du Rituel, les règles sacrificielles générales et particulières, l'immolation des porcs, les papiers-monnaie à consumer par la flamme, le double jeu des tambours, les mais avec les vases superposés, les banderolles flottant au cou des chevaux consacrés aux esprits, tout en un mot est tartare et rien que tartare.

Le bouddhisme est venu poser un double nom au milieu de la liste des objets de la vénération populaire, il a fait créer quelques cérémonies en l'honneur du nouveau personnage introduit parmi les êtres surnaturels vénérés dans l'Extrême-Orient, et c'est tout. A cela s'est borné son rôle et son influence.

On voit par là avec quelle vérité on rangeait les Mandchous parmi les nations bouddhistes et l'on grossissait de leur nombre les millions des sectateurs du Bouddha-Çâkyamouni.

C'est avec autant de raison que l'on compte quatre cent millions de Chinois bouddhistes, parce que Bouddha a été introduit parmi les génies auxquels les Chinois demandent la félicité et la délivrance des maux. C'est pour la plupart un nom de plus ajouté à la démonologie, ce n'est point l'auteur d'une religion auquel ils se soumettent.

S'il en est ainsi, ne pouvons-nous pas remonter plus haut encore dans l'histoire de cette religion, et nous faire une idée exacte de ce qu'elle était à l'époque où le bouddhisme n'avait pas encore pénétré dans les hautes régions du Sahaliyan-Oula?

Cela se peut jusqu'à un certain point, du moins quant aux grands principes des croyances. Nous avons pour cela des documents originaux qui nous permettent de remonter cinq et six siècles au delà des temps que représente notre Rituel, à l'époque où les tribus de l'Amour vivaient nomades et indépendantes, puis formèrent le grand empire national qui s'étendit au XIIIe siècle jusqu'au centre de la Chine. Ces renseignements nous sont fournis par l'histoire de l'empire des Niu-tchis, dit empire d'Aisin ou d'Or [1], écrite en 1646 par ordre des généraux mandchous, oncles du jeune empereur Chun-tchi et régents du royaume. Les renseignements que nous y trouvons s'étendent jusqu'au Xe siècle. La religion, il est vrai, n'y est point traitée *ex professo;* ce n'est que par occasion qu'il est parlé de l'état religieux de ces peuples ; aussi les pratiques du culte et les superstitions y sont à peine mentionnées, mais l'essence des doctrines y est suffisamment indiquée, et nous pouvons suivre d'une certaine manière les évolutions des croyances.

Nous avons recueilli avec soin tous les traits qui ont rapport à notre sujet, traits épars et bien incomplets, mais néanmoins intéressants et importants à connaître. Nous nous référerons ici à notre traduction, la première qui ait été faite de cet ouvrage [2].

[1] En chinois, *Kin.*

[2] *Histoire de l'empire de Kin ou d'Or,* traduite pour la première fois. Paris, 1886. G. Leroux.

Le premier point, chose essentielle à noter, c'est qu'au commencement du XIIIe siècle, le bouddhisme n'avait point encore pénétré dans le culte officiel. Non point qu'il n'eût encore été importé dans la Mandchourie ; il y avait bien quelques adhérents dès le Xe siècle. C'est ainsi qu'un prince de la famille Wan-Yan, qui devint souverain de l'empire des Niu-tchis [1], est signalé comme adonné au culte de Bouddha. « Agounai », dit le texte, « frère aîné de Sian-pou — le fondateur de la dynastie impériale niu-tchie — était *Fucihi de amuran*, attaché à Bouddha », et pour cela, il resta en Corée, alors que son frère allait s'établir dans le pays de ses ancêtres [2]. Plus tard, nous voyons qu'il s'était fondé des bonzeries dans l'empire niutchi, mais elles ne jouissaient pas des faveurs officielles ; elles étaient simplement tolérées, et leur existence, leur développement, étaient même contrariés. La loi les tolérait mais n'allait pas plus loin. C'est ainsi que l'empereur Si-tzong, le plus grand prince qu'ait produit la dynastie niu-tchie, disait dans un édit adressé à ses ministres :

« A ce que j'apprends, le peuple inintelligent, recherchant la richesse, bâtit des temples à Bouddha. Bien que ce ne soit pas interdit par la loi, on va bien loin au delà de ce qu'elle permet. Défendez-le par une loi nouvelle, et qu'on ne dépense plus ses ressources en pure perte [3]. » Une autre fois, le même souverain dit encore à ses ministres rassemblés : « Bien des gens cherchent la fortune en flattant les bonzes et les Tao-sse; je connais leur première erreur (qui les a fait entrer dans des associations trompeuses) et leur obstination subséquente (qui les y fait rester). La première était excusable, la seconde est coupable. Le ciel ayant créé le souverain pour gouverner les peuples, si ce prince des hommes s'adonne à son gré au plaisir et à l'indolence, il lui sera bien difficile d'obtenir la prospérité. S'il aime vraiment

[1] Tribu tongouse habitant les bords de l'Amour qui soumit en son pouvoir toutes les tribus voisines et fonda le grand empire d'Or.

[2] Voir *Histoire de l'empire de Kin ou d'Or*, p. 3, *c. init.*

[3] *Ibid.*, p. 153.

le peuple, le ciel suprême, secondant ses intentions, lui donnera certainement cette heureuse fortune qu'il désire (il ne l'obtiendra pas par le culte de Bouddha) [1]. »

Plus tard encore, il insiste sur les prétentions des bouddhistes qui veulent faire dépendre le bonheur des hommes, la prospérité des nations, de l'observation des préceptes bouddhiques. Il considère que cette prospérité vient de la sage conduite et non des pratiques du bouddhisme [2].

D'autre part, les bonzes cherchaient à gagner la faveur du prince; ainsi nous voyons les Hoshang de Hoei-ning-fou présenter à Tai-tzong un os de Bouddha [3] (1123). Ce qui n'empêchait point les rois niu-tchis de chercher à diminuer leur nombre par des édits.

Notons encore que l'empire niu-tchi s'étendant sur une grande partie de la Chine, les paroles de Si-tzong citées ci-dessus s'appliquent principalement aux Chinois.

Le bouddhisme était donc une plante parasite sur la terre niu-tchie. La religion de ce pays était toute différente, et des textes glanés çà et là nous permettent d'en reconstituer les grandes lignes. Mais comme ces peuples se laissaient constamment aller à imiter les Chinois, il nous faudra user d'une grande prudence dans le choix de ces témoignages.

Voici d'abord celui que le roi Si-tzong donne à la religion de ses ancêtres. Il est d'autant plus important que ce prince s'était proposé de restaurer les mœurs originaires de son peuple et d'arrêter l'envahissement des idées chinoises. Un jour qu'il instruisait ses fils et ses ministres de l'utilité de l'étude de l'histoire, il leur dit : « Nos peuples niu-tchis, dès l'origine de l'État, étaient droits et justes. Bien que ne connaissant point les livres, ils savaient sacrifier au ciel et à la terre, respecter leurs parents, vénérer les vieillards, exercer l'hospitalité envers les étrangers, être fidèles à leurs amis,

[1] *Histoire de l'empire de Kin ou d'Or*, p. 145.
[2] *Ibid.*, p. 165.
[3] *Ibid.*, p. 51.

observer parfaitement les lois de la politesse et de la convenance. Ils faisaient tout cela spontanément, et leurs vertus ne différaient en rien de celles qui sont décrites dans les livres (chinois). Vous devez étudier et pratiquer les mœurs de notre pays de Niu-tchi [1]. » Je cite ces paroles en entier pour montrer qu'il s'agit bien de la religion niu-tchie avant qu'elle eût subi l'influence des idées chinoises. De son côté Tai-tzou-Agouda, le premier souverain de l'empire, en annonçant la guerre qu'il déclare au roi de Tai-liao, son voisin, qui longtemps avait opprimé les Niu-tchis, termine par cette invocation : « Ciel et terre, regardez (le manque de foi, l'ingratitude du roi de Tai-liao) et protégez-nous. » En 1206, le roi Tchang-tzong va annoncer la perfidie des Chinois au ciel, à la terre, au temple des ancêtres et du génie protecteur des champs. Ailleurs il n'est question que du ciel.

Oucoun révolté contre Helibou, chef des Niu-tchis en 1073, se voit arrêté dans sa marche par des pluies torrentielles auxquelles la gelée vient à succéder subitement de manière à transformer le sol en un parquet de glace. Il s'écrie que le ciel s'oppose à leur dessein. De son côté, Helibou, ayant remporté une brillante victoire, s'exclame à son tour : « Nous avons triomphé aujourd'hui; sans le ciel, nous n'eussions pu remporter une pareille victoire. Il nous a, certes, comblés de biens [2]. » Et quelque temps après : « Si le ciel nous assiste, que je sois chef de toutes les tribus. » Il ajoute alors : « Que tous les esprits soient attentifs à ce qui va se passer [3]. Un des titres d'honneur des rois niu-tchis, le plus élevé de tous même, était « serviteur du ciel, » « qui honore le ciel » (voir p. 204).

La même idée se perpétue à travers l'histoire de cet empire. En 1116 Tai-tzou voit tomber du ciel une boule rouge et y voit un signe de la protection du ciel. Revenu à sa capitale après de victorieuses campagnes, il va se prosterner devant le ciel,

[1] *Histoire de l'empire de Kin ou d'Or*, p. 136.
[2] *Ibid.*, pp. 8 et 10.
[3] *Ibid.*, pp. 11 et 28, § 4.

au pied d'un arbre qu'il perce d'abord d'un trait et répète cette cérémonie le 1er et le 5 du cinquième mois, le 15 du septième et le 9 du neuvième mois [1]. En 1162, Si-tzong délibère en son conseil sur les règles à suivre dans les sacrifices à offrir au ciel dans les plaines [2]. En 1174, il défend par une proclamation de laisser les soldats boire jusqu'à ébriété, les jours des sacrifices au ciel. Enfin, en 1234, nous voyons le dernier roi niu-tchi, Ai-tzong, venir à la cour, le 1er du neuvième mois, pour y adorer le ciel, pensant que c'était un jour faste [3].

A ce culte du ciel venait se joindre celui des esprits. La croyance aux esprits apparaît dès les premiers temps historiques de la nation niu-tchie. Tai-tzou-Agouda s'était endormi sur une natte au bord d'un fleuve. Pendant son sommeil il aperçoit un personnage mystérieux qui soulève sa tête et se montre quelques instants à lui. Réveillé, le héros s'écrie : « Un esprit brillant nous est apparu; en avant! » Aussitôt on bat le tambour, l'armée s'élance contre l'ennemi et remporte une victoire complète [4].

Ils reconnaissaient des esprits protecteurs et leur demandaient les biens ou la délivrance des maux. En l'an 1199, une sécheresse persistante avait gravement compromis les récoltes et menaçait le peuple d'une famine prochaine; le roi Tchang-tzong se rendit au grand temple, y pria dévotement et la pluie tomba sans tarder. Il écrivit aussitôt aux magistrats une lettre royale annonçant ce fait : « C'est que j'ai fait offrir un sacrifice dans le grand temple aux esprits protecteurs, c'est pour cela que la pluie nous a été accordée [5]. » Mais cette faveur dépassa les désirs du roi, et la pluie inondait des contrées entières; Tchang-tzong ordonna alors aux magistrats de justice d'aller demander aux esprits la cessation de la pluie. Le même fait

[1] *Histoire de l'empire de Kin ou d'Or*, p. 28.
[2] *Ibid*, p. 105 *c. med.*
[3] *Ibid.*, p. 279.
[4] *Ibid.*, p. 25, § 4.
[5] *Ibid.*, p. 186 *in fin.*

est également mentionné sous le règne de Si-tzong. En 1165, au commencement de l'été, la sécheresse désolait les campagnes. Le roi fit ordonner au président du grand tribunal d'aller sur la montagne du Nord sacrifier, selon les rites, pour demander la pluie; et la pluie tomba abondamment [1].

Effrayé par des phénomènes extraordinaires qui se produisaient en l'air et sur les eaux, Wei-shao-wang en informa les esprits protecteurs [2].

Mention spéciale est faite des esprits protecteurs des champs. Le lieu où est leur temple est spécialement sacré; ses défenseurs jouent dans l'état le rôle le plus noble [3]. Shang-tzong alla leur annoncer la rupture du traité faite par l'empire chinois [4]. Nous avons cité précédemment l'exclamation de Helibou : « que tous les esprits soient attentifs [5], qu'ils voient et châtient la violation de la foi jurée ».

Tout ceci s'adresse aux esprits en général. Il y en avait aussi qui recevaient des honneurs particuliers, comme le prouve ce fait de Wan-yan-liang, raconté à la page 89 de notre histoire. Sur la colline de Liao-si-k'eng s'élevait le temple d'un esprit. Wan-yan-liang, avant d'être roi, passait un jour sur cette colline, devant ce temple; il s'y arrêta et, jetant le sort, dit : « Si je suis destiné par le ciel à être roi, qu'il tombe un présage heureux. » Il tomba un signe de favorable augure. Le prince ajouta alors : « S'il en advient comme tu me le présages, je te serai reconnaissant; sinon, je détruirai ton temple. »

Monté sur le trône, il voulut tenir sa promesse et vint, en 1153, honorer l'esprit et lui conféra le titre de prince de Ling-Ing.

On voit que le sans-façon avec lequel les Chinois de nos jours traitent leurs idoles et leurs dieux ne date pas de ce siècle. A la page précédente, il est parlé de l'esprit Tong-Yo, protecteur

[1] *Histoire de l'empire de Kin ou d'Or*, p. 110 *c. f.* 190.
[2] *Ibid.*, p. 207 *c. init.*
[3] *Op. cit.*, p. 274, l. 4.
[4] *Op. cit.*, p. 192.
[5] Voir ci-dessus, page 55.

de la fidélité conjugale; mais celui-ci est Chinois d'origine.

Les Niu-tchis honoraient également leurs ancêtres et avaient petit à petit adopté les usages chinois relatifs à ce culte. Ils avaient des temples où ils conservaient les tablettes portant les noms de leurs aïeux. On allait y prier pour demander les faveurs du ciel. Remarquons surtout cette notice importante : « Les magistrats avaient averti le roi Si-tzong des ravages que causait la sécheresse. Le monarque se rendit aussitôt au désert du nord, au temple des ancêtres, y pria pour obtenir la pluie et *le ciel en fit tomber* aussitôt. » On les avertissait des événements pour qu'ils veillassent et fussent à même de secourir leurs descendants selon leur condition dans l'autre monde. Mais, d'après la relation précédente, leur rôle semble se borner à communiquer l'avertissement au ciel et obtenir de lui son intervention, son secours.

L'immortalité de l'âme était certainement admise chez ces peuples, car nous voyons que la princesse Oulidatze, épouse d'Oulou, petit-fils du roi Taitzou, appelée par le monarque despotique et débauché qui s'appelait Wan-yan-liang pour faire partie de son harem, et craignant de voir le tyran irrité de son refus, donner la mort à son époux, se résolut à se suicider. En quittant sa maison pour exécuter son dessein, elle dit à ses serviteurs réunis : « Vous, anciens serviteurs de celui qui a été et qui sera encore mon prince, pensez à ses bienfaits, ne soyez jamais envers lui ingrats et méchants. Si quelqu'un de vous n'obéit pas à mes injonctions, *après ma mort, je verrai ce que vous faites.* »

Il n'est pas possible de trouver rien de plus clair et de plus précis que ces paroles. Elle, la princesse malheureuse vouée à la honte ou à la mort, qui ne comptera point parmi ces ancêtres auxquels sera voué un culte de vénération et de confiance, n'en subsistera pas moins après sa mort et verra ce qui se passe sur la terre, capable encore d'influer sur le bonheur ou le malheur des survivants; sans quoi sa menace n'eût été qu'une vanterie puérile.

Le culte consistait, comme on l'a vu par ce qui précède, à

élever des temples, à prier sur les hauteurs ou dans les plaines [1], à faire des libations [2] et à immoler des victimes. Anciennement, la victime était un bœuf; craignant que de trop fréquentes immolations d'animaux utiles ne nuisît trop à l'agriculture, le roi Si-tzong établit qu'on sacrifierait un cerf au lieu d'un bœuf [3].

Ce peu de traits, les seuls que l'on puisse recueillir maintenant, suffisent pour se faire une idée exacte des principes généraux de la religion niu-tchie : Au-dessus de tout est le ciel, protecteur des hommes et de la terre, de qui dépendent les événements, la fortune, la prospérité de ce monde, qui entend les prières des hommes et les exauce.

Au-dessous du ciel sont placés de nombreux esprits doués aussi d'une puissance surnaturelle, capables aussi de protéger les hommes et qu'il est utile d'honorer et de prier, soit en général, soit en s'adressant à l'un ou à l'autre en particulier. Parmi eux on distingue surtout les esprits protecteurs des champs. A ces êtres surnaturels, l'homme doit un culte de vénération, de supplication et de sacrifice, comme il vient d'être dit, et ces pratiques attirent leur protection sur ceux qui les servent fidèlement.

Les âmes sont immortelles; après leur départ de cette terre, elles continuent à être spectatrices du monde et protègent leurs familles. Les ancêtres doivent être l'objet d'un culte de vénération et de prières et peuvent obtenir du ciel protection et secours. Mais, quant à ce culte, l'influence de la Chine semble manifeste et il est impossible de dire quelle part revient aux croyances tartares originaires.

Peu à peu cette religion primitive se développe et de nouvelles idées empruntées à la Chine s'y adjoignent. En 1194, le roi Tchang-tzong établit le culte des esprits du soleil, de la lune, du vent, de la pluie et du tonnerre [4]. Dix ans après, le même souverain prescrivit de sacrifier aux empereurs mythiques et

[1] *Histoire de l'empire de Kin ou d'Or*, p. 103.
[2] *Op. cit.*, p. 100.
[3] *Ibid.*, p. 120.
[4] *Op. cit.*, p. 183 *c. med.*

légendaires de la Chine ainsi qu'aux plus illustres des principales dynasties chinoises. Hiuen-Tzong, en 1215, envoya faire un sacrifice sur la tombe de Confucius qui se trouvait dans ses États. Il prit cette détermination à la demande des grands du royaume.

Ce court exposé comparé à celui qui a été fait précédemment de la religion mandchoue nous montre que, pour retrouver en celle-ci ce qui appartient en propre aux populations tartares, nous devons en retrancher tout ce qui concerne Shang-si, Foucihi-Bouddha et son homonyme ou pendant, Pousa-Boddhisattva, qui sont restés entièrement détachés du reste et trahissent par cela même leur origine étrangère. Le culte des ancêtres s'est certainement développé sous l'influence chinoïse. En outre, le luxe des vases, instruments, draperies, etc., s'est formé à l'imitation de la Chine. Mais cela est trop accessoire pour que nous nous en occupions ici.

Il nous resterait à examiner ce que ces populations tartares entendaient par le ciel, quelle conception se cachait pour eux sous ce mot? Nos textes n'en disent guère plus sur cette question que ce que nous avons rapporté plus haut. Un seul passage explicite est celui où le roi Tai-tzong dit que « nous devons conformer nos pensées à celles du ciel, et que la chose principale pour l'homme doit être d'imiter le ciel par la vertu en témoignant à tous de la bienveillance, en protégeant les petits [1]. »

Il en est probablement de ces peuples comme des Chinois modernes, qui jusqu'aujourd'hui n'ont donné au mot ciel qu'un sens vague sans préciser dans leur esprit la nature de cet être supérieur à tout, sans chercher à en analyser les qualités essentielles, mais voyant en lui instinctivement et naturellement un être doué de personnalité, de conscience, d'intelligence et de volonté, sachant exercer son action d'une manière supérieure à tout être visible, tout en ignorant complètement et sa vraie nature intime, et le mode de ses opérations.

[1] *Histoire de l'empire de Kin ou d'Or*, p. 65 *c. fin.*

DEUXIÈME PARTIE.

RITUEL MANDCHOU.

MANJUSA-I WECERE METERE DORO-I BITHE.

PRÉFACE ET DÉCRET ÉCRIT DE LA MAIN DE L'EMPEREUR K'IEN-LONG.

Nous, peuples mandchous, naturellement respectueux, droits et sincères, constants et fermes depuis notre origine, nous avons toujours attaché la plus haute importance aux sacrifices, aux offrandes faits avec respect au ciel, à Fucihi et aux esprits.

Les mandchous des différentes tribus, suivant les usages particuliers à la contrée de chacune d'elles, avaient, à la vérité, certaines coutumes différant avec les pays, quant aux rites des offrandes, des invocations et des sacrifices; mais pour l'essentiel ces différences étaient d'une minime étendue, et tous ces usages, au fond, se ressemblaient parfaitement.

Dans la famille Gioro [1] qui est la nôtre, depuis la maison souveraine jusqu'à celle des rois (Wang) et des princes (Kong) [2], on considéra toujours, comme chose de la plus haute importance, les paroles des sacrifices.

Les Samans des temps antérieurs, originaires tous du pays mandchou, en avait appris la langue dès l'enfance. Aussi en

[1] Nom de la famille royale-impériale de la dynastie mandchoue qui régnait d'abord sur les tribus de l'Amour, puis fit, vers 1646, la conquête de la Chine. Elle tire ce nom d'un ancêtre célèbre nommé *Aisin-Gioro*, qui réunit diverses tribus isolées et leur donna le nom commun de mandchou.

[2] Titres honorifiques. Voir plus haut, page 25.

tout genre de sacrifice et d'invocation, dans les actes préparatoires à l'offrande d'objets précieux, dans les cérémonies pour demander la prospérité, une heureuse récolte, dans les imprécations, dans les sacrifices offerts pour les produits du sol, les chevaux, etc., observant ce qui était convenable et appropriant tout à chaque affaire, ils savaient réciter les prières et faire les cérémonies requises.

Dans la suite des temps, les Samans n'apprirent plus les termes mandchous que par tradition ; ne les récitant plus dans les prières et invocations qu'en les lisant conformément à l'enseignement traditionnel, ils dévièrent peu à peu des lettres et des sons originaires.

De cette façon, chez les princes éloignés du centre commun et isolés, il arriva à la longue que les traditions ne restèrent pas identiques. Non seulement il se forma des divergences, mais dans les diverses espèces de sacrifices domestiques, dans les prières et invocations, les mots, les accentuations et chants primitifs ne concordèrent plus.

Si donc on ne revenait sur ces erreurs, si on ne les corrigeait point et ne consignait point ces règles par écrit pour les transmettre à la postérité, si on laissait la tradition suivre ce chemin, après un certain temps les omissions et les erreurs iraient augmentant de plus en plus, et l'on ne pourrait plus y mettre un terme.

C'est pourquoi j'ai désigné des princes et hauts fonctionnaires pour cette mission ; je les ai chargés de faire toutes les recherches possibles, avec le plus grand soin et l'attention la plus sérieuse. J'ai fait rédiger le tout, en distinguant soigneusement les différentes espèces d'objets, j'ai fait graver les figures des instruments du sacrifice et, après avoir tout revu et vérifié, j'ai porté un décret réglant le tout avec soin.

Pour corriger les lettres et les sons des prières traditionnelles, j'ai consulté les vieillards expérimentés et les gens du pays et j'ai statué en conséquence. Quant aux objets, tels que l'arbre *Nan-mou*, qui n'avait point de nom en mandchou, j'ai fait transcrire ces noms du chinois en mandchou ; après avoir

recueilli les avis, je leur ai donné des noms mandchous et j'ai fait ainsi composer et publier un ouvrage en six livres.

Ainsi les anciens rites des mandchous ont été préservés de l'oubli et de l'erreur, à tout jamais, et j'ai pu réaliser mon désir de remettre en honneur les lois du sacrifice. L'ouvrage étant arrivé à sa fin, qu'on lui donne pour titre : « Livre des rites et des sacrifices des Mandchous » et que l'on consigne les noms des princes, des hauts fonctionnaires et des autres magistrats qui l'ont entrepris et exécuté.

Conformément à ce décret : noms et rangs des princes, hauts magistrats et fonctionnaires qui ont préparé, composé, écrit, gravé, corrigé le « livre des rites mandchous », réglé par ordre impérial [1].

RITUEL

DES

SACRIFICES DES MANDCHOUS

FIXÉ PAR ORDRE IMPÉRIAL.

LIVRE I.

CHAPITRE I. — Rapport présenté a l'empereur au sujet des offrandes et sacrifices.

Les sacrifices principaux [2] offerts au Kun-nin-kong, chaque jour, matin et soir, les sacrifices secondaires [3] mensuels, les grands sacrifices des deux saisons : printemps et automne, les offrandes d'objets précieux aux quatre saisons, la suspension des papiers de métal chaque mois dans la chapelle du Tangse

[1] Voir la fin du *Rituel*.

[2] *Wecen.*

[3] *Meten.*

et dans celle de l'esprit Shang-si, le grand sacrifice fait en plantant le mai dans le Tangse, aux deux saisons du printemps et de l'automne, tous ont leurs rites qui nous sont venus des temps originaires de notre nation, rites pleins de majesté et de beauté, dignes de toute louange.

Il n'est pas possible d'exposer cela complètement. Les anciens Samans connaissant tous à fond le mandchou, savaient, en se conformant aux circonstances, prononcer les paroles propres aux temps de fête et réciter les prières convenables. Leurs successeurs, incapables d'atteindre les anciens par la connaissance du mandchou, ne l'apprenaient plus que par tradition [1]. En outre il n'y avait point de rituel établi. Transmis par la seule lecture, les mots et les accents [2] étaient altérés. Maintenant les prières lues au sacrifice, les formules prononcées en suspendant des papiers, les rituels règlant les cérémonies ayant leurs règles fixes, il n'y a plus de place pour l'oubli ou la négligence.

Si l'on n'avait rédigé et consigné dans le code liturgique les prières lues par le Saman, en réalité, les mots et tons fixés par l'édit descendu (du trône) de notre saint souverain, seraient de nouveau petit à petit retombés dans l'erreur. Si l'on rédigeait et considérait attentivement les formules employées actuellement par les Samans de la cour pour les sacrifices, les offrandes, les invocations, les demandes de biens, etc., on trouverait bien des erreurs dans les mots, les expressions et les idées. Car les Samans de la cour, tant de la gauche que de la droite [3], diffèrent également entre eux et ne s'accordent point quant à leurs livres.

C'est pourquoi nous, les sujets de Sa Majesté, nous avons recueilli les prières sacrificielles, propres aux palais des Wangs

[1] Ils n'en avaient plus l'usage, ne le parlaient plus, mais se le transmettaient d'âge en âge par un enseignement de plus en plus erroné.

[2] Ou les sons musicaux, la psalmodie.

[3] Les hauts fonctionnaires, conseillers, généraux qui entourent le souverain, sont divisés en gauche et en droite.

et Kongs des cinq premières bannières [1]; nous avons épuré, en les rassemblant, les paroles d'invocation, de supplication, employées précédemment par les chefs des anciens Samans.

Réunis ici, nous avons tout examiné avec soin et zèle, nous avons corrigé les erreurs, comblé les lacunes, supprimé les répétitions, et nous nous sommes efforcés, chacun selon sa charge, de mettre en ordre, selon nos capacités, tout ce qui devait être amélioré. Puis nous l'avons présenté à l'examen de Sa Majesté pour qu'il en soit statué en haut lieu.

Comme on sacrifie tous les jours au Kun-ning-kong, nous avons dû changer tout ce qui demandait à être amendé dans les prières et invocations (qui s'y disent), comme aussi dans les prières qu'on récite au sacrifice offert pour les chevaux des particuliers et pour ceux des haras, le tout selon les rites domestiques.

C'est pourquoi, nous avons écrit ce rituel, divisé en sections, et nous l'avons présenté à notre empereur. Après que notre saint monarque nous aura fait ses remarques et donné ses instructions, le livre sera définitivement rédigé et on le suivra dans la pratique, à perpétuité.

Nous devions aussi amender tout ce qui se fait parmi les Mandchous qui sacrifient aux esprits, comme aussi dans la famille impériale Gioro, dans toute notre famille Gioro [2] au-dessous des Wangs. Nous l'avons fait et, favorisés de la grâce de notre saint empereur, nous ne laisserons pas périr les anciens rites des Mandchous.

Voulant ainsi nous y conformer à jamais, nous avons présenté ce livre à l'approbation du souverain.

[1] Les bannières forment les divisions de l'armée mandchoue-mongole, qui constituent la principale force de l'armée chinoise. Chaque division de 10,000 hommes a une bannière de couleur différente.

[2] Voir page 72, note.

CHAPITRE II. — Règles relatives à l'offrande d'objets frais et nouveaux.

Selon notre coutume à nous, Mandchous, tous les objets comestibles que l'on emploie pour les différents genres de sacrifices doivent être entiers et parfaits; on ne peut y faire servir rien qui soit tant soit peu défectueux, incomplet, mutilé. De même, rien de ce qui a servi au sacrifice ne peut rester inemployé [1]. Toujours on doit faire les offrandes (dans le temple devant les esprits. Le foie et les pieds de la victime seuls doivent être mis sur un plateau et posés sur une table à part.

Lorsque nous étions à notre pays d'origine [2], comme les parcs à gibier étaient proches, on présentait les animaux saisis, tout frais et sains, en récitant les prières prescrites. Comme les parcs sont fort éloignés, depuis que nous sommes venus en cette capitale [3], s'il s'est écoulé plusieurs jours après la capture, soit que l'animal pris ait de nombreuses blessures, soit que ses entrailles et ses reins ne soient plus intacts, on ne peut plus l'offrir aux esprits.

Les magistrats doivent, selon l'édit impérial, y veiller avec grand soin comme cela leur est ordonné.

Les animaux pris par le prince, à Moukden et autres lieux de chasse, et les autres objets venant de là, ne peuvent être envoyés à la capitale pour y être offerts en sacrifice [4]. D'après la règle, ils ne peuvent y servir aux offrandes comme cela se pratiquait auparavant. On peut présenter aux esprits tout objet nouveau, fruits et légumes bien frais, et d'après l'ancienne

[1] Tout doit être consommé au sacrifice même; le manger chez soi, le déjeter, sont des actes irréligieux.

[2] En Mandchourie, avant la conquête de la Chine, en 1646.

[3] Peking, conquis en 1645.

[4] Ils doivent être offerts à Moukden, capitale de la Mandchourie et lieu originaire de la famille impériale. Arrivés à Peking, ils auraient déjà les chairs altérées.

coutume; les poissons et d'autres animaux encore peuvent être offerts avec les prières prescrites.

Chez les princes et dans les maisons mandchoues on doit invoquer les esprits sur les gâteaux, poissons, etc. [1]. Conséquemment voici ce qui se fera désormais : parmi les animaux, daims, cerfs ou autres pris par le prince dans les chasses proches des parcs à chevreuil, ceux qui n'ont qu'une blessure ou un pied cassé, mais dont les entrailles sont intactes, pourront être offerts selon les termes de l'édit sur les offrandes, avec les prières appropriées, et arrangés conformément aux rites par ceux qui ont charge d'apprêter les victimes. Qu'on mette au contraire hors d'usage pour le culte, ceux qui ont plusieurs blessures ou qui ont été mutilés.

En outre, que les ministres du culte offrent, en priant, les objets reçus, nouvellement pris, tout frais encore, selon le temps de l'année. Ce sera chaque année, au printemps deux gâteaux, en été une jeune oie, en automne un poisson, en hiver deux faisans [2].

La jeune oie doit être donnée par le chef de village commis à cela par le secrétaire de préfecture. Le poisson, les faisans, doivent être livrés par le chasseur ou le pêcheur qui les ont pris en vertu d'une commission donnée par l'administrateur des parcs, eaux, etc. [3]. L'oie doit être grasse et de bonne qualité; le poisson, les faisans, bons et sans défauts; les uns et les autres, livrés vivants, doivent être examinés par les intendants des rites, convenablement arrangés pour la cérémonie, par le chef assistant des offrandes [4] et présentés aux esprits avec les prières liturgiques.

[1] Il est souverainement inconvenant d'appeler les esprits pour leur offrir un objet dégradé, de qualité inférieure.

[2] Tout cela dut être, à l'origine, réglé par les circonstances de la vie de ces peuples.

[3] Cette offrande étant faite pour le peuple est un office public. Elle est fournie par un délégué de l'autorité. Cp. page 75, note 3.

[4] *Amsun i-janggin.*

CHAPITRE III. — Résumé des pratiques sacrificielles des Mandchous.

Notre empire mandchou [1], dès son origine, a vénéré le ciel, Foucihi et les esprits. C'est pourquoi à Moukden, fondement de notre puissance [2], on établit un Tangze pour sacrifier au ciel, on a dressé un autel des Wecéku dans la salle du midi du Gouroung [3] pour sacrifier à Foucihi, à Pousa, aux esprits et aux ancêtres. Bien que par la suite on ait fait des autels de terre et autres, des lieux d'offrande et de sacrifice au ciel, à Foucihi et aux esprits, et qu'on ait offert à chacun d'eux les oblations convenables et particulières, on n'a point changé les anciens rites; mais on a, au contraire, fait pratiquer partout tous les rites habituels des sacrifices.

Les précédents et saints empereurs, ayant fondé l'empire du Milieu [4], s'établirent à sa capitale et continuèrent le culte et les sacrifices de leurs ancêtres pendant de longues années. Ces grands princes, comme tous les fils de la race mandchoue, ont toujours considéré le culte comme chose essentielle.

Bien que les sacrifices fussent offerts en différents endroits et qu'il se fût introduit quelque diversité dans la pratique, ces différences n'étaient guère étendues. La cour, les Wang, les Beile, les Beise [5] et les Kong sacrifient [6] au Tangze, en se tenant tournés vers le sud. Les particuliers offrent le petit sacrifice [7]

[1] Il s'agit de l'empire fondé en Mandchourie même, au XVIe et au XVIIe siècle.

[2] Voir la note 2 ci-dessus, page 66.

[3] Le palais. La forme *Gurung* est le mot chinois transcrit.

[4] C'est-à-dire le conquirent et fondèrent une nouvelle puissance mandchoue-chinoise qui existe encore. Cette capitale est Peking.

[5] Chefs féodaux de premier, second et troisième ordre. Le mot *wang* désignait d'abord un roi indépendant.

[6] Il s'agit du grand sacrifice, *wecen*.

[7] *Meten*. Voir page 31.

dans l'enceinte du lieu réservé au culte [1], le visage tourné vers la même direction [2].

Ceux qui sacrifient le font en dressant un mai; tous sacrifient au ciel. En outre, le matin, ils font des offrandes aux esprits, à Foucihi, à Pousa, aux âmes des ancêtres domestiques. Au soir chaque famille offre à ses ancêtres et esprits, chacune à sa manière.

On a recherché l'origine de ce culte; après un an d'étude, les vieillards n'ont point osé se prononcer catégoriquement; aussi n'a-t-on pu le savoir d'une manière claire et complète.

Peut-être a-t-on honoré, chacun, ses ancêtres; en outre les esprits de la terre, des montagnes et des fleuves, soit en raison d'une protection extérieurement évidente, obtenue, à un moment donné, par ce culte, soit à cause du secours obtenu antérieurement.

A la cour, on fait les cérémonies du sacrifice principal (*wecen*) dans le Tangze, deux fois par an, au printemps et à l'automne; on dresse d'abord un mai devant l'ordo; puis, après les préparations convenables, on fait le grand sacrifice [3] dans le Gouroung.

On sacrifie (*wecere*) chaque jour, à l'exception de ceux où l'on jeûne, où l'on ne peut conséquemment tuer aucun être vivant [4]. Chaque mois, aux deux premiers jours, on fait le sacrifice secondaire (*metere*) [5]. Aux quatre saisons, on fait l'offrande des objets précieux [6]. Les princes impériaux qui ont une maison à eux et ceux qui sont établis au Gouroung, doivent chaque mois, quand ils sacrifient au Kun-ning-kong, selon l'édit, faire les sacrifices et offrandes pour l'empereur. Après

[1] *Wecere boo;* ce n'est point la salle du Tangze, appelée *wecere deyen.*

[2] Le sud est la partie du ciel vers laquelle on se tourne pour compter les points cardinaux; il avait un caractère plus ou moins sacré. La grande chapelle du Tangze est au sud de la grande enceinte (voir pl. I).

[3] *Ambarame wecen,* le sacrifice en grand. Voir ci-dessous, liv. III, chap. III L'*Ordo* est la grande chapelle.

[4] Pour le sacrifice. Ces jeûnes, comme la défense de tuer un être vivant, appartiennent au bouddhisme, ou tout au moins à la Chine.

[5] Voir plus loin, liv. III, chap. VII.

[6] Voir liv II, chap. III.

quoi, chacun à son tour et successivement, ils sacrifient et offrent au jour fixé.

Les princes qui n'ont point un palais à eux, mais sont établis soit à Nan-kiun-tien, soit à Hien-an-kong [1], soit ailleurs, doivent sacrifier chaque mois au lieu de leur résidence.

Les Wang, les Beile et les Beise [2], ainsi que les Kongs, doivent chaque année, au printemps et à l'automne, élever un mai au Tangze et y sacrifier une fois, chacun à son tour. En outre, ils doivent faire chaque mois chez eux les sacrifices et offrandes prescrites (*wecere, metere*) après s'y être suffisamment préparés.

Les Kong, les Heou et Pe [3], les magistrats, les fonctionnaires, les employés inférieurs, jusqu'aux mandchous sans fonction, sacrifient chaque année à la maison, soit aux quatre saisons, soit aux deux principales (printemps et automne), soit tout au moins une fois. Au printemps et à l'automne principalement, le lendemain ou le surlendemain du jour où le mai a été dressé et le sacrifice offert au Gouroung, tous les princes et grands inférieurs aux Tchin-wangs [4] et supérieurs aux Kongs, doivent, suivant l'ordre, inviter respectueusement les esprits du Kun-ning-kong à venir chez eux; cela doit se faire le matin et le soir. Le jour du sacrifice où l'on élève le mai, ils vont d'abord au Tangze, le matin, inviter les esprits et sacrifier, puis ils les ramènent chez eux [5] et, là, leur font de grandes oblations.

Ainsi chacun invite et honore ses génies particuliers.

A la fin du mois, le chef oblateur et tous les ministres et servants les invitent et les font revenir de la maison où ils ont reçu les offrandes à leur Gouroung. Dans l'entretemps, pour le sacrifice journalier du Kun-ning-kong, on fait les offrandes sur le

[1] Résidences désignées obligatoirement.

[2] Voir plus haut, page 69.

[3] Titres feodaux que l'on compare à duc, marquis et baron (?).

[4] Proches parents, frères de l'empereur, décorés de ce titre qui signifie prince-parent.

[5] Par suite de l'invitation, de la prière, les esprits sont censés se transporter où on les appelle.

reposoir du tabernacle d'or de Foucihi, près du rideau [1], et le soir près du rideau suspendu et du reposoir.

La septième année Kang-hi, Sheng-tzou [2], le bienveillant empereur, publia un décret portant défense aux Wangs d'inviter chez eux les esprits.

La première année Yong-tching, Shi-tzong [3], l'empereur modèle des princes, portant un nouvel édit à cet effet, sacrifia au palais des deux Tchin-wang, Tob et Urgun [4], après avoir fait inviter les esprits, et chez chacun d'eux, une fois.

Dans quelques familles mandchoues, les sacrifices sont offerts par les femmes samanes. Chez d'autres, les Samans du sexe masculin sont seuls admis à le faire. En toute maison au-dessous du palais impérial, chez les membres de la famille Gioro sans fonction, chez tous les Gioro [5] et les mandchous alliés à cette famille, les Samanes sont autorisées à le faire. Chez les anciens rois et dans les premières familles des Wang, les Samans seuls étaient constitués prêtres. La coutume est maintenant au palais de choisir et nommer des prêtresses parmi les épouses des fonctionnaires de la famille Gioro et de leur faire offrir les sacrifices.

Les princes impériaux habitant le Gouroung, lorsqu'ils font faire les cérémonies dans le Kun-ning-kong en faveur des autres princes impériaux habitant au Nan-kiun-tien, Hien-nan-kong, etc., choisissent, pour présider aux cérémonies du culte autres que les sacrifices offerts par les Samans de la maison impériale, les épouses des officiers des trois bannières supérieures, du corps d'armée qui garde le palais, de la famille Gioro, et même de magistrats d'autres familles et de mandchous sans fonction. Les princes impériaux qui ont une maison, les Wang, Beile, Beise et Kong, en prennent également parmi les femmes des

[1] Le rideau à frange, étendu sur un suspensoir. Voir plus haut, page 33.

[2] Nom posthume du grand empereur que nous connaissons sous le nom de Kang-hi et qui régna de 1662 à 1725.

[3] Fils de Kang-hi, régna de 1725 à 1736.

[4] Frères de Shi-tsong (Yong-tching).

[5] Voir la page suivante.

officiers de leur bannière respective, de la garde du palais, de la famille Gioro, voire même de simples particuliers de race mandchoue. Si, parmi les gens de leurs ressorts, il n'y a pas de Samans, ils peuvent prendre les Samanes parmi les femmes des officiers et des mandchous fonctionnaires du palais, ou faire chercher ailleurs des Samans étrangers à leurs maisons.

Chez les Kong, Heou, Pe et fonctionnaires inférieurs, jusqu'aux simples particuliers de race mandchoue, les Samanes élevées à cette dignité dans leur propre famille ne doivent sacrifier que dans leur maison et pour elle.

Si l'on ne peut trouver de vrais Samans, alors chacun peut sacrifier chez soi, comme ceux-ci. Le maître de maison prépare les offrandes, brûle les parfums, élève le vin, immole la victime, présente le vin et la viande et fait tout, lui-même, avec les cérémonies prescrites.

Là où il y a des maisons de Samans, on fait venir ceux-ci pour offrir le sacrifice. Ailleurs on fait comme il vient d'être dit.

En toute maison inférieure au palais impérial, chez les membres de la famille souveraine, chez les Gioro [1] et les Mandchous apparentés aux Gioro, on sacrifie un porc.

Au palais, matin et soir, on sacrifie deux porcs au grand sacrifice. Au sacrifice secondaire (*metere*) on n'en immole qu'un. Chez les Wang et jusque chez les Kong inférieurs, quand on fait les grandes cérémonies en élevant un mai, matin et soir, on offre deux porcs. En outre, chez les membres sans fonction de la famille impériale et chez les Gioro même, au jour fixé par la coutume, après les préparations requises, on sacrifie un seul porc aussi bien le soir que le matin. Au sacrifie *wecen*, ce n'est aussi qu'un porc.

Au printemps et à l'automne quand, au palais, on a dressé le mai et fait les sacrifices et qu'après cela on sacrifie deux jours de suite, pour le bien-être des chevaux, on immole chaque fois deux porcs.

[1] On distingue les descendants des empereurs mandchous des membres collatéraux de la famille.

Les Wang et les Kong, au jour unique où ils sacrifient pour la même fin, offrent chacun un porc.

Si c'est pour obtenir la prospérité, on offre deux carpes. Les autres familles mandchoues, pour la même cérémonie, ne font que le petit sacrifice (*metere*). Dans les divers sacrifices où l'on emploie soit un seul porc, soit un seul mouton, soit à la fois un porc ou un mouton, soit plusieurs de ces animaux, ou bien un verrat, une oie, un poisson, les cérémonies ne sont pas les mêmes. Mais la libation de vin dans l'oreille de la victime, la cuisson des viandes, les offrandes et consécrations, se font en général d'une façon identique.

Au palais, les empereurs présentent, avec les invocations prescrites, le gibier le premier pris, les oies et poissons tout nouvellement attrapés [1].

Plusieurs Wang des familles mandchoues offrent, de la même manière, une oie, un coq, un poisson, des grains ou fruits nouvellement cueillis, etc.

En dehors des sacrifices et offrandes générales, des offrandes de troncs et branches de saule [2], des prières pour obtenir la prospérité et des offrandes pour les chevaux, les Mandchous ont encore des sacrifices particuliers pour le cas où leurs enfants ont une éruption de petite vérole, et, pour l'éviter, ils offrent un porc ou des gâteaux. L'offrande de gâteaux est appelée l'*offrande jaune*. Le soir, lorsqu'il fait obscur, on met un jeune verrat en dehors de la portière du côté du soleil couchant. Cela, dit-on, fait passer les calamités et les maladies. Au temps de la croissance du blé, si les vents ou la sécheresse l'arrêtent, on se rend dans les champs et l'on attache aux branches d'un arbre de longs papiers taillés en forme de petits drapeaux, on fait des boules de riz cuit et on va les offrir dans la campagne. Cette cérémonie s'appelle « sacrifier pour les champs » (*usin wecembi*).

A l'automne, quand les céréales sont récoltées, on fait des

[1] Les prémices.

[2] Peut-être aussi des faisceaux de papier.

gâteaux que l'on va offrir sur un sapin. Cela s'appelle « offrir les fruits nouveaux » (*falan sombi*).

Lorsque, pendant la nuit, on sacrifie aux sept étoiles de la grande Ourse, cela s'appelle *jukeme*. De plus, quand les Mandchous ont séjourné quelque temps à la campagne et veulent offrir un sacrifice, ils le font dans leurs habitations et pour cela ils prennent des vêtements tout neufs et les suspendent par des cordons, comme des rideaux [1], puis, selon les cérémonies ordinaires, ils offrent du vin, des gâteaux et sacrifient un porc.

C'est ainsi que Sheng-tzou [2], le magnanime empereur ayant séjourné à Zhé-Ho [3], y fit suspendre un rideau, disposer un ordo, un reposoir (pour les esprits) et y sacrifia.

Notre saint empereur [4], imitant la conduite de ses ancêtres, la huitième année T'ien-tzong [5], fit aussi suspendre le rideau, faire un tabernacle et un piédestal, et offrit les sacrifices à Moukden [6].

Le sacrifice *metere* se fait dans tous les pays mandchous; il consiste à choisir un bois propre et régulier, pour en faire un mai, à y superposer un hiyase [7] ou attacher un faisceau d'herbes, à offrir un porc et répandre des grains.

Les Wang, Beile, Beise et Kong, les Gioro, les fonctionnaires mandchous et les Mandchous sans fonction, même lorsqu'ils ont quelque fête [8] à célébrer à la maison, offrent de l'argent, dès objets précieux. Lorsqu'ils ont quelque motif de réciter des prières, ils en font autant et demandent ainsi la prospérité.

[1] Comme les rideaux du sacrifice. Voir ci-dessus, page 33.

[2] L'empereur connu sous le nom de K'ang-hi, qui régna de 1662 à 1723. Sheng-tzou est son nom posthume.

[3] Ville de la Mandchourie.

[4] Il s'agit de Tai-tzong, le second des empereurs mandchous qui régnèrent sur la seule Mandchourie, avant la conquête de la Chine.

[5] Année 1635 En 1636 Tai-tzong changea son titre d'année et prit celui de *Tzong-teh*, « qui honore la vertu ». *T'ien-tzong* veut dire « favorisé du ciel ».

[6] Capitale de la Mandchourie.

[7] Vase profond et percé d'un trou pour y passer la pointe du mai.

[8] Il s'agit surtout de mariage.

En cas de mariage, chez les Mandchous fonctionnaires ou non, la maison du futur envoie des présents en argent; on commence par les offrir aux esprits et les leur consacrer. Beaucoup, en ce cas, ne se servent pas de table-buffet, mais offrent l'encens et les gâteaux sur le petit autel ou piédestal [1] des esprits.

Au palais, au printemps et en automne lorsque l'on dresse le mai et célèbre le grand sacrifice, on fait de grands gâteaux (*tome efen*) que l'on cuit dans l'huile, forme en losange (*mudan*) et offre de la sorte. Le premier mois de l'année on offre les gâteaux *caise*, cuits de la même manière; le cinquième mois ce sont des gâteaux à feuilles de *nunggele;* le sixième mois, des gâteaux à feuilles de sésame; le septième mois, des gâteaux *miyeku*, aux grains cuits de riz et de millet nouveaux; le huitième mois, des giyose à la pâte de millet nouveau, battue au pilon et cuite dans l'huile; les autres mois on offre des gâteaux *feshen*. Pour tous, excepté pour les miyeku et les mudan, on emploie du millet (voir p. 43).

C'est ainsi que se font les sacrifices chez les Wang ainsi que dans les autres maisons mandchoues. Ainsi l'on offre les gâteaux sesi, le millet avec le riz (*lala*) cuit; le froment nouvellement récolté avec le riz bouilli (*buda bucufi*). Dans beaucoup de maisons on nettoie soigneusement la farine de sarrazin, on la broie et amollit avec un rouleau, on la cuit et forme en crêpe et l'on en fait respirer l'odeur au génie protecteur. Quant aux Mandchous placés en garnison dans les provinces du midi, comme ils n'y trouvent point de millet, ils emploient à sa place du yeyehandu [2]. Ceux qui sont établis à la capitale, manquant de l'assistance des *jankturi* [3], emploient, pour faire le vin, pour cuire les feshen et faire les gâteaux plats, au lieu de millet, le *handu* donné en solde et surabondant, et l'on distille du vin en libation.

[1] On verra plus loin l'emploi de ces différents meubles.

[2] Espèce de millet.

[3] Chefs de petites localités chargés de fournir la matière des offrandes et sacrifices. Ces magistrats inférieurs n'ont point de place à la capitale.

A la cour, au printemps et en automne, aux grands sacrifices où l'on dresse un mài, on pose des cruches quarante jours auparavant, on cuit du millet, on extrait le ferment, et l'on fait du vin (*gocima*) [1]. Aux sacrifices mensuels on prend du riz cuit encore chaud, on distille le ferment et prépare du vin doux, puis trois jours après on fait le sacrifice. Cela se fait aussi chez les Wang. Chez les particuliers mandchous on distille en liqueur, soit du millet, soit du yeye. Dans quelques familles on fait et présente de l'eau-de-vie extraite du je (*je-bele*), du millet ou du fruit de l'épine. Mais en aucun genre de sacrifice, on n'emploie ni vin, ni gâteaux achetés. Le tout est fait ou distillé à la maison [2].

A la cour on doit avoir un laboratoire des offrandes; tout s'y prépare pour les sacrifices mensuels; vin, millet broyé et distillé en ferment, blé moulu, riz cuit, fèves bouillies, légumes cuits, gâteaux pétris, mudan, cuisson dans l'huile, extrait d'huile de sésame, tout s'y fait. Tous les instruments, meule, pierre à broyer, moulin, écuelles, marmites, vases, cruches, vans, cuves, poêles, corbeilles, cribles, vases, entonnoirs, supports, tamis, tout doit y être tenu en double. On ne doit point employer ces instruments de sacrifice dans un autre endroit (qu'au lieu du culte). Chez les Wang et les anciens nobles tout doit être aussi en double. Dans les autres demeures ordinaires, où il n'y a que des Mandchous peu fortunés, le jour avant le sacrifice on réunit les offrandes, on nettoie parfaitement les marmites et vases de la maison et l'on s'en sert pour le sacrifice. Les vieilles gens du voisinage ou de la parenté viennent y chercher les objets d'offrande et les vases.

Chacun prépare riz et légumes et les envoie à ceux qui ont obtenu d'eux les objets à offrir. Le jour des cérémonies, ils invitent ceux qui leur ont fait ces présents et leur font manger la viande offerte en sacrifice.

En outre, là où l'on n'a point, pour le sacrifice, de papier

[1] Litt. : tiré dehors, extrait.

[2] Pour assurer la bonne qualité, la propreté, etc.

propre et de bonne qualité, chacun doit en sa maison laver soigneusement soit de l'étoffe de chanvre, soit des touffes de chanvre que l'on aplatit à coup de marteau, que l'on trempe dans l'eau, que l'on mêle à la pâte de riz et dont on fait comme des morceaux de papier que l'on pend à l'air, à la porte.

Les prescriptions transmises traditionnellement depuis l'origine des Mandchous portent que l'on doit faire exposer les offrandes (aux esprits) dans la grande salle du midi [1]. Dans ce sacrifice on peut porter au dehors de la viande offerte en récitant les invocations. La viande offerte le matin, à l'exception de la peau et des os, ne doit point être portée hors de la maison. Lorsqu'ils mangent cette viande, les inférieurs, fussent-ils même envoyés par le prince, ne peuvent passer le seuil de la porte, s'ils en ont encore un morceau mâché dans la bouche ; ils ne peuvent sortir de la salle des sacrifices qu'après avoir avalé entièrement leur part [2]. Dans beaucoup de maisons on ne laisse point sortir la viande offerte, dans beaucoup on la porte au dehors. Beaucoup de gens de race mandchoue n'emploient pas le porc dans les cérémonies funèbres, bien qu'ils le fassent dans les sacrifices. C'est pourquoi Shi-tzou, l'illustre empereur, a porté un décret statuant que dans les sacrifices, sur les tombes ou collines funéraires, (choisissant) entre un bœuf, un mouton et un porc, on offrirait à la place d'un porc un bœuf, ou deux moutons. En règle générale, dans les lieux où ils entretiennent des bestiaux, les Mandchous n'introduisent pas de porcs dans le parc (enceinte) du temple.

Mais si un porc échappé y pénètre, alors ils l'immolent et le sacrifient. *Silgimbi* signifie tuer; pour éviter ce mot, le porc mort se dit « abattu ». Le porc et tout autre objet que l'on sacrifie, s'appellent *s'usa*. Brûler des papiers-monnaie suspendus au sacrifice se dit *tekdebumbi*.

Rôtir la tête et les pieds d'un porc et arracher les soies sans écorcher se dit *was'an*.

[1] La salle principale de la maison.

[2] Ce serait profaner un objet consacré que de le manger en dehors du lieu du culte.

Quand on a préparé les offrandes et fait le vin chez soi, on ne peut aller dans un lieu de deuil. Si l'on a dû s'y rendre par force majeure, comme les yeux en sont en quelque sorte souillés, on ne peut rentrer dans la maison où le sacrifice était préparé; le mois doit s'être écoulé avant cela. Encore doit-on changer de bonnet et de vêtement, se laver et attendre encore trois jours.

Les Mandchous qui ont un deuil chez eux, invitent les esprits et les portent ainsi en un autre endroit non souillé. Si ce n'est qu'un deuil de famille (pour un parent qui habitait au dehors), ils déposent leurs habits de deuil en dehors de la grande porte de leur maison et rentrent ainsi dans l'enceinte. Si c'est un deuil d'une autre maison et de petites gens, on se lave les yeux et le visage, on brûle des herbes, on saute au-dessus du feu, puis on rentre (chez soi) [1].

Sur l'autel du génie protecteur on met un tapis rouge ou un drap rouge, ou un papier de même couleur.

On ne porte point de fouet dans l'enceinte du temple; on n'y dépose point visible, ni soie ni argent, on n'y répand pas inutilement des larmes, on n'y introduit personne qui n'ait point le bonnet de cérémonie [2]. On n'y châtie, on n'y frappe personne; on n'y rappelle rien qui puisse attrister, abattre l'esprit, on n'y prononce aucune parole méchante, défendue; on n'y parle que de choses bonnes et heureuses.

Sheng-tzou [3] le bienveillant empereur avait porté un édit enseignant que les pratiques des vieilles gens étaient une coutume respectable qui pouvait servir d'enseignement. Aussi tout ce que contient son livre d'enseignement domestique est conforme aux doctrines des anciens, à leurs défenses et prescriptions, aux coutumes consignées dans les anciens livres. Ainsi en toute prohibition ou prescription, là où il existe

[1] Après avoir été chez le mort, ou après avoir appris la nouvelle du décès.

[2] On ne peut y entrer en déshabillé, en négligé.

[3] Voir page 71, note 2.

encore quelque ancien, ses enfants statuent en son nom [1]. Si ces enfants sont eux-mêmes âgés, ils ordonnent et défendent pour leurs propres descendants. Ainsi le respect, l'amour mutuel se maintiennent. Sachant cela, conformez-y tous votre conduite.

Ainsi décrété.

CHAPITRE IV. — Cérémonie du premier de l'an au Kun-ning-kong.

Le premier de l'an, à la troisième veille, le ministre chef de l'encens va, matin et soir, allumer l'encens devant le trône des esprits (*Weceku-i soorin*). Lorsque l'empereur et l'impératrice officient, le ministre étend un tapis. Si l'empereur s'est fait accompagner des Wang, Beile et Beise pour faire les cérémonies du matin et du soir au Kun-ning-Kong, en l'honneur des esprits, le ministre étend également un tapis pour la cérémonie à laquelle l'empereur préside et allume de même l'encens.

CHAPITRE V. — Cérémonie du premier de l'an a la chapelle du tangze [2].

Chaque année, au jour du nouvel an, l'empereur vient au temple (*tangze*) faire les cérémonies, le directeur des travaux publics étend des nattes sur le chemin cimenté. L'empereur entre et se tient debout en face de la chapelle (*ordo*). Le membre de la cour des rites, chargé d'annoncer ce que l'on doit faire [3], donne le signal. L'empereur s'agenouille trois fois et répète neuf fois les révérences. Après quoi il retourne au palais. Avant qu'il y arrive, un employé du palais vient suspendre vingt-sept feuilles de papier-monnaie, bien propres, à la colonne-support de bois de sapin [4] placé sous et devant la

[1] D'après ses décisions et en vertu de son autorité.
[2] Voir planches I et III.
[3] Maître des cérémonies.
[4] Voir planche II.

table haute, à l'intérieur de la chapelle du temple. Après quoi les gardes des Wang viennent l'un après l'autre suspendre un même nombre de ces papiers au même arbre; puis le chef assistant des offrandes fait brûler l'encens.

CHAPITRE VI. — Cérémonie du sacrifice à la chapelle du tangze.

Le 3 du premier mois de l'année et le 1er de chacun des autres mois, le jour du sacrifice à la chapelle du tangze, un assistant-chef des offrandes et un de ses employés vont suspendre vingt-sept papiers-monnaie, très purs, au sapin qui est sous la grande table dans la chapelle, et présentent sur la haute table [1] un plat de gâteaux propres au temps, et une coupe de vin doux, puis versent du vin dans une tasse mise sur la petite table posée à terre; il y place une autre tasse vide, et le chef assistant des parfums allume l'encens.

Deux taigiyas [2], jouant de la guitare et de la mandoline, se tiennent sur le chemin extérieur de la chapelle, du côté de l'ouest et regardent vers le sanctuaire; des gardiens du temple qui jouent des castagnettes et battent des mains s'y tiennent également du côté de l'ouest et regardent vers l'est. Lorsque le Saman s'avance et s'agenouille, le chef encenseur présente au Saman un verre à plateau [3]. Le Saman le prend et bénit [4] six fois le vin. Un ministre assistant des oblations se tient pendant ce temps debout au bas de l'escalier de la chapelle, du côté de l'orient, commande le jeu des castagnettes, et alors on joue de la guitare, on bat des mains et on fait aller les castagnettes. Le Saman, en présentant le vin, le verse dans une coupe vide, puis de nouveau en prend du frais, d'une coupe où a été fait le vin doux, et le présente également après l'avoir versé dans

[1] La table-autel. Voir planche II.

[2] Eunuques. Voir page 30.

[3] *Moro-taili* (pl. VI, 2, et VII, 9).

[4] En l'élevant sur le plateau et le présentant aux esprits.

deux verres. Pendant ce temps, le ministre assistant des oblations commande les prières en chœur et les gardiens du temple les récitent. Le vin ayant été offert six fois, le Saman le remet au chef des encenseurs et se prosterne une fois, puis se relève et joint les mains. Sur le commandement du ministre assistant des offrandes, la guitare, la mandoline, les castagnettes s'arrêtent quelque temps. Le chef encenseur fait prendre au Saman le glaive du sacrifice. Celui-ci s'avance alors et, au signal donné par l'assistant des offrandes, les trois instruments de musique reprennent et l'on bat des mains. Le Saman se prosterne et se redresse, sur l'ordre de l'assistant des offrandes, puis on prie en chœur. Le Saman prie trois fois sur le glaive et récite une invocation conjuratoire.

Pendant qu'il bénit et vénère le glaive, on prie en chœur; le tout se répète trois fois. Après ces trois conjurations et ces neuf bénédictions, le Saman se prosterne et se relève, renouvelle la triple salutation, puis remet le glaive au chef encenseur. Le ministre des oblations fait alors cesser la musique. Le Saman s'agenouille en priant, se prosterne et se relève, joint les mains et se retire. On donne alors aux gardiens du temple le vin et les gâteaux apportés en offrandes.

CHAPITRE VII. — Prière a réciter en sacrifiant a la chapelle du temple, le 3 du premier mois et le 1er des mois suivants.

Fils du ciel! Chefs mongols! Princes!

Un tel × ×, ayant tel âge × ×, prie pour lui-même (on désigne ici pourquoi on sacrifie, de qui l'on rappelle l'anniversaire dans ses prières; on dit à l'esprit protecteur) : guide-nous en marchant en avant, sois à nos côtés, protège-nous par devant, soutiens-nous par derrière, fais-nous trouver joie et bonheur; fais blanchir nos cheveux par l'âge, fait jaunir nos dents; donne de nombreuses années, une longue vie, un fondement profond; que les esprits nous secondant, les génies protecteurs nous gardant, nous obtenions une longue suite d'années.

CHAPITRE VIII. — Cérémonies du sacrifice dans la chapelle de l'esprit Shang-si.

Le premier de chaque mois on sacrifie dans la chapelle de Shang-si, qui se trouve au sud-est du Tangze. Pour cela on dépose sur la grande table de cette chapelle un plat de gâteaux du temps, et un verre de vin doux; un servant des oblations fait brûler l'encens.

Un Mandchou oblateur suspend un papier blanc au haut du sapin placé sous la table; les gardes des Wang viennent successivement faire la même chose. Un chef de maison mandchou, un rosaire au cou, portant le bonnet, la ceinture et le manteau déposés, entre, fléchit le genou et se prosterne en priant. Après quoi il se retire. Un ministre des oblations s'avance, verse le vin offert dans une grande coupe posée à terre devant la table, enlève les gâteaux des oblations et les donne au chef de maison.

CHAPITRE IX. — Prières récitées par les chefs de famille au sacrifice offert dans la chapelle de l'esprit Shang-si [1] le 1er du mois.

Fils du ciel! Esprit Shang-si!

Puisque ce nouveau mois succède au mois écoulé, tels × × préparent des offrandes et suspendent des papiers en priant pour eux nominativement : protège-nous, donne-nous paix et tranquillité, aide-nous en joie et félicité.

CHAPITRE X. — Cérémonie du sacrifice au Tangze, avec invitation des esprits.

Chaque année, le 26 du dernier mois, on invite les esprits au sacrifice offert au Tangze. Lorsque le moment est arrivé, seize taigiyas revêtus de soie de couleur or, soulèvent les deux bran-

[1] Planche III, 3.

carts de la petite tente-dais de soie blanche sous laquelle est l'esprit et la portent en dehors de la porte intérieure du Kun-ning-kong, en traversant les trois portes (extérieures) Nei-tze-men, King-kuang-tze-men et King-ho-men. Deux Mandchous, ministres des oblations, vêtus de soie blanche, le soir aussi bien que le matin, invitent et amènent alors les esprits et les exposent sur les deux Kiyoo (brancarts).

Les seize ministres, vêtus de soie or, soulevant les Kiyoo, passent par la porte médiale de la salle et du temple; parmi eux, quatre rangées de porteurs de bâtons et deux rangs de porteurs de lanternes marchent en avant. Deux chefs-assistants des offrandes avec deux ministres inférieurs et deux Mandchous de même fonction s'avancent vers eux du milieu du Gouroung. Au dehors de la porte Kien-tching cinq rangs de deux gardes les précèdent, un des conseillers des rites les suit. Ils sortent par la porte Tong-schen. Arrivé dans le Tangze, dans la salle du sacrifice, ils exposent les esprits à droite, à l'est, le matin; à l'ouest, le soir; puis, posant devant les Kiyoo une grande table basse, ils y déposent un vase de parfums. Les gardiens du temple allument ces parfums, matin et soir.

CHAPITRE XI. — Cérémonies de l'invitation et de l'introduction des esprits dans le gouroung.

Chaque année, le second jour du premier mois, on invite et fait venir les esprits du Tangze dans le Gouroung. Lorsque le moment en est venu, seize assistants, en habit de soie couleur d'or, viennent dans la salle des sacrifices, soulèvent les supports de la petite tente de soie blanche de l'esprit; quatre couples portant des bâtons, deux couples portant des lanternes, marchent en avant (les deux autres des assistants suivent portant le dais). Cinq couples d'hommes de la garde les précèdent, un membre de la cour des rites les suit. Ils passent comme de coutume la porte Tong-tcheng-kang, ils entrent par la porte du milieu de la salle. Ils traversent la porte Kian-cing-men, deux assistants ministres des offrandes, deux servants, deux

Mandchous se mettent à leur tête au passage de cette porte. Arrivés devant la porte intérieure du Kun-ning-kong, les deux Mandchous, vêtus de soie blanche, invitent les esprits à descendre de la litière et les font entrer dans le Kun-ning-kong. On les expose sur leurs trônes habituels.

CHAPITRE XII. — Cérémonies du sacrifice mensuel au Kun-ning-kong.

Le 3 du premier mois de chaque année, et le 1er des autres mois, on prépare d'abord, pour les sacrifices du matin aux esprits [1], un rideau de soie blanche, orné d'une bande rouge; on l'attache par une corde formée de fils jaunes tressés; on le suspend au support formé de trois bois vernis rouges, avec une tête de dragon sculptée, au bout, du côté de l'ouest, et garni [2] de papiers d'or; on y suspend et attache les deux cordes. Deux feuilles de papier blanc, pliées en quatre, coupées en monnaies, sont attachées et pendent aux deux bords de la tenture.

Après avoir posé, du côté du sud, le petit tabernacle d'or de Foucihi, orné de papier d'or, avec son piédestal [3], on ouvre la porte du tabernacle, puis on suspend au rideau l'image de Pousa, avec celle de l'esprit de l'ancêtre domestique, et l'on dépose l'une et l'autre sur le grand reposoir tourné vers l'est. Sur le reposoir on met deux grandes tables basses vernies en vermillon, et sur ces tables trois cassolettes à encens, trois verres de vin doux, neuf plats de fruits propres à la saison et des gâteaux; le tout disposé en carré en dix parties; on les pose dans neuf vases sur la table [4] et dans un dixième sous la table, du côté gauche, au nord.

Le septième mois, quand on offre les gâteaux *miyeku* [5], on

[1] *Weceku.*
[2] Voir planche VI, 9.
[3] Voir planche IV, 3.
[4] La table-autel (voir pl. II).
[5] Voir page 43.

fait de même. Au pied du Kuhen [1], on offre un vase de vin doux, devant lequel on étend un tapis à fleurs jaunes. Pour consacrer le vin, on pose une table longue et basse et par-dessus deux grands vases de porcelaine, l'un vide, l'autre rempli de vin doux [2]. Les ministres des oblations mettent, à la place de la marmite [3] du milieu, deux feuilles de beau et grand papier de Corée, verni. Ils apportent ensuite deux grandes tables vernies rouges et recouvertes de zinc, ils les posent du côté de l'ouest, à droite et à gauche, chacune sur un papier verni. Lorsque le moment est venu, le chef de l'encens allume les parfums, les ministres des oblations font entrer deux porcs et les rangent en dehors de la porte du Kun-ning-kong, la tête tournée contre cette porte, faisant face au nord. Deux ministres des oblations jouant de la guitare et de la mandoline, un de leurs chefs, huit assistants et deux chefs taigiyas, s'avancent dans l'ordre suivant : les joueurs d'instruments d'abord et dix autres marchant en deux rangs; puis ils viennent s'asseoir les jambes croisées et tournés vers le sanctuaire. On joue des instruments, on bat des castagnettes. Puis les Mandchous des oblations, ployant un genou, battent des mains. Le Saman s'avance vers la table sur laquelle le vin se consacre et s'agenouille. Le chef encenseur soulève le vase à vin et le présente au Saman qui le prend et le bénit [4] six fois. Cela fait, il verse le vin bénit dans le vase vide; puis remplit de nouveau deux verres du vin doux nouveau, déposé dans un vase, et le bénit. Après quoi les servants des oblations murmurent les prières en chœur.

Après les six bénédictions, le Saman remet le vase au chef encenseur, se prosterne, se relève et joint les mains. La musique et les castagnettes se taisent un instant, le chef encenseur remet les deux vases pleins de vin et la table où le vin a été

[1] Le balustre placé devant l'autel (voir pl. II).

[2] Voir la disposition, planche II.

[3] Le texte est assez obscur; mais il semble que cela se place sur le grand four au-dessus du trou du milieu.

[4] En le tenant levé vers le ciel.

bénit, aux femmes servant aux parfums, lesquelles les emportent; puis il pose devant le Saman la petite table sur laquelle il se prosterne; après quoi il lui présente le glaive. Le Saman le prend, s'avance, pendant que les mandolines et les castagnettes reprennent, et que l'on bat des mains. Le Saman se prosterne et se relève et les servants aux oblations murmurent les prières en chœur. Le Saman salue trois fois le glaive et chante une conjuration, puis les assistants renouvellent les prières.

Après neuf salutations et trois conjurations semblables, le Saman fléchit le genou, se prosterne et se relève, répète encore trois fois la prière de vénération et rend le glaive à celui qui le lui avait apporté. Les joueurs de mandoline et de castagnettes se lèvent et viennent se mettre debout à ses côtés, un peu en arrière. Le Saman s'agenouille en priant, se prosterne, se relève et joint les mains.

Quand l'empereur assiste lui-même, le chef encenseur écarte, du côté du nord, la petite table basse sur laquelle le Saman s'agenouille. Puis l'empereur, portant le bonnet, s'avance devant l'esprit et se tient au milieu de la place, le visage tourné vers le sanctuaire. Le Saman s'agenouille le premier, l'empereur le fait après lui, tandis qu'il s'écarte; après cette unique inclination du corps l'empereur se relève et se retire. Le Saman se prosterne, se relève et joint les mains.

Si l'impératrice célèbre avec le souverain, elle fait ces cérémonies du côté du nord, tandis que l'empereur les fait du côté du midi. On fait alors sortir le chef des oblations et ses ministres mâles. Les femmes seules et les eunuques restent. Les jours où l'empereur et l'impératrice ne célèbrent point, le Saman se prosterne, puis le chef encenseur reprend le vin des deux tasses offertes à Foucihi et Pousa, ferme la porte de la petite chapelle de Foucihi, met de côté l'image de Pousa, la remet dans l'étui de bois verni en jaune. Les assistants aux oblations l'enlèvent avec respect, ainsi que le tabernacle de Foucihi, et prennent les deux soucoupes d'encens du sacrifice, emportent ces objets, vont les poser dans la grande chapelle qui se trouve dans la partie ouest de la salle du Kun-ning-

kong et posent par devant, en offrande, les deux cassolettes à parfums. Reprenant alors le reposoir du petit tabernacle, ils tirent le rideau et le posent par devant. Cela fait, ils placent au milieu (du temple) la tablette de l'esprit de l'ancêtre originaire (ou des esprits des ancêtres) et y portent en offrande le vin et l'encens déjà offerts; ils recouvrent le vase à vin d'un couvercle bien propre, puis les musiciens reviennent à leur première place avec guitares, mandolines et castagnettes.

Les femmes assistant aux parfums replient en trois le tapis et l'emportent pour aller l'étendre près du Kuhen. Le chef encenseur donne un verre à plateau au Saman, les assistants aux oblations amènent un porc et le font tenir la tête tournée à gauche sous le Kuhen. Un d'eux fléchit un genou et frappe le porc. Le chef des oblations avec un servant, le chef eunuque et tous les musiciens jouent des instruments, des castagnettes, battent des mains. Le Saman alors s'agenouille dans la direction du sud-ouest sur le tapis rouge plié trois fois, soulève la coupe à plateau, récite une invocation, et les assistants aux oblations font les prières en chœur.

Après prières et bénédictions, le Saman verse dans une même coupe le vin contenu dans les deux vases. Un servant tire sur le côté l'oreille du porc, le Saman lui verse du vin dans cette oreille, rend la coupe au chef encenseur et se prosterne. La musique se tait un instant. Le servant saisit la queue du porc, et lui tient la tête tournée vers l'est; les assistants oblateurs s'avancent, soulèvent le porc et l'étendent de tout son long sur une table couverte de zinc. Le chef encenseur remet le verre à plateau au Saman, on amène de nouveau un porc, et tandis que la musique et le battement des mains reprennent, le Saman lui verse du vin dans l'oreille en répétant les mêmes prières; puis il se prosterne, se relève et se retire, la musique cesse et tous s'en vont également. On place en travers, sur la grande table à couverture de zinc, les deux têtes des porcs, tournés également vers l'ouest et on les achève. Deux assistantes aux oblations apportent deux grands vases plats, doublés d'argent, et recueillent le sang. Les femmes assistantes aux encensements

ramassent le tapis, apportent une table longue et haute, vernie en vermillon, et la placent du côté de l'ouest, puis prennent le vase contenant le sang du porc, et le posent sur cette table en offrande.

On retire alors les gâteaux, vins et fruits offerts. Les porcs morts, les servants aux oblations les placent sur le bord droit de la table tournée vers le nord. On leur arrache la peau, on les découpe en morceaux que l'on cuit dans un grand vase, mais on n'écorche ni la tête, ni les pattes, ni la queue. On rôtit les soies arrachées, puis on met la chair bouillie dans un grand vase. On dépose les intestins sur un vase plat, doublé de zinc; on les emporte pour les laver ailleurs, après quoi on les rapporte. On met à terre le vase à sang.

Un servant aux oblations s'avance et, ployant un genou devant la table haute, verse le sang sur les intestins, met le tout dans une grande marmite et le fait bouillir.

Les assistants aux oblations mettent la peau dans un vase plat destiné à la recevoir, puis apportent deux grandes tables couvertes de zinc et de larges papiers vernis. Ils placent, dans un vase de bois verni en vermillon, le foie et les pieds et déposent ce vase au bord, regardant le nord, de la grande table basse placée sur la banquette. Quand la viande est suffisamment cuite, on en coupe en morceaux la partie destinée aux offrandes, on apporte les deux *bâtonnets* [1] et l'on offre le tout au milieu de la grande table basse [2]. On arrange la viande des porcs sur deux plats doublés d'argent, en sorte que les jambes soient aux côtés, la poitrine en avant, le derrière en arrière, les côtes des deux côtés, la tête par-dessus, la graisse entière et la rate, sur le grouin; et plaçant le tout en face des esprits, sur la grande table haute, on en fait ainsi l'oblation. Le chef encenseur allume l'encens, les femmes étendent un tapis rouge à fleurs jaunes.

[1] Dont on se sert aux repas en guise de cuiller et de fourchette (pl. VII, 3). La viande est toujours servie découpée en petits morceaux.

[2] Placée à terre devant le *Kuhen* (pl. II).

Le chef encenseur apporte un verre plein de vin doux, un autre apporte un verre vide; ils s'avancent ensemble, puis s'arrêtent. Le premier présente le verre au Saman qui fait quelques pas en avant, fléchit le genou et prie trois fois sur le vin. Pendant ce temps on transvase le vin. On joue des instruments de musique, des castagnettes, on bat des mains comme précédemment, et l'on murmure en chœur, trois fois.

Après la troisième bénédiction, le Saman rend le verre au chef encenseur, se prosterne, se relève et joint les mains.

Si l'empereur et l'impératrice assistent, ils font tous comme il a été dit plus haut. Après la prosternation devant les chairs du sacrifice, on les enlève, on les porte, non au dehors de la porte, mais on les arrange en ordre sur une longue table du côté du sud.

Si l'empereur et l'impératrice participent au sacrifice, ils prennent tous deux de cette viande selon les termes de l'édit. Il en est de même des Wangs. Les jours où l'empereur ne doit pas en prendre, on fait venir les fonctionnaires et gardes de service ce jour-là et on les leur donne à manger.

Quand ils l'ont fait, les ministres des oblations emportent la peau et les os et portent la peau et la graisse à la cuisine. Un chef assistant des oblations prend les os, le foie et les pattes, les porte en un lieu propre, les brûle et les jette dans l'ornière. On écarte le rideau, on met de côté les papiers suspendus. A la fin du mois on les rassemble et les dépose dans un sac. Le dernier jour de l'an, on prend au Tangze les papiers suspendus et le mai et on brûle le tout ensemble.

On enlève les tablettes de l'esprit de l'ancêtre originaire et on les met dans le sihan de bois verni rouge[1]. On prend à leur place le petit tabernacle de Fucihi, le sihan de Pousa et deux coupes d'encens avec les prières d'invitation. On dépose le tabernacle sur son piédestal ordinaire. Quant aux tablettes de Pousa et de l'ancêtre, on les pose avec le sihan contre le mur de l'ouest et

[1] Étui (voir pl. IV, 5).

on les présente sur un buffet à bords verni en rouge, et peint de fleurs de couleurs différentes.

On expose de même sur la table-buffet, du côté de l'est, trois coupes d'encens.

Quand on doit sacrifier aux esprits, le soir, on suspend d'abord un rideau de soie bleue bordé de soie rouge, à fleurs d'or, sur un suspensoir verni bleu. A gauche des pieds du suspensoir on pose un poteau auquel on attache, par un cuir jaune, sept clochettes, grandes et petites, suspendues en ordre [1]. On attache les (tablettes) des esprits domestiques, à côté l'une de l'autre, au côté droit du suspensoir. On attache celles des esprits représentées par la peinture [2] au milieu du rideau, on pose celles des weceku mongols sur un piédestal à bords verni bleu, au côté gauche, le tout au-dessus de la banquette du côté du nord, faisant face au sud, et on fait l'offrande aux esprits.

Sur le nagan on pose deux longues tablettes basses, vernies rouges, Puis, de cinq soucoupes d'encens, de cinq verres de vin doux, de neuf plats de fruits de la saison et des gâteaux, on fait dix portions dans dix plats, dont on met neuf sur la table et le dixième par-dessous ; puis on en fait l'oblation. Sous le Kuhen, on pose et offre une coupe de vin doux. Après quoi, et avant d'amener le porc, on invite et prend de leur place Fucihi et Pousa, ainsi que les deux vases de parfums, et on les place dans la grande chapelle du côté du nord où on en fait l'oblation. Mais, auparavant, les taigiyas des offrandes ont dû poser la table et étendre du papier verni, comme au sacrifice du matin.

Lorsque le moment est venu, ils amènent le porc et le conduisent au lieu ordinaire. Le chef encenseur allume les parfums. Les femmes posent le siège verni bleu, où s'assied le Saman, devant l'esprit, pendant que celui-ci bat le tambourin magique. Un ministre des offrandes vient placer le tambour, avec son support, près de ce siège. Le Saman remet le vêtement

[1] Voir planche IV, 2.

[2] *Nirugan-i weceku*, litt. : esprits de tablette. Chacun avait les siens.

liturgique de dessous [1], se ceint de la ceinture aux sonnettes [2]. Il prend la baguette et le tambourin, s'avance vers l'esprit, tandis que deux ministres des offrandes viennent se mettre debout en face de l'occident. Un des ministres bat le gros tambour, l'autre joue des castagnettes. Le Saman, se tournant vers l'esprit, s'assied sur le siège, bat du tambourin et prie pour inviter l'esprit. Un assistant frappe alors d'une main sur son tambour pour répondre au tambourin. Le Saman se lève, recule une première fois, agite et bat le tambourin, l'assistant lui répond en frappant des deux mains, sur son tambour, par trois fois. Le Saman s'avance, en agitant et battant le petit tambourin. L'assistant lui répond, en frappant des deux mains et battant cinq fois du tambour. Quand le Saman se lève et chante les prières conjuratoires, la première fois, le ministre bat du tambour cinq fois, avec trois coups de castagnettes. A la seconde fois, on bat sept fois du tambour. Le Saman se lève et prie en psalmodiant, tandis que les autres battent cinq fois du tambour et trois fois des castagnettes. A la troisième fois que le Saman bat du tambour magique, on bat onze fois du gros tambour, puis quatre fois encore pendant que le Saman prie debout. On bat enfin trois fois de deux baguettes, à quoi on répond par trois coups de castagnettes. Après la troisième récitation des conjurations, le Saman bat quelques coups de tambourin magique.

On donne, quatre fois, trois roulements du gros tambour, puis le jeu cesse et les musiciens se retirent. Le Saman remet le tambourin avec la baguette aux femmes assistantes et détache la ceinture aux sonnettes, ainsi que la jupe. Les femmes étendent le tapis rouge à fleurs jaunes.

Quand l'empereur officie lui-même, les assistantes aux encensements posent, du côté de l'ouest, la petite table basse sur laquelle le Saman s'incline. L'empereur, ôtant son bonnet, s'avance vers l'autel et s'arrête debout au milieu du temple,

[1] La grande ceinture (voir p. 26 et pl. VIII, 8).

[2] La petite ceinture à sonnettes ou grelots (voir pl. VIII, 2).

tourné vers le sanctuaire. Le Saman s'agenouille et prie [1]. Que ce soit le soir ou le matin, l'empereur fait les mêmes cérémonies.

Si l'impératrice l'accompagne, elle se tient à l'ouest, et l'empereur à l'est. Les jours où ni l'un ni l'autre n'assistent, le Saman se prosterne, puis couvre le vase à vin d'un couvercle (linge) bien propre. Les assistantes aux encensements replient le tapis en trois et le mettent de côté, près du reposoir. Sur celui-ci, elles déposent une coupe de vin doux et un verre.

Les ministres des oblations amènent un porc et vont le mettre devant le Kuhen, la tête tournée vers le nord; un Mandchou des oblations fléchit un genou et frappe le porc.

Le Saman s'agenouille sur le tapis plié en trois, dans la direction du nord-est, et verse du vin doux de la coupe dans le verre, soulève celui-ci et prie. Le mandchou écarte l'oreille du porc et le Saman y verse du vin, dépose le verre et se prosterne. L'assistant saisit la queue de la victime et lui fait tourner la tête vers le sud; des ministres des oblations s'avancent alors, soulèvent l'animal et l'étendent de tout son long sur une grande table couverte de zinc. Le Saman s'agenouille et verse de nouveau du vin, de la coupe dans le verre. On amène de nouveau un porc, et prières, conjurations, chant, vin versé dans l'oreille, tout se renouvelle; puis, s'étant prosterné, le Saman se lève et se retire. On pose les porcs sur une grande table recouverte de zinc, on les met aussi tous deux tournés vers l'ouest et on les achève. Deux assistantes, tenant dessous un vase plat, doublé d'argent, recueillent le sang. Les assistantes aux encensements ramassent le tapis, apportent une table longue et haute, vernie en rouge, et la placent du côté du nord, devant le nagan [2]. Elles y mettent alors le vase contenant le sang pour en faire oblation; sur le bord de la grande table basse, du côté de l'ouest, elles laissent un plat de

[1] *Forobumbi* (voir p. 31 *c. f.*)

[2] Banquette latérale.

gâteaux *beibun* [1] et emportent les autres gâteaux, le vin et les fruits offerts.

Quand les porcs sont morts, on les pose sur le bord droit de la table, du côté du midi, on les écorche, les coupe en morceaux; on recueille le sang et le verse sur les intestins, on cuit les chairs, on offre les papiers vernis et tout le reste, comme au sacrifice du matin, à cela près que l'on jette dans le four et brûle le foie et les sabots. La viande étant cuite, on la découpe et on met la part des offrandes, sur cinq plats, avec deux bâtonnets pour tous, et on l'offre sur les grandes tables basses. Après quoi, on remet en ordre les chairs des deux porcs sur deux grands vases plats, doublés d'argent (comme aux oblations du matin), et on dépose ceux-ci sur une longue table haute, devant l'autel des esprits; puis les chefs encenseurs allument l'encens. Les assistantes étendent un tapis rouge à fleurs jaunes. Le Saman s'avance et s'agenouille, se prosterne en priant et joint les mains. Après quoi, les assistantes relèvent le tapis, apportent au Saman son siège qu'elles posent à l'endroit propre au sacrifice du soir et une petite table, puis mettent une petite sonnette sur la table et à côté une plus grosse (*honggon*), au côté est de la table. Elles emportent le feu de l'encensoir et les lanternes [2], recouvrent le feu du foyer en étendant une tenture de soie bleue, puis elles sortent et ferment la porte. Un assistant tambourineur apporte le tambour près du voile, le Saman s'assied et prie une première fois, en l'annonçant d'un coup de grosse sonnette (clochette). On bat quatre fois du tambour, des deux baguettes réunies et les castagnettes répondent trois fois. Le Saman prend ensuite le manche de la clochette et sonne en priant. On bat cinq fois du tambour, les castagnettes répondent trois fois.

Le Saman dépose la sonnette, récite des prières et conjurations en les annonçant d'un coup de sonnette. Le tambour répond par cinq coups et les castagnettes par trois. Quand il prie, en agitant la sonnette, on y répond de la même façon.

[1] Voir page 45.

[2] Ici commence la cérémonie mystique dans les ténèbres, c'est pourquoi les femmes doivent sortir.

La prière finie, on bat encore trois fois du tambour et une fois des castagnettes, puis on s'arrête. On met de côté la tenture qui couvre le feu, on ouvre la porte et on apporte la lanterne; on emporte les chairs du sacrifice du soir et on les porte à la cuisine.

Quand tout cela est achevé, on apporte dans la nef de l'ouest les deux vases à encens, ainsi que les esprits de Foucihi et de Pousa; on les place sur le trône habituel et les deux vases en leur place ordinaire, on enlève le rideau.

Le soir on enlève également les tablettes des esprits, les Weceku mongols, les Murigan [1]; on les met dans une caisse vernie rouge et on pose le tout dans un buffet verni bleu, orné de fleurs de différentes couleurs, appuyé contre le mur, au nord. On place en offrande sur cette table, au nord, regardant le sud, cinq vases à parfum.

Les jours où l'on sacrifie pour les princes royaux (impériaux), si c'est au temps où les princes se prosternent [2], le Saman prie pendant qu'ils le font. Si c'est un autre jour, le Saman se prosterne et prie (à leur place).

Lorsque les princes qui n'ont point encore reçu leur part de fortune, viennent à s'établir dans une demeure à part, ils y constituent, chacun, un oratoire particulier pour les esprits. Au sacrifice du matin, on y suspend le rideau, on y consacre le tabernacle, le piédestal de Foucihi. Au sacrifice du soir, on attache le rideau au support, on expose le reposoir à bord et l'on offre le sacrifice.

Le matin, avant d'amener le porc, on emporte les vases d'encens; on les dépose en offrande sur le tabernacle placé sous la galerie qui borde le mur de l'ouest en dehors du temple. Quand on a emporté la peau et les os (selon ce qui a été dit plus haut) [3], on introduit également tout ce qui a été indiqué. Le matin on sacrifie aux esprits, sur la grande table aux offrandes; le soir on fait tout comme au sacrifice de Kun-ning-

[1] Génies domestiques, esprits des ancêtres.

[2] Où ils viennent faire les cérémonies dans le temple ou le Kun-ning-kong.

[3] Voir page 89, l. 21.

kong, si n'est qu'on laisse les vases à parfum à l'intérieur. Tous les Wang, Beile, Beise et Kong, tous les Gioro des deux lignes [1], tous les Mandchous de la famille de Gioro sacrifient de la même manière.

CHAPITRE XIII. — PRIÈRES ET CONJURATIONS A RÉCITER LE MATIN, AU KUN-NING-KONG, LE 3 DU PREMIER MOIS ET LE 1er DES AUTRES MOIS DE CHAQUE ANNEÉ.

1. Fils du ciel! Foucihi! Pousa! Chefs de tribus! Généraux! Beise!

Un tel prie pour lui-même (en se nommant et désignant son âge). Vous inclinant vers lui, marchant à ses côtés, le protégeant par devant, le soutenant par derrière, comblez ses vœux de joie et de bonheur! Faites blanchir ses cheveux, faites jaunir ses dents (de vieillesse) [2]! Qu'il ait des ans nombreux, une vie prolongée; assurez la profondeur de sa base [3]. Que les esprits le protégeant, les *weceku* le secondant, il obtienne une longue suite d'années [4]!

2. *Prière pendant qu'on verse le vin dans l'oreille du porc au sacrifice du matin* [5].

Fils du ciel! Généraux! Beise!

Un tel × ×, de telle année × ×, vous prie pour lui. Recevez ces offrandes en joie et bonheur, ces offrandes consacrée en faveur de × ×.

[1] Voir page 72, note.

[2] Faites-les arriver à l'âge où les cheveux blanchissent et les dents jaunissent de vieillesse.

[3] Donnez à sa prospérité, à sa félicité, une base solide.

[4] Ces prières et les suivantes sont récitées pendant le grand sacrifice, décrit au chapitre précédent.

[5] Page 87, l. 20, ss.

3. *Prière pendant l'offrande de la viande, le matin* [1].

Fils du ciel! Généraux! Beise! Princes feudataires!

Tel, tel × ×, ici nommé et de tel âge ××, prient pour eux-mêmes.

Vous inclinant vers eux, marchant à leur côté, les protégeant par devant, les soutenant par derrière, comblez leurs vœux de joie et de bonheur! Faites blanchir leurs cheveux, faites jaunir leurs dents de vieillesse! Qu'ils atteignent de nombreuses années! Qu'ils aient une vie prolongée! Assurez la profondeur, la solidité de leur base.

Que les esprits le protégeant, les mânes les secondant, ils obtiennent une longue suite d'années.

4. *Prière d'invitation et de conjuration pendant que le Saman est assis sur le siège apporté par les femmes, au sacrifice du soir* [2].

Descendez du ciel, ô esprit des frères aînés [3]! Tombe du soleil, ô esprit de la famille [4]. Esprits niyansi! Ancun Ayara! Muri muriha! Sept daihôn! Hiyancu invisible! Esprit Senggu! Généraux! Sept Weihuri! Adu monggolo! Katun noyan!

Un tel × ×, de tel âge × ×, vous prie pour lui-même.

Vous inclinant vers lui, etc. (comme ci-dessus n° 1).

5. *Première prière de conjuration chantée* [5].

Sept Daihôn! Hiyancu invisible!

Un tel × ×, de tel âge × ×, vous prie... (comme n° 4).

[1] Voir page 88.
[2] Voir page 91, l. 6.
[3] Voir page 17.
[4] Voir *ibid.*
[5] Voir page 91, *med.*

6. *Seconde prière de conjuration* [1].

Esprit Senggu! Senggu Enduri! un tel, etc. (comme ci-dessus, 4 et 5).

7. *Dernière prière de conjuration* [2].

Généraux! Sept Weihuri! Adu monggolo! Katun Noyan!

Un tel, etc. (comme à 4, 5, 6).

8. *Prière récitée à genoux, après avoir battu du tambourin* [2].

Fils du ciel! Esprit Niyansi! Ancun Ayara! Muri Muriha! Sept Daihôn! Hiyancu invisible! Esprit Senggu! Sept Weihuri! Adu monggolo! Katun Noyan!

Un tel, de tel âge, etc.

9. *Prière à réciter, le soir, pendant qu'on verse le vin dans l'oreille du porc* [3].

La même que la précédente.

10. *Prière à réciter, le soir, en offrant la viande.*

La même encore qu'à 8.

11. *Prière d'invitation et de conjuration, pendant que le Saman prie, la première fois, sur la clochette* [4].

Viens Irehu! Invisible! La porte et la fenêtre fermées [4], je t'invite, Invisible [5]! La vapeur de l'eau et le feu du foyer obstrués [6], je t'invite, Invisible!

[1] Voir page 91.
[2] Voir même page.
[3] Voir page 92.
[4] Voir page 93.
[5] Ou secrètement.
[6] Les marmites et le foyer ont été recouverts d'un drap (p. 93, l. 17).

En vertu de cette invitation, descends sur ce trône, Invisible! En vertu de cette prière, descends sur cette table, Invisible! Sept Daihôn, descendez caressants! Invisibles!

Jorgon Junggi! descends et vient toucher ceci, Invisible! Traversant l'espace, viens sur cette cloche, Invisible! Tirant le cordon de cette clochette, viens ici, Invisible!

12. *Deuxième prière conjuratoire, chantée en agitant la clochette* [1].

Sept Daihôn! Mystérieux Hyancu! Jorgon junggi! Juru juktehen [2].

Un tel × ×, de tel âge × × (et le reste comme à 11).

13. *Troisième prière de conjuration à réciter sur la sonnette* [3].

Je Irehu! Gui-s'ongkon [4].

Dressant cette table, je t'invite. Répondant à mon invitation, viens sur ce siège! A ma prière viens sur cette table! Agitant les plumes de tes ailes, descends, ô Aigle de rubis! Agitant le cordon de cette clochette, descends ici.

14. *Quatrième prière récitée en agitant les grelots de la petite ceinture* [5].

Esprits invoqués! Fisun invoqué! Anganga, objets du sacrifice! Grands, objets des offrandes!

Un tel × ×, de tel âge × ×, vous invoque en sa faveur. Vous inclinant vers lui, marchant à ses côtés, le protégeant par devant, le soutenant par derrière, comblez ses vœux de joie et de bonheur. Faites blanchir ses cheveux! faites jaunir

[1] Voir page 93.
[2] Litt. : double autel, sacrifice.
[3] Voir page 93.
[4] Litt. : épervier de rubis.
[5] Voir page 90, *fin*.

ses dents (de vieillesse)! Qu'il ait des ans nombreux! une vie prolongée! assurez la solidité de sa base! que les esprits le protègent! Que les Weceku le secondent! qu'il obtienne une longue suite d'années.

CHAPITRE XIV. — Cérémonies (meten) du second jour après le sacrifice.

On invite d'abord Foucihi et Pousa, comme précédemment, et on les introduit dans la grande chapelle, qui est dans l'espace, du côté de l'ouest, au Kun-ning-kong.

Les ministres des oblations étendent d'abord de longs papiers vernis du côté du nord-est du mai, puis ils posent, à l'ouest, une grande table vernie rouge et couverte de zinc, ils abaissent le mai et le posent obliquement sur le support[1], le pied appuyé sur la terre et tournent son extrémité du côté du soleil levant. Ils prennent alors des papiers propres, déjà découpés, un os de crâne qui a déjà servi au sacrifice, et les mettent sur le four portatif de cuivre jaune[2], pour les brûler. Ils apportent une haute table vernie rouge qu'ils posent devant la pierre-support du mai, y mettent trois coupes d'argent pour les oblations. Dans celle du milieu ils versent des grains de riz, laissent les deux autres vides, pour le moment, et mettent encore sur la table une feuille de papier propre.

A une courte distance de la pierre du mai, au nord-ouest, ils placent un support verni rouge qu'ils recouvrent d'un tapis rouge; par devant, une crédence de bois à fleurs et deux autres, à la suite, peintes rouges, sur lesquelles ils placent plusieurs ais[3] de cuisine. Du côté nord des crédences, ils posent le petit four de laiton et une marmite de cuivre, et tournent le grand foyer[4] du côté de l'est.

[1] Voir planche IV, 4.
[2] Voir planche V, 2.
[3] *Fanihiyan.*
[4] Voir planche V, 4.

Le moment venu, les ministres des offrandes amènent un porc, qu'ils font tenir à une petite distance, à l'est du mai, la tête tournée vers le sud. Si l'empereur est présent, les femmes assistantes aux encensements étendent un tapis rouge à fleurs jaunes, endéans la porte du Kun-ning-kong, près du seuil, là où le monarque doit officier. L'empereur entrant, prend son bonnet et fléchit le genou dans la direction du mai; un Mandchou des oblations s'avance et se tient tourné vers lui, prend et soulève le vase plein de riz, en répand en offrande par trois fois et se retire.

L'empereur s'incline, se relève et s'en va.

Si l'impératrice assiste également, elle fait les cérémonies à côté de l'empereur, du côté de l'ouest. On fait sortir les ministres des oblations; les eunuques font tenir à distance le servant qui répand le riz. Les jours où ni l'un ni l'autre n'assistent, le Saman vénère l'habit de l'empereur par une prostration, après laquelle les ministres des oblations placent, tout en priant, la tête du porc sur une grande table recouverte de zinc et le tuent. Deux d'entre eux soulèvent un plat doublé d'argent, recueillent le sang et l'offrent sur la haute table. Le porc étant immolé, ils l'étendent, la tête tournée du côté de l'ouest, et leurs servants écorchent le corps dans la cour, prennent le crâne [1] et une quantité suffisante de chair et la cuisent dans la marmite de cuivre, découpent le reste en morceaux réguliers, l'arrangent, toute saignante, dans un plat de bois doublé d'argent, puis ramassant avec la tête la peau repliée, viennent l'étendre, tout en priant, sur une table couverte de zinc, dans la direction du midi. Les intestins sont nettoyés et placés sur un plat; le vase de sang est mis à côté du plat à viande. En cuisant la viande, les servants aux oblations se tiennent assis, à l'est, derrière la crédence; lorsqu'elle est cuite, ils la coupent en morceaux, en prennent un pour l'oblation, le jettent en l'air, puis le placent et l'offrent, ainsi que l'os cranien, dans le vase d'argent posé à l'ouest sur la table; ils

[1] *Ildufun giranggi;* le jettent en l'air, *ojo gaimbi.*

posent le foie à l'est, dans un vase d'argent, puis la part de viande destinée aux offrandes dans deux vases plats, avec deux bâtonnets (*saban*) seulement. Ils y ajoutent deux plats de riz et d'avoine avec une seule cuiller, un plat de riz cuit, à l'est, et un peu plus loin, au sud, un plat de viande; ils les offrent tous ensemble. Tout cela achevé, si l'empereur assiste en personne, le Mandchou des oblations présente, comme précédemment, un vase de riz, puis l'agite et en jette en l'air, fait cela deux fois encore et se retire. Le janggin des oblations et les servants posent et offrent le crâne au bout du mai; après quoi ils mettent la viande offerte, le foie et le riz, tout ensemble, dans le vase du mai [1], dressent celui-ci et attachent du papier propre au tronc et à la colonne sur laquelle se dresse le mai.

Cela fait ils portent au Kun-ning-kong, la viande et le riz offerts du côté de l'est.

Si l'empereur et l'impératrice en goûtent, l'empereur en présente à celle-ci. Si c'est un jour où ni l'un ni l'autre ne se prosternent, on donne le tout à manger aux ministres et servants qui se trouvent au Kun-ning-kong.

Après avoir porté au dehors le riz et la viande offerts du côté de l'ouest, on rassemble dans la marmite la viande et la sauce restées, on les donne à manger aux ministres et servants des oblations. On porte au Kun-ning-kong les débris de la viande restée crue, les os, le plat doublé d'argent, la haute table couverte de zinc et les papiers vernis.

On prend et rôtit la tête et les pieds, comme au sacrifice Wecen [2]; on verse le sang sur les intestins et on les cuit dans une grande marmite. Lorsque la grosse viande est cuite, on la remet dans son récipient et on ne l'emporte point au dehors; on fait venir les employés et gardes et on les leur donne à manger. Quand ils ont fini, les ministres des oblations emportent la table aux papiers vernis, la peau et les os, et portent la peau et la graisse à la cuisine. Le janggin fait brûler les os

[1] Le *hiyase*.
[2] Le grand sacrifice (chap. XII).

42233

dans un endroit propre et jette les cendres dans le fleuve. On emporte en outre Foucihi et Pousa du couloir de l'ouest, et on les replace sur leur trône; on remet en place le four avec la marmite, ainsi que le support, la crédence et tous les autres objets. S'il pleut ou neige, les ministres et assistants des oblations prennent un grand parapluie de papier verni et en couvrent la table du sacrifice et les marmites.

Si l'on a officié pour les princes impériaux, ils doivent se prosterner. Si ce n'est point le cas pour eux de le faire, le Saman doit se prosterner en tenant en main l'habit des princes.

CHAPITRE XV. — Prière des offrandes le second jour du sacrifice.

Anje! Grand ciel écoute! Famille Gioro! Un tel, de telle année, ayant acheté à prix d'argent, ayant emprunté, s'étant procuré la victime (le porc) nécessaire, l'offre au ciel. Qu'il l'accepte d'une main, qu'il l'accepte des deux mains à la fois. Favorise ×, de telle année, par (le don) d'années nombreuses, d'une vie prolongée, d'un établissement solide, d'une paix profonde; donne-lui, par ton secours, joie et bonheur.

LIVRE II.

Cérémonies du sacrifice des jours ordinaires au Kun-ning-kong.

Chaque jour le matin, pour honorer les esprits, au Kun-ning-kong, on prend d'abord un rideau de soie jaune avec un bord broché rouge, que l'on adapte à un cordon de fils tressés de chanvre jaune; on l'attache par les deux côtés au support triangulaire, verni rouge, fixé au mur de gauche, portant une tête de dragon sculptée [1], et auquel on applique des papiers

[1] Voir planche VI, 9. Nous ne pouvons, après celui-ci, répéter les renvois planches.

d'or. On plie deux feuilles de papier pur, et l'on en fait quatre monnaies que l'on pend aux deux bouts du rideau.

Puis on place du côté du sud le petit tabernacle du Foucihi d'or, couvert de papier d'or, ainsi que son piédestal; on ouvre le tabernacle, on suspend ensuite au rideau la tablette de Pousa ainsi que celle de l'ancêtre familier et l'on expose ainsi le tout, dans la direction de l'orient, au-dessus du nagan. Sur celui-ci on pose deux grandes tables basses, vernies rouge, et par-dessus on met, pour les offrandes, trois cassolettes d'encens, trois verres d'eau pure, quatre gâteaux feshen [1] faits en carrés. Le tout partagé en dix parts, dont on met neuf dans neuf plats sur la table; la dixième, dans un dixième vase placé sous la table. Devant le Kuhen, on étend un tapis rouge à fleurs jaunes, et sur celui-ci on pose la petite table sur laquelle le Saman se prosterne (voir pl. III, 1).

Avant cela, les ministres des oblations ont dû poser à terre deux larges feuilles de papier de Corée verni, à la place de la marmite du milieu. Puis ils apportent deux grandes tables vernies rouge, doublées de zinc, et les mettent à côté l'une de l'autre, du côte de l'ouest, chacune sur un papier de Corée verni (posé précédemment). Le moment venu, le chef encenseur allume l'encens, les ministres des oblations et leurs servants amènent deux porcs et les mettent en dehors de la porte intérieure, la tête tournée vers le nord, contre la porte du Kun-ning-kong.

S'avancent alors les deux taigiyas des oblations, qui jouent des instruments de musique, le janggin des oblations avec huit servants et deux chefs eunuques (ministres). Les deux musiciens marchent en avant, puis viennent les servants marchant sur deux lignes, et tous vont s'asseoir, les jambes croisées, tournés vers le sanctuaire. On joue des deux instruments et l'on bat des castagnettes.

Après cela les Mandchous des offrandes fléchissent un genou et battent des mains. Le chef encenseur remet le glaive au Saman, les ministres des offrandes jouent de la mandoline,

[1] Voir page 43.

de la guitare et des castagnettes et battent des mains. Le Saman se prosterne et se relève et les servants murmurent, en chœur, les prières ordinaires.

Le Saman s'incline trois fois vers le glaive, en chantant une prière, pendant que les servants prient de nouveau, en chœur, à voix sourde. Après neuf inclinations et trois prières, il se prosterne et se relève, s'incline trois fois encore, puis remet le glaive au chef encenseur. Les musiciens se lèvent et se tiennent quelque peu écartés.

Si l'empereur assiste à la cérémonie, le chef encenseur met un peu plus loin, du côté de l'ouest, la table basse sur laquelle le Saman se prosterne. L'empereur, prenant son bonnet, s'avance vis-à-vis des esprits et se tient debout au milieu, tourné vers le lieu sacré. Le Saman s'agenouille le premier, l'empereur le fait après lui; le Saman se retourne, l'empereur salue une fois, se redresse et se retire. Le Saman se prosterne, se relève et joint les mains.

Si l'impératrice assiste également, elle se tient et fait les cérémonies du côté du nord, l'empereur les fait au sud.

Le chef assistant des gens d'offrandes fait sortir tous les servants et ministres mâles, les femmes et les eunuques restent.

Le jour où l'empereur et l'impératrice n'assistent pas, le Saman se prosterne, puis fait enlever par le chef encenseur les deux vases d'eau pure offerte à Foucihi et à Pousa; il ferme la porte du petit tabernacle de Foucihi, met de côté la tablette de Pousa et la roule dans le *sihan* (étui) de bois, verni jaune. Les eunuques des offrandes saluent et soulèvent le petit tabernacle de Foucihi, prennent les deux cassolettes à encens qui se trouvent à l'intérieur, invitent et emportent Foucihi et vont le déposer dans la grande chapelle qui est à l'intérieur du Kunning-kong, du côté de l'ouest; là ils placent, par devant, les cassolettes d'encens, mettent, sur le côté, le piédestal du petit tabernacle et tirent quelque peu le rideau du côté sud. Ils portent et exposent également à l'intérieur la tablette de l'ancêtre domestique, et présentent, placés au milieu, l'eau pure et les vases à encens.

Les musiciens s'avancent et se mettent à leur place habituelle. Les femmes servant aux encensements plient le tapis en trois, l'enlèvent et vont l'étendre près du Kuhen. Le chef encenseur remet au Saman un verre avec plateau. Les taigiyas des oblations amènent un porc et vont le placer sous le Kuhen, la tête tournée vers l'ouest. Un Mandchou pliant le genou frappe le porc. Les servants aux oblations, le Ta-taigiya [1] et ses gens, jouent de la guitare, de la mandoline et des castagnettes et battent des mains, pendant que le Saman s'agenouille, tourné vers l'angle sud-ouest, sur le tapis rouge plié en trois sous le Kuhen, soulève le verre et le plateau, prie une première fois, et que les servants aux oblations murmurent en chœur.

Après les prières, le Saman, récitant les formules, verse en un seul vase le contenu des deux verres d'eau pure (*bolgo*). Le Mandchou tient l'oreille du porc écartée et le Saman y verse l'eau lustrale, puis rend le vase au chef encenseur et se prosterne. La musique cesse ; le Mandchou prend le porc par la queue et le tient, la tête tournée du côté de l'ouest. Les ministres des offrandes s'avancent, soulèvent et placent le porc étendu sur la grande table couverte de zinc. Le chef encenseur remet de nouveau le vase au Saman. On fait avancer un second porc et, comme précédemment, le Saman prie, pendant que les musiciens jouent et que les servants prient à l'unisson, puis il verse l'eau lustrale dans l'oreille du porc. Après quoi il se prosterne et se relève. La musique se tait, tous se lèvent et s'en vont. On vient alors placer les deux porcs, la tête sur la grande table couverte de zinc, tournés vers l'ouest, en biais, et on les achève. Deux femmes servant aux oblations soulèvent un baquet (*oton*) doublé d'argent pour recueillir le sang. Les assistantes de l'encens ramassent le tapis, apportent une longue table haute, vernie rouge, et la placent dans le nagan de l'ouest, du côté du sud, prennent le baquet plein de sang de porc et le posent en offrande sur la table haute. Puis elles emportent les gâteaux des oblations. Lorsque les porcs ont été

[1] Chef taigiya.

immolés, les servants aux oblations les étendent sur la table, du côté droit, la tête tournée vers le sud. Ils enlèvent la peau et coupent les corps en morceaux, qu'ils cuisent dans une grande marmite; ils laissent la peau à la tête, aux pieds et à la queue, mais ils brûlent les soies, arrachent ce qui en reste et cuisent la viande dans une grande marmite. Les intestins sont placés sur un grand baquet doublé de zinc et portés ailleurs, pour être lavés et purifiés; après quoi on les rapporte. On pose ensuite par terre le baquet à sang. Un Mandchou des offrandes s'avance, fléchit un genou devant la haute table, verse le sang sur les intestins et met le tout dans une marmite pour le cuire. Les taigiyas des offrandes mettent la peau sur le baquet à ce destiné, puis emportent les deux grandes tables couvertes de zinc et les longs papiers de Corée vernis, mettent les pieds et le foie dans un petit vase de bois verni rouge et le déposent au bord septentrional de la grande table basse, placée sur le nagan.

Lorsque la viande est cuite, on remplit de morceaux un vase plat, on y met les deux bâtonnets et l'on pose le tout en offrande au milieu de la grande table basse, puis on dispose en ordre la viande des deux porcs dans un oton doublé d'argent, les os du bas des jambes avec les jambons et épaules aux quatre coins; la poitrine en avant, le croupion en arrière, les côtes des deux côtés, la tête par-dessus, avec la rate et la graisse tout entière, sur le grouin. On pose le tout en offrande sur la longue table haute devant les esprits. Un chef encenseur allume l'encens, les assistantes étendent un tapis rouge à fleurs jaunes, et y placent la petite table basse sur laquelle le Saman se prosterne. Deux chefs encenseurs s'avancent portant chacun un vase (*moro*), l'un plein d'eau pure et l'autre vide. Ils marchent ensemble et s'arrêtent. Le Saman s'avance alors et s'agenouille, le premier chef encenseur lui présente la coupe et le Saman bénit trois fois l'eau pure, tandis que les joueurs de mandoline, de guitare et de castagnettes, le janggin, le chef taigiyan, les servants aux offrandes et les Mandchous qui battent des mains, viennent se ranger tout auprès, comme précédemment.

Le Saman ayant béni l'eau, le verse dans la coupe vide, puis

prend encore de l'eau lustrale du vase qui sert à la contenir, en verse dans deux verres et les bénit; les servants aux offrandes prient à l'unisson. Après trois bénédictions, le Saman remet la coupe et le plateau au chef encenseur, se prosterne, se relève et joint les mains. Les joueurs d'instruments et de castagnettes cessent la musique, se lèvent et s'en vont. Le Saman s'agenouille et prie.

Si l'empereur et l'impératrice offrent eux-mêmes, ils le font comme il a déjà été dit.

Lorsqu'ils ont fait les cérémonies devant la viande du sacrifice, on l'emporte sur un plat et on la dépose, bien en ordre, sur la longue table du côté du sud.

Si l'empereur et l'impératrice en mangent, si les princes et les magistrats en font autant, c'est réglé par l'édit et on doit l'observer.

Le jour où l'empereur ne goûte pas de la viande, on fait venir les gardes de service et on la leur fait manger. Après quoi, les taigiyas des offrandes emportent la peau et les os et vont porter la peau et la graisse à la cuisine. Quant aux os, au foie et aux pattes, un préposé des oblations va les brûler dans un lieu purifié et jette leurs cendres dans le fleuve. On enlève alors le rideau, on remet en magasin les monnaies de papier qui y étaient suspendues; à la fin du mois, on les met dans les sacs de papier de Corée, et le dernier jour de l'an on va les prendre dans le Tangze pour les brûler avec les autres papiers qui y sont encore suspendus et le mai des sacrifices. Ensuite on enlève la tablette de l'ancêtre originaire, on la roule dans le sihan de bois verni rouge; on reprend, en les invitant à venir, le petit tabernacle de Foucihi et le sihan de Pousa, ainsi que les deux cassolettes à parfum, de la place à l'ouest où ils étaient, et l'on expose le tabernacle de Foucihi sur son reposoir ordinaire. Les tablettes de Pousa et des esprits des ancêtre avec leur sihan se placent contre le mur de l'ouest, sur la table-buffet à bords vernis rouge et ornée de fleurs de diverses couleurs; et les trois cassolettes à encens sont exposées sur la table-buffet dans l'angle du côté de l'est.

Le soir, quand on sacrifie aux esprits, on doit d'abord attacher à son support le rideau de soie bleue, à bord rouge, broché. Du côté de l'ouest on rassemble les sept clochettes grandes et petites, on les attache et suspend par la courroie au poteau (voir pl. IV, 2). On attache également à côté l'une de l'autre, au support, les (tablettes) des esprits *mourigan*. On suspend au milieu du rideau les esprits représentés sur les tablettes, et l'on pose les Gobelins mongols sur leur piédestal à bord, verni bleu du côté gauche; le tout exposé sur le nagan du nord tourné vers le midi. On y met également deux grandes tables basses vernies rouge, puis on prend cinq cassolettes à parfum, cinq vases d'eau lustrale, et les pains *feshen;* on partage le tout en dix portions et on les pose sur la table dans neuf plateaux, en offrande aux esprits, et dans un dixième vase posé sous la table du côté de l'ouest. Avant d'amener le porc, on apporte, après invitation, Foucihi, Pousa et deux cassolettes à parfums, et on les offre dans le grand tabernacle du côté de l'ouest. Mais, avant cela, les taigiyas des offrandes ont dû étendre les papiers vernis et poser la table, comme au sacrifice du matin. L'heure venue, on amène le porc et le met au lieu ordinaire. Le chef encenseur allume l'encens. Les femmes apportent et posent devant l'autel le siège que le Samàn occupe quand il bat du tambourin. A côté de ce siège un taigiya des offrandes place le tambour avec son support. Le Saman met la grande ceinture, se lie la petite ceinture à sonnettes, prend le tambourin avec les baguettes et s'avance vers l'autel. Deux Mandchous des oblations arrivent alors et viennent se placer debout, la face tournée vers l'ouest. Un taigiya bat du tambour, un autre des castagnettes. Le Saman alors se place sur le siège tourné vers le sanctuaire, et bat du tambourin en récitant des formules. Le taigiya du tambour répond à chaque coup de tambourin, par un coup de sa caisse frappée d'une main. Le Saman se lève ensuite, fait un pas en arrière et bat du tambourin en l'agitant à droite et à gauche; le taigiya lui répond en frappant des deux mains sur le tambour, trois coups de suite. Le Saman avance d'un pas, agitant et frappant le tambourin; le tambour

lui répond par cinq coups frappés des deux mains. La première fois que le Saman s'arrête et récite les formules, le tambour bat cinq fois, les castagnettes trois fois à la suite. La deuxième fois qu'il recule, puis avance en agitant et battant le tambourin, le tambour seul bat sept fois. Puis quand il s'arrête et prie, le tambour bat cinq fois, et les castagnettes, trois. La troisième fois que le Saman bat du tambour, le tambour seul bat onze fois; lorsqu'après cela, il s'arrête et prie, le tambour bat quatre fois, puis les deux baguettes frappent un coup ensemble pour finir, et les castagnettes y répondent trois fois, comme de coutume. Quand tout cela est fini, le Saman bat du tambourin. Le taigiya bat quatre fois, trois coups, puis cesse et se retire. Le Saman alors rend le tambourin et la baguette aux femmes servant aux encensements et ôte ses deux ceintures; les femmes étendent un tapis rouge à fleurs jaunes.

Lorsque l'empereur officie, ces femmes placent la table aux prostrations du Saman, sur le côté, à l'ouest. L'empereur prend son bonnet. Si, à l'approche du soir, il s'avance vers le sanctuaire et se place debout au milieu, tourné vers le lieu sacré, le Saman s'agenouille d'abord et prie, puis l'empereur fait la révérence comme au sacrifice du matin.

Lorsque l'impératrice l'accompagne, tout se fait comme à la page 104, à cette différence près que l'eau est substituée au vin dans toutes les opérations.

CHAPITRE II.

1. *Prière à réciter au sacrifice (wecen) du matin au Kun-ning-kong.*

Ce sont les mêmes qu'au chap. XIII du liv. I, pp. 95 et suiv.

2. *Prière à chanter pendant que le Saman verse le vin dans l'oreille du porc au sacrifice du matin.*

Fils du ciel! Chefs d'armées! Princes ancêtres!

Recevez ces offrandes présentées par ×, en joie et bonheur!

3. *Prière à réciter pendant l'offrande de la viande, le matin.*

Fils du ciel! Chefs d'armée! Princes!

× × vous prie pour lui-même. Vous inclinant vers lui, etc. (voir liv. I, chap. XIII, p. 96).

4. *Prière d'invitation à chanter pendant que le Saman est assis au sacrifice du soir.*

Voir page 96, nº 4.

5. *Prière de conjuration à chanter la première fois.*

Nadan daihôn, Hiancu invisible, un tel vous prie pour lui-même. Vous inclinant vers lui, etc., comme ci-dessus.

Suivent toutes les prières que l'on a vues au liv. I, chap. XIII, pp. 96 à 99.

CHAPITRE III. — Cérémonies de l'offrande des objets précieux qui se fait chaque année aux quatre saisons : printemps, été, automne et hiver.

Le jour où l'on offre les objets précieux aux esprits, on suspend le rideau, soir et matin, comme pour les sacrifices ordinaires; on fait, soir et matin, l'exposition des esprits, on allume l'encens dans les deux cassolettes. Un gardien des haras amène deux chevaux blancs, des haras impériaux. Le chef des étables à bœufs amène deux bœufs, du parc à engraissement. Des employés des finances apportent, du trésor, deux barres d'or et une grande barre d'argent. On pose, sur une table basse, vernie rouge, dix pièces de soie à fleurs, à dragons brochés, à fleurs d'or, de soie légère et de couleurs variées, ainsi que quarante pièces de toile fine. Un employé des magasins de soie les porte, les conseillers de la cour des rites, un assistant des offrandes,

marchent en avant; les intendants, les employés des haras impériaux les reçoivent. On s'avance par la porte à gauche (ouest) de la porte Kian-cing-men, on passe à gauche du Kien-ning-kong, au côté sud du Kian-tai-t'ien et on arrive devant la porte intérieure du Kun-ning-kong. On fait mettre en ordre, les chevaux du côté de l'ouest, les bœufs à l'est, la tête tournée vers le sanctuaire. Les taigiyas des offrandes prennent alors les tables sur lesquelles on a mis l'or, l'argent, la soie et la toile et, si c'est le matin, ils les portent à l'intérieur du Kun-ning-kong. Le chef des encensements les prend et va placer la table aux étoffes à terre, devant les lingots d'or et d'argent, par-dessus la soie et la toile. On étend un tapis rouge à fleurs jaunes; le Saman alors s'avance, fléchit le genou, se prosterne en priant; après quoi les chefs encenseurs enlèvent la table. Le soir on étend un tapis rouge, simple; le Saman arrive et fait tout comme le matin. Quand il est relevé, on prend les soies, toile, or et argent, offerts le matin, et on les enferme dans le buffet verni rouge et orné de fleurs peintes de différentes couleurs, qui sert aux oblations. Les gardiens et employés précités emmènent chevaux et bœufs. Trois jours après, les taigiyas, intendants généraux, viennent chercher l'or, l'argent, la soie et la toile et remettent tout — à l'exception de l'argent — or, soie, toile, chevaux et bœufs, aux agents de la cour des comptes, qui les vendent à prix fixé, au premier offrant, excepté aux gens de même famille mandchoue qu'eux. De l'argent obtenu par cette vente ils achètent des porcs qu'on sacrifie.

Lorsque l'empereur officie, il fait tout comme les jours des sacrifices wecen. Si cela convient au jour sacrificiel, après avoir mangé la viande et emporté la peau et les os, on apporte Foucihi et Pousa et l'on fait l'offrande des objets précieux.

CHAPITRE IV. — Prière de bénédiction a réciter devant les esprits, le matin, a l'offrande des objets précieux, aux quatre saisons de l'année.

Fils du ciel! Foucihi! Pousa! Chefs de tribus! Généraux! Princes! Chefs de famille!

Un tel ×, de tel âge ×, prie pour lui-même. Il présente l'or jaune, l'argent blanc, les soies à fleurs, brochées, brodées de dragons, teintes de couleurs variées, les toiles fines, les chevaux à large crinière, les bœufs porteurs de rênes, et les consacre aux esprits, aux génies. Vous inclinant vers lui, marchant vers lui, marchant à ses côtés, etc. (voir liv. I, chap. XIII).

Le soir la prière est la même que celle du liv. I, chap. XIII; mais on y ajoute après : « un tel × offre pour son bien à lui » les mots de la prière précédente : « il vous présente l'or, l'argent, etc. »

CHAPITRE V. — Cérémonie a faire quand on lave Foucihi.

Le 8 du quatrième mois, jour où l'on sacrifie en l'honneur de la naissance de Foucihi, on suspend d'abord le rideau dans la nef du milieu de la salle de sacrifice du Tangze.

L'heure venue, huit taigiyas, vêtus de soie couleur d'or, prennent le brancard, support du petit dais de soie jaune de l'esprit; passant les trois portes, ils viennent le poser au dehors de la porte intérieure du Kun-ning-kong. Deux Mandchous des offrandes, revêtus d'habits de soie jaune, viennent prendre, en les invitant à venir, le tabernacle de Foucihi et les étuis de bois verni dans lesquels sont roulées les tablettes de Pousa et des ancêtres. Ils les déposent sur le brancard. Les huit porteurs reprennent le tout et passent la porte intérieure de la grande salle. Deux rangs de porteurs de bâtons et deux autres de porteurs de lanternes de corne marchent en avant. Ce sont des taigiyas vêtus de soie, couleur d'or.

Deux janggins des offrandes, deux servants et deux Mandchous

arrivent du Gouroung et cinq rangs de gardes venus de la porte Kien-tching-men marchent en avant. Un membre de la cour des rites, un chef taigiya des offrandes et huit taigiyas les suivent. Ils posent sur un buffet des gâteaux aux feuilles de nunggele, un vase de vin doux, un de miel brun, etc., en offrande, chacun sur un drap de coton. Un sergent les prend et s'en va à leur suite. A l'arrivée au Tangze, des Mandchous des oblations, revêtus d'habits de soie jaune, prennent les esprits, après les avoir invités, et exposent le tabernacle de Foucihi sur son piédestal posé du côté de l'ouest. On suspend les tablettes de Pousa et des ancêtres.

On rassemble tous les gâteaux, tout le vin, le miel, les étoffes, envoyés en oblation par les maisons des Wangs; on prend le miel brun apporté du palais et celui qu'ont envoyé les Wangs, on le met dans un vase bas de porcelaine jaune, on y mêle de l'eau bien pure.

Alors le chef encenseur ouvre le tabernacle. Le Saman prend Foucihi, le lave [1] et le pose sur du coton propre. Après quoi il le remet sur son trône habituel. On lui présente alors les gâteaux au nunggele envoyés par les Wangs, sur deux grandes tables basses vernies jaune et, par-dessus, les gâteaux envoyés du palais, sur neuf plats. On offre le tout, au lieu ordinaire, avec trois verres de vin doux et trois cassolettes d'encens que le chef encenseur allume.

On verse dans deux grands vases de porcelaine jaune, placés sur une petite table sous le Kuhen, tout le vin envoyé du palais et par les Wangs. On pose et offre sur des plats d'argent les pains nunggele envoyés du palais, et tous les gâteaux donnés par les Wangs et l'on verse le vin gocima dans deux grands vases de porcelaine à fleurs bleues, posés sur une table. A une colonne de bois de saule, attachée antérieurement à la haute table, on suspend vingt-sept feuilles de monnaie de papier. Des gens envoyés par les Wangs les y attachent. Deux taigiyas du palais, joueurs de mandoline et de guitare, se tien-

[1] Avec l'eau miellée.

nent debout au côté gauche, à l'extérieur de la salle du sacrifice; les gardes et chambellans des Wangs s'y tiennent partagés des deux côtés; ils jouent des castagnettes et battent des mains. Alors deux Samans vêtus d'un long manteau s'avancent et s'agenouillent. Deux chefs encenseurs présentent deux couples de verres et les font prendre aux deux servants, et tous deux font neuf fois l'oblation du vin.

Un chef assistant des offrandes se tient sous l'escalier de la salle du côté de l'est; il donne le signal de battre des castagnettes; aussitôt la mandoline et la guitare se font entendre, les castagnettes résonnent, on bat des mains. Les deux Samans offrent le vin aux esprits, le versent dans deux grandes cruches de porcelaine à fleurs rouges, puis ils reprennent du nouveau vin avec une cuiller et le versent dans deux verres en l'offrant aux esprits. Pendant ce temps, sur le commandement de l'assistant-chef, on prie en chœur.

Après neuf oblations, les deux Samans rendent les verres au chef encenseur, se prosternent ensemble, se relèvent et joignent les mains. Au commandement du chef assistant, la musique cesse. Les deux Samans s'avancent alors dans la chapelle et s'agenouillent. Les chefs encenseurs leur remettent des verres de vin, que les deux Samans consacrent ensemble neuf fois; le jeu des instruments, les prostrations et tout le reste se fait comme aux prières de bénédiction récitées à la salle du sacrifice. Cela fait, ils rendent les verres aux chefs encenseurs, se prosternent, se redressent et joignent les mains; puis, tandis que l'un d'eux reste auprès de la chapelle, l'autre entre dans la salle du sacrifice; arrivé au milieu, il prend le glaive des mains du chef encenseur et s'avance pendant que l'on joue des instruments et que l'on bat des mains. Le Saman se prosterne et se relève, et l'on prie en chœur; il vénère trois fois le glaive et chante des prières magiques et répète cela trois fois, puis avance encore pendant que tous les instruments jouent; il se prosterne, se lève, prie et vénère le glaive, tout comme à la salle du sacrifice (*wecen*). Cela fait, il retourne dans cette salle et l'on prie en chœur, une fois. Il rend alors le glaive à celui qui le lui

a remis. Au signal donné, comme précédemment, la musique cesse et l'on se retire. Le Saman, après s'être prosterné et relevé, avoir prié et joint les mains, s'en va également. Le Saman resté à la chapelle en fait tout autant.

Le chef encenseur ferme le tabernacle de Foucihi, emporte les tablettes de Pousa et de l'ancêtre originaire et les attache chacun à son suspensoir. Les servants aux oblations, vêtus de soie jaune, invitent les esprits et les mettent sur le brancard, puis les reportent à leur chapelle du Gouroung; les porteurs de bâtons et de lanternes marchent en tête. Le vin et les gâteaux présentés en offrande, sont donnés aux employés et gardes qui ont concouru à la cérémonie et aux servants des oblations [1].

Prière à réciter dans la salle du sacrifice, au Tangze, pendant qu'on lave Foucihi, le 8 du quatrième mois.

Fils du ciel! Foucihi! Pousa! Chefs de tribus! Généraux! Princes ancêtres!

Tels et tels ××, venus ici de leur maison, pour fêter l'heureux jour de la naissance de Foucihi, offrent leurs prières et bénédictions. Rendez ces prières utiles à ceux qui vous les adressent. Protégez-les, marchant devant eux, allant à leurs côtés, etc. (Cf. l. I, ch. XIII et la prière suivante):

Prière à réciter à la chapelle du Tangze.

Fils du ciel! Niohon Taiji! Princes Uduben! Au jour heureux de la naissance de Foucihi,

Tels × ×, viennent ici de leurs maisons, etc. (comme ci-dessus) pour fêter l'heureuse naissance de Foucihi, et vous offrent leurs prières et leurs bénedictions. Rendez ces prières

[1] On peut voir par cette description qu'il ne s'agit nullement d'un baptême ou d'une aspersion du front, mais d'un simple lavage.

utiles à ceux qui vous les adressent. Protégez-les, marchant devant eux, allant à leur côté, les assistant par devant, les soutenant par derrière. Comblez leurs vœux de joie et de bonheur. Faites blanchir leurs têtes et jaunir leurs dents, en les faisant parvenir à un âge avancé; prolongez leurs jours. Assurez la profondeur, la solidité de leur base.

Que les esprits les assistant, les génies les secondant, ils obtiennent une longue suite d'années.

LIVRE III.

CÉRÉMONIES DU GRAND SACRIFICE (*AMBARAME WECERE*).

PREMIÈRE PARTIE. — Préparation.

CHAPITRE I. — Cérémonies préparatoires du grand sacrifice qui se fait avec mai dressé, au printemps et en automne.

Premier et second jours.

Le premier et le second jour, pour la préparation au Kunning-kong au sacrifice du matin, on commence par attacher le rideau au support triangulaire et l'on fait tout ce qui est dit au chapitre I du livre II [1].

CHAPITRE II. — Prières a chanter aux cérémonies précédentes, pendant la préparation au Kun-ning-kong.

1. Fils du ciel! Foucihi! Pousa! Princes des tribus! Généraux! Princes ancêtres!

××, célébrant le 9e jour (ou le 8e jour, selon le jour), présentent ces offrandes et implorent les esprits. Que, vous mettant en avant pour les conduire, marchant à leur côté, vous les protégiez par devant et les souteniez par derrière. Comblez

[1] Voir page 102.

leurs vœux, faites blanchir leurs têtes et jaunir leurs dents [1]. Qu'ils aient de nombreux ans, une vie prolongée, une base solide. Que les esprits les protégeant, les Weceku les secondant, ils obtiennent une longue suite d'années.

2. *Prières à réciter le matin, en versant l'eau dans l'oreille du porc.*

Fils du ciel! Généraux! Princes ancêtres!

Recevez, en joie et bonheur, les offrandes de × × [2].

3. *Prière pour l'offrande de la viande, le matin.*

Fils du ciel! Généraux! Princes ancêtres!

Célébrant ce 9e jour (ce 8e jour), × × vous présentent ces offrandes et implorent les esprits. Que, vous mettant à leur tête, marchant à leur côté, vous les protégiez par devant, les souteniez par derrière. Comblez leurs vœux de joie et de bonheur. Faites blanchir leurs têtes et jaunir leurs dents; donnez-leur une vie prolongée, une base profonde et solide! Que les esprits les protégeant, les génies les secondant, ils obtiennent une longue suite d'années [3].

4. *Prière d'invitation que récite le Saman, sur son siège, au sacrifice du soir.*

Descendu du ciel! O Ahôn-i Niyansi! Tombé du soleil! O Siren-i Niyansi! Esprit Niyansi! Ancun Ayara, Muri Muriha! Sept Weihuri! Adu Monggolo! Katun noyan!

× × vous présentent ces offrandes et implorent les esprits. Que, vous mettant à leur tête, etc., comme à la prière précédente [4].

[1] Comp. page 95, note 2.
[2] Voir page 95.
[3] Voir page 96.
[4] Voir page 96.

5. *Première prière de conjuration chantée pendant le sacrifice de préparation précédent* [1].

Nadan Daihôn! Hiyancu invisible!

× × vous présentent ces offrandes et implorent les esprits (et le reste comme ci-dessus).

6. *Deuxième prière conjuratoire, pendant le même sacrifice* [2].

Esprit Senggu! Senggu Esprit [3]!

Un tel, de tel âge, vous présente ces offrandes et implore les esprits (comme ci-dessus).

7. *Troisième et dernière prière conjuratoire.*

Généraux! Adu Monggolo! Sept Weihuri! Katun noyan!

Un tel, de tel âge ×, se préparant le 9e (ou 8e) jour, vous présente ces offrandes et implore les esprits (comme ci-dessus).

8. *Prière à réciter à genoux après avoir battu le tambourin.*

Fils du ciel! Esprit Niyansi! Ancun Ayara! Muri Muriha! Nadan Daihôn! Hiyancu invisible! Esprit Senggu! Nadan Weihuri! Adu Monggolo! Katun noyan [4]!

Un tel, de tel âge (comme ci-dessus 3, 4, 5).

9. *Prière murmurée en versant l'eau dans l'oreille du porc.*

Fils du ciel! Esprit Niyansi! (et autres invocations comme à 8).

× × vous invoquent. Recevez ces offrandes avec joie et bonheur.

[1] Voir page 96.
[2] Voir page 97.
[3] Voir page 17.
[4] Voir pages 17 et 18.
[5] Voir page 97.

10. *Prière à réciter à l'offrande de la viande, le soir.*

Mêmes invocations [1].

× × célébrant le 9e jour (ou le 8e) présentent ces offrandes et implorent les esprits (comme ci-dessus 1).

11. *Prière à réciter la première fois au son de la clochette.*

Viens Irehu invisible! La porte et la fenêtre fermées. Je t'invite invisible (et le reste comme au l. I, chap. XIII, n° 11) [2].

12. *Deuxième prière chantée au son de la clochette.*

Nadan Daihôn! Narhôn Hiyancu! Jorgon junggi!
Juru juktehen!

Un tel, de tel âge, vous invoque pendant la préparation, etc. (comme à 1 ci-dessus, page 116).

13. *Chant d'invitation à la troisième fois, prononcée sur la sonnette.*

Je! irehu! Gu-i Songkon! Dressant cette table, je t'invite. Répondant à mon invitation, viens sur ce trône! A ma prière viens sur cette table! Agitant les plumes des ailes, descends! O Gu-i S'ongkon! Tirant le cordon de cette clochette, descends ici.

14. *Prière à chanter en agitant la ceinture à sonnettes.*

Esprits invoqués! Fisun invité! Anganga, objets du sacrifice! Grands, objets de ces offrandes.

Tels, de tel âge, vous invoquent en leur faveur. Vous inclinant vers eux, marchant à leur côté, les protégeant par devant, les soutenant par derrière, comblez leurs vœux de joie et de bonheur!

[1] Voir page 98.
[2] Voir page 98.
[3] Voir page 99.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I. — Cérémonies du grand sacrifice célébré avec mai dressé dans le Tangze.

Chaque année, aux deux saisons du printemps et de l'automne, on fait le grand sacrifice avec mât (mai) dressé au Tangze. Le mois précédent, un chef de maison, choisi à tour de rôle pour fournir le mai de sapin nécessaire à la cérémonie, prend trois sergents avec vingt cuirassiers et tous se rendent à Yangking-tcheou [1], ville dépendante du Pe-tche-li. Là, réunis aux magistrats de l'endroit, ils coupent ensemble sur la montagne un tronc de sapin haut de 2 judas [2] et épais de 5 jurhun [3]. Laissant avec leurs feuilles les neuf branches qui couronnent l'arbre, ils coupent toutes les autres et de ce tronc font un mai qu'ils enveloppent d'une toile jaune; puis ils viennent le placer obliquement sur la traverse du milieu du support de bois verni rouge, placé près du mur, à l'intérieur du Tangze, du côté du sud [4]. Le jour avant le grand sacrifice, on dresse ce mai sur la pierre placée au milieu de l'espace, vis-à-vis de la chapelle du Tangze (*ordo*). Le jour même du sacrifice, on vient d'abord attacher le rideau de soie jaune, à bord rouge broché, par un cordon de fil jaune tressé, au milieu de la salle du sacrifice, et on le suspend au mur par les anneaux de fer y attachés à ses deux extrémités, du côté de l'ouest et de l'est.

Au milieu du *nagan* [5] du nord, du côté de l'ouest, on pose le piédestal du tabernacle de Foucihi. Sur cette banquette on place deux grandes tables basses, vernies en jaune et, sur les tables, trois vases à parfum. Sous le *kuhen* on met deux *moros* de porcelaine à fleurs bleues, sur la table basse de cèdre qui s'y

[1] Département du Pe-tche-li et son chef-lieu, au sud de Pe-king.
[2] Aune.
[3] Pouce.
[4] Voir planche I.
[5] Banquette le long du mur.

trouve et par terre, des deux côtés de la table, deux petits vases de porcelaine à fleurs rouges. Devant la table on étend un tapis rouge à fleurs jaunes.

Sur la haute-table de cèdre placée dans l'ordo on met en oblation une cassolette à parfums en cuivre rouge, et sur la petite table de cèdre posée devant la grande, deux grands vases (*moro*) de porcelaine à fleurs bleues; puis par terre, des deux côtés de la table, deux petits vases de porcelaine jaune bleuâtre, parsemés de dragons de couleur foncée; dans la grande salle du sacrifice [1], deux couples de lanternes recouvertes de gaze jaune et deux autres, toutes semblables, dans la grande chapelle (*ordo*). Sur le passage du milieu on étend des nattes, ainsi que sur tous les chemins cimentés, et sur ces tapis on range, en ordre, trente-deux lanternes recouvertes de papier rouge.

L'heure venue, huit taigiyas, vêtus de soie jaune-or, viennent prendre le brancard (*kiyoo*) du petit dais de soie jaune qui sert à transporter les (images des) esprits et, traversant les trois portes, vont le déposer en dehors de la porte intérieure du Kun-ning-kong. Deux Mandchous des oblations vêtus de soie jaune, viennent inviter (les esprits) et emportent le tabernacle de Foucihi, les étuis renfermant les tablettes de Pousa et de l'ancêtre originaire et les placent sur le brancard. Les huit taigiyas le soulèvent et l'emportent en passant par la porte du milieu de la grande salle (*deyen gouroung*) [2]; deux couples de porteurs de bâtons et deux de porteurs de lanternes, les précèdent et marchent en avant.

Deux chefs-assistants des offrandes, deux servants et deux Mandchous, viennent au-devant d'eux de l'intérieur du gouroung. Cinq rangs de gardes viennent de la porte Kien-tching-men; un membre de la cour des rites, un chef des oblations et huit taigiyas les suivent.

Un sergent place avec respect le vase de vin distillé pour le sacrifice, les pains *tôme*, les cordons, le papier, etc., sur les

[1] Voir planche II.
[2] Voir planche I.

piédestaux et buffets et les portent à la suite. Arrivés au Tangze, les Mandchous invitent et prennent les esprits. Ils exposent le tabernacle de Foucihi sur son piédestal posé à l'ouest et suspendent au rideau, en oblation, les tablettes de Pousa et des ancêtres.

Réunissant les bouts des trois cordons, ils les attachent à un anneau qui tient au milieu du mur du nord, et font passer l'autre bout [1] à travers la lucarne du milieu, au-dessus de la porte à treillis de la salle du sacrifice, et les y assujettissent. Ils font ensuite passer les cordons au milieu des deux supports vernis rouge placés au milieu de la ligne de passage, puis à travers les trois trous du bois transversal (*halbala moo*); après quoi, ils y attachent vingt-sept feuilles de papiers coupés en monnaies, de trois couleurs, jaune, vert et blanc, attachées neuf à neuf et les y font pendre à côté l'une de l'autre. Réunissant alors de nouveau les trois bouts, ils les font passer, en droite ligne, à travers la lucarne du milieu, au-dessus des deux portes à grille du devant et du fond de la chapelle, et les attachent au mai, auquel ils suspendent un drapeau de toile jaune, en l'honneur des esprits.

Au bois de saule placé devant la haute table, à l'intérieur de la chapelle, on attache vingt-sept monnaies de papier de Corée, de trois couleurs également, et on présente sur deux grandes tables basses, posées sur la banquette latérale de la salle du sacrifice, trois verres de vin distillé et neuf plats de gâteaux *tôme* et *mudan* [2]. Le chef encenseur ouvre la porte de la chapelle et allume l'encens, puis verse en oblation le vin distillé, bénit, dans deux grands vases de porcelaine à fleurs bleues, placés sur la table basse, devant le Kuhen.

A l'intérieur de la chapelle, on pose en offrande, sur la grande table, trois plats de gâteaux *tôme* et *mudan* et un verre

[1] Les cordons traversent ainsi tout le Tangze, depuis la porte de la salle du sacrifice, passant par les bois plantés devant la chapelle, la chapelle elle-même et vont s'attacher au support du mai et aux anneaux du mur du sud.

[2] Voir page 43.

de vin distillé, dans les deux grands plateaux de porcelaine à fleurs bleues posés sur la table basse.

Deux taigiyas, joueurs de mandoline et de guitare, viennent se placer du côté ouest du chemin cimenté, en dehors de la salle du sacrifice; vingt gardes, battant des castagnettes, s'y placent également, rangés des deux côtés, font entendre leurs instruments et battent des mains.

Deux Samans, vêtus de longs manteaux [1], s'avancent et s'agenouillent. Deux chefs encenseurs apportent deux verres avec plateau et les remettent, chacun, à l'un des deux Samans. Ceux-ci les prennent et bénissent ensemble le vin, neuf fois.

A ce moment, un chef-assistant des offrandes, posté au bas de l'escalier de la salle du sacrifice, du côté de l'est, donne le signal [2] et tous les instruments se font entendre, on bat des mains. Les Samans versent le vin bénit dans les deux vases latéraux de porcelaine à fleurs rouges, reprennent dans leurs verres du vin nouveau, du vase à vin distillé, et le bénissent. Pendant ce temps, au signal donné par le chef-assistant, les gardes répètent les prières en chœur.

Après les neuf bénédictions, les deux Samans remettent les verres et plateaux aux deux chefs encenseurs, se prosternent, se relèvent et joignent les mains ensemble. Le chef assistant donne le signal [3] et la musique cesse. Les deux Samans s'avancent alors au milieu de la chapelle et fléchissent le genou ; puis ils prennent de nouveau, des mains des chefs encenseurs, un verre avec plateau et bénissent neuf fois le vin; le jeu des instruments et toutes les cérémonies se font comme à la grande salle. Le tout achevé, ils rendent les verres, se prosternent, se relèvent et joignent les mains; alors un des deux reste dans la chapelle, tandis que l'autre va dans la salle du sacrifice, y prend le glaive des mains d'un chef encenseur et s'avance vers l'autel. La musique et le battement des mains recommencent au signal

[1] En soie brodée.

[2] *Carki tô!* Castagnettes, battez!

[3] *Carki ili!* Castagnettes, arrêtez-vous!

donné; le Saman se prosterne et se relève, et l'on murmure les prières en chœur. Le Saman vénère trois fois le glaive et chante une prière de conjuration pendant que les gardes prient en chœur. Après trois prières et neuf révérences accompagnées du jeu des instruments comme la première fois, le Saman entre dans la chapelle, où tout se fait comme dans la salle du sacrifice. Puis il retourne dans cette salle, s'y prosterne et, relevé, vénère encore trois fois le glaive tandis que les gardes, au signal ordinaire, prient en chœur.

Le Saman rend alors le glaive au chef des encensements; la musique s'arrête, on se relève et se retire.

Le Saman renouvelle les génuflexions, prosternations et prières, puis se relève et s'en va également.

Le Saman resté dans l'ordo y fléchit le genou, puis en se prosternant joint les mains et part à son tour.

Le chef encenseur ferme la porte de la chapelle de Foucihi, enlève les tablettes de Pousa et de l'Esprit de l'ancêtre et les remet dans le fourreau. Les porteurs reprennent le brancard et, précédés des porteurs de lanternes et de bâtons, comme à l'arrivée, ils reportent le tout au Gouroung.

Si l'empereur assiste et prend part à la cérémonie, des membres de la cour des rites étendent un coussin, pour l'empereur, dans la salle [1] et dans la chapelle. Le président de la cour des travaux publics pose d'abord le coussin de l'empereur, en dehors de la porte de la salle, du côté de l'ouest.

L'empereur s'assied sur le coussin placé à l'ouest, sous l'auvent et le visage tourné vers l'est. Un de ses aides de camp prend les castagnettes et les lui donne. Les deux taigiyas qui jouent des instruments à corde s'avancent; puis, sur le passage pavé, du côté de l'ouest, se pose le chef assistant joueur de castagnettes; dix de ses servants s'y placent des deux côtés. Les Wangs et Beile se rangent sur le pavé, les Beise et Kong [2], à côté, vis-à-vis l'un de l'autre. Les membres de la cour des rites font prendre

[1] *Wecere deyen*, la grande salle (voir pl. I).

[2] Voir page 68, note 5.

les castagnettes aux Wangs et Beile. Puis le chef assistant placé sous l'escalier commande, et la mandoline, la guitare, les castagnettes se font entendre, on bat des mains, pendant que le Saman bénit le vin et vénère le glaive.

L'empereur alors s'avance dans la salle du sacrifice, tenant son bonnet et s'incline, puis va faire la même chose dans la chapelle [1]. Cela fait, le président de la cour des travaux pose le coussin de l'empereur du côté de l'ouest et le monarque s'assied tourné vers le sud. Le préposé aux grains, etc., et le chef assistant des oblations lui présentent un des gâteaux offerts, sur une petite table, le préposé au thé [2] lui présente de même un verre de vin du sacrifice. L'empereur en goutte et en donne aux Wangs, Beile, Beise et Kong. Cela fait, l'empereur monte au Gouroung, et l'on donne le vin et les gâteaux des offrandes aux gardes et servants qui ont assisté au sacrifice.

CHAPITRE II.

Prière récitée pendant le grand sacrifice avec mât dressé, au Tangze, dans la salle du sacrifice, au printemps et en automne.

Fils du ciel! Foucihi! Pousa! Chefs des tribus! Généraux! Princes ancêtres!

Un tel, après la préparation liturgique, ayant dressé le mai, tendu les cordes, et fait les offrandes prescrites, sacrifie aux Esprits. Que venant le conduire, marchant à ses côtés, etc. (Liv. I, chap. XIII.)

Prière récitée dans la chapelle du Tangze.

Fils du ciel! Taiji célestes! Beise! Uduben!

Un tel × (comme à la précédente).

[1] *Ordo*, au milieu du Tangze.
[2] Officiers du palais.

CHAPITRE III. — Cérémonies du grand sacrifice au Kun-ning-kong.

Tous les ans on célèbre le grand sacrifice au Kun-ning-kong au printemps et à l'automne. Lorsqu'on le célèbre au Tangze, et quarante jours avant ce sacrifice [1], on vient placer un grand vase sur le nagan de l'ouest, devant le trône de l'esprit (*weceku*) au Kun-ning-kong. On commence par distiller le vin dit *gocima*. Les chefs encenseurs teignent de la toile blanche bien propre, avec de l'extrait de la semence de l'arbre dit *singgeri s'an* [2]. Ils en font une bannière (*enduri girdan*) [3] pour l'esprit, puis ils tressent une corde de fils de coton jaune et vert et y attachent des bandes de soie de couleurs variées. Ils forment en outre des monnaies de papier peint.

Le jour de la cérémonie préparatoire, les femmes servant aux oblations font et cuisent, dans l'huile, des pains *mudan*.

Le jour du grand sacrifice, après que l'esprit invité a reçu le sacrifice au Tangze et qu'on est rentré au Gouroung, en les y invitant, alors, au Kun-ning-kong, on attache le rideau au support triangulaire à tête de dragon, par un cordon tressé, comme il a été dit au livre I, chapitre XII et l'on fait pendre deux feuilles de papier blanc aux deux extrémités du rideau. On pose, du côté du sud, la petite chapelle de Foucihi couverte de papier d'or, avec son piédestal, et l'on en ouvre la porte. On suspend au rideau les tablettes de Pousa et de l'Esprit de l'ancêtre domestique; on pose le tout sur le nagan, du côté de l'est, on y met en outre deux grandes tables basses, vernies rouge, et sur ces tables, trois cassolettes à encens, trois verres de vin *gocima*, neuf vases de fruits de la saison et neuf plats de gâteaux *tômé* et *mudan*. Sous le Kuhen on met, en oblation, trois vases de vin *gocima* et devant ces vases on étend un tapis rouge

[1] Au Kun-ning-kong.

[2] Voir ci-dessus, page 56.

[3] Voir page 35.

à fleurs jaunes. On place encore, auprès, une longue table basse servant à la bénédiction du vin et, sur cette table, trois grands vases de porcelaine [1] jaune, l'un plein de vin *gocima*, les deux autres vides. Les taigiyas des offrandes étendent un large papier de Corée, verni, à la place du *mucen* [2] du milieu, puis apportent deux grandes longues tables vernies rouge et couvertes de zinc, les posent des deux côtés, tournées vers l'ouest et, chacune d'elles, sur un des papiers vernis [3].

L'heure venue, le chef encenseur allume l'encens. Un taigiya des oblations avec ses gens amène deux porcs, et ils font les cérémonies indiquées page 85, ligne 10 et suivantes, à cela près qu'il vient deux Samans au lieu d'un, qu'ils prient et bénissent le vin *gocima*, neuf fois et non six.

Puis l'on verse dans un vase disposé pour cela, le vin des trois verres offerts sur la grande table longue; on y verse du nouveau vin, pris au vase où il a été distillé et on les remet à leur place. On apporte aux Samans la petite table aux prosternations [4] et le chef encenseur présente le glaive. Un des Samans le prend et s'avance pendant que la musique reprend. Le Saman se prosterne et se relève tandis que les servants aux offrandes prient en chœur.

Le Saman vénère trois fois le glaive et récite une conjuration, et les assistants renouvellent leur récitation. Après neuf salutations et trois vénérations semblables, le Saman s'agenouille, se prosterne et se relève, répète encore la prière de vénération et rend le glaive au chef encenseur. Les joueurs d'instruments se lèvent et viennent se mettre debout à ses côtés, un peu en arrière, et le chef encenseur, avec les assistantes, remplissent derechef les trois verres de vin nouveau et les posent en offrande.

Lorsque l'empereur assiste en personne, tout se fait comme

[1] *Moro.*
[2] Marmite. Voir page 85, note 3.
[3] Voir ci-dessus, page 85.
[4] Voir planche III, 1.

il est dit page 86, lignes 16 et suivantes, à cela près que les deux verres dont il y est question sont déposés sur une table, et que les prières se répètent six fois.

Si l'empereur et l'impératrice assistent tous deux, ils font les révérences comme il est dit plus haut et la suite, pages 89 à 92, ligne 10, à de légères différences près; ainsi le vin *gocima* remplace le vin doux; il n'y a que neuf plats, mais on pose trois verres sous le Kuhen (p. 90, l. 19 et p. 92). Les femmes versent le vin des cinq verres et y mettent du nouveau, puis étendent le tapis.

Quand on est arrivé au moment où les assistantes étendent le tapis, elles y posent la table à prosternation du Saman, et le texte ajoute ici :

Si l'empereur et l'impératrice font les cérémonies, ils les font comme au sacrifice du soir. S'ils n'y viennent point, alors le Saman s'avance, s'agenouille, prie, se prosterne et joint les mains, puis les assistantes ramassent le tapis; et la suite jusqu'à page 93, ligne 15.

Le Saman s'avance, s'agenouille, se prosterne en priant et joint les mains. Les assistantes enlèvent le tapis, apportent le siège du Saman et une petite table sur laquelle elles mettent la sonnette et la clochette. Puis elles emportent le feu et les lanternes, recouvrent le foyer d'une tenture de soie, s'en vont et ferment la porte. On apporte le tambour, le Saman prie en sonnant chaque fois, le tambour bat et les castagnettes l'accompagnent. Le Saman dépose la sonnette et répète les conjurations que la sonnette, le tambour et les castagnettes accompagnent encore. Cela fini, on découvre le foyer, on ouvre la porte et l'on rapporte les lanternes. On porte les viandes du sacrifice à la cuisine.

Le tout fait, on remet à leur place les statues et tablettes des esprits, on met devant elles les deux cassolettes à encens et on met le rideau de côté. Le soir on enlève également toutes les représentations des esprits et on les met dans les étuis, qu'on renferme dans une armoire. On met encore sur cette armoire deux vases à parfums.

CHAPITRE IV. — Prières a réciter pendant le grand sacrifice au Kun-ning-kong.

1. *Prière de conjuration chantée pendant le sacrifice.*

Voir livre III, chapitre II, 1°.

2. *Prière récitée, le matin, en versant le vin dans l'oreille du porc.*

Fils du ciel! Généraux! Princes ancêtres!

Recevez en joie et bonheur cette offrande que vous consacrent pour eux-mêmes × ×.

3. *Prière récitée pendant l'offrande de la viande, le matin.*

Fils du ciel! Généraux! Princes ancêtres!

× × après la préparation, etc. (comme à 1°).

4. *Prière récitée pendant que le Saman est assis au sacrifice du soir.*

Invocations comme à la page 117, 4°.

× × (et le reste comme ci-dessus 1°).

5. *Première prière de conjuration chantée.*

Voir page 118, 5°.

O sept Daihôn! Hiancu invisible!

× ×, etc. (voir 1°).

6 et 7. *Deuxième et troisième prières de conjuration chantée.*

Invocations comme à la page 118, 6° et 7°.

× × (et le reste comme à 1° ci-dessus).

8. *Prière à réciter à genoux, après avoir agité le tambourin en chantant.*

Invocation page 118, 8°.

× ×, etc. (comme à 1°).

9 et 10. *Prières à réciter, le soir, en versant le vin dans l'oreille du porc et en faisant l'offrande de la viande.*

Comme à 2° et 3° ci-dessus.

11. *Prière de conjuration chantée, la première fois, en bénissant la clochette.*

Invocations page 119, 11°.

12. *Seconde prière en agitant la clochette (tuksime).*

Invocations page 119, 12° (et le reste comme ci-dessus).

13. *Prière d'invitation chantée sur la petite sonnette.*

Invocations page 119, 13° (et le reste comme à 1°).

14. *Prière en agitant la sonnette (tengsime).*

Voir 14°, page 119 et ci-dessus 1°.

CHAPITRE V. — Cérémonies du lendemain du grand sacrifice (meten).

Comme le jour du grand sacrifice, on invite et amène Foucihi et Pousa dans la grande chapelle qui se trouve dans la nef de l'ouest du Kun-ning-kong.

Les taigiyas des offrandes étendent de grands et larges papiers

de Corée vernis, au côté nord-est du petit mât (*somo*) et posent une grande table vernie rouge et couverte de zinc, tournée vers l'ouest. Ils descendent le somo et le posent en travers sur son support, la pointe tournée vers le soleil levant et la base par terre. Prenant alors les papiers blancs attachés et les crânes [1] enfilés précédemment à ce mât, ils les brûlent dans le four portatif de cuivre jaune [2].

Ils placent alors une haute table vernie rouge devant la pierre du mât et y mettent en oblation trois vases d'argent. Dans le vase du milieu ils versent des grains de riz; les deux autres restent vides pour le moment. Sur la table ils placent une feuille de papier blanc et, près du mât, un peu écarté vers le nord-ouest, un suspensoir verni rouge qu'ils recouvrent d'un tapis rouge. Devant le suspensoir ils posent une table-crédence de bois peint à fleurs et deux autres crédences vernies rouge, l'une derrière l'autre. Dans cette crédence ils posent plusieurs petits supports (*fanihiyan*) [3], puis ils rangent le four portatif de cuivre jaune avec la marmite de cuivre rouge et le grand foyer du côté de l'est; ce dernier, au nord de la crédence.

Le moment venu, les taigiyas des offrandes amènent un porc et le placent la tête tournée vers le sud, à côté et à une petite distance, à l'est, de la pierre du mât.

Si l'empereur assiste, les femmes assistant aux oblations étendent pour ses cérémonies, près du seuil du Kun-ning-kong, un tapis rouge à fleurs jaunes. L'empereur entre portant le bonnet et vient faire une génuflexion contre le mât, tourné vers le lieu saint.

Un Mandchou des oblations s'avance et vient se tenir le visage tourné vers l'empereur, prend le vase [4] où les grains ont été versés, le jette et répand une fois d'abord, puis deux fois en offrande, et se retire. L'empereur fait une révérence, se relève et

[1] Voir page 100.
[2] Voir planche V, 1, 2.
[3] Voir planche VII, 7.
[4] Voir page 100.

se retire. Si l'impératrice l'accompagne, elle se tient à l'ouest et l'empereur au centre et ils y font les cérémonies.

En ce cas on fait encore sortir tous les hommes; les taigiyas arrêtent le Mandchou qui doit jeter les grains en offrande et le tiennent à l'écart.

Quand l'empereur n'assiste pas, le Saman se prosterne en tenant levé le vêtement impérial, puis les taigiyas des offrandes placent le porc sur la grande table recouverte de zinc, la tête tournée vers l'ouest, et le tuent; deux autres recueillent le sang dans deux vases plats, doublés d'argent, qu'ils exposent sur la table haute. Le porc étant immolé, on l'étend la tête tournée vers le sud, puis on va l'écorcher dans la cour, on prend et jette en l'air [1] un morceau de viande, l'os cranien, on met en réserve la viande nécessaire au sacrifice et on la cuit dans la marmite de cuivre. On découpe le reste en morceaux, on l'arrange sur le plat de bois doublé d'argent, la tête et la peau entière étendue dessus; on nettoie les intestins, on les pose sur le plat, et on met le plat de sang devant celui de viande, un peu sur le côté. Les servants aux offrandes font cuire la viande du sacrifice et, pendant qu'elle cuit, se tiennent derrière la crédence tournés vers l'est; puis, quand la viande est cuite, ils la coupent en morceaux. Ils mettent d'abord le morceau jeté en l'air et le crâne, en offrande, dans le plat d'argent posé à la gauche de la table haute, et le foie dans celui de droite (de l'est). Puis, prenant la part de viande sacrificielle, ils la mettent sur deux plats avec deux bâtonnets seulement [2], et la bouillie d'avoine sur deux autres plats avec une seule cuiller et, de plus, au côté de l'est, un plat de riz et un autre de viande correspondant l'un à l'autre.

Les offrandes achevées, si l'empereur assiste, un Mandchou des oblations vient, comme il est dit précédemment, répandre trois fois du grain en offrande et se prosterner. Après quoi, le chef assistant et les servants des oblations attachent le crâne au sommet du petit mai et mettent la viande jetée en l'air, le

[1] *Oyo gaimbi* (voir page 100).

[2] Tout le monde doit se servir des mêmes instruments.

foie et le grain dans le hiyase du mai, puis ils redressent le mai, le mettent avec des papiers blancs sur la colonne-support et portent au Kun-ning-kong la viande et le riz offerts, les posant du côté de l'est.

Si l'empereur et l'impératrice en goûtent, l'empereur en présente à celle-ci. Les jours où ils ne font pas les cérémonies de vénération, on donne le tout à manger aux gens qui se trouvent dans le Kun-ning-kong.

Quant à la viande et au riz, offerts du côté de l'ouest, on les porte hors de la chapelle et on les donne, ainsi que la sauce et la viande restées dans la marmite, aux taigiyas et aux servants des offrandes. La viande restée crue et les os, avec le plat doublé d'argent, la haute table doublée de zinc et le large papier de Corée verni, sont portés au Kun-ning-kong.

Comme au sacrifice principal, on rôtit la tête et les pattes, on verse le sang sur les intestins et on les cuit dans la grande marmite. La grosse viande cuite se met dans un plat que l'on ne porte pas au dehors; mais on fait venir les employés et fonctionnaires et on la leur fait manger. Après quoi, les taigiyas emportent les papiers vernis et la table, portent dehors la peau et les os. La peau et la graisse sont portées à la cuisine, les os sont remis à un chef assistant qui les porte en un lieu propre, les brûle et jette les cendres dans le fleuve.

Cela fait, on invite et emporte Foucihi et Pousa de la nef de l'ouest et on les remet à leur place habituelle. On remet en place le four portatif avec sa marmite, le support, la crédence et le reste.

S'il pleut ou neige, les ministres et servants des offrandes portent un grand parapluie de papier verni et en couvrent la table du sacrifice et la marmite.

CHAPITRE VI. — Invocations a répéter le lendemain du grand sacrifice.

Ce sont les mêmes qu'au chapitre XIII, livre I, pages 95 et ss. On y suit en tout le même ordre.

LIVRE IV.

CÉRÉMONIES FAITES POUR DES FINS PARTICULIERES.

CHAPITRE I. — Cérémonies pour demander la prospérité.

Quand on veut offrir un sacrifice pour obtenir la fortune, la prospérité, il faut que, quelques jours auparavant, un chef assistant des offrandes, un servant et les chefs des encensements, tous de famille mandchoue et irréprochables à tous points de vue, prennent de neuf maisons des fils tressés à la main et formant des rubans, en fassent, avec respect, deux colliers, auxquels on attache trois amulettes pour chacun, et qu'ils distillent du vin pour la cérémonie.

La veille du sacrifice, ils vont avec deux chefs-assistants des offrandes et deux Mandchous, accompagnés d'un membre de l'administration du palais, couper un tronc de saule, haut de neuf toises, épais de trois *jurhun* [1], bien entier, sans défaut, et l'enveloppent dans un drap de toile jaune. Le portant avec respect, ils vont le déposer en un lieu pur.

Le jour de la cérémonie ils le placent sur la pierre-support, devant et au milieu de la porte du Kun-ning-kong, sous la galerie, et suspendent au tronc un drapeau fait d'une feuille de papier blanc et trois bandes d'étoffe portant des amulettes, de trois couleurs différentes. On suspend le rideau et l'on fait les offrandes comme au sacrifice du matin. Sur la grande table basse on pose, en oblation, trois cassolettes d'encens, neuf plats de gâteaux cuits dans l'huile, autant de plats de gâteaux *dubise* [2], autant de gâteaux *tôme* et trois verres de vin doux; devant le *Kuhen* on met aussi un vase haut (*malu*) de vin doux. On apporte et place la table haute vernie en rouge, servant à la prière pour la prospérité, au côté du sud du nagan

[1] Environ 3 pouces.

[2] Voir page 43.

de l'ouest et, sur cette table, on met neuf verres de vin doux, deux grands plats de carpes frites et deux de gruau d'avoine, deux de gâteaux *toholio* [1], mêlés de fèves; en outre, des gâteaux *dubise* et des *tôme* rangés l'un sur l'autre, neuf par neuf [2]. Derrière cette table et sur la banquette de l'ouest, on étend deux nattes. On attache à la flèche la corde de chanvre et l'on y lie les cordons à amulettes indiqués ci-dessus. On pose la flèche sous la banquette de l'ouest, à côté du grand vase de vin, du côté du nord.

A la corde tressée, de fil vert et jaune, on attache des lés, séparés, de soie de couleurs variées et on en lie un bout aux anneaux de fer plantés dans le mur de l'ouest; l'autre bout passé à travers la porte [3] est lié au tronc de saule. Les assistantes aux encensements viennent alors se prosterner et étendre un tapis rouge à fleurs jaunes.

Quand tous les préparatifs sont terminés, on donne le signal et l'on avertit l'empereur. Celui-ci vient, avec l'impératrice, au Kun-ning-kong, et va se placer debout du côté du sud. Le chef taigiya et les taigiyas des oblations viennent se ranger comme au sacrifice du matin, jouent de la mandoline, de la guitare et des castagnettes.

Le Saman alors s'avance, prend le glaive, le vénère trois fois et chante une prière de conjuration pendant que les taigiyas murmurent les prières. Cela fait, le chef encenseur donne au Saman la flèche avec les cordons magiques. Le chef encenseur et ses assistantes apportent de sa place, à l'ouest, la table pour la prière, et vont la placer devant le tronc de saule; le Saman les suit et vient, tenant de la main gauche le glaive sacrificiel, et de la droite la flèche aux cordons. Il s'avance et va se placer debout devant la table; les assistantes étendent un tapis rouge à fleurs jaunes sur le seuil de la porte.

L'empereur, tenant son bonnet, vient avec l'impératrice

[1] Voir page 43.

[2] En alternant à chaque couche.

[3] A travers la partie grillée.

s'agenouiller sur ce tapis, lui au milieu, l'impératrice du côté de l'est.

Le Saman va au côté droit de la table, devant le tronc de saule, brandir la flèche et secouer le faisceau (*yehe*) de cordes attaché au tronc et chante une première prière de conjuration (A); puis il s'incline dans le sens de l'est. Il lève la flèche et présente le faisceau à l'empereur qui le prend entre ses doigts et le presse sur sa poitrine par trois fois, pendant quoi les castagnettes battent et les taigiyas murmurent les prières en chœur.

Le Saman chante une seconde prière en étendant la flèche, et présente, de nouveau, le faisceau à l'empereur qui répète toute la cérémonie précédente, tandis que les taigiyas prient en tutti. Après une troisième prière semblable, le Saman présente le faisceau à l'impératrice qui le presse [1] également trois fois. Après cela les deux souverains se prosternent et se relèvent et vont s'asseoir sur le tapis étendu au nagan de l'ouest. On verse alors, sur le tronc de saule, le vin doux préparé, et on fait tenir à tous les nœuds du tronc les gâteaux offerts précédemment.

On apporte la table haute destinée à la prière pour la prospérité et on la met en place. Le Saman entre alors et s'avance vers le sanctuaire (*weceku*) étend la flèche et prie en psalmodiant, puis présente la corde (*yehe*) à l'empereur; celui-ci la prend en main et la presse sur sa poitrine. Le Saman répète la même cérémonie et présente de nouveau la corde à l'empereur qui agit de même, et cela se répéte une troisième fois. Mais c'est alors l'impératrice qui la reçoit, pendant que les taigiyas prient en chœur. Le Saman rend le glaive au chef encenseur, prend les deux cordons magiques attachés à la flèche, rend également celle-ci au chef encenseur et lui fait remettre la flèche en place. Les souverains se lèvent, l'empereur prend son bonnet, s'avance vers l'autel, fait les révérences habituelles et s'agenouille. Un Saman met un des cordons magiques au cou

[1] *Sibiſi hefeliyembi.*

de l'empereur; un autre met le deuxième au cou de l'impératrice, puis va du côté de l'ouest s'agenouiller en priant, se prosterne, se relève et joint les mains.

L'empereur et l'impératrice se prosternent, se relèvent, puis vont s'asseoir sur le coussin, au nagan de l'ouest; le Saman, les chefs encenseurs, mettent les offrandes dans un vase et les présentent à manger aux deux souverains. Lorsque ceux-ci en ont pris, ils se lèvent et se retirent. On ne porte point les restes au dehors, mais on donne tout à manger aux servants et aux taigiyas du Gouroung; rien ne peut en rester. Quant aux arêtes et aux écailles des poissons, les chefs assistants les emportent et les jettent dans le fleuve à un endroit où l'eau est limpide. Les pains attachés au tronc de saule sont donnés à tous les assistants.

Au sacrifice du soir pour obtenir la prospérité, on suspend le rideau au suspensoir comme à tout sacrifice du soir. Après avoir exposé (*doboho*) l'esprit, on présente en offrande, sur les deux grandes tables basses du nagan, cinq cassolettes de parfum, cinq verres de vin doux, neuf vases de pains dubise, neuf de pains cuits dans l'huile, neuf plats de pains tôme. Puis le Saman met la grande et la petite ceinture, prend le tambourin et la baguette et prie en agitant le tambourin comme d'ordinaire, les taigiyas battent du tambour et des castagnettes. Quand le Saman a fini de prier, il ôte les deux ceintures et se prosterne en priant.

L'empereur et l'impératrice, lorsqu'ils assistent, font tout comme au sacrifice du matin. Après qu'ils se sont prosternés, on donne tout ce qui reste à manger aux assistants et aux taigiyas du Gouroung; on remet dans leur sac les cordes du tronc de saule, on le pend au mur et on reporte le mât au Tangze; le dernier jour de l'an on brûle le mât et les papiers.

L'empereur et l'impératrice gardent les cordons au cou pendant trois jours, après quoi ils les ôtent, et l'impératrice va elle-même au Kun-ning-kong les rendre au Saman, qui les met dans leur sachet qu'il suspend au mur; l'impératrice alors se prosterne et s'en va.

CHAPITRE II. — Prière.

1. *Prière de conjuration chantée par le Saman devant le tronc de saule, en étendant la flèche au sacrifice pour demander la prospérité.* (P. 136, A.)

Au Saule, aux Aïeux, aux Esprits et Génies!

×× présente ces offrandes données par neuf maisons.

Devant ce saule dressé, tenant cette corde, étendant cette flèche, il vous demande la prospérité. Il vous donne ses biens. Que ××, se favorisant soi-même, attire une prospérité étendue à ses tempes, dix mille bonheurs à son cœur, qu'il accumule dix mille bonheurs, qu'il fasse mûrir neuf biens, qu'il fasse abonder huit biens! qu'il s'enveloppe de prospérité. Que les esprits [1] le protégeant, les génies [2] l'assistant, s'inclinent pour l'assister, marchent à ses côtés, le protègent par devant, le soutiennent par derrière, lui donnent joie et bonheur, le fassent vieillir avec (sa compagne), le constituent en couple, le fassent vivre riche, l'aident à s'élever; qu'ils fassent pousser ses feuilles et multiplier ses racines; qu'ils fassent passer ce qu'il mange dans sa chair et l'eau qu'il boit dans sa moelle, lui procurent des aliments agréables au goût et donnent de belles couleurs à son visage; qu'ils lui fassent obtenir une longue vie, une base profonde, de nombreuses années.

2. *Prière à réciter le matin, devant l'autel, au sacrifice offert pour obtenir la prospérité.*

Fils du ciel! Foucihi! Pousa! Princes de tribus! Généraux! Princes ancêtres! Saule, Aïeux et descendants, etc.!

Comme à la prière précédente.

[1] *Enduri.*

[2] *Wecekw*, mânes, génies domestiques.

3. *Même prière pour le soir.*

Fils du ciel! etc. (comme au liv. I, chap. XIII, 8°).

Saule, Aïeux, etc. (comme précédemment).

Fils du ciel! Esprit Niyansi! Ancun ayara! Muri Muriha! Nadan Daihôn! Narhôn Hiyancu! Esprit Senggu! Généraux! Nadan Weihuri! Adu Monggolo! Katun Noyan!

Saule! Esprits et Génies!

×× vous présente ces offrandes données par neuf maisons. Devant ce saule dressé, tenant cette corde, étendant cette flèche, il vous demande prospérité, il vous donne de ses biens. Qu'il attire une prospérité immense sur sa tête, dix mille bonheurs à son cœur, qu'il accumule dix mille bonheurs! Qu'il fasse mûrir les biens! qu'il les fasse abonder! qu'il s'enveloppe de prospérité... (comme ci-dessus 1°).

4. *Prière chantée par le Saman avec les mêmes cérémonies qu'au n° 1, pour les enfants à la mamelle.*

Au Saule, aux Ancêtres, etc.

Voyez ci-dessus page 138, 1°.

5. *Prière récitée le matin, devant l'autel, pour obtenir la prospérité.*

Fils du ciel! Foucihi! Pousa! etc.

Voir *ibidem*, 2°.

Même prière aux cérémonies du soir.

Fils du ciel! Esprit Niyansi! etc.

Comme à 3°, *ibidem*.

6. *Prière à réciter en présentant de petits gâteaux aux Esprits, au printemps..*

Fils du ciel! Esprit Niyansi! etc. (ch. XIII, l. I.)

× × vous présente, pour son bien, cette offrande fraîche et pure, provenant de sa maison, qu'il s'est procurée et qu'il vous consacre par des efforts persévérants [1]. Venant à lui pour le conduire, marchant à ses côtés, le protégeant par devant, le soutenant par derrière, donnez-lui joie et bonheur! Faites blanchir sa chevelure et jaunir ses dents! donnez-lui de nombreuses années, une longue vie, une base solide. Que les esprits le protégeant, les génies [2] le secourant, lui assurent des années en grand nombre.

7. *Prière à réciter en présentant une jeune oie, en été.*

Fils du ciel! Esprit Niyansi!

× × vous présente pour son bien cette offrande ailée, nourrie chez lui, qu'il s'est procurée et qu'il vous consacre de toute l'ardeur de son âme. Venant à lui, marchant à ses côtés, le protégeant, le soutenant par derrière, donnez-lui joie et bonheur. Faites blanchir sa tête et jaunir ses dents! donnez-lui de nombreuses années, une longue vie, un fondement solide. Que les esprits le protégeant, les génies le secourant, lui assurent des années en grand nombre.

8. *Prière à réciter en offrant un poisson, en automne.*

Fils du ciel! Esprit Niyansi! etc. (comme ci-dessus).

×× consacre aux esprits cet aliment pur, pris aux eaux de la rivière. Vous inclinant vers sa tête pour le protéger, marchant à ses côtés, etc. (comme ci-dessus).

[1] Litt. : donnant la fermeté à son cou, tendant les ailes.

[2] Comme ci-dessus.

9. *Prière à réciter en présentant un faisan, en hiver.*

Fils du ciel! Esprit Niyansi! etc.

×× consacre aux esprits cet aliment pris aux montagnes et rochers. Vous inclinant, etc. (comme ci-dessus).

10. *Prière à réciter en offrant tout objet nouveau.*

Fils du ciel! Niyansi!

× × vous consacre cet objet pris aux montagnes [1].

CHAPIMRE III. — Cérémonies du sacrifice offert au Tangze pour les chevaux.

Le premier jour, on célèbre à l'ordo du Tangze. Un assistant, chef des oblations, avec un servant, va attacher et suspendre vingt-sept monnaies de papier à la colonne de bois de sapin placée sous la haute table, dans l'ordo du Tangze, et sur la table il pose en offrande un plat de gâteaux *tôme* et un verre de vin doux, en outre vingt doubles rubans de soie verte. Sur la table basse qui se trouve à terre, il met deux grands vases plats (*moro*), l'un vide, l'autre plein de vin doux. Le chef encenseur allume l'encens.

Le directeur des haras amène cinq couples de chevaux blancs et les fait tenir arrêtés, sur le côté, à l'est du chemin cimenté qui conduit à l'ordo, la tête tournée vers l'ouest.

Les deux taigiyas, jouant de la mandoline et de la guitare, se posent sur le chemin cimenté, à l'ouest, le visage tourné vers l'est; les gardiens du Tangze, jouant des castagnettes et battant des mains, se tiennent de l'autre côté, en face. Alors le Saman arrive, s'agenouille, prend le verre à plateau des mains du chef encenseur et bénit le vin six fois. Un chef assistant des liba-

[1] Textuel. Il y a ici évidemment expression abusive, *pars pro toto* ou *unum pro omnibus*.

tions, debout au pied de l'escalier extérieur de l'ordo, du côté de l'est, donne le signal : *carki tô* [1], et la musique joue, on bat des mains.

Après la bénédiction, le Saman verse le vin dans le verre vide, reprend du vin doux au grand vase et le bénit, pendant quoi, au signal du chef assistant, les gardes du Tangze murmurent en chœur les prières.

Après la sixième bénédiction le Saman rend le verre au chef encenseur, se prosterne, se relève et joint les mains. La musique cesse alors, le Saman reçoit le glaive du chef encenseur et fait quelques pas en avant, tandis que la musique reprend et que l'on prie en chœur au signal donné.

Le Saman vénère trois fois le glaive et chante une prière conjuratoire, pendant laquelle on prie. Il répète trois fois cette cérémonie, puis se prosterne, se relève et, après l'avoir encore vénéré trois fois, rend le glaive au chef encenseur. La musique s'arrête, sur l'ordre du chef assistant, qui, cela fait, se lève et s'en va. Le Saman s'agenouille, se prosterne en priant, se lève et joint les mains, puis va près de la table haute à l'est et, s'y tenant debout, prend les rubans, prie en soufflant sur la cassolette à encens; donne les rubans au chef assistant et se retire; le chef assistant remet les rubans au directeur des haras qui les attache à la crinière et à la queue des chevaux [2], et donne aux préposés des haras les pains et le vin offert, pour les manger et boire.

CHAPITRE IV.

Prière à réciter à l'ordo du Tangze, au sacrifice offert, le premier jour, pour les chevaux de selle.

Fils du ciel! Chefs mongols! Princes mandchous!

× × vous prie pour ses coursiers. Que, par vous, leurs reins se soulèvent, leurs crinières s'agitent; qu'ils avalent le vent dans

[1] Battez des castagnettes!

[2] On les croit ainsi consacrés aux esprits et protégés contre les accidents.

leur course, et que buvant le brouillard, ils s'engraissent constamment; que, mangeant le fourrage, ils soient sains et forts; que, mordant les racines, ils atteignent un grand âge. Ne les laissez pas tomber dans les fossés, les précipices; éloignez d'eux les voleurs. Esprits, protégez-les! Génies, secourez-les!

CHAPITRE V. — Cérémonies du sacrifice pour les chevaux.

Premier jour.

Le premier jour où l'on sacrifie aux génies, au temple [1], pour les chevaux de selle et les autres chevaux, on commence par attacher les cordons au rideau et on le suspend au support jaune en l'attachant, par les deux bords, aux anneaux de fer attachés au nord et au sud, à la colonne du mur de gauche (ouest). On plie en quatre deux feuilles de papier propre et l'on en fait quatre monnaies que l'on pend aux deux bords du rideau. On expose ensuite l'ordo de Foucihi avec son piédestal, du côté sud du rideau, le devant tourné vers l'est. On ouvre la porte de l'ordo; on met sur le grand nagan deux longues tables basses, vernies rouge, et sur les tables trois cassolettes à parfum, trois verres de vin doux, avec neuf plats de gâteaux *tôme* et *mudan*; sous le grand Kuhen, un vase haut de vin doux et devant ce vase, on étend un tapis rouge. Sur ce tapis on pose la longue table basse servant à la bénédiction du vin, et, sur la table, deux vases de porcelaine jaune, l'un vide, l'autre contenant du vin doux. Les taigiyas apportent deux grandes tables vernies rouge, qu'ils mettent à la place du *mucen* [2] du milieu dans la direction de l'ouest.

Le moment venu, le chef encenseur allume l'encens, etc. (comme aux sacrifices précédents).

Les assistantes aux encensements enlèvent alors les deux verres de vin offerts à Foucihi et à Pousa, retirent quelque peu

[1] *Wecere boo.*

[2] Voir page 85, note 3.

en arrière l'ordo, et le ferment après en avoir pris les deux cassolettes, pour les mettre dans la petite chapelle placée contre le mur de l'ouest, sous l'auvent du temple.

Après avoir retiré quelque peu le rideau vers le sud, elles portent et présentent à l'intérieur de cette chapelle les cassolettes et les vases à vin offerts à l'esprit de l'ancêtre, puis couvrent le vase d'un voile bien propre. Les musiciens viennent se mettre à leur place habituelle. Les femmes replient le tapis en trois et vont le mettre sous le *Kuhen*. Le chef encenseur donne le verre à plateau au Saman, et les taigiyas des libations introduisent un porc, qu'ils placent devant le *Kuhen*, la tête tournée à l'ouest. Un Mandchou agenouillé assujettit le porc, la musique reprend avec les battements de main; le Saman s'agenouille sur le tapis plié en triple, soulève le vase de vin en priant, tandis que les servants prient en chœur.

Le Saman prie et conjure, verse le contenu des deux verres de vin dans un seul vase et en répand dans l'oreille du porc, etc. (comme au grand sacrifice).

Le chef encenseur allume l'encens et place sur la grande table basse septante doubles rubans [1] de soie. Les assistantes aux encensements étendent un tapis rouge. Un chef encenseur apporte un verre plein de vin doux; un autre, un verre vide; ils s'avancent ensemble, puis s'arrêtent. Le premier présente le verre plein au Saman qui fait quelques pas en avant, fléchit le genou, et prie trois fois sur le vin. Pendant ce temps on transvase le vin, on joue des instruments de musique, des castagnettes, on bat des mains, on murmure les prières en chœur, trois fois, comme précédemment.

Après la troisième bénédiction du vin, le Saman rend le verre au chef encenseur, puis se prosterne, se relève et joint les mains; le tout deux fois. Après cela, il prend les rubans, prie en soufflant sur la cassolette à encens, et les donne au chef assistant des libations (*amsun*). Celui-ci les passe aux gardes des haras qui les partagent entre les diverses écuries.

[1] *Soriha.*

Puis on pose en ordre, sur un plat, la viande donnée en offrande, on fait entrer les gardes, les préposés des haras, les chefs des équipages et les conducteurs, et on la leur fait manger.

Cela fait, les taigiyas des libations emportent les os et la peau, donnent la peau et la graisse aux préposés des haras; quant aux os, au foie, aux pattes et aux papiers suspendus, le jánggin des oblations les porte en un lieu pur, les brûle et les jette dans le fleuve. On enlève le rideau, on apporte deux cassolettes d'encens, ainsi que celle posée en offrande devant l'esprit de l'ancêtre, et on les met sur le buffet verni, orné de fleurs de diverses couleurs, sur le bord regardant l'est.

Quand on sacrifie aux esprits (*wecekú*), le soir, on dispose le rideau bleu à bord rouge sur le suspensoir et on arrange le bâton aux sonnettes comme il est dit page 90, l. 5 ss. On pose un piédestal verni de couleur bleue avec bord, près du rideau du côté de l'est. Sur le nagan du nord, on met deux grandes tables basses, vernies rouge, et, par-dessus, en oblation, cinq cassolettes à encens, cinq verres de vin doux et neuf plats de gâteaux *tôme;* en outre, devant le Kuhen, un vase haut plein de vin doux. Les taigiyas des libations apportent la table comme au sacrifice du matin.

Le moment venu, comme aux autres sacrifices, on amène et place la victime. Le chef encenseur allume l'encens, les assistantes apportent le siège du Saman devant l'autel et les deux tambours, le Saman met les deux ceintures et prend en main le tambourin, etc. (Voir p. 91, l. 5 ss. à 91, l. 28, et 92, l. 4 à 94, l. 10). Entre lignes 15 et 16, page 93, ajoutez seulement : on place sur la grande table basse trente des rubans doubles de soie. A page 93, fin, ajoutez :

Le Saman prie en soufflant sur l'encens, puis donne les rubans de soie aux chefs des haras qui les partagent entre les diverses écuries. La viande du sacrifice, la peau, la graisse et les pains sont donnés à manger aux gens du haras. Puis on enlève le rideau et, le soir, l'on pose en offrande cinq cassolettes d'encens, sur le buffet, au bord qui regarde le sud.

CHAPITRE VI. — Prières du premier jour du sacrifice offert pour les chevaux.

1. *Prière de conjuration chantée au sacrifice du matin, dans le temple, le premier jour du sacrifice pour les chevaux de selle et autres.*

Fils du ciel! Foucihi! Pousa! Chefs de tribus!
Généraux! Princes ancêtres!

× × (et le reste comme ci-dessus p. 125).

2. *Prière à réciter en versant le vin dans l'oreille des porcs, le matin.*

Fils du ciel! Généraux! Princes!

Recevez ces offrandes que vous fait × × pour lui et pour ses chevaux.

3. *Prière à réciter en offrant la viande, le matin.*

Fils du ciel! Généraux! Princes!

× × (et le reste comme à 1°).

4. *Prière d'invitation et de conjuration récitée par le Saman assis sur le mulan, au sacrifice du soir.*

Invocations (comme à p. 117, 4°).

× × (et le reste comme ci-dessus). × × (comme ci-dessus).

5. *Première prière de conjuration* (jar. jalb.).

O sept Daihôn! Hiancu invisible!

× × (etc.).

6. *Seconde prière de conjuration* (id.).

Esprit Senggu !

× × (etc.).

7. *A la dernière fois.*

Invocations (p. 118, 7°).

× × (et le reste comme précédemment).

8. *Prière récitée à genoux en agitant le tambourin magique.*

Invocation (p. 118. 8°).

× × (et le reste comme ci-dessus).

9. *Prière à réciter en versant le vin dans l'oreille du porc, le soir.*

Invocations (comme ci-dessus 8°).

× × vous prie d'accepter, pour la joie et le bonheur, ces offrandes présentées pour ses chevaux de selle.

10. *Prière récitée en présentant la viande, le soir.*

Invocations (p. 118, 8°).

× × (comme à 1°, ci-dessus).

11. *Prière de conjuration chantée sur la clochette, la première fois.*

Invocations (p. 119, 11°).

12. *Prière de conjuration, la deuxième fois.*

Invocations (p. 119, 12°).

× × (et le reste comme à 1°, ci-dessus).

13. *Troisième prière à chanter bas, en forme de conjuration, sur la sonnette.*

Invocations, etc. (p. 119, 13°).

14. *Quatrième prière de conjuration, en agitant la sonnette.*

Invocations (p. 119, 14°).

× × (comme plus haut 1°, 2°, etc.).

CHAPITRE VII. — RITES ET CÉRÉMONIES DU SECOND JOUR DES SACRIFICES OFFERTS POUR LES CHEVAUX, POUR LES HARAS, LES LIEUX D'ÉLEVAGE ET LES CHEVAUX EN GÉNÉRAL.

Ce sont les mêmes cérémonies qu'au chapitre V. Les différences sont insignifiantes; il nous suffira de les signaler sans répéter le tout.

Les bandes doubles de soie (voir ch. V, p. 143) sont ici bleues; au premier jour elles étaient rouges; et l'on en met quatre-vingts au lieu de soixante-dix. On les partage (p. 145) entre les lieux d'élevage et non entre toutes les écuries.

CHAPITRE VIII. — PRIÈRE A RÉCITER LE SECOND JOUR, POUR LA MULTIPLICATION DES CHEVAUX.

Prière de conjuration chantée au sacrifice du matin.

Fils du ciel! Foucihi! Pousa! Chefs de tribus! Généraux! princes ancêtres!

Un tel, de telle année, vous prie pour la multiplication des chevaux des haras. Que par vous les reins s'élèvent, les crinières s'agitent! que nos coursiers avalent le vent dans leur course, qu'ils s'engraissent en humant le brouillard! Que, mangeant le fourrage, ils soient sains et forts, que, mordant les racines, ils atteignent un grand âge. Qu'ils se multiplient dans les bourgeons et fourmillent dans les racines. Esprits, protégez-les! Génies, secourez-les!

Les autres prières se disent dans le même ordre qu'au chapitre VI en substituant la prière du n° 1, ci-dessus, à celle du chapitre VI, partout où elle doit se dire.

LIVRE V.

LISTE DES OBJETS EMPLOYÉS ET OFFERTS DANS LES SACRIFICES ET OBLATIONS (*WECERE, METERE DE*).

1. *Objets disposés dans le Tangze.*

Dans la salle du sacrifice (*wecere deyen*) :

1 rideau de soie jaune, bordé de soie rouge brochée;

3 vases à parfum en laiton;

2 grandes tables basses, vernies jaune;

1 caisse de bois verni, ornée d'écailles;

1 armoire vernie en bleu pour y déposer les divers instruments;

2 supports de bois vernis rouge pour y pendre les castagnettes;

4 lanternes enveloppées dans une gaze blanche;

32 lanternes enveloppées dans des papiers rouges.

Dans la chapelle :

1 haute table de bois d'anahôn (cèdre) pour les offrandes;

1 vase à encens en laiton;

1 colonne-support en sapin, placée sous la table pour y pendre des papiers-monnaies, haute de 5 pieds;

4 lanternes enveloppées de gaze jaune.

Devant la chapelle :

1 pierre servant à dresser le mai au milieu (du temple);

1 pierre sur laquelle on dresse le mai autour duquel se tiennent les Wang, Beile, Beise et Kong.

Dans la chapelle de l'Esprit Shangsi :

1 haute table d'anahôn pour les oblations;

1 vase à parfum en laiton;

1 colonne-support du mai placée sous la table pour y suspendre des papiers, en sapin, haute de 5 pieds.

2. *Instruments et vases employés dans les sacrifices (wecen).*

1 table basse de cèdre pour bénir le vin dans *la salle du sacrifice;*

2 grandes jattes de porcelaine bleue à fleurs pour le vin;

2 cruches rouges de porcelaine à fleurs pour le vin;

1 grand bassin de porcelaine jaune pour laver *Foucihi;*

2 grandes coupes de porcelaine blanche pour le vin;

1 glaive de fer;

1 guitare et 1 mandoline avec l'étui recouvert de toile jaune;

10 paires de castagnettes de bois à fleurs;

1 table basse de cèdre pour la bénédiction du vin dans *la chapelle;*

2 grandes coupes de porcelaine bleue à fleurs pour le vin;

2 cruches de porcelaine bleu-verdâtre, couverte de dragons de couleurs sombres;

1 grande coupe (*moro*) de porcelaine à fleurs bleues pour y verser le vin dans la chapelle de l'*Esprit Shangsi;*

8 nattes étendues par terre dans la salle *du sacrifice;*

16 nattes pour étendre sur les passages cimentés;

2 coussins de soie jaune pour les génuflexions et prostrations;

1 armoire vernie rouge pour les coussins;

18 tapis de fil de bois à étendre au milieu des passages.

3. *Objets des oblations.*

Le 1er de chaque mois :

Dans le Tangze il faut des gâteaux et du vin, comme dans le Kun-ning-kong, et, en outre :

Le 12 du quatrième mois, quand on lave Foucihi, il faut des gâteaux de feuilles de nunggele et du vin doux.

Aux offrandes pour les chevaux, il faut, la première fois, des gâteaux et du vin doux.

Aux grands sacrifices du printemps et de l'automne, où l'on dresse le mai, il faut des papiers de trois couleurs : blanche, verte et jaune, enfilés et suspendus, 27 feuilles de chaque espèce ; les mêmes papiers en même nombre dans la chapelle et, pour suspendre ces papiers, 5 fils de coton pour chacun.

Le 3 du premier mois, le 1er des autres mois, le 8 du quatrième mois, au premier sacrifice pour les chevaux, il faut 27 feuilles de papiers-monnaies à suspendre dans la chapelle avec 5 fils de coton pour les attacher.

Le 1er de chaque mois :

27 feuilles de papiers à suspendre dans la chapelle de l'esprit Shangsi. Ce sont des papiers de Corée entiers, non coupés en monnaie.

Le 1er de l'an :

3 lanternes de cire blanche, de 5 onces chacune, à allumer dans la chapelle.

Des cordes de 15 pieds pour le grand sacrifice du printemps et de l'automne, 9 bandes de soie, chacune d'une aune et d'espèces différentes, à attacher à ces cordes, une hampe de drapeau (*halbaha moo*) en bois de cèdre, 1 mai de sapin, 1 drapeau (*enduri girdan*) teint en jaune, long de 2 palmes pour suspendre au mai, 3 livres et demie de cordon de chanvre tourné à la main.

Au printemps et à l'automne, 5 livres de teintures pour peindre les cordons, monnaies de papier et étoffes de bannière (*enduri girdan*) (5 pour chaque espèce), 5 livres de semences d'arbre dit oreille de souris (*singgeri shan*), 1 livre d'alun, 7 lanternes de cire blance de 5 onces, 7 lanternes *idem*, 8 onces de miel nécessaire pour laver Foucihi, 8 onces de coton.

Le 26 du douzième mois, quand on invite les esprits et qu'on les expose dans le Tangze; le 1er du premier mois quand on les amène du Tangze au Gurung : 4 lanternes de cire jaune de 5 onces.

4. *Disposition des offrandes au Kun-ning-kong.*

Le matin. — 1 table-buffet rouge à fleurs de diverses couleurs, pour présenter les offrandes aux esprits et les exposer;

1 petit tabernacle recouvert de papier d'or collé, pour exposer Foucihi, et un support;

1 second tabernacle et piédestal de même nature;

3 coussins de soie à fleurs jaunes, bleues et rouges;

3 autres coussins semblables;

1 étui (*sihan*) de bois verni jaune pour y enfermer la tablette de Pousa;

1 étui semblable pour l'image de l'ancêtre domestique;

1 voile de soie jaune pour mettre devant l'autel;

1 voile de 4 aunes en soie jaune pour envelopper le support du tabernacle de Foucihi, le sihan de l'image de Pousa et de celui de l'ancêtre domestique.

Quand on invite les esprits, on emploie quatre feuilles de grand papier de Corée;

2 supports triangulaires recouverts de papier d'or, ornés, à la pointe, d'une tête de dragon;

1 rideau de soie jaune bordé de soie à fleurs rouges;

1 corde de fil tourné, de chanvre jaune, pour tenir le rideau, longue de 5 pieds;

1 sac de toile de Corée pour y mettre les cordons;

1 flèche, longue de 5 pieds, portant une corde de chanvre attachée, avec un étui de soie jaune.

Le soir. — 1 table-buffet vernie bleu, parsemée de fleurs de diverses couleurs, pour les offrandes aux esprits (ou les offrir);

1 caisse vernie rouge pour y placer l'esprit;

1 reposoir bleu, verni;

1 rideau de soie bleue à bord brodé de couleur rouge;

1 corde de chanvre tourné, de couleur jaune, pour attacher le rideau, longue de 5 pieds;

1 reposoir verni bleu, pour placer le siège des esprits mon-

gols auxquels on fait offrande, avec une sorte de matelas (*sishe*) à bords rouges;

1 peau de zibeline saholca.

Le soir. — 1 couverture de soie de 4 aunes pour envelopper les idoles;

7 clochettes, grandes et petites;

1 ruban de cuir jaune et une perche à laquelle on les attache;

1 couple de petites sonnettes de fer;

1 double voile de soie bleue, doublé de soie d'un gris pâle;

1 cordon de soie brute jaune, avec des anneaux de fer;

1 petit siège de couleur bleue avec bord, pour placer la ceinture à sonnettes;

2 grandes armoires à dragons gravés, en bois peint à fleurs, pour y renfermer les vases d'argent;

12 petites armoires;

8 coupes à encens, en argent doré, avec fleurs gravées, pour les offrandes du matin et du soir.

Un grand ordo placé dans l'espace du côté de l'ouest, pour y honorer Foucihi et Pousa, avec un coussin (matelas) [1] jaune à bordure travaillée;

1 pieu (*somo*) de cèdre d'un *da* (5 pieds) avec un vase (*hiyase*) rond du même bois;

1 colonne-support de même bois portant le pieu;

1 pierre pour supporter le pieu;

1 pierre portant un tronc de saule;

1 caisse pour porter les bâtons d'encens, vernie et ornée d'écailles.

[1] *Sishe.*

5. *Vases et instruments employés au sacrifice.*

4 tables grandes et basses, vernies rouge, pour offrir les gâteaux et le vin;

1 table longue et haute, vernie rouge, pour l'offrande de la viande;

1 table longue et basse, vernie rouge, pour la bénédiction du vin;

1 petite table, vernie rouge, pour la prostration du Saman;

2 tables grandes et hautes, vernies rouge, et doublées de zinc, pour l'immolation des porcs;

2 grands vases plats (*oton*) de cèdre doublé d'argent, pour l'offrande de la viande;

1 petit vase plat (*oton*) en bois doublé d'argent, pour recueillir le sang;

1 table basse vernie en rouge pour déposer la soie quand on offre, avec prostration, des objets précieux;

1 coupe (*fila*) de bois vernie rouge, peinte de dragons d'or, pour y déposer des parcelles d'or et d'argent à la même occasion;

1 guitare et 1 mandoline avec leur étui de toile jaune;

1 cordon de 5 pieds de long pour tenir ces étuis;

11 paires de castagnettes de bois peint à fleurs, suspendues en un rang;

1 glaive de fer;

1 couple de bâtons d'argent pour déposer l'encens;

1 siège verni bleu sur lequel le Saman s'assied pendant qu'il bat du tambourin;

1 couteau large, d'argent, pour prendre l'encens;

1 cuiller d'argent servant au même but;

1 ceinture garnie de sonnettes pour le Saman;

1 grande ceinture brochée pour le Saman;

1 tambour avec baguettes de fer;

1 support verni rouge;

1 tambour recouvert de peau de castor avec sa baguette;

1 tambourin avec sa baguette;

1 drap de toile bleue pour envelopper tambour et tambourin;

11 plats (*alikô*) d'argent pour l'oblation des gâteaux;

2 vases d'argent (*taili*) pour la bénédiction du vin;

11 verres d'argent pour la même bénédiction;

20 coupes (*fila*) pour l'offrande des fruits;

1 cruche d'argent (*tampin*) pour y déposer le vin;

5 plats d'argent (*moro*) pour l'oblation de la viande;

5 couples de bâtons de bois noir;

1 entonnoir d'argent pour verser le sang sur les intestins;

13 petits plats d'argent (*alikô*) pour poser les gâteaux;

2 cruches (*angara*) de porcelaine pour l'eau pure, avec reposoir et couvercle;

1 pierre pour broyer les gâteaux dits tôme (pour les poser dessus quand on les broie);

10 piloirs à broyer les gâteaux (*tôku*);

61 plats de laiton pour porter la viande (*alikô*);

1 louche de laiton pour verser le sang sur les intestins;

1 bassin de laiton et fer;

1 louche de cuivre pour distribuer l'eau pure (*mas'a*);

1 cruche de cuivre pour le miel;

10 vases (*malu*) de porcelaine à fleurs bleues pour le vin distillé (au sacrifice);

2 marmites pour bouillir la viande et deux couvercles doublés d'étain;

1 marmite pour cuire les gâteaux;

2 pots d'étain pour la viande des oblations;

2 couvertures d'étoffe brute pour envelopper le rideau;

4 draps de toile jaune pour envelopper les colonnes qui soutiennent le kuhen;

2 draps d'étoffe grossière, blanche, pour couvrir le plat bas (*oton*) où l'on dépose les intestins;

9 draps de toile pour couvrir la terrine (*yalhô*) dans laquelle est la farine;

15 draps de toile pour couvrir les crédences (*fan*) aux gâteaux mudan;

6 draps blancs pour couvrir les plats à viandes;

3 autres pour couvrir les crédences où l'on met les gâteaux;

1 drap jaune pour couvrir la grande table où se pose la viande;

6 autres pour couvrir l'eau chaude dans laquelle sont les entrailles;

3 feuilles de large papier de Corée verni, à étendre à terre;

2 draps couvrant le vase à viandes (*oton*);

1 drap de toile vernie à étendre à terre;

8 draps de soie vernie pour couvrir les gâteaux;

3 draps de toile vernie pour couvrir la sauce;

2 supports vernis jaune pour porter les coupes de vin (*malu*);

9 dévidoirs de bambou, vernis rouge;

8 plats (*yalhô*) servant à laver le riz, porter la farine et la viande;

20 crédences portant les gâteaux mudans;

20 plats bas, grands et petits (*oton*);

2 rideaux bruts jaunes pour fermer les ouvertures des portes;

4 draps de toile jaune pour envelopper les cordes, cordons et papiers sacrificiels;

2 draps de toile jaune à dragons peints pour couvrir les armoires où l'on dépose les gâteaux, etc.;

72 petites pièces de toile de Corée pour purifier (filtrer) le vin et la sauce;

2 louches de fer aminci pour verser la sauce;

4 louches de fer pour verser l'eau pure;

4 plats bas (*oton*) de bois recouvert d'étain, pour y disposer les intestins;

4 coupes (malu) de porcelaine à fleurs bleues, pour le vin;

5 armoires jaunes, vernies, pour y renfermer les gâteaux;

1 tapis rouge à fleurs jaunes, à étendre à terre pendant qu'on se prosterne;

2 dais de soie jaune avec civières-supports portées par 8 hommes;

2 coussins jaunes, de soie à fleurs rouges, pour étendre sur les civières;

Des bonnets de peau ornés de plumes jaunes, des robes de service en soie avec ceintures idem, 48 paires;

4 robes de soie jaune et ceintures, idem;

4 paires de bâtons [1] avec leurs étuis de soie jaune;

1 armoire vernie rouge pour le tapis rouge;

1 armoire;

1 tapis rouge d'un farsi;

4 couvercles d'étain pour couvrir les plats (*moro*) d'argent qui portent les offrandes de viande, de riz et de millet;

2 cuillers d'argent;

2 couples de bâtonnets de bois noir, à trois anneaux d'argent;

1 haute table à offrande vernie rouge;

1 crédence (*fan dere*) de bois, à fleurs, pour couper la viande;

2 crédences (*fan*) de bois vernies rouge;

10 ais de cuisine pour couper la viande (*fanihyan*);

1 marmite de cuivre pour cuire la viande du sacrifice, avec un couvercle de même métal;

1 four de cuivre jaune;

4 crochets pour suspendre le four avec les cordes;

4 crochets pour soutenir la marmite et un bois de support;

2 grands parapluies de papier verni pour se protéger contre la pluie ou la neige;

2 lanternes de fer;

2 tapis de toile blanche pour couvrir la table du sacrifice (*meten*);

3 autres pour couvrir les crédences (*fan*);

4 tapis semblables pour couvrir la viande, le sang et les intestins des offrandes;

1 grande table haute, employée quand on prie pour obtenir fortune, richesse, prospérité;

[1] Des membres du cortège quand on porte les Esprits d'un lieu à un autre.

2 grandes coupes (*moro*) de porcelaine, à fleurs bleues;
9 verres de porcelaine jaune;
20 morceaux de toile brute, blanche, pour essuyer le sol;
1 drap à essuyer, long d'un pied 6 pouces.

6. *Diverses espèces d'offrandes.*

On offre :

Le 3 du 1er mois de l'année, des caise;

Le 1er du 3e et du 9e mois : des gâteaux plats (*tôme*);

Le 8 du 4e mois et le 1er du 5e : des gâteaux aux feuilles de nunggele;

Le 1er du 6e mois : des gâteaux aux feuilles de malanggo (*sésame*);

Le 1er du 7e mois : des gâteaux myeku;

Le 1er du 8e mois : des gâteaux cuits dans l'huile (*giyose*);

En toute occasion : de petits gâteaux (*feshen*);

Pour obtenir la prospérité, on offre des gâteaux *tôme, caruha, dubise, toholiyo,* une carpe, des graines de millet et de riz et du vin doux.

Le 1er du 3e et du 9e mois, on offre du vin distillé.

Le 1er de chaque mois : du vin doux.

En temps ordinaire on offre de l'eau pure. Le 3 du 1er mois et le 1er de chaque mois, on offre des fruits de la saison.

Au sacrifice dit *metere,* on offre du millet et du blé.

Au grand sacrifice où l'on dresse le mai, au *metere,* le deuxième jour, quand on célèbre pour le bien des chevaux, on offre un grand porc; en outre on offre un porc soit à la cérémonie (*wecere*) journalière, soit au sacrifice (*metere*) du 1er du mois.

A l'office journalier on suspend au rideau, deux feuilles de 4 papiers bien purs. On présente 8 vases d'encens. Pendant le sacrifice (*metere*) on attache au pieu (*somo*) une feuille de papier bien pur.

Voir page 45.

7. *Cérémonies et actes du culte.*

a) Diverses espèces de gâteaux [1].

Le premier mois de l'année, quand on offre les *caise,* on prend du millet blanc et du rouge, on les broie fin et mou, on les pétrit et travaille avec soin, puis on les cuit dans l'huile de sésame et on les offre sur un plat.

Au troisième mois, au grand sacrifice, où l'on dresse le mai selon le rite du printemps, on offre des gâteaux tôme et des mudan.

On cuit le millet et le riz secs dans une écaille, on les broie avec une pierre pour les amollir, on cuit des fèves jaunes, on les mêle avec de la farine, on les travaille de manière à les étendre, on mêle encore la pâte de millet à de la farine de sarrazin et on les laisse ainsi toute la nuit. On les étend encore avec la main, on les tourne et retourne, ou bien on les forme en morceaux à angles aigus et on les cuit dans l'huile de sésame, on les pose sur les *tôme* en les séparant un peu; si c'est pour le sacrifice du matin, on en superpose neuf couches et, par-dessus les gâteaux ordinaires, on pose les pâtes travaillées en travers (*mudan*) en forme de pommes de pin, et les mettant sur un plat, on les offre de la sorte.

Si c'est le soir, on en superpose cinq rangs seulement, on met au-dessus une poignée de farine de fèves cuites et on les pose ainsi en offrande sur un plat.

Le cinquième mois, pour faire des gâteaux aux feuilles de nunggele, on lave des millets et les broie en farine, on y met de la farine de fèves et on cuit cette pâte dans les feuilles de *nunggele,* puis on les pose sur le plat.

Le sixième mois, pour faire des gâteaux aux feuilles de sésame, on fait la même chose, en remplaçant les feuilles de nunggele par celles de sésame.

Le septième mois, pour faire les *miyeku,* on broie du riz et

[1] Comp page 43.

du millet cuit, on les mouille, pétrit et mêle parfaitement; puis on met la pâte dans un sac de toile, on l'en fait sortir en pressant et la fait tomber dans une natte d'écorces de bambou posée sur une toile. Étendant alors, par-dessus, de la farine d'*arfa* et l'enveloppant dans un drap, on la met cuire et on en fait des portions que l'on forme en morceaux cassés, on les met ainsi sur un plat et les présente en offrande.

Le huitième mois, pour faire les *giose*, on cuit des grains de millet très légers et croquants, on les broie sur la pierre, on y mêle des fèves, on étend la pâte et on la cuit dans de l'huile de sésame, puis on les présente sur un plat.

Le neuvième mois, on dresse le mai, comme au grand sacrifice de l'automne; on fait tout comme au troisième mois quand on offre les gâteaux *tôme* et *mudan*; seulement on n'emploie pas les fèves cuites en pâte et on pétrit avec de l'huile de sésame. On pose sur les gâteaux une poignée de fèves.

Aux autres mois, quand on offre les *feshen*, on étend la farine de millet en grande quantité sur une natte de bambou, étendant des fèves par-dessous; on en met également par-dessus et l'on cuit ainsi; on en fait dix parts de morceaux carrés et on les présente sur un plat. C'est ce qu'on appelle les *seshe* (*seshembi*).

Le 7 du quatrième mois, on fait des gâteaux aux feuilles de *nunggele* comme au cinquième mois.

Aux offrandes pour demander la prospérité, on fait les gâteaux *tôme*, en les broyant et étendant avec la pierre; on y mêle de la farine de fèves cuites et de riz. Les toholiyo que l'on met en piles se travaillent avec la pâte des tôme.

Pour les *dubise*, on trempe de la farine de millet, on les fait en toholiyo, on y ajoute de la farine de fèves et on cuit le tout.

Les *caruha* se font de pâte de millet trempée, arrangée en toholiyo et cuite dans de l'huile de sésame. Les toholiyos rangés dans un plat se font avec de la farine de millet; on en fait de petits gâteaux toholiyos, on les cuit dans l'huile avec de la farine de fèves délayée dans l'eau, on les mélange bien et les offre ainsi.

b) Du vin.

Pour faire le vin employé dans le grand sacrifice avec mai, du printemps et de l'automne de chaque année, on doit, quarante jours d'avance, placer dans l'espace ouest de l'intérieur (*nagan*) du Kun-ning-kong du côté du sud, le support d'une cruche à trou (*ulenggu sanggu*) pour y mettre le vin, et au-dessous un tuyau de zinc; sous ce tuyau une table (*indehen*) de bois. On pose la cruche sur le tuyau. On doit avoir de la farine de millet trempée et sur laquelle on a versé de l'eau (de manière qu'il ne reste rien d'impur). Quand l'eau est parfaitement pure, on cuit alors cette pâte et, quand elle est refroidie, on en met dans la cruche; on broie en outre de la levure que l'on réduit en poussière; on y mêle alors de l'eau de source bouillante (*yoi cuwan*) et, quand c'est devenu tiède, on en tamise la lie et la pâte dans une écuelle, puis on le fait passer dans la cruche.

On l'y met en ordre avec un bois; sur la cruche on met un couvercle formé de fils de cuivre, et par-dessus un drap de toile, ou un tapis de peau s'il fait froid. Du moment que le vin est déposé dans la cruche, on place au-dessus un glaive pour la tenir fermée. Le huitième jour après cela, on ajoute au liquide, de la même manière, de la pâte de millet refroidie et de la levure; on la travaille avec le bois (*guwafu*) et l'on remet le drap par-dessus. Dix jours après on verse dans la cruche de la farine de millet et du riz cuit et chaud mais sans levure, on la retravaille et recouvre. Quand le vin a ainsi mûri (*baha*), on remplit la cruche d'eau de source, on remêle avec un long bois, et le lendemain on commence à laisser distiller : lorsqu'il est presque entièrement écoulé, comme il reste quelque peu de lie, on ajoute de l'eau de source; on remêle et recommence la distillation; celle-ci étant achevée, on extrait le fond de la lie et l'on emporte la cruche [1].

[1] La distillation du vin finit ici.

La lie se porte au local des offrandes, on broie de la nouvelle avoine, on la mêle à la lie et la fait cuire, on la travaille en morceaux qu'on enveloppe dans des feuilles poussantes ou des tiges de grain, et le tout dans un tapis. On la laisse reposer vingt et un jours, puis on l'en retire.

Quand la levure a pris, on fait un trou au milieu des gâteaux; y passant une corde on les suspend au-dessus du foyer et l'on brûle dessous, chaque jour, 100 livres de bois pour que la fumée leur donne la couleur voulue.

Au sacrifice mensuel le vin doux qu'on y emploie se prépare au local des offrandes (*amsun i boode*). Trois jours auparavant on fait cuire de la farine de millet, on y mêle la levure d'avoine et on met cette pâte dans un vase, on mêle avec le bois guwafu et recouvre d'un drap. Si c'est en hiver, on doit la mettre dans une lieu chaud.

8. *Instruments employés.*

2 écuelles faités d'un morceau massif de bois pour cuire la farine;

6 grilles de bois de *nungele* pour porter les claies (*hida*) sur lesquelles on cuit les gâteaux;

2 entonnoirs pour ajouter de l'eau quand on cuit la farine de riz;

3 draps de toile blanche pour couvrir les écuelles;

3 draps de toile jaune pour couvrir les cruches (*honio*) servant à puiser l'eau de source;

12 draps de grosse toile blanche couvrant les cruches où se dépose l'eau pure;

2 draps de toile blanche pour recouvrir la pâte de millet;

12 draps de toile blanche pour y poser les écuelles (*sekteré feshen*);

20 sacs de grosse toile blanche double pour garder les millets;

4 sacs de toile double de Corée pour tamiser l'eau qui sert à faire les miyekus;

4 draps de toile vernie pour couvrir le couvercle de l'écuelle (*feshen i ukcin*) quand on pétrit les miyeku;

1 tapis (toile) blanche pour couvrir l'écuelle (*feshen*) dans la même opération;

3 draps de gaze épaisse blanche pour couvrir la farine dont on fait les miyekus;

12 pièces de gaze pour tamis;

6 draps de toile de Corée pour couvrir les miyekus;

1 morceau de tapis (*jafu*) noir pour couvrir la levure;

9 vases contenant les millets (*angara*);

2 armoires vernies en bleu contenant les vases;

20 cruches de bois verni rouge contenant l'eau pure;

2 cruches de bois doublé de fer, avec bois pour les porter;

1 cuiller de fer à trous pour prendre la viande cuite;

2 pelles de fer pour cuire les gâteaux;

5 poêles de fer pour rôtir la tête et les pattes;

4 crochets de fer pour suspendre la viande;

3 doubles portes de fer pour le charbon du feu du grand four;

2 étuis doublés de peau de porc avec une pointe de fer pour y mettre les os;

1 grande cruche avec un trou en bas pour distiller le vin, son support et un couvercle fait de fils de cuivre croisés;

1 table de sapin pour y poser les cruches (*anggara*);

1 tuyau d'étain pour recevoir le vin coulant de la cruche;

16 faisceaux de tiges de s'us'a pour faire les hida (nattes de bambou);

15 livres de chanvre pour le même travail;

80 paquets de tiges de handu pour battre l'eau qui couvre la levure;

4 cribles de fer sur lesquels on suspend la viande;

1 platine de fer et deux plateaux de fer;

5 paires de ciseaux;

2 presses de meule;

1 platine de fer;

2 meules de bois;

1 boisseau et une mesure;
1 écrasoir;
1 vase plat (*moro*);
12 cruches (*honio*) pour puiser l'eau de source;
3 tables de sapin pour arranger la viande;
2 *hencehen* (plats) de bois de nunggele pour cuire les gâteaux;
20 tables basses de sapin pour tourner les *mudan;*
4 armoires vernies rouge pour y placer le fil de coton, drapeaux, etc.;
4 grandes corbeilles pour la farine;
4 pilons;
7 corbeilles d'osier de différentes grandeurs;
8 cribles;
4 *fiyoose* (verres à boire en écorce de concombre);
1 pierre pour battre les gâteaux;
8 *satakô* d'osier grands et petits, avec corde;
6 balais;
1 marmite pour cuire la farine de riz;
2 idem pour cuire les fèves.

9. *Objets employés d'après les jours.*

A. Le 3 du 1er mois, à l'oblation des *caise :*
4 setiers de millet blanc pour faire les *caise;*
4 setiers de millet rouge;
1 setier et 5 moro de millet pour distiller le vin doux;
7 setiers de sésame pour en extraire l'huile destinée à cuire les *caise;*
1,300 livres de bois à brûler pour cuire la viande et les gâteaux et distiller le vin;
5 livres de sel blanc pour cuire la viande et saler les intestins déposés dans un plat;
8 plats de fruits de la saison;
4 porcs ordinaires.

B. Le 1er du 2e mois pour l'oblation des pains *eshen;*

4 setiers de millet rouge pour faire les *eshen;*

1 setier 5 moros de millets pour distiller le vin doux;

1,300 livres de bois à brûler pour distiller le vin doux, cuire la viande et les gâteaux;

1 hiyase 2 moros de pois blancs;

5 livres de sel et 18 coupes de fruits comme précédemment;

4 porcs ordinaires.

Le 1er du 3e mois pour l'oblation des *tôme* et le grand sacrifice:

4 hule (120 livres chinoises) de millet rouge pour les gâteaux;

1 hule de millet pour distiller le vin;

1 hule six *sin* de millet pour faire les *mudan;*

2 hule de sarrazin;

2 hule de sésame pour en extraire l'huile et y cuire les mudan;

4 sins de fèves jaunes;

1 hule d'avoine pour en extraire le ferment;

5,000 livres de bois à brûler pour cuire la viande et les gâteaux, étuver les fèves et cuire les *mudan* dans l'huile;

5 livres de sel blanc pour cuire la viande et apprêter les intestins dans le plat;

9 lanternes à bougies jaunes, chacune de 5 yans (onces), pour cuire le riz;

8 lanternes de cire jaune, chacune d'un yan et 5 jiha ($^1/_{10}$ d'once);

20 plats de terre jaune;

18 fila de fruits de la saison;

5 grands porcs.

C. Le 1er du 4e mois à l'oblation des gâteaux *feshen :*

4 sins de pistaches rouges pour les gâteaux;

1 sin 3 moros de pistaches pour distiller le vin doux;

1 hiyase 2 moros de pois blancs;

1,200 livres de bois à brûler pour cuire viande et gâteaux et distiller le vin doux;

5 livres de sel blanc comme précédemment;

18 fila de fruits frais;

4 porcs ordinaires.

1er du 5e mois pour les gâteaux aux feuilles de nunggele :

4 sins de millet rouge, 1 s. 5 m. de millet pour distiller le vin doux, 1 hiyase 2 moros de pois blancs, 10,000 feuilles de nunggele, 10 livres d'huile de sésame, 1,200 livres de bois à brûler pour cuire viande et gâteaux et distiller le vin, 18 filas de fruits frais, 4 porcs, 5 livres de sel comme au mois précédent.

1er du 9e mois pour les gâteaux aux feuilles de sésame :

4 sins de millet rouge pour les gâteaux et le reste comme au mois précédent, mais 10,000 feuilles de sésame au lieu de *nunggele*.

1er du 7e mois pour les gâteaux miyeku :

7 sins de millet pour les gâteaux, 8 sins d'arfa, 1 s. 5 m. de millet pour distiller le vin doux, 1,400 livres de bois à brûler, 5 livres de sel blanc pour l'usage indiqué, 8 filas de fruits frais, 4 porcs.

1er du 8e mois pour les giyose cuits à l'huile :

8 sins de millet pour les gâteaux, 1 s. 5 m. pour le vin, 1 hiyase 2 moros de pois blancs, 8 sins de sésame pour l'huile à cuire les gâteaux, 1,400 livres de bois à brûler pour la viande, les gâteaux, la distillation du vin doux, 5 livres de sel blanc, 8 filas de fruits et 4 porcs comme plus haut.

1er du 9e mois pour l'offrande des gâteaux tôme et le grand sacrifice :

4 hule de millet rouge pour les gâteaux, 1 hule de millet pour le vin, 1 hule 6 sins des mêmes pour faire les mudan;

2 hule de sarrazin;

2 hule de sésame pour l'huile à cuire les mudan;

4 sins de (*isa*);

1 hule d'avoine pour le ferment, 5,000 livres de bois à brûler, 5 livres de sel blanc comme précédemment, neuf bougies de cire jaune, de 5 yan chacune, pour cuire le riz, 8 bougies de cire jaune, de 1 once 5 jiha chacune, 20 plats de terre jaune, 18 filas de fruits et 5 grands porcs.

1er du 10e mois pour l'offrande des gâteaux feshen :

4 sins de millet rouge pour les gâteaux, 1 s. 5 m. de millet pour distiller le vin doux, 1 hiyase 2 m. de pois blancs, 1,200 livres de bois à brûler, 5 livres de sel blanc, 4 porcs ordinaires comme plus haut.

1er du 11e mois pour l'offrande des feshen :

4 sins de millet rouge pour les gâteaux, 1 sin 5 m. pour le vin doux; 1 hiyase 2 m. de pois blancs, 1,200 livres de bois à brûler, 5 livres de sel blanc, 8 filas de fruits et 4 porcs comme plus haut.

1er du 12e mois pour l'offrande des feshen :

Pour les feshen, tout comme au 11e mois. En outre :

Pour le sacrifice metere, 1 porc, 1 moro d'avoine, 5 livres de sel, 3,500 livres de bois à brûler pour cuire la viande et le riz, 1 feuille entière de beau papier blanc.

10. *Sacrifice pour obtenir la prospérité.*

7 sins de millet rouge pour faire les gâteaux;

6 sins de grains de sésame pour en extraire l'huile;

1 hiyase de fèves jaunes, autant de fèves blanches;

1 moro d'avoine et 5 de millet;

2 carpes d'une livre et demie chacune;

4 onces de chanvre;

8 yan de bonnes épices;

1 1/2 livre de fil de chanvre de deux couleurs, vert et jaune, pour faire les cordes et cordons;

Des morceaux de soie, chacun de trois jusuru et de neuf espèces, au bord desquelles on attache les cordons ou dont on fait des drapeaux;

1 juda et 2 jusuru de toile de Corée pour faire des sacs;

2 pièces de grosse toile, longues d'un juda et larges de 5, pour envelopper le bois de saule;

1 bois de saule de 5 pieds;

1,500 livres de bois à brûler pour cuire les gâteaux ordinaires et ceux à l'huile, fondre la graisse, distiller le vin, cuire

les poissons, l'avoine et le riz, les fèves blanches et noires et relaver les pots et instruments.

Le 8 du 4e mois on sacrifie ou on lave Fucihi.

Il faut :

4 sins de millet rouge pour faire les gâteaux aux feuilles de nunggele;

1 hiyase 2 moros de pois blancs;

1 h. 3 m. de millet pour distiller le vin;

10 livres d'huile de sésame;

1000 feuilles de nunggele;

200 livres de bois à brûler pour cuire les gâteaux et distiller le vin;

4 sins de millet rouge pour faire les feshen à offrir comme d'ordinaire;

1 m. 2 oholiyo (poignée) de farine;

1 h. de pois blancs;

5 o. de fèves jaunes;

1,500 livres de bois à brûler pour la viande et les gâteaux;

5 livres de sel blanc pour la viande cuite et les intestins;

4 porcs ordinaires.

11. *Dispositions des objets nécessaires à la salle du sacrifice aux cérémonies pour les chevaux.*

1 table-buffet vernie rouge à fleurs de diverses couleurs;

La petite chapelle pour exposer Fucihi et son piédestal;

3 coussins de soie à fleurs bleues, jaunes et rouges;

1 rideau de soie jaune, avec bord broché rouge;

1 cordon de fil tourné de couleur jaune pour tenir le rideau;

1 grande chapelle vernie rouge placée à l'ouest sous le toit.

Le soir. — 1 table-buffet vernie bleu, à fleurs de différentes couleurs, pour exposer les (images des) esprits;

1 armoire vernie bleu;

1 rideau de soie bleue à bord rouge;

1 piédestal verni bleu avec bord pour exposer les gobelins mongols avec un coussin bordé de rouge;

1 courroie jaune portant 7 sonnettes grandes et petites avec le poteau auquel la courroie les attache;

1 couple de petites ceintures à sonnettes de fer;

2 écrans de couleur bleue pour les invocations [1];

1 petite table, avec bord, vernie en bleu pour placer les sonnettes;

8 cassolettes à parfums, en laiton.

12. *Vases et instruments du sacrifice.*

4 grandes tables basses, vernies rouge pour offrir les gâteaux;

1 longue table haute, vernie rouge, pour la bénédiction du vin;

1 petite table basse pour les prostrations du Saman;

2 hautes tables couvertes de zinc et vernies rouge pour immoler le porc;

2 grands *oton* doublés de zinc pour offrir la viande, et 2 petits idem pour recueillir le sang;

1 mandoline avec sa garde de toile jaune;

1 guitare, idem.

5 paires de castagnettes;

1 glaive de fer;

1 siège verni bleu pour asseoir le Saman pendant qu'il bat du tambourin;

1 lame de cuivre jaune pour prendre l'encens;

1 cuiller de cuivre;

1 paire de bâtonnets de laiton;

La grande ceinture du Saman;

1 tambour sur fer, avec son support verni rouge et les baguettes;

1 tambourin couvert de peau de castor, avec baguette;

9 grands plats (*alikô*) de porcelaine à fleurs bleues pour offrir les gâteaux;

5 tasses idem pour offrir le vin;

5 moros idem pour les viandes;

[1] Pour cacher les esprits.

5 paires de bâtonnets de bois noir;
60 plats de cuivre jaune pour poser la viande;
2 cruches à eau;
1 presse pour broyer les gâteaux;
2 grandes marmites pour cuire la viande et 1 autre pour les gâteaux;
4 petites crédences (*fanihiyan*);
1 tapis pour les prostrations du Saman.

13. *Objets employés pour les offrandes.*

9 plats (*alikô*) de gâteaux tôme;
2 hauts vases (*malu*) de vin doux;
4 grands porcs;
8 fila à bois d'encens;
2 feuilles de beau papier coupé en monnaies pour suspendre au rideau;
1,750 doubles banderolles de soie de trois espèces.

14. *Matière des offrandes.*

1 hule 5 sins de millet rouge pour faire la pâte et 2 sins de millet pour distiller le vin doux;
7 sins de millet pour les mudans;
8 sins de sarrazin;
1 sin de fèves jaunes;
1 hule de sésame pour extraire l'huile à cuire les mudans;
3,280 livres de bois à brûler pour brûler la viande, cuire les gâteaux, les fèves et distiller le vin;
10 bougies de cire jaune d'une once et 5 jiha;
10 livres de sel blanc pour la viande et les entrailles;
12 terrines de terre jaune pour cuire la farine.

Ont dirigé la composition du Rituel mandchou :

Le prince Yun-Tao, frère de l'empereur, membre du tribunal des mandarins, commandant de la bannière jaune à franges, président du tribunal du palais, maître des cérémonies de la cour, signalé six fois pour ses mérites;

Le prince Yun-Lou, frère de l'empereur, membre du tribunal des mandarins, commandant de la bannière jaune unie, membre de la cour du palais, signalé trois fois;

Le prince Hung-tcheou, fils de l'empereur, ministre grand protecteur, membre du tribunal de la cour, membre du conseil d'État, commandant de la garde du palais, gouverneur de la résidence impériale;

Le Kong Fu-heng, avancé de grade trois fois pour ses mérites militaires, décoré des titres de « fidèle et brave »;

Le mandarin Lai-Pao, attaché au palais, ministre gouverneur du prince impérial, membre du conseil d'État, commandant de la garde du palais, président du tribunal des censeurs;

Le mandarin Hai-Wang Taitze Shao-pao (id.), président de la cour des rites, membre du tribunal Hupu;

Le mandarin San-k'e, membre du conseil d'État, président de la cour des travaux publics et des magasins impériaux;

Le mandarin A-taï, inspecteur des jardins impériaux, des camps et parcs d'artillerie de l'armée mandchoue, officier de la garde impériale, commandant de gôsa, chef de l'élite de l'aile droite, signalé pour ses mérites militaires.

L'ont rédigé :

Le mandarin Kuan-tchou, directeur des magasins publics, signalé quatorze fois pour sa belle conduite;

Le mandarin Sele, membre de la cour judiciaire, signalé sept fois;

Le mandarin Cara, colonel, membre de la cour des rites, signalé huit fois;

Le mandarin Ling-s'an, ministre de l'empereur, mentionné dix fois;

Le mandarin Lio-Shi, directeur des offrandes sacrificielles.

L'ont écrit :

Le mandarin Boo-s'an, colonel, directeur général des magasins impériaux, signalé quinze fois, promu deux fois;

Le mandarin Sheng-Kuan-Pao, intendant du palais.

A exécuté les dessins :

Le mandarin Pao-Ke, assesseur de la cour des écritures, signalé trois fois.

Ont mis au net :

Le mandarin Yong-tai, secrétaire en chef de la cour des rites, promu une fois;

Le mandarin I-Ting-Pao, secrétaire en chef;

Le mandarin Yong-Pao, trésorier de trois bannières, président du tribunal des chefs de localités (*tokso*), colonel, promu sept fois, signalé dix-sept fois;

Le mandarin Yong-Jong, trésorier de trois bannières, assesseur du tribunal des chefs de localités, colonel, promu une fois, signalé quatre fois;

Le mandarin Yong-tai, inspecteur de magasins;

Le mandarin Sengge, directeur des magasins d'argent, promu une fois, signalé cinq fois;

Le mandarin Li-Pao, inspecteur, promu une fois;

Le mandarin Yao-Wen-Piu, inspecteur, promu deux fois;

Le mandarin Hôsitai, chef de magasin;

Le mandarin K'eu-Yong-In, chef de magasin.

TROISIÈME PARTIE.

QUELQUES MOTS SUR LA RELIGION MONGOLE.

Jetons, en terminant, un coup d'œil sur une question qui se rattache étroitement à celle qui nous a occupé jusqu'ici. Je veux parler de la religion propre aux tribus mongoles.

La religion nationale des Mongols, le culte qu'ils pratiquaient avant d'avoir subi l'influence du boudhisme, de la Chine et du Tibet, est une de celles qui a été exposée des manières les plus diverses, les plus contradictoires même, et cela non point par des touristes ou des écrivains de second ordre, mais par des spécialistes qui se sont occupés expressément de cette question. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter les très doctes ouvrages dont nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs les passages les plus importants.

Voici d'abord ce qu'en dit un savant, qui a fait du Mongol une étude spéciale, et qui en a donné à l'Europe les premiers monuments de quelque importance. M. J.-G. Schmidt [1] a écrit un ouvrage justement estimé, ayant pour titre et pour objet : *Recherches relatives à l'ancienne histoire de la civilisation religieuse, politique et littéraire des peuples de l'Asie centrale, principalement des Mongols et des Tibétains.* Les renseignements qu'il nous donne sur la religion nationale des Mongols forment, réunis, le tableau suivant :

« Les Mongols honorent trente-trois esprits ou divinités qui

[1] *Forschungen im Gebiete der älteren religiösen, politischen und literarischen Bildungsgeschichte der Völker Mittel-Asiens, vorzüglich der Mongolen und Tibeten.* Saint-Pétersbourg, 1824. In-8°.

habitent un mont élevé ; à ce mont, par imitation de l'Inde, ils ont donné le nom de *Sumer* (le *Sumeru* des Indous). A leur tête est un esprit plus élevé que les autres qu'ils appellent *Hormuzda* (du nom emprunté du dieu persan *Ahura Mazda*, en persan moyen *Hormazd* et *Hormuzd*). Hormuzda est le grand esprit protecteur de la terre ; les rois sont ses fils et des émanations de sa personne.

Mais tous ces esprits sont soumis à *Ortcilang* [1], parce qu'ils appartiennent au système du monde que celui-ci gouverne et représente. En outre, au-dessus d'Hormuzda, les Mongols ont un Tegri supérieur appelé *Esün Tegri* [2], qui correspond à peu près au Brahma indou, plus quatre *tegris* mahârâjas [3], exécuteurs des ordres d'Hormuzda. Ces trente-quatre génies luttent contre les *Assuri*, qui habitent des gorges profondes et ténébreuses au pied du Sumer, et selon que la victoire appartient aux bons ou aux mauvais esprits, le bien, la vertu triomphent ou succombent [4]. »

Voilà une voix. Écoutons maintenant M. B. Bergmann, auteur d'un livre sur les Mongols, des *Nomadische Streifen* :

« D'abord, au-dessus de tout, les Mongols placent trois êtres divins, trois *sublimes honorables* qui, toutefois, ne font pas « trinité » et qu'ils appellent : *Dedu, Gurban, Erdeni*, « les trois joyaux ».

» Leur système cosmogonique est ainsi conçu : Avant toutes choses, il existait au ciel des êtres divins, *Tengheri*, parmi lesquels les uns étaient plus puissants que les autres. Un de ces êtres nommé *Dewong-Kharra* forma un monde tiré du chaos. Avant cette création, le chaos avait duré un temps immense. Un vent se mit à souffler (excité probablement par Dewong-Kharra) et forma des éléments du chaos une masse

[1] Ce mot désigne le monde terrestre avec les diverses régions où les âmes renaissent selon le principe de la métempsychose.

[2] *Esrun*. Voir l'explication plus loin.

[3] Terme sanscrit signifiant « grand roi ».

[4] J. Schmidt, *op. cit.*, pp. 146-149.

immense, profonde de 13,000,000 de werstes et longue de 80,000 environ. Une foule de nuages d'or s'amoncelèrent et se changèrent en une pluie qui forma la mer. Sur la surface de cette mer, un nouveau souffle de vent produisit une écume de 2,500,000 werstes et cette écume, en s'épaississant, produisit le monde entier. Et d'abord des tempêtes réunirent la masse qui compose le mont Sumer, lequel est entouré d'eaux, et ces eaux supportent de nombreuses îles.

» La plus grande paix régnait parmi les Tegris, mais l'insurrection et l'esprit d'insubordination vinrent un jour s'implanter en eux, en sorte qu'une partie des Esuri Tengheri furent changés en Asuri Tengheri.

» Les hommes, parfaits à l'origine, perdirent peu à peu leurs qualités. D'abord ils n'avaient besoin d'aucun astre qui les éclairât; le dépérissement de leurs vertus les plongea dans l'obscurité. Alors quatre Tengheris bienfaisants, *Bisné*, *Mandi*, *Abla* et *Lushan*, eurent pitié d'eux et, prenant le mont Sumer, ils barattèrent la mer jusqu'à ce que le soleil et la lune en sortissent.

» Le monde continue et continuera à décroître sans s'arrêter sur cette pente fatale; les hommes deviendront des pygmées jusqu'à ce que des épées, tombées du ciel, fassent périr toute la race humaine. Après quoi, une pluie bienfaisante fera tout revivre [1]. »

De son côté, Marco Paulo, qui a visité et étudié la Mongolie vers la fin du XIIIe siècle, dit au chapitre LVIII de ses voyages :

« Ils ont un dieu à eux qu'ils appellent *Natigai;* ils disent que c'est un dieu terrestre qui garde leurs enfants, leurs bestiaux et leurs demeures. Ils lui témoignent un grand respect et lui font de grands honneurs; chacun le tient chez lui. Ils le font en feutre et en drap et le renferment dans leurs armoires. A ce dieu, ils font une femme et des enfants en étoffe, ils posent sa femme à son côté gauche et ses enfants par devant.

[1] Voir Norris, *Exposé des principaux dogmes tibétains-mongols.* Extrait de l'ouvrage de B. Bergmann, pp. 5-14.

C'est surtout quand ils se mettent à manger qu'ils lui prodiguent des marques d'honneur. Ils prennent de la graisse pour oindre la bouche de ce dieu, de son épouse et de sa progéniture, puis de la soupe, qu'ils jettent au delà de la porte du lieu où ce dieu est placé; ils disent alors qu'il a eu sa part ainsi que sa famille [1]. »

Consultons maintenant le savant historien des Mongols, M. le baron d'Ohsson; voici ce qu'il nous apprendra et ce qu'il a puisé lui-même chez les principaux historiens musulmans :

« La croyance et les pratiques superstitieuses de ces peuples avaient la plus grande conformité avec celles des autres nations nomades ou sauvages de l'Asie septentrionale. Ils reconnaissaient un être suprême qu'ils désignaient, ainsi que le ciel, sous le nom de *Tengri*. Ils adoraient le soleil et la lune, les montagnes, les fleuves et les éléments. Ils sortaient de leurs huttes pour rendre hommage à l'astre du jour par des génuflexions, qu'ils faisaient tournés vers le midi; et ils épanchaient une partie de leurs boissons en l'honneur des corps célestes et des éléments.

» Leurs divinités étaient représentées par de petites figures de bois ou de feutre nommés *onggon* qu'ils suspendaient à leurs huttes; ils s'inclinaient devant ces idoles et leur offraient les prémices de leurs repas, en leur frottant la bouche avec de la viande et du lait. Ils avaient une foule d'idées superstitieuses, et la mort n'était, selon eux, que le passage à un autre monde, où l'on vivait de même que dans celui-ci. Ils attribuaient leurs maux à l'influence d'esprits malins, qu'ils tâchaient de fléchir soit par des offrandes, soit par l'entremise des *Cames* [2], ministres de leur culte grossier, qui étaient à la fois magiciens, interprète des songes, augures, aruspices, astrologues et médecins. Ils les évoquaient par des mots magiques au son du tambourin, s'exaltaient par degrés, éprouvaient de violents transports et

[1] *I viaggi di Marco Polo, secondo la lezione del cod. magliabechiano più antica*, per cura di A. Bartoli. Firenze, 1863, F. Lemonnier, p. 82.

[2] *Kames* ou *Kami*. Ce sont les Samans de la Mandchourie.

lorsqu'ils étaient animés par le démon, ils rendaient leurs oracles en faisant des gambades et d'horribles contorsions. On les consultait dans tous les cas de la vie, et ils savaient toujours mettre à couvert l'infaillibilité de leur science [1]. » Et plus loin, en parlant de Tchinghiz-khan, l'auteur ajoute :

« Il croyait à un être suprême, mais il adorait le soleil et suivait les pratiques grossières du chamanisme [2]. »

Ainsi parle d'Ohsson. Mosheim de son côté affirme, d'après le témoignage d'auteurs mahométans, que Genghiz-khan croyait à l'existence d'un dieu unique, *neque idola unquam coluit* [3].

D'après MM. Pallas et Gmelin [4], voyageurs russes, les Mongols, tout en reconnaissant un Dieu suprême, s'en occupent moins que de dieux secondaires bons et méchants qui se mêlent aux choses de ce monde, et sont craints beaucoup plus que le souverain seigneur de toutes choses. Chaque horde à ses divinités favorites; chaque famille se fait ses idoles de chiffons sous sa tente, leur adresse des prières et leur fait des offrandes et des sacrifices le matin et le soir et surtout à la nuit.

On le voit, cela devient une vraie mosaïque malgré certaines analogies; et l'on pourrait facilement en multiplier les fragments. A quoi cela tient-il, et comment expliquer ces disparates?

Ce fait, qui paraît assez extraordinaire à première vue, s'explique assez aisément quand on étudie les différentes relations dont nous venons de donner un spécimen. Ces différences viennent principalement de ce que les sources où les renseignements ont été puisés, n'appartiennent ni à la même époque, ni à la même contrée. La Mongolie a été comme un sol banal sur lequel ont passé différents courants religieux : brahmanisme, bouddhisme, lamaïsme, croyances chinoises, tout cela

[1] *Histoire des Mongols depuis Tchinguiz-khan jusqu'à Tamerlan*, par le baron C. d'Ohsson. 4 vol. in-8°, t. I, pp. 16 et 17.

[2] *Ibid.*, p. 412.

[3] *Historia Tartarorum ecclesiastica*, p. 38.

[4] P. Pallas, *Sammlungen historischer Nachrichten über die mongolischen Völkerschaften*. Saint-Pétersbourg, 1776; 2 vol. in-4°.

s'y est répandu et y a exercé plus ou moins d'influence. Les trente-trois tengris sont de provenance tibetaine, influencée par l'Inde ; le Sumer, l'Esrun [1] Tengri, les quatre mahârâjas Tengris, les Assuri, sont d'origine brahmanique.

Les croyances exposées par Bergman sont le produit du bouddhisme; les trois joyaux ne sont pas autre chose que la triade bouddhique : Bouddha, la loi, l'église, etc.

Plusieurs voyageurs et historiens parlent des idoles de feutres que se font les Mongols et qu'ils adorent; cela semblerait irréfragable même pour une époque très ancienne. Mais il est à remarquer que tous ces auteurs n'ont connu la Mongolie qu'après l'introduction du bouddhisme, et, d'un autre côté, nous trouvons dans un auteur contemporain et commensal des premiers souverains mongols un témoignage digne de toute attention. Vartan, le prêtre arménien, qui vint auprès de Houlagou pour intercéder en faveur des chrétiens, rapporte ceci : « Houlagou fut séduit par les astrologues et les prêtres d'idoles appelées Sâkyamouni et Maidari. Houlagou avait confiance en leurs oracles, et c'étaient eux qui décidaient de la guerre ou de la paix, des combats ou de l'attente; ils lui promettaient longue vie ici-bas et après cela une seconde vie dans un corps plus beau. Ils lui persuadaient d'élever des temples à leurs idoles et y allaient prier. Ils faisaient parler des idoles de feutre et lui prédisaient ce qu'ils voulaient [2]. » L'historien arménien Guiragos, né vers l'an 1200, rapporte également que les magiciens tartares, sectateurs de Sâkyamouni et de Mâitreya [3] faisaient parler des idoles de feutres et qu'ils abusèrent Houlagou en lui promettant l'immortalité [4]. Aussi ce prince les honorait au-dessus de tout et s'était abandonné sans réserve à leur volonté. Et peu auparavant l'historien avait dit : « Les Mongols ne pro-

[1] L'*içvara*, Brahma?

[2] *Journal asiatique*, 1858, p. 507.

[3] Ce sont bien les prêtres bouddhistes, car l'historien dit qu'ils ont la tête rasée et portent des vêtements jaunes.

[4] *Journal asiatique*, 1860, p. 306.

fessaient aucun culte, ne connaissaient aucune cérémonie religieuse; cependant ils avaient le nom de Dieu à la bouche dans toutes les occasions, et répétaient que Dieu avait pris le ciel en partage et abandonné la terre au Khakan [1]. »

Parmi ces renseignements contradictoires, il me semble bien difficile de ne point choisir ceux qui nous viennent de gens qui vivaient à l'époque précise où nous recherchons l'état religieux des Mongols, qui ont vécu au milieu d'eux, soumis à leur puissance, plutôt que le témoignage d'auteurs plus récents ou de simples voyageurs passagers. Il me paraît donc plausible d'attribuer l'introduction de ces idoles de feutre et de loques aux prédicants des saints bouddhistes, comme le fait Vartan sans aucune hésitation. Il est possible aussi que ces idoles étaient reçues dans certaines contrées du centre ou du nord de l'Asie sans être bien acclimatées chez les Mongols. C'est du moins ce qui résulte de l'étude des sources tartares qui confirment complètement les dires des historiens arméniens. Nous avons examiné dans ce but l'histoire de l'empire mongol écrite d'après ses annales, le Tai Yuen-i Suduri-bithe, et l'histoire des Mongols écrite par le prince mongol Ssanan-Setsen.

Celui qui a parcouru le premier ouvrage aura facilement constaté que les annalistes de la dynastie de Tchingiz-khan ne font aucune mention de pratiques du culte, de prières, offrandes ou sacrifices; qu'à peine y rencontre-t-on quelque pensée religieuse. Tout au commencement, la croyance aux esprits s'y manifeste par la légende d'Alan-goa engendrant le fondateur de la dynastie des Khakan après l'apparition d'un esprit lumineux. Un peu plus loin il trouvera ces paroles de Temujin (*Genghis-khan*) apprenant l'arrivée de Borji dans un moment de détresse : « Je vois bien que le ciel me protège d'une manière spéciale ». La même pensée est répétée plusieurs fois par Houbilaï-khan.

Par contre, dans l'histoire de l'empire de Kin, la mention d'actes du culte est assez fréquente, ce qui rend la différence

[1] *Journal asiatique*, 1860, p. 249.

très remarquable et le silence des annalistes mongols très significatif. On ne pourrait objecter que Tchingiz-khan ayant pratiqué une tolérance religieuse complète et voulu mettre toutes les croyances sur le même pied, a évité les pratiques d'un culte spécial, car ce système n'a pu être auguré qu'après la soumission des tribus mongoles et ses premières conquêtes extérieures. Et si les tribus qu'il gouvernait et cherchait à conquérir eussent été religieuses, superstitieuses, Tchingiz-khan était trop politique pour braver leurs sentiments en affectant l'indifférence complète et l'absence de préoccupations religieuses.

Ceci nous est confirmé par le texte même des ordonnances ou du code du grand conquérant mongol. Son recueil de lois commence en effet par ces mots : « On adorera un seul Dieu, créateur et maître absolu du ciel et de la terre, qui donne vie et mort et tous les biens, qui a sur tout un pouvoir absolu [1] », et malgré cela le code ne contient aucune allusion à aucun culte. Si même le législateur tartare eût voulu éviter de froisser des convictions quelconques, il pouvait, tout en poursuivant ce but, recommander les pratiques religieuses en général ; il n'eût été que mieux vu des chrétiens, comme des musulmans et des bouddhistes, et même de ses propres sujets, s'ils eussent eu quelque sentiment religieux.

Le même esprit se manifeste dans toutes les relations, tant des historiens arabo-persans que des auteurs arméniens contemporains, dont il a été parlé plus haut. « Dieu sait ce qu'il fait », écrivait Houlagou au khalif de Bagdad [2]. « Dieu t'a-t-il prescrit de m'injurier », lui dit-il lorsqu'il fut amené captif devant lui [3]. De même Tchingis-khan avertit son épouse Abika

[1] Petit de la Croix, *Histoire de Genghis-khan*, l. I, chap. VI; L. Langlès, *Institutions politiques et militaires de Tamerlan*, p. 396. Paris, 1787. Cfr. *Journal asiatique*, 1842, t. XIII, pp. 93-103. Extrait de Mirkhond : le premier décret n'y est point mentionné; mais Mirkhond dit que Tchingis-khan favorisa les saints et les sages parce qu'il savait que cela plaisait à Dieu. (Voir p. 96.)

[2] *Journal asiatique*, 1858, p. 489.

[3] *Ibid.*, p. 490.

qu'un songe effrayant l'avait troublé toute la nuit et que « Dieu lui ordonnait de se séparer d'elle ».

Et ce n'étaient pas seulement les Khakans qui parlaient de la sorte. Baiju-noyan, par exemple, général mongol appartenant à la tribu Yissute, disait dans la lettre adressée au Pape : « Si tu n'obéis pas au commandement de Dieu et de celui qui domine sur la terre, nous ne savons ce qui en adviendra; Dieu seul le sait. » Le sceau des khans portait : « Dieu seul au ciel et le khan sur la terre [1]. »

Autre trait des plus significatifs : le roi d'Arménie, Haithom, devisant avec les Vartabeds arméniens venus en mission auprès de Batou, leur expliquait que « dans certains pays au delà de la Mongolie il y a des contrées idolâtres dont les habitants adorent des statues d'argile appelées Sâkyamuni, qu'ils disent être un dieu, et un autre dieu appelé Mâitreya qui a aussi ses statues; qu'ils ont toute une race de prêtres rasés, à manteaux jaunes, pratiquant l'abstinence, etc. »

Si les populations mongoles au milieu desquels ils se trouvaient eussent été également idolâtres, Haithom ne leur eût point expliqué cela comme un fait plus ou moins extraordinaire.

Tout ceci nous est confirmé par le témoignage indirect de Ssanang-Ssetsen, l'historien national de l'empire mongol. Pas plus que les autres écrivains orientaux il ne donne à soupçonner l'existence d'idoles chez les Mongols avant l'introduction et la propagation du bouddhisme.

La foi primitive de Temoujin (*Genghis-khan*), alors encore chef d'une petite tribu, s'y révèle clairement. En 1189, le nouveau souverain plante au bord de l'Onon le drapeau de son esprit protecteur. Peu après le général *Ssubegetai Baghatur* marchant contre Khassar Esen révolté, dit : « Si nous réussissons dans notre entreprise, l'esprit protecteur de notre chef est le seul qui le sache [2]. »

[1] D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. I, p. 418; t. II, pp. 230, 235 et 236.

[2] *Geschichte der Ost-Mongolen*, etc. Verfasst von Ssanang-Ssetzen. Texte original et traduction de J.-J. Schmidt. In-4°. St-Pétersbourg, 1829, pp. 70-73.

La croyance au *Tegri* suprême, Dieu unique et souverain maître, se montre en une foule d'endroits; des nombreux Tegris dont parle J.-G. Schmidt, il n'est nulle part question. Tchingiz-khan appelle le Tegri son père, l'éternel, et les Khakans suivants imitent son exemple. Tegri mon père! sois mon témoin... Ainsi Tchingiz-khan terminait une objurgation à Shidurgho-Khakan... « Tegri, mon père! tu décideras de cela », dit Aroktai [1]. « Tegri suprême, éternel! sache cela [2] », s'écrie Molikhai-Ong. Ajoutons encore que, dans leurs formules de serment, n'apparaît aucune trace d'invocation d'idoles ou de génies.

Il serait bien étonnant que les Mongols des tribus primitives eussent été largement adonnés au culte des idoles, sans que leurs annales en portassent aucun vestige.

Ce n'est point qu'il ne régnât parmi eux aucune superstition. Le contraire est même certain; les historiens sur lesquels nous nous sommes appuyés jusqu'ici leur en attribuent une bonne part, et parmi ces superstitions nous en reconnaîtrons plus d'une que nous avons déjà trouvée chez les Mandchous.

Les Mongols croyaient, dit d'Ohsson, d'après plusieurs auteurs arabes, qu'une foule de choses indifférentes en elles-mêmes portaient malheur ou attiraient le tonnerre. Les lois de Tchingiz-khan consacraient la défense d'uriner dans l'eau ou sur des cendres, d'enjamber le feu, une table; de plonger la main dans l'eau courante et d'y puiser autrement qu'avec un vase, de laver ses vêtements [3]. « Les femmes mongoles, dit Rubruquis (moine franciscain envoyé par Louis IX, roi de France, à la cour mongole en 1253), ne lavent jamais leurs hardes, disant que Dieu se courrouce et envoie des tonnerres quand on les suspend au soleil pour les sécher [4] ». Jean du Plan-Carpin (autre religieux envoyé en mission près de Batou)

[1] *Op. cit.*, pp. 146 et 147.

[2] *Tekerin tegri mongke ci meti*, p. 172 (*Op. cit.*).

[3] D'Ohsson, t. I, p. 409.

[4] *Voyage en Tartarie*, chap. IX.

affirme que les Tartares se gardent de toucher le feu avec un couteau, de frapper des coups de hache près du feu; puis il ajoute : « qu'ils avaient beaucoup d'autres superstitions de ce genre qui provenaient peut-être de la crainte d'offenser les éléments [1]. »

L'historien arménien Guiragos ajoute à ceci que les femmes des Tartares sont aussi sorcières et jettent des charmes sur tout, et qu'elles prennent leurs décisions d'après les oracles de leurs magiciens [2]. Ils croient, dit-il en outre, qu'un démon entre dans le corps des défunts et leur fait entendre mille billevesées; ce qui rappelle parfaitement le *buceli* des Mandchous. Ils écorchent le cheval du défunt qu'ils veulent honorer et arrangent, recousent sa peau comme s'il était encore entier, puis la suspendent à un arbre ou à un endroit élevé [3]. Nous avons vu un usage tout semblable en Mandchourie. J. du Plan-Carpin ajoute encore dans la relation de son voyage que les Mongols n'osent point laisser tomber du lait, un breuvage ou un aliment quelconque par terre; qu'ils n'ont point d'idée d'une rétribution dans l'autre vie, d'aucun châtiment des fautes (*damnatione perpetua*), mais qu'ils croient qu'après la mort ils entreront dans un autre monde où ils auront de nombreux troupeaux, boiront et mangeront à souhait. Ils fléchissent le genou devant la lune et se purifient en passant au-dessus d'une corde ou entre deux feux, etc. [4]. Fait très remarquable : l'envoyé du Saint-Siège qui a fait un chapitre exprès des superstitions des Mongols, ne signale chez eux aucune trace d'idolâtrie.

Si maintenant nous réunissons et comparons ces renseignements si divers, si nous nous rappelons les origines différentes de ces croyances presque contradictoires qu'on a attribuées aux Mongols, il me sera permis d'affirmer que la religion nationale des Mongols était très simple, plus simple encore que

[1] Vincentii Burgundi, *Speculum historiale*, l. XXXI, cap. VII.
[2] Ceci se rapporte sans doute aux Samanes.
[3] *Journal asiatique*, 1838, pp. 250 et 251.
[4] Vinc. Burgundi, *Speculi majoris*, t. IV, l. XXXI, cap. VII.

celle des Mandchous, bien qu'elle eût avec celle-ci de grandes analogies. Les Mongols croyaient à un être suprême, intelligent et personnel, dans ce sens qu'il avait une activité propre dirigée par une intelligence, quand bien même ils l'eussent parfois confondu dans le langage avec le ciel. Ils croyaient aussi à des esprits inférieurs au premier, les uns bons, les autres malveillants, mais ils ne se pensaient pas tenus de les honorer d'un culte, si ce n'est quand ils avaient quelque bien à en espérer ou quelque mal à redouter; encore ce culte ne consistait-il guère qu'en manœuvres de sorcelleries et en prières. Ils avaient, du reste, diverses superstitions qui leur faisaient interdire certains actes; mais ils n'usaient point d'idoles. En Mandchourie, les idoles étaient également inconnues; la seule qui y fût en usage était celle de Boudha. Or, on sait que les Chinois apprirent à connaître l'existence du bouddhisme par la nouvelle apportée de l'Inde qu'une statue d'or de Sâkyamuni, élevée près des frontières de l'empire du Milieu, y opérait des prodiges, et de plus que les Chinois apprirent des bouddhistes l'usage des idoles, qui se développa si fortement parmi eux.

Il est donc éminemment probable que le culte des Magots vint chez les Mongols d'au delà leurs frontières et ne prit point naissance au milieu d'eux.

Je ne veux pas trop insister sur des points qui ne présentent pas une complète certitude, et je me borne à signaler en terminant l'utilité que présentent les relations des historiens arméniens et chinois pour l'éclaircissement d'une question restée obscure jusqu'ici : les raisons qui déterminèrent les Khakans mongols à se donner avec leurs peuples aux prédicants du bouddhisme. On a pu voir que les bonzes et les lamas qui se répandirent en Mongolie s'attachèrent à flatter ces fiers souverains qui se disaient les fils de Dieu et prétendaient soumettre la terre entière à leur puissance. Les *touins* [1] leur promettaient l'immortalité, une seconde vie pleine de gloire et de félicité; ils leur annonçaient triomphes sur triomphes et ne

[1] Nom donné aux bonzes mongols.

leur ménageaient aucune adulation, aucune ruse de leur art.

Les envoyés du pape, au contraire, venaient les reprendre de leurs crimes et les engager à se soumettre à son autorité spirituelle. Les fiers descendants de Tchingis-khan ne pouvaient écouter ce langage. Parmi ces superbes conquérants, il y en eut, tel que Houlagou, qui se montrèrent disposés en faveur des chrétiens, mais cette bienveillance n'alla jamais jusqu'à courber devant le pontife le front du potentat qui voulait faire courber toutes les têtes devant lui. Le khalife du prophète de la Mecque exigeait également la soumission à sa puissance. Incapable de renoncer à ses prétentions, le khan des khans ne pouvait être que bouddhiste.

QUATRIÈME PARTIE.

RELIGION DE LA CHINE ANCIENNE. — SES RAPPORTS AVEC LA RELIGION TARTARE.

1. Nous ne nous arrêterons pas ici aux renseignements que nous donne le Shuh-king [1], et cela pour deux raisons. La première est qu'ils se réfèrent, quant aux premiers chapitres, les seuls importants en cette matière, à une époque trop éloignée des temps dont nous nous occupons relativement à la religion tartare; la seconde, que je compte traiter cette question *ex professo* ailleurs, et réunir, dans une courte étude spéciale, les textes qui témoignent des croyances des Chinois à l'aurore de leur civilisation, au moment où ils nous apparaissent dans l'histoire.

Il en sera de même du Shih-king, ou recueil de poésies antiques, dont quelques-unes et les plus importantes ont été composées vers le XIIe siècle A. C. Je me bornerai à rappeler ici quelques traits destinés à éclaircir les points obscurs dont nous allons parler ci-dessous. Nous résumerons le tout en ce peu de mots :

« A l'époque la plus reculée de leurs annales, les Chinois croyaient à un être supérieur, souverain maître du monde, de qui dépendaient la fortune des empires et le sort des hommes, que le crime irritait et dont la faveur était acquise aux sages et aux hommes vertueux. La puissance suprême était aussi parfois désignée par le mot *T'ien,* ciel; ou « le maître du ciel sublime » (*shang T'ien-chi Ti*). Les deux termes se confondaient et s'em-

[1] Comparez l'*Introduction.*

ployaient simultanément dans une même phrase. Mais le mot T'ien, seul même, désigne évidemment une puissance intelligente, active, personnelle. Ils croyaient aussi à l'existence d'esprits inférieurs, agissant dans le monde, disposant des forces de la nature, capables de faire du bien ou du mal à l'homme. Ils honoraient d'un culte les esprits des fleuves, des montagnes et des principaux astres. Le culte consistait en prières et sacrifices, consultation du sort, étude des pronostics. Pour eux, l'homme subsistait après la mort et l'on devait un culte aux ancêtres défunts. On devait leur présenter des offrandes de comestibles pour leur procurer de la satisfaction en l'autre monde et préserver leur immortalité de toute atteinte. Les esprits et les mânes étaient censés venir assister au sacrifice. »

2. Nous passons au Tcheou-li ou recueil des rites de la dynastie des Tcheous [1]. Bien que son but soit essentiellement politique, comme le gouvernement civil de l'état était constamment mêlé à la direction du culte et à l'accomplissement des cérémonies religieuses, ce code nous renseigne nécessairement sur bien des points des croyances de l'époque où il fut composé. Il nous suffira de rassembler ces textes et d'en tirer les conclusions qu'ils comportent.

Le Tcheou-li reconnaît [2] trois ordres d'esprits ou êtres surnaturels, extra-terrestres, à savoir : l'ordre céleste, l'ordre humain et l'ordre terrestre. Ces trois classes sont représentées par trois caractères différents dont la forme indique la nature. Le premier, qui se lit *shen*, est composé du caractère *khi*, signifiant apparition, révélation, manifestation céleste, surnaturelle, et d'un autre qui représente l'autorité, la domination, l'injonction : c'est l'ordre supérieur, céleste.

Le second, prononcé *kouei*, représente une tête de forme extraordinaire avec jambes humaines et adjonction d'un petit signe en forme d'angle aigu qui signifie « bassesse, ruse ».

Le troisième est simplement le signe *khi*, qui forme un des

[1] Du XIIe au IIIe siècle A. C.

[2] Voir l. XVIII, 2; Biot, t. I, p. 419.

composants du premier et indique, comme nous venons de le dire, la manifestation supérieure, surnaturelle.

A cet endroit, le Tcheou-li ne nous dit point ce qu'il entend par là. Mais au l. XXV, 6, il distingue les intelligences des trois ordres célestes, humains et terrestres, et par les allusions qu'il fait aux titres qu'on leur donne, on comprend qu'il s'agit en premier lieu du ciel ou du souverain suprême, en second lieu des ancêtres, en troisième lieu des génies terrestres, des montagnes, des eaux, des vents, etc.

La suite du même chapitre XVIII, 2 à 12 [1], caractérise les esprits dont se composent ces ordres, sans toutefois y faire allusion; mais l'intention est évidemment de développer ce qui précède. Il les distribue, dans ces pages, par genre de sacrifice : par le sacrifice offert avec une intention sainte, on vénère le grand ciel (*Ta t'ien*) et le souverain suprême (*Shang-ti*). Nous retrouvons ici les deux termes que nous avons déjà vus dans le Shuh-king et le Shih-king, et mis sur un pied d'égalité parfaite. Aussi, le commentaire *Tcheng-tze* [2], cité par Biot, dit-il que ces deux expressions sont équivalentes, la première désignant la forme ou la substance, et la seconde, l'intelligence directrice. Ce qui reviendrait à dire que *Ta t'ien*, le grand ciel, est le corps, et *Shang-ti* l'âme de l'être supérieur qui gouverne et domine le monde. Le Tcheou-li continue :

« Par le sacrifice d'un bœuf entier qui remplit tout le bûcher, on honore le soleil, la lune, les planètes et les constellations zodiacales.

» Par le sacrifice du bois entassé et brûlé, on sacrifie aux astres qui président au milieu [3], au sommet du ciel [4], à ceux qui président au vent et à la pluie [5].

» Par l'offrande du sang, on sacrifie aux génies de la terre et des céréales (*Shen-tsi*), aux cinq esprits des sacrifices [6], aux cinq

[1] Biot, t. I, pp. 419 et 423.

[2] *Recta verba.*

[3] Le char de la grande Ourse.

[4] La tête de l'Ourse et l'étoile polaire.

[5] Les Hyades et le Taureau (d'après les *Commentaires*).

[6] Voir plus loin, page 190.

monts sacrés. En déposant l'offrande dans la terre, on sacrifie aux montagnes et aux forêts; en l'enfonçant dans l'eau, on sacrifie aux rivières et aux lacs.

» En ouvrant la poitrine de la victime pour inspecter son intérieur, en la découpant pour la partager entre les assistants, on sacrifie aux quatre régions [1], à tous les êtres [2].

» On honore les anciens souverains par la libation et l'offrande des grains. On sacrifie en leur honneur au printemps, en été, en automne et en hiver, par des sacrifices propres à chaque saison [3].

» Par les rites de douleur et de deuil, on compatit aux malheurs des pays et aux morts. »

Le texte énumère encore les sacrifices qui se font pour faire cesser les calamités et les désastres, incendies, inondations, famines, les maladies endémiques ou épidémiques, les sécheresses funestes aux récoltes ou les pluies trop abondantes, les chaleurs ou les froids excessifs; d'autres que l'on offre pour détourner les maux, sièges de ville, défaites des armées, incursions des ennemis ou des brigands, désordres et rébellions, pour établir ou maintenir l'union et les bonnes relations entre pays voisins, la réussite des négociations, etc. [4].

De ce premier exposé il est facile de tirer un aperçu sommaire de la religion de ses auteurs, de leurs croyances.

Les Chinois au temps des Tcheou, — soit ici vers le Xe siècle A. C. — croyaient à une intelligence souveraine animant, d'une manière indéterminée, les régions célestes, les dominant, les gouvernant, ainsi que le monde terrestre. Ce qu'était cette intelligence, ce *summus dominus*, ce que pouvait être aussi substantiellement ce Grand Ciel auquel le Shang-ti donnait la vie, l'esprit et la volonté, c'est ce que les Chinois d'alors n'avaient

[1] A l'espace immense divisé en quatre, d'après les points cardinaux.

[2] Litt. : aux cent choses. Le Chinois emploie cent, dix mille, comme termes indéfinis.

[3] Le texte donne un nom particulier à chaque sacrifice, ce qui ne nous intéresse pas; ils se font dans la salle des ancêtres.

[4] Voir plus loin.

point cherché à éclaircir. Ils n'en avaient qu'une notion vague dont ils se contentaient. Gens pratiques avant tout, il leur suffisait de savoir que le monde avait là-haut un Maître dont l'homme dépendait, dont il pouvait attendre ou récompense ou châtiment, dont il pouvait fléchir la colère par les honneurs et les sacrifices qui lui étaient offerts; ils ne cherchaient pas à en pénétrer l'essence.

Ils croyaient, en outre, à l'existence d'esprits secondaires animant le soleil, la lune, les planètes et les astres principaux, pour le moins; puis d'autres encore présidant à la terre et à ses produits utiles, aux montagnes et forêts, aux fleuves et aux vents, aux quatre régions du ciel, et gouvernant subsidiairement toute chose; en outre, aux cinq génies des sacrifices et aux cinq monts sacrés [1].

Ils ajoutaient foi à l'efficacité des pratiques sacrificielles pour attirer, sur la terre et sur l'homme, les faveurs du souverain maître et des régents des choses atmosphériques ou terrestres, pour détourner les calamités, obtenir la prospérité, la fertilité du sol et toutes ses conditions indispensables, pour entretenir la paix entre les royaumes et les hommes, et maintenir dans d'heureuses conditions tous les objets utiles à l'homme. Enfin ils croyaient à la permanence de l'être humain après la mort, de ses parties les plus fines portant en elles l'intelligence et la volonté. A leurs yeux, les morts étaient en état de connaître ce qui se passe sur la terre, ce que leurs descendants leur annoncent, comme aussi de les aider, de détourner les maux de dessus leurs têtes et de leur attirer biens et bonheur.

Le Tcheou-li n'a l'air de ranger parmi les ancêtres à honorer d'un culte que les anciens souverains et quelques grands hommes [2] qu'il signale indirectement, s'il faut en croire un

[1] Cinq montagnes choisies au centre et aux quatre coins des pays chinois pour y faire les grands sacrifices.

[2] Il y est aussi question de fonctionnaires devenus mânes protecteurs. Ainsi, au livre XXII, 2, il est dit que les hommes vertueux préposés à l'enseignement de la musique deviennent *ancêtres des musiciens*.

commentateur du second siècle de notre ère. D'après celui-ci, les cinq esprits des sacrifices seraient cinq anciens ministres élevés au ciel et résidant dans les diverses régions de l'atmosphère; ils appartiennent tous les cinq, bien entendu, à la partie mythique des annales chinoises. Le commentaire va plus loin encore et voit dans les deux esprits de la terre et des céréales Keou-long, fils de Kong-kong (ministre du mythique Fuh-hi, 2282 A. C. que certaines légendes représentent comme un rebelle châtié), et Heou-tsi, ministre du roi Yu qui gouvernait les Chinois, d'après la tradition, vers l'an 2255.

Il me semble évident que ces identifications sont des replâtrages tardifs et que ces génies n'avaient originairement aucune relation avec ces personnages légendaires, mais leur sont de beaucoup antérieurs dans la foi des Chinois [1]. Quant à la compréhension du monde des ancêtres auxquels on doit les honneurs liturgiques, on ne peut se baser sur le Tcheou-li, parce qu'il ne s'occupe que des souverains et des membres du gouvernement, des fonctions publiques et non des rites particuliers.

Les Chinois de l'époque des Tcheou (XIIe au IIIe siècle A. C.) croyaient aussi à des relations directes que l'homme pouvait établir entre les esprits et les habitants de la terre. Un passage du livre XXII (f. 18) nous indique le moyen d'y réussir pour certaines catégories d'esprits. C'était le jeu des instruments de musique qui le fournissait, et selon que l'on changeait de mélodie, une, deux, trois, quatre, cinq ou six fois, on attirait à soi les esprits des lacs et rivières (par un seul changement), ou ceux des montagnes et forêts, ou ceux des côtes et collines, ou ceux des plaines, ou bien ceux du sol, ou enfin ceux des astres; et le texte les compare successivement aux espèces animales emplumées ou sans plumes, portant des écailles, des poils ou des coquilles, et aux astres. D'où l'on a conclu parmi les lettrés

[1] Il est surtout à remarquer que Heou-tsi est l'ancêtre originaire dont les Tcheou prétendaient descendre. On sent la flatterie qui a produit cette identification

chinois, que ces esprits apparaissaient sous la forme d'animaux de ces diverses espèces, et M. Biot semble croire que c'était la pensée des rédacteurs du Tcheou-li. Je n'oserais aller aussi loin ; je le crois d'autant moins que le folio suivant explique, ce me semble, tout le contraire. Je cite ce passage, vu son importance, mais en l'abrégeant : « Lorsqu'on joue la musique où le ton Yuen-tchong [1] module en Kong [2]... où l'on bat le gros tambour et le tambourin, où l'on joue de la flûte solitaire, de la guitare et de la mandoline, où l'on exécute la danse *Yun* et qu'on y fait six changements d'air, les esprits de l'ordre céleste descendent et l'on peut jouir de leur présence. A la musique qui se joue au solstice d'été sur le tertre carré situé au milieu du lac et qu'on y fait huit changements d'air, alors tous les esprits de la terre en sortent; on peut jouir de leur présence et leur offrir ses hommages. Par la musique propre à la salle des ancêtres, lorsqu'on fait neuf changements d'air, on attire les esprits de l'ordre humain, on peut jouir de leur présence et leur rendre ses hommages. »

On voit que l'apparition des esprits ne se fait nullement, d'après ce texte, sous une forme corporelle, car il s'agit là, indépendamment des esprits cités au folio précédent, de tout le monde supra-terrestre. Il n'y avait donc dans le premier passage que des expressions figurées ; du moins cela me semble éminemment probable. C'est ainsi qu'au passage d'une montagne on forme un petit tertre sur lequel on plante un arbuste, pour figurer la montagne par le tertre et l'esprit de ce lieu par l'arbuste [3].

Le culte chinois de cette époque ancienne se composait principalement de prières et de sacrifices.

Le Tcheou-li distingue six espèces de prières ou de formules et leur assigne le triple but : 1° de rendre hommage aux esprits

[1] La tonique d'une gamme.

[2] Le deuxième ton imparfait.

[3] *Tcheou-li*, XXXII, f. 31, *Commentaire;* Biot, t. II, pp. 249 et 250.

supérieurs; 2° de demander le bonheur; 3° de demander une constante droiture et rectitude [1].

Les six prières se distinguent par leur objet et leur nom. Ce sont :

1° La prière d'obéissance, ainsi nommée de l'obéissance aux rites, et dont le but spécial est l'hommage rendu au ciel et à son souverain maître, à la terre et à ses génies, ou aux ancêtres;

2° Les prières de l'année demandant une année heureuse, la prospérité, l'absence de maux;

3° Les prières de bonheur faites pour obtenir un jour faste pour une cérémonie, une action importante;

4° Les prières du changement pour faire cesser une calamité;

5° Les prières de pronostic pour avertir le ciel, la terre et les ancêtres d'un fait annonçant un événement prochain, heureux ou malheureux, pour assurer l'arrivée du premier et arrêter le second;

6° Les prières écrites, vœux consignés par écrits, etc.

Ce livre reconnaît en outre six prières conjuratoires destinées à consolider ou à rétablir l'union entre les esprits supérieurs des trois ordres. Leur désunion est la cause des calamités qui affligent la terre. Ce sont celles de six sacrifices offerts soit au Seigneur suprême (Shang-ti), soit aux ancêtres, soit aux astres, dans une éclipse, etc. [2].

Les Chinois croyaient, par ces prières et par les sacrifices, faire descendre les esprits sur la terre : « au jour du solstice d'hiver on appelle les esprits supérieurs qui se rapportent au ciel et à l'homme; au solstice d'été, on appelle les esprits supérieurs qui se rapportent à la terre et aux choses, pour détourner par ces invocations les désastres, les famines, les épidémies et autres maux [3]. »

[1] Le mot chinois désigne celui qui se tient droit et ferme dans la voie du bien.

[2] *Tcheou-li*, XXV, 1-5; Biot, t. II, pp. 85 et suiv.

[3] *Ibid.*, XXVII, 37; pp. 139 et 140.

Les prières ont leurs formules consacrées qui se différencient d'après leur objet et leur but. D'autres varient selon la cérémonie où elles sont employées. Au temps des Tcheous tout était déjà réglé avec une parfaite précision.

Les sacrifices sont extrêmement nombreux et variés : ils se font presque à chaque action, à chaque pas du souverain et des chefs feudataires. Il y en a pour les saisons, pour la fin de l'année, pour les assemblées des princes, pour les chasses et expéditions militaires, pour le passage d'une montagne, pour les réceptions, etc. On en offre aux différents esprits et aux ancêtres ; ils sont impétratoires ou conjuratoires. Chaque genre d'esprit a son autel ou tertre de terre dont l'emplacement est déterminé par un fonctionnaire spécial, le *Siao-tsong-pe* ou « sous-directeur des cérémonies ». Les génies de la terre et des céréales ont un arbre planté à côté de l'autel, et l'on donne le nom de l'arbre à ces esprits et aux terres qui leur sont consacrées.

Les sacrifices ont aussi leurs ministres déterminés, qui n'ont point toutefois un caractère sacerdotal. En Chine, de tout temps, les souverains, les princes feudataires, les dépositaires de l'autorité, ont été censés les ministres de Dieu et du ciel, et ils ont été revêtus de l'autorité religieuse en même temps que des pouvoirs civils. Aussi voyons-nous fonctionner dans les cérémonies liturgiques le premier ministre *Ta-tsai*, le second ministre chargé de la direction morale du peuple, le *Ta Sse-tou*, l'intendant des limites : *Fong-jin*, celui du domaine privé : *Tien-sse*, les préposés aux monts et aux eaux, celui des armes, etc.

On pourrait peut-être accorder un certain caractère sacerdotal aux grands et petits invocateurs *Ta-tcho*, *Siao-tcho* et à leurs gens ; il est toutefois fort douteux que les Chinois le comprissent ainsi. Les assistants au sacrifice et les servants Tsi-po et Siao-tze ne représentent non plus que l'empereur et les ministres, et n'ont point le caractère sacré du prêtre proprement dit.

Cette qualité revient plutôt et presque exclusivement, dans une certaine mesure, à ceux qu'on appelle enchanteurs *Wu*

et qui appartiennent aux deux sexes : *Nan-wù*, enchanteurs-hommes, *Niu-wù* enchanteurs-femmes, chargés les premiers de sacrifier aux esprits éloignés après les avoir attirés au lieu de la cérémonie, de faire certaines offrandes en hiver, d'appeler la bienveillance des esprits supérieurs en été pour dissiper les maladies et les calamités; les secondes, des cérémonies conjuratoires pour chasser les influences pernicieuses, d'exécuter les danses sacrées pour appeler la pluie pendant les sécheresses excessives et les chaleurs brûlantes. A cette double classe viennent se joindre les augures, les jeteurs de sort, les faiseurs de pronostics et les interprètes des songes, lesquels opèrent toutefois plus au nom de l'état que de la religion. Il ne faut pas trop toutefois presser ces termes; la distinction des deux ordres de pouvoir n'entrait pas dans l'esprit des contemporains du Tcheou-li.

La divination se fait par le jet de baguettes d'une plante sacrée, le *Chi*, et par l'inspection des lignes produites par la brûlure d'une écaille de tortue. Du reste la Chine avait dès lors un système de divination et de conjuration tellement développé, qu'il nous faudrait plus de cinquante pages pour l'exposer ici; or, ce n'est point l'objet principal de notre étude, nous ne pouvons qu'en présenter les points les plus saillants.

Persuadés de la nécessité de concilier les esprits et les hommes, ils employaient à cette fin divers moyens magiques. Voici l'un des principaux : Pendant le sacrifice, certains officiers tenaient en main des tablettes représentant les éléments auxquels les esprits étaient censés présider spécialement. Une tablette ronde de couleur d'azur représente le ciel, une autre, plate et de couleur jaune, figure la terre; la couleur des victimes et des pièces de soie offertes correspondent à celle des tablettes...

Les songes, les phénomènes atmosphériques ont leur langage connu annonçant les événements et leurs conséquences.

Le sacrifice consistait à présenter des offrandes, faire des libations, immoler des victimes et brûler des pièces de soie. Les victimes sont généralement des bœufs; c'était un cheval

quand on devait gravir et traverser des montagnes ou en cas de guerre, et du gibier, dans les grandes chasses; en d'autres cas, des porcs, des moutons ou des oiseaux, des poissons [1] en morceaux, sur des plats, et on les cuisait. On les partageait entre les grands. On ne pouvait rien offrir qui restât superflu. La libation est de vin aromatisé; mais on n'en fait pas quand on sacrifie au ciel ou au Souverain suprême; on présentait aussi de l'eau et des liqueurs alcoolisées. L'encens était aussi largement employé.

Les offrandes sont d'étoffes précieuses, d'objets de pierre précieuse, des jades, des grains posés sur des herbes, du riz, des herbes odoriférantes et des fruits, le sang des victimes et leurs chairs après l'immolation.

Du sang des victimes on oint les ornements précieux de l'empereur, les tablettes des ancêtres, les instruments de musique, les murs des écuries, les tambours, les objets de l'État.

Remarquons, quant aux chevaux, qu'au printemps on sacrifiait au quadrige céleste formé par le scorpion et qu'on appelait l'ancêtre des chevaux : *Ma-tsou;* en été, au premier éleveur de cheval; en automne, au bon génie des chevaux et, en hiver, à leur mauvais génie [2].

3. Mais nous devons nous arrêter ici à peine d'être entraîné dans des longueurs excessives et de nous répéter quand nous parlerons du Li-ki; passons donc à ce livre qui règle encore aujourd'hui le cérémonial religieux [3] des Chinois. Nous serons très bref, car nous ne nous sommes déjà que trop étendu sur cette matière.

[1] Chacun ne pouvait offrir ce qui lui convenait; la nature de la victime était fixée d'après la classe à laquelle appartenait l'offrant, d'après son rang, sa position et, de plus, d'après le génie, l'être auquel on offrait.

[2] *Tcheou-li,* passim. Pour tuer la victime, on l'ouvrait et on lui arrachait le cœur.

[3] Il règle aussi le cérémonial civil, les actes de politesse, de bienséance, la civilité sérieuse et puérile; mais tout cela est en dehors de notre sujet. (Voir *Préface.*)

Nous laisserons entièrement de côté tout ce qui touche à la philosophie chinoise ou qui en provient. Tout cela est particulier à la Chine et étranger à l'antique religion des tribus primitives. Il en est ainsi particulièrement de la distinction des deux principes de l'activité et de la réceptivité, du Yang et de l'Yin, qui font le fondement de l'ontologie chinoise.

Le Li-ki reconnaît les mêmes êtres divins ou surnaturels que le Tcheou-li; le Shang-ti d'abord à la tête de tous, le suprême seigneur, y est souvent mentionné et son sacrifice cité séparément et mis au-dessus de tous les autres. « Quand le fils du ciel est sur le point de se mettre en route, de partir pour châtier un rebelle, il sacrifie spécialement, selon les rites, à Shang-ti et offre le sacrifice I sur l'autel de la terre [1]. » C'est à Shang-ti qu'il prie pour obtenir une heureuse année (L. IV, 13), qu'il offre le grand sacrifice d'été pour la pluie. Les princes doivent fournir les victimes propres au culte de Schang-ti qui habite l'auguste ciel, et aux sacrifices offerts sur l'autel de *Shen* et *Tsi;* IV, 4, 3, 19 (p. 309), etc.

Notre livre reconnaît également le ciel et la terre comme objets d'honneurs religieux, ainsi que les esprits du sol et des céréales, ceux du foyer, des montagnes, des forêts, des eaux, du vent, du soleil, de la lune et des astres, et tous les autres, les âmes des ancêtres, des grands hommes, des rois et ministres qui ont bien mérité du peuple, des inventeurs d'arts et choses utiles, des sages et tout le reste.

L'empire, chaque grand chef, chaque province, avait son génie protecteur, choisi souvent par son chef, et un autel permanent élevé à ce génie.

Près de l'autel du génie du sol on plantait un arbre qui représentait l'Esprit; peut-être celui-ci était-il censé y résider

[1] Voir *Li-ki*, III. *Wang-tchi*, S. II, §§ 17 et 21; Legge, t. I, pp. 218 et 219. Je cite la traduction de M. Legge pour la facilité des lecteurs. Le texte que j'ai en main est en six piens in-8° avec commentaire intra- et juxtalinéaire, et plus d'un en aurait un autre.

[2] *Yu-Kòng* (que le *Commentaire* explique : *Kông*) *Hoang-t'ien Shang-Ti.* Les mêmes termes se répètent plus loin.

ou descendre [1]. Chaque demeure avait aussi ses génies domestiques, protecteurs de sa prospérité et surtout de la vertu de ses habitants, de leur union et concorde. Leur autel avait pour siège principal le coin sud-ouest du logis.

Le culte se compose, aux deux livres, des mêmes actes ou d'actes semblables; les pratiques de la divination sont restées les mêmes en principe. Nous pouvons encore distinguer ici les prières et les sacrifices, et la substance des unes et des autres est restée la même. Le but est identique : obtenir la faveur et les dons de Dieu et des esprits, détourner les maux, principalement au point de vue terrestre. Il n'y avait point de sacrifice expiatoire proprement dit et fixé par les rites à une époque déterminée; mais c'est à tort que Plath a soutenu [2] que les Chinois ont ignoré les expiations liturgiques et la reconnaissance des fautes propres à attirer la colère du ciel. On verra dans mon aperçu de la religion première des Chinois que, de tout temps, les Chinois, et spécialement leurs empereurs, ont professé ces idées qu'on leur dénie. En outre, le sacrifice, à l'époque du Li-ki, avait cette fin très élevée de faire naître, maintenir et fortifier les sentiments de piété dans le cœur des hommes, tant à l'égard des esprits supérieurs qu'envers les parents et les maîtres de la terre [3].

Les Chinois n'avaient point d'idoles; seulement, aux sacrifices et cérémonies en l'honneur des défunts, l'ancêtre ou l'homme supérieur auquel on offrait était représenté par un parent ou un fonctionnaire *ad hoc*, porteur d'un costume fixé par les rites.

Plus tard fut introduit l'usage des tablettes représentant

[1] Ces arbres ont varié avec les dynasties sans qu'on puisse donner une explication convenable à ces changements. La meilleure est, ce me semble, dans la nature du sol de la principauté dominant selon la dynastie. De Groot veut voir dans le saule l'emblème de l'immortalité, de la force vitale, de la lumière solaire. C'est très ingénieux, mais pas très sûr. (Voir *Annales du Musée Guimet*, t. XII, 2e partie, pp. 252, 259 et suiv.)

[2] *Die Religion und der Cultus der alten Chinesen*, II. Abth., S. 16.

[3] *Li-ki*, chap. VIII. *Li-yun*.

l'ancêtre, soit par une délinéation de ses traits, soit simplement par son nom et ses qualités. Ces tablettes étaient déposées dans un local destiné à cette fin, où elles étaient dressées sur des tables, aux jours de cérémonies. Ce local était un temple pour l'empereur, les gouverneurs de province et les plus hauts fonctionnaires; une salle dans la demeure pour les employés inférieurs et les particuliers.

Deux fois par an on s'y réunissait pour faire des offrandes et prier. Outre cela, les familles, les clans, tout ce qui se reconnaît une origine commune, a son temple commun où tous ses membres se réunissent. Deux fois par an ils y viennent prier, faire des offrandes, brûler de l'encens, et la cérémonie se terminait, comme aux plus anciens jours, par un banquet auquel on invitait les défunts, objets de ces actes religieux. On croyait qu'ils venaient y assister et prendre part invisiblement au repas. Cela se voit déjà au Shih-king (v. II, 6, 5). En outre, les Chinois font des offrandes d'aliments sur les tombeaux de leurs aïeux et les déposent sur un petit tertre près du lieu de la sépulture. L'idolâtrie et les magots vinrent en Chine avec le bouddhisme et s'y répandirent alors à profusion.

On employait dans ces actes du culte un grand nombre de vases différents qui variaient avec la cérémonie, l'esprit ou le défunt auquel on offrait, etc. Pour l'un, c'était une poterie; pour l'autre, une bouteille faite d'une écorce de concombre; pour d'autres aussi un vase laqué ou orné d'écailles d'huîtres peintes, etc.

Le sacrifice commençait par la fabrication des gâteaux et le jeûne [1], qui servaient de préparation; la cérémonie proprement dite comprenait les libations, l'encens allumé, les offrandes déposées sur l'autel, le tertre, ou le sol bien purifié, l'arrivée de la victime, que les sacrifiants allaient recevoir, son immolation, le dépècement des chairs, leur offrande [2], la cuisson et

[1] Ce jeûne consistait à se tenir dans la retraite, à s'abstenir de viande, de tout plaisir, à observer la continence.

[2] Laquelle comprenait les poumons, le foie et le cœur.

le repas où ces viandes se consommaient. L'empereur lui-même donnait le coup de mort à la victime, soit en tirant une flèche, soit en la frappant du glaive. Ce glaive avait jadis de petites sonnettes. La musique et les danses mimiques accompagnaient les sacrifices comme toutes les fêtes et réjouissances, et chacune avait ses concerts et ses pantomimes particuliers.

Le feu joua dans les pratiques religieuses des Chinois un rôle spécial, du moins cela semble résulter de la création d'un magistrat préposé à l'usage du feu parmi le peuple, et du sacrifice institué en l'honneur de son inventeur. Le règlement que ce magistrat, *Sse kouan*, était chargé de faire exécuter, portait que les matières, les bois servant à l'alimentation du feu devaient être changés avec les saisons, en sorte que les mauvaises influences fussent détruites par cette variation; à chaque saison on portait hors des maisons tout le résidu des foyers pour les renouveler complètement. (*Tcheou-li*, XXX, 17; Biot, II, 194.)

Les sacrifices étaient également offerts par l'empereur, les princes feudataires, les représentants de l'État, selon leur rang et l'objet du sacrifice, chacun pour sa circonscription. C'était là une mission politique. Les sacrifices concernant la demeure, ses génies et les ancêtres de la famille, étaient offerts par son représentant, le chef de famille. En tout, le caractère politique dominait comme au temps du Tcheou-li, et alors comme précédemment la Chine manquait de sacerdoce.

Les livres liturgiques chinois d'une époque récente, tels que ceux dont nous avons parlé au commencement de cette section, ne font en général que reproduire le Li-ki, sauf que leurs auteurs en ont banni tout ce qui concerne Schang-ti. Il en est ainsi spécialement du philosophe Tchou-hi, qui consacra la tendance matérialiste de la philosophie de son époque et en rédigea le code. Il n'y a pas lieu de nous y arrêter. Les cérémonies sont les mêmes. Quant aux doctrines, notons seulement ce passage où un fonctionnaire, sollicité de recevoir des présents indus, répondit : « Le ciel nous voit, les esprits nous

voient [1] »; et cet autre où il est recommandé de ne point irriter les esprits en se donnant l'air de se défier d'eux, en cherchant à prévoir les événements [2].

Depuis une époque qu'il n'est guère possible de déterminer, les Chinois usent aussi de monnaies et autres objets de papier qu'ils font brûler en sacrifice. Parfois ce sont des monnaies et des habits qu'ils sont censés envoyer aux morts pauvres, affamés et dénués de tout. D'autres fois ce sont uniquement des monnaies destinées, pense-t-on, à enrichir les défunts. Ce sont aussi, actuellement du moins, des maisons, des jardins, des meubles et ustensiles qui doivent servir à leur rendre la vie d'outre-tombe plus agréable. On va même jusqu'à brûler des étoffes précieuses. Ceci nous met sur la trace de l'origine de cet usage. Primitivement, peut-être, on brûlait les objets eux-mêmes qui avaient servi au défunt ou étaient censés pouvoir lui servir. On croyait ainsi les faire passer dans l'autre monde. Plus tard, on se ravisa et on se contenta de les brûler en image.

Ces détails sembleront bien longs aux savants qui ne se sont jamais occupés des choses de la Chine. Pour les sinologues ils seront bien minces, au contraire; mais ils sont suffisants pour remplir notre but et permettre d'achever notre étude.

RAPPORTS DE LA RELIGION CHINOISE AVEC CELLE DES TARTARES.

1. La religion des Mandchous et celle des Chinois en ce qu'elles ont d'originaire, se ressemblent certainement en plusieurs points. Nous trouvons de part et d'autre, quant aux doctrines, la vénération du ciel et de nombreux esprits, considérés comme capables de mouvoir les forces physiques, de favoriser

[1] Voir ma *Siao-Hio*, traduite pour la première fois, p. 301, § 111, p. 308, l. 5.

[2] *Ibid.*, p. 126. Quant au *Tchou-tzi tsieth Yao*, j'en donnerai la traduction dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*. Je ne puis qu'y renvoyer mes lecteurs.

l'homme ou de lui nuire; la croyance à la magie, à la divination, à la signification des songes et des pronostics.

Quant aux pratiques religieuses, l'une et l'autre ont la prière, les offrandes, libations, encensements, immolation de victimes, dépècement et manducation de la victime, et d'autres encore.

Je n'envisage dans cette énumération que les traits généraux, parce que les détails peuvent avoir été empruntés par les tribus du Nord à leurs voisins du Midi plus civilisés qu'eux-mêmes.

Mais aussi les différences essentielles ne manquent point. D'abord la connaissance et le culte du Shang-ti semble, dans le rituel mandchou, une vraie superfétation, un emprunt fait au peuple chinois.

Les esprits, objets du culte, n'ont pas du tout la même nature des deux côtés. Moins naturalistes, les Mandchous n'en font point des représentants des éléments, des personnifications des forces ou des grands corps de la nature matérielle. L'histoire de Kin nous dit, et nous avons vu plus haut, à quelle époque récente les conceptions chinoises se sont introduites parmi les tribus de l'Amour, ou plutôt à la cour de leur souverain devenu monarque chinois. Les esprits mandchous ne sont point les génies des montagnes, des fleuves, du vent, ni les esprits du sol et des céréales, les génies protecteurs des localités ou ceux du foyer et de la maison, comme chez les Chinois; mais des « esprits » proprement dits, des êtres d'une nature originaire autre que la matière, indépendants des éléments et des corps, êtres légers et subtils, agissant sur la nature où et comme ils le veulent, sans être restreints à une catégorie d'objets. Ils ne s'incarnent pas ou ne viennent pas résider dans l'arbre du sacrifice.

Bien moins encore les Mandchous honoraient le soleil, la lune et les astres, les chemins, portes, etc.; ils n'enfouissaient pas d'offrandes en terre.

Le culte et le sacerdoce chez les Tartares n'ont point le caractère politique qu'on leur voit en Chine. Les Samans ont un pouvoir propre, d'une nature essentiellement religieuse; leurs assistants sont exclusivement attachés aux cérémonies du culte.

L'empereur n'intervient que secondairement, accessoirement, et nullement comme chef religieux; c'est un simple fidèle couronné auquel est accordé un rôle d'honneur. Ce n'est point lui non plus qui frappe la victime. Les grands, chefs feudataires ou fonctionnaires, n'y ont aucune part.

Le culte des ancêtres est aussi, chez eux, d'un caractère tout privé. Ils n'offrent point de repas aux morts et ne font point de banquets à cette occasion; ils n'ont eu ni temple des ancêtres, ni représentation vivante de ceux-ci. L'usage des tablettes leur est venu de la Chine. Ils n'honorent que leurs ancêtres et non les grands hommes défunts. Nous devons toutefois réserver notre appréciation en ce qui concerne les personnages invoqués dans les prières du sacrifice [1]; notre peu de connaissance de leur personnalité, de leur rôle véritable, nous interdit tout jugement, toute appréciation.

On a pu remarquer également une différence essentielle de nature entre les occasions choisies pour les cérémonies liturgiques par les deux rituels. On sent tout autrement chez les Chinois le culte officiel, gouvernemental. On retrouve mieux le peuple nomade dans le sacrifice mandchou pour les chevaux.

La préparation au sacrifice est aussi toute différente; c'est en Chine l'abstinence, la continence, la retraite; en Mandchourie ce n'est qu'une autre série de cérémonies et de prières.

Les Chinois n'ont ni le tambourin magique, ni le sabre aux évolutions, ni la flèche symbolique, ni les clochettes, les rideaux, les cérémonies dans l'ombre, les formules conjuratoires, ni les prières impétratoires du sacrifice mandchou. Chez eux les femmes n'ont qu'un rôle tout secondaire et ne peuvent être prêtresses.

Par contre, les Mandchous n'usaient point de leurs pratiques divinatoires (voir p. 195) et n'oignaient point leurs ustensiles du sang des victimes. Nous pourrions multiplier encore ces distinctions, mais nous en avons dit assez pour atteindre notre but.

[1] Voir page 17.

Il est donc aisé de croire, ce me semble, que ces deux religions ont été inspirées par des esprits assez différents et proviennent de sources particulières. Les ressemblances sont le plus souvent l'effet, soit du hasard et des tendances universelles de la nature humaine, soit d'une imitation tardive qui a modifié dans les points accessoires les pratiques religieuses des Mandchous sous l'influence d'une civilisation supérieure.

La différence paraîtra encore plus grande si l'on compare les cultes chinois et mongol, le dernier se réduisant pour ainsi dire à rien. Quant aux croyances des deux peuples, elles ont cela de commun : cette confusion entre le souverain maître et le ciel qui obscurcit l'antique religion chinoise, mais qui n'empêchait pas les Mongols de croire principalement à un Être souverain, intelligent et personnel [1]. Les esprits des Mongols sont ceux des Mandchous; du reste, il serait impossible de rien dire d'absolument certain, faute d'éléments d'appréciation. Il nous semble donc que la religion chinoise occupe une place spéciale parmi celles du continent asiatique oriental. Toutefois nous ne voulons point faire de théorie, notre but n'a été que de livrer les faits à nos lecteurs.

[1] Il n'a point été question dans cette étude des livres et des légendes mongols, parce que tout s'y réfère au bouddhisme.

INDEX ALPHABÉTIQUE [1].

Abdaha efen (gâteaux), 39.
Ai-tzong (roi de Kin), 56.
Albambi, 29.
Albôji mama, 21.
Alikô (plat), 43, 155 et passim.
Ame (immortalité de l'), 58.
Amsum (offrande), 144.
Anahôn (bois d'), 149.
Ancêtres (culte des) dans la religion des Tartares orientaux, 57; origine de ce culte, 69; dans la religion chinoise sous les Tcheou, 190, 191; images et tablettes, 198; temples, 199.
Ancuhiyan (bois à encens), 36.
Anggara (vase), 43, 155 et passim.
Arbre sacré (culte de l'), 35 et passim; chez les Chinois; demeure des esprits, 197.
Astres (culte des), 13.
Autels et tertres chez les Chinois, 194.
Autels publics et privés chez les Mandchous, 25.
Avalokiteçvara, 16.
Auteurs, correcteurs, etc. du Rituel mandchou, 171.
Baljun (esprit), 21.
Banaji (esprit), 19.
Banda mafa (esprit), 19.
Banquets offert aux ancêtres, chez les Chinois, 199.
Beibun (gâteaux), 43, 93.
Beile (titre), 25 et passim.
Beise (titre), 25 et passim.
Bigan-i-ibagan (esprit),
Bitchurinskyi (le P. Hyacinthe), La Chine, son territoire, ses mœurs et coutumes, 6, 28.
Bodhisattva, 16.
Bouddha, 16 et passim; sa statue lavée au jour anniversaire de sa naissance, 112.
Bouddhisme (le) dans la religion des Tartares orientaux, 51; époque de l'introduction du bouddhisme chez les Mandchous, 53.
Buceli (esprit), 21; buceli benere, 45; buceli benembi, 49.
Buda bucufi (riz bouilli au sacrifice), 75.
Budes'embi (sacrifice à l'esprit des tigres), 46.
Bushuku (mauvais génies), 21.
Caise (gâteaux), 75.
Çâkyamouni (Bouddha), 18.
Carki (castagnettes), 39.
Caruba (gâteaux), 158, 160.
Cérémonies du culte : publiques, 31; privées, 44.
Cérémonies du premier de l'an au Kun-ning-kong, 79; cérémonies du premier de l'an à la chapelle du Tangze, 79.
Cérémonies du sacrifice à la chapelle du Tangze, 80; dans la chapelle de l'esprit Shang-Si, 82; de l'invitation et de l'introduction des esprits dans le Gurung, 83; du sacrifice au Tangze avec invitation des esprits, 82; du sacrifice mensuel au Kun-ning-kong, 84; du second jour après le sacrifice, 99; du sacrifice des jours ordi-

[1] Fait et rédigé par M. E. Godineau, docteur en philosophie et lettres.

naires au Kun-ning-kong, 102; de l'offrande des objets précieux qui se fait chaque année aux quatre saisons, 110; quand on lave Foucihi, 112; du grand sacrifice, 116; cérémonies et actes du culte, 159.

Cérémonies du grand sacrifice: cérémonies préparatoires du grand sacrifice qui se fait avec mai dressé, au printemps et en automne, 116; cérémonies du grand sacrifice célébré avec mai dressé dans le Tangze, 120; cérémonies du grand sacrifice au Kun-ning-kong, 126; cérémonies du lendemain du grand sacrifice, 130.

Cérémonies faites pour des fins particulières: pour demander la prospérité, 134; pour les chevaux, 141, 143; pour les chevaux, les haras, les lieux d'élevage et les chevaux en général, 148.

Cérémonies privées superstitieuses, 45.

Chine (religion chinoise). Voir p. 210 et l'index passim; son introduction en Tartarie, 60.

Ciel (culte du) dans la religion primitive, 55, 60.

Confucius, 60.

Croyance à l'immortalité de l'âme, 58.

Culte des morts, 48; des esprits, 56; des ancêtres, 57; instruments du culte, 42, 149; ministres du culte, 48, 71.

Da (chef), 153.

Derilembi (les cadavres), 48.

De Harlez (C.), Histoire de l'empire de Kin ou d'Or, traduite pour la première fois. Paris, p. 6, et passim.

Divination chez les Chinois; plante et tortue, songes et phénomènes, 195.

Doboho (offrande), 137.

Doboro (offrande), 31.

Dubise (gâteaux), 43, 158.

Efen (gâteaux), 38.

Ekcin (esprit), 21.

Encensements (ministres des), 29, 34.

Enchanteurs, conjurateurs chez les Chinois; des deux sexes *nân-wu* et *niu-wu*, augures, etc., 194, 195.

Enduri, sens, 13; étymologie, 14.

Enduri girdan (drapeau), 35, 126.

Esprits (culte des), 56 et passim.

Esprits chez les Chinois: aux temps antiques, 186; sous les Tcheou: *Shen*, *Kouei* et *Khi*, 187.

Esprit des montagnes, des fleuves, etc.; esprits protecteurs du pays, du foyer, du sol et des céréales (Tcheou-li), 190; Li-ki, 197; moyen d'entrer en communication avec eux, 191, 193.

Fa (esprit), 21.

Fadambi (tromper), 21.

Falan sombi (prémisses), 74.

Fan (meuble), 157.

Fan dere (meuble), 157.

Fanihyan (meuble), 157.

Feer (Léon), *Le Tibet: le pays, le peuple et la religion*, 11.

Feu (culte du) chez les Chinois, 200.

Feshen (gâteaux), 43, 75.

Fiehun mama (esprit), 19, 48.

Fifan (instrument de musique), 39.

Fila (vase), 154, 155.

Fodo (arbre), 36.

Forobure (prière), 32.

Foucihi, 15; son culte, 34 et passim.

Foyo faitambi (superstition), 47.
Gâteaux des sacrifices, 38.
Génies protecteurs des maisons, des pays, chez les Chinois, 197.
Génies ou personnages inconnus invoqués au sacrifice, 13.
Gilambi (offrande), 48
Gingnere (bénir), 56.
Gioro (famille des empereurs mandchous), 61.
Giyose (gâteaux). 45, 158.
Glaive du sacrifice, 169; chez les Chinois, 190.
Gocima (vin sacrificiel), 76, 126.
Gurung (temple). 24 et passim.
Guwan mafa (esprit), 16.
Halbaha moo (bois), 151.
Handu (blé), 75.
Helibou (chef des Niu-tchis), 55.
Heou, 70.
Hien-an-kong, 70.
Hisalambi (libation), 48.
Histoire de l'empire de Kin ou d'Or, 52 et passim.
Histoire des Mongols de Ssanang-Ssetchen, 8.
Histoire des religions : ses difficultés, 3; ses besoins, 4.
Hiuen-tzong (roi d'Aisin), 60.
Hiya-i da, 29; hiya-i hehesi, 29; hiya-i janggin, 29; hiya-i niyalma (ministres assistants du culte), 29.
Hoei-ning-fou (ville), 54.
Honggon (sonnette), 95.
Hontaha (vase), 43.
Hoshang (prêtres), 54.
Hutu (mauvais génie), 20.
Ibagan (mauvais esprits), 21.
Ilmun-han (roi des enfers), 19.
Immortalité de l'âme, 58.
Instruments du sacrifice, 162.
Jafambi (le cadavre), 48.
Jalbarire (prière conjuratoire), 31.
Janggin (employé au sacrifice), 101.
Jankturi (chef de localité), 75.
Jarire (conjurer), 31.
Je-bele (blé), 76.
Jukeme (sacrifice), 74.
Juktere (sacrifice), 31.
Jun-ejen (esprit du foyer), 19.
K'ang-hi (l'empereur), 5, 13 et passim.
Katun noyan (génie), 34.
Khagàn (chef mongol), 16.
Kia-li (livre des rites domestiques), 7.
Kian-cing-men (porte), 111.
Kian-tai-t'ien (salle), 111.
Kien-long (l'empereur), 5; rituel de, 60 et passim.
Kieu-ning-kong, 111.
Kin. Voyez De Harlez ou Histoire.
Kiyoo (brancard, etc.), 34, 40.
Kuhen (balustre), 25.
Kuu-ning-kong (chapelle), 24.
Koyorhombi (cérémonie), 49.
Lala (riz), 75; lala buda, 39.
Langlès, Recueil des usages établis pour les offrandes et les sacrifices des Mandchous par ordre de l'empereur, ou Rituel des Mandchous, 6, 24 et passim.
Lapari (bonnet de Bouddha), 15.
Liao-si-k'eng, 57.
Libations, 38.
Li-ki (livre des rites), 7.
Ling-ing (titre donné à un esprit), 57.
Mais, màts employés dans le sacrifice, 34, 120 et passim.
Malu (vase., 154, 155, 156.
Manggiyan (esprit), 21.
Manju-gisun-i buleku-bithe, 12.
Manjusa-i wecere metere kooli bithe, 5.
Masja (louche), 155.

Mere jempin (farine), 43.
Meten (sacrifice secondaire), 31.
Ministres du culte, 26; des oblations, 29; des sacrifices, 71.
Ministres du sacrifice chez les Chinois. Est une fonction *politique*. L'empereur, les chefs feudataires, les grands fonctionnaires, vice-rois, ministres; *Ta-tsai*, *Ta-sse tou*, *Fong-jin*, *Tien-sse*, *Ta-tcho* et *Siao-tcho*, 194.
Miroirs des empereurs mandchous, 5, et passim.
Miyeku (gâteaux), 43.
Monggo weceku (esprits mongols), 16.
Mongols, Histoire des Mongols de Ssanang-Ssetsen, 8; religion, voir les détails, p. 209.
Moros (vase), 43, 120, 155, 157, 158.
Morts (culte des), 48.
Mucen, 43.
Mudan (gâteaux) 39, 122.
Murigan weceku (esprits), 16.
Musique (instruments de) mandchous, 39, 169.
Musique et danses des sacrifices chinois, 200.
Nagan (meuble), 23.
Nan-kiun-tien (salle), 70.
Nere (four), 43.
Nirugan-i weceku (esprits), 16.
Niu-tchis, 6, 55; synthèse de la religion niu-tchie, 59.
Nunggele (feuille de), 75, 159.
Oblations (ministres des), 29.
Offrandes, 31; offrandes d'objets frais et nouveaux, 66; énumération des victimes et offrandes, 66, 72, 73, 74, 75, 76, 158; objets à préparer, 164, 170; sacrifice pour les chevaux, 168; pour la prospérité, 170; offrandes chez les Chinois, diverses espèces, 196; ointes du sang des victimes, 196; Li-ki, 198.
Omosi mama (esprit), 19.
Onggoro, 47.
Oren teibure (cérémonie), 49.
Oroloro, 32.
Oton (vase), 105, 154, 155, 156.
Oucoun, 55.
Oulidatze, 58.
Oulou (prince niu-tchi), 58.
Oyo gaimbi (cérémonie), 46.
Papier; monnaies et feuilles, 34.
Papier, monnaies et objets de papier brûlés chez les Chinois au sacrifice en l'honneur des morts, et origine de cette coutume, 202.
Pé (titre), 70.
Pousa, 15 et passim.
Préparation des offrandes, 76.
Prières, 31 et passim.
Prières à réciter en sacrifiant à la chapelle du temple, le 3 du premier mois et le 1er des mois suivants, 81; prières récitées par les chefs de famille au sacrifice offert dans la chapelle de l'esprit Shang-Si, le 1er du mois, 82; prières et conjurations à réciter le matin au Kun-ning-kong, le 3 du premier mois et le 1er des autres mois de chaque année, 93; prières des offrandes le second jour du sacrifice, 102; prières du sacrifice des jours ordinaires au Kun-ning-kong, 109; prière de bénédiction à réciter devant les esprits aux quatre saisons de l'année, 112: prière à réciter quand on lave Foucihi, 115;

prières à réciter aux cérémonies préparatoires du grand sacrifice du printemps et de l'automne, 116; les mêmes prières au Tangze, 125; prières à réciter pendant le grand sacrifice au Kun-ning-kong, 129; invocations pour le lendemain du grand sacrifice, 133; prières diverses pour demander la prospérité, 138; prières à réciter pour les chevaux, 142, 146, 148.

Prières en Chine, sous les Tcheous, but et espèces, 192, 193.

Raisons qui ont nécessité la rédaction du rituel, 62, 64.

Rapport présenté à l'empereur au sujet des offrandes et sacrifices, 65.

Religion (la) des Tartares orientaux avant la fondation de l'empire mandchou, 50: avant l'introduction du bouddhisme chez les Mandchous, 54; la religion niutchie, 59; histoire des religions, 3, 4.

Religion mandchoue au XVIe et au XVIIe siècles, 9. Voir page 205, section I.

Religion des Mongols (voir pp. 173 et 215) comparée à la religion chinoise, 204.

Religion chinoise (v. pp. 186 et 216), index passim; comparaison, 201.

Reville (A.), Religion des peuples non-civilisés, 9, 26.

Revue internationale, 4.

Rituel tartare de l'empereur K'ien-Long, 5 et passim; état matériel du manuscrit, 8; rédaction du rituel, 62; traduction, 60.

Saban (bâtonnet), 101.

Sacrifice, diverses espèces, 31; description du, 34; préparatifs du, 37; endroit du, 37; acte du, 41.

Sacrifice dans la religion primitive des Tartares orientaux, 59; énumération des sacrifices en usage chez les Tartares orientaux : sacrifices de la Cour, 69; des princes impériaux, 69; des Wangs, des Beile, des Beise et des Kongs, 70; des Kongs, des Heou, des Pe, des magistrats et fonctionnaires inférieurs, 70. Voir 205, IV et 206.

Sacrifices (objets employés dans les) : objets disposés dans le Tangze, 149; instruments et vases employés dans les sacrifices, 150, 154; objets des oblations, 150; objets servant à disposer les offrandes au Kun-ning-kong, 152.

Sacrifices pour les chevaux, objets à préparer, 168.

Sacrifice pour la prospérité, objets à préparer, 167.

Sahaliyan-Oula (fleuve), 52.

Saksan, 43.

Saman : erreurs sur le, 9; son caractère sacerdotal, 26; son costume, 26; étymologie du mot, 28; comment on devient saman, 29; son rôle, passim.

Samane, 28; comment on le devient, 29; son rôle, 71, passim.

Samanisme ou Shamanisme (appréciations), 9.

Samdambi (cérémonie conjuratoire), 29.

Sendehen, 26.

Sesi (grain de), 44.

Shang-si, = Shang-ti? 14; son culte, 33 et passim.

Shang-ti chez les Chinois, 186,

188, 189 (Tcheou-li), 197 (Li-ki).
Sheng-tzou (l'empereur), 71, 74.
Shi-tzong (l'empereur), 71.
Shou-King, 7; sa religion, 186.
Siao-Hio, 7, 20, 200.
Sihan (étui), 105.
Silgimbi (cérémonie), 77.
Singgeri s'an (plante), 126.
Siren faitambi (cérémonie), 47.
Siren futa (corde), 46.
Sisendumbi (cérémonie), 48.
Sishe, 153.
Si-tzong (l'empereur), 54.
Somo (mai), 153, 158.
Sori sahambi, 47; sori yali (offrandes), 44.
Soroko futa, 46.
Souillure du deuil, 50, 78.
Ssanang - Ssetsen (Histoire des Mongols de), 8, 181.
S'ura algara de jafara (cérémonie), 46.
Sure mama (esprit), 19.
S'usa, 77.
Table du sacrifice, 169.
Taigiya (eunuques), 30.
Tai-liao (royaume tartare), 55.
Tai-tzong (souverain mandchou), 54.
Tai-tzou (souverain mandchou), 50.
Tai-tzou-Agouda (souverain mandchou), 55.
Tai-Yuen-i-suduri bithe, 8.
Tampin, 155.
Tangze (lieu du culte), 14; description du, 22.
Targa (morceau d'étoffe), 46.
Tchang-tzong, 55.
Tchéou-li (livre des rites), 7.
Tchin-wangs (princes impériaux), 70.
Tchou-tzé-tsieh-yao-tchuen, 7.
Tebumbi (enterrer), 48.
Tekdebumbi (cérémonie), 77.
Tenggeri, 59.
Tengsime, 120.
Tien (ciel), conception chez les Chinois, 186, 187.
T'ien-tzong, 74.
Tob, 71.
Toholiyo, 43, 158.
Tôku (bâton), 155.
Tôme efen (gâteaux), 75, 122.
Tomsombi, 48.
Tong-Yo, 57.
T'sing-wen-wei shu (dictionnaire), 12.
Tuibure, 31.
Urge faitambi (cérémonie), 46.
Urgum (le prince), 71.
Usin wecembi (cérémonie), 73.
Vases, draps, etc, du sacrifice, 102.
Victimes (énumération des). Voir Offrandes.
Vin distillé pour le sacrifice.
Von der Gabelenz (C.), 15.
Wali mama (esprit), 48.
Waliyara nadan, 48.
Wangs (princes), 25 et passim.
Wan-Yan-liang (roi de Kin), 57.
Was'an (victime), 77.
Weceku : sens, 14; étymologie, 14.
Wecere (grand sacrifice), 31 et passim.; wecere deyen, 25; wecere doro-i bithe, 15.
Wei-shao-wang (roi de Kin), 77.
Walbô (sachet), 155, 156.
Yehe (porcelaine), 136.
Yemji (mauvais génie), 21.
Yeyehandu (grain), 75.

TABLE DES MATIERES.

Pages.

PRÉFACE 3
Objet et but de cette étude; ses sources 3

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSÉ DE LA RELIGION MANDCHOUE.

SECTION I. — La religion mandchoue au XVIe et au XVIIe siècle . . . 9
Opinion généralement répandue; appréciation contraire 11
Cause de ces divergences; sources de recherches; le Rituel mandchou de K'ien-long 12
Religion mandchoue. — I. *Des esprits et objets du culte* 13
Enduri et Weceku 13
Shangsi; le ciel 13
Foucihi (Bouddha) et Pousa, mânes, etc. 15
Personnages inconnus invoqués au sacrifice; autres esprits 19
Les *Hutu*, esprits méchants. 20
II. *Temples et autels* 22
Le Tangse, le Kun-ning-kong et le Gouroung 23
Les autels du culte public et des maisons particulières 25
III. *Ministres du culte.* — *A.* Le Saman; son vrai caractère, son costume, ses instruments; rôle qu'il joue aux sacrifices 27
Samans hommes et femmes; mode de nomination 27
Origine du nom 28
B. Ministres inférieurs, *janggin, da, taigiya*, servants; rôle des ministres femmes. 28
IV. *Cérémonies du culte.* 31
1° Grands et petits sacrifices 31
2° Offrandes; prières diverses 31
3° Cérémonies pour un objet particulier :
a) Cérémonies publiques 32
b) Actes du culte privé. 33
4° Culte de Shangsi; statuettes et tablettes, tabernacles et tables d'exposition 33

Pages.

5° Détails du sacrifice; résumé des actes et cérémonies du culte; mais et monnaies de papier; encens 34
6° Description du grand sacrifice :
a) Préparatifs : disposition des lieux et instruments, encens, vin distillé, vases, gâteaux, instruments de musique, foyers. 37
b) Sacrifice : ses diverses parties 41
c) Mobilier des temples : vases, diverses espèces de gâteaux, viandes, etc. 43
7° Actes du culte privé. 45
Cérémonies d'un caractère superstitieux 45
8° Culte des morts et des esprits des défunts 48
Caractère de ces pratiques. 48
Impuretés causées par la mort; purifications par le feu, etc. 50
SECTION II. — La religion mandchoue du Xe au XVe siècle 50
1° Introduction du bouddhisme; son influence sur la religion tartare. 51
2° La religion des Niu-tchis :
a) Situation du bouddhisme à cette époque 54
b) Principes religieux affirmés par les souverains niu-tchis . . 54
Le ciel; les esprits; esprits protecteurs. 55
Esprits particuliers 57
Culte des ancêtres; immortalité de l'âme 58
Résumé de ces doctrines; développement 59
Introduction des idées et croyances chinoises. 60
Ce qu'était le ciel pour les Niu-tchis. 60

DEUXIÈME PARTIE.

RITUEL MANDCHOU.

Introduction : préface et décret écrit par l'empereur K'ien-long. . . . 61

LIVRE I.

EXPOSÉ GÉNÉRAL DES CÉRÉMONIES.

CHAPITRE I. — Rapport présenté à l'empereur au sujet des offrandes et sacrifices; motifs de la composition de ce Rituel; son objet 63
CHAPITRE II. — Règles relatives aux offrandes d'objets nouveaux; premiers gibiers et animaux capturés pour le sacrifice; désignation des victimes selon les saisons 66

Pages.

CHAPITRE III. — Résumé des pratiques sacrificielles des Mandchous; origine du culte; devoirs des chefs féodaux et grands de l'empire; des pères de famille. 68

Choix des Samans; victimes, sacrifices particuliers; prescriptions les plus importantes. 68

Cas de deuil; autorités appelées à décider des usages. 78

CHAPITRE IV. — Cérémonies du premier de l'an au Kun-ning-kong . . 79

CHAPITRE V. — Cérémonies du premier de l'an à la chapelle du Tangze. 79

CHAPITRE VI. — Cérémonies du sacrifice à la chapelle du Tangze. . . 80

CHAPITRE VII. — Prières à réciter pendant cette cérémonie 81

CHAPITRE VIII. — Cérémonies du sacrifice dans la chapelle de Shang-si. 82

CHAPITRE IX. — Prières à réciter pendant cette cérémonie. 82

CHAPITRE X. — Cérémonies du sacrifice au Tangze, auquel on invite les esprits. 82

CHAPITRE XI. — Cérémonies de l'invitation et de l'introduction des esprits au Gouroung 85

CHAPITRE XII. — Cérémonies du sacrifice mensuel au Kun-ning-kong . 85

CHAPITRE XIII. — Prières à réciter pendant ce sacrifice. 95

CHAPITRE XIV. — Cérémonies du second jour 99

CHAPITRE XV. — Prières pendant les cérémonies du second jour . . . 99

LIVRE II.

CHAPITRE I. — Cérémonies du sacrifice aux jours ordinaires dans la chapelle du Kun-ning-kong 102

CHAPITRE II. — Prières de ce sacrifice. 109

CHAPITRE III. — Cérémonies du sacrifice des quatre saisons, avec hommage d'objets précieux. 110

CHAPITRE IV. — Prières à réciter pendant ces cérémonies 112

CHAPITRE V. — Cérémonies du lavement de la statue de Fo (Bouddha). 112

CHAPITRE VI. — Prières à réciter pendant cette cérémonie. 112

LIVRE III.

CHAPITRE I. — Cérémonies de préparation au grand sacrifice 116

CHAPITRE II. — Prières de ces cérémonies 116

CHAPITRE III. — Cérémonies du grand sacrifice avec mât dressé . . . 120

CHAPITRE IV. — Prières. 125

CHAPITRE V. — Cérémonies du grand sacrifice au Kun-ning-kong. . . 126

CHAPITRE VI. — Prières 129

CHAPITRE VIII. — Cérémonies qui se font le lendemain du grand sacrifice 130

CHAPITRE IX. — Prières 133

LIVRE IV.

pages.

CHAPITRE I. — Cérémonies pour demander la prospérité. 134
CHAPITRE II. — Prières de ces cérémonies 138
CHAPITRE III. — Prières pour les enfants à la mamelle 139
CHAPITRE IV. — Prières à réciter en offrant des gâteaux 140
CHAPITRE V. — Prières de l'offrande d'une oie 140
CHAPITRE VI. — Prière de l'offrande d'un poisson 140
CHAPITRE VII. — Prières de l'offrande d'un faisan 141
CHAPITRE VIII. — Prière de l'offrande de tout objet nouveau, de tout animal nouvellement pris 141
CHAPITRE IX. — Cérémonies du sacrifice pour les chevaux 141
CHAPITRE X. — Prières 142
CHAPITRE XI. — Cérémonies du sacrifice pour les chevaux des haras . 143
CHAPITRE XII. — Prières 146
CHAPITRE XIII. — Cérémonies du second jour 148
CHAPITRE XIV. — Prières 148

LIVRE V.

Catalogue des meubles, instruments, ustensiles et matières requis pour les cérémonies décrites ci-dessus 149
1. Objets disposés dans le Tangze. 149
2. Instruments et vases employés dans le grand sacrifice (*wecen*). 150
3. Objets des oblations 150
4. Dispositions des objets au Kun-ning-kong 151
5. Vases et instruments employés au sacrifice du Kun-ning-kong. 154
6. Espèces diverses d'offrandes. 158
7. Cérémonies et actes du culte :
a) Diverses espèces de gâteaux. 159
b) Distillation du vin 161
8. Instruments des sacrifices (*meten*) : vases, draps, ustensiles . 162
9. Offrandes : objets à préparer selon les jours de l'an. . . . 164
10. Offrandes, etc., du sacrifice pour la prospérité. 167
11. Instruments, offrandes, etc., du sacrifice pour les chevaux. . 168
12. Vases, tables, instruments de musique, glaive, etc. 169
13 et 14. Objets des offrandes 170
Noms des auteurs, correcteurs, etc., du Rituel mandchou 171

TROISIÈME PARTIE.

RELIGION MONGOLE. — DIVERGENCES DES RELATIONS.

Pages.

J.-G. Schmidt, La religion mongole. Les trente-trois Tegris; le Sumer; Hormuzda; Ortcilang; Esun Tegri; les quatre Tegris Mahàràjas; les Assuri 173

Bergmann, Religion mongole. La Trinité mongole; les Tengheris; Dewong-Karra, démiurge; cosmogonie; première lutte entre les Tengheris; bons et mauvais Tengheris; dépérissement du monde; le quatre Tengheris barattent la mer; fin du monde 173

Marco Paulo, Religion mongole. *Natigai,* dieu suprême; idoles de feutre; offrandes et libations. 175

Baron *d'Ohsson,* Religion mongole. Être suprême; Tengri; adoration des éléments; libations; idoles, *onggon;* superstitions; conjurations; *Cames* conjurateurs; religion de Tchingis-khan 175

Mosheim, Religion de Tchingis-khan. Monothéisme; absence d'idoles . 177

Pallas et *Gmelin,* Religion des Mongols. Dieu suprême; dieux inférieurs; idoles 177

Explication de ces divergences; divers courants religieux 177

Origine des idoles chez les Mongols; Vartan et Guiragos, historiens arméniens; le grand-khan Houlagou 178

Religion des Mongols d'après les historiens tartares :

1. *Tai Yuen-i Suduri,* ciel et esprits; Temujin (Tchingis-khan) et Houbilaï 179

Code des lois de Tchingis-khan 180

Monothéisme sans culte; témoignages des auteurs arméniens et mahométans; Tchingis-khan, Houlagou et Batou 181

2. *Ssanang-Ssetsen,* Histoire des Mongols. Tegri supérieur éternel, seul adoré 182

Superstitions mongoles (d'Ohsson, Rubruquis, Duplan-Carpin, Guiragos) 183

Conclusion. Religion nationale des Mongols; pourquoi les Khakans ont adopté le bouddhisme 184

QUATRIÈME PARTIE.

RELIGION DES ANCIENS CHINOIS. — SES RAPPORTS AVEC LA RELIGION TARTARE.

A. — *Religion des anciens Chinois.*

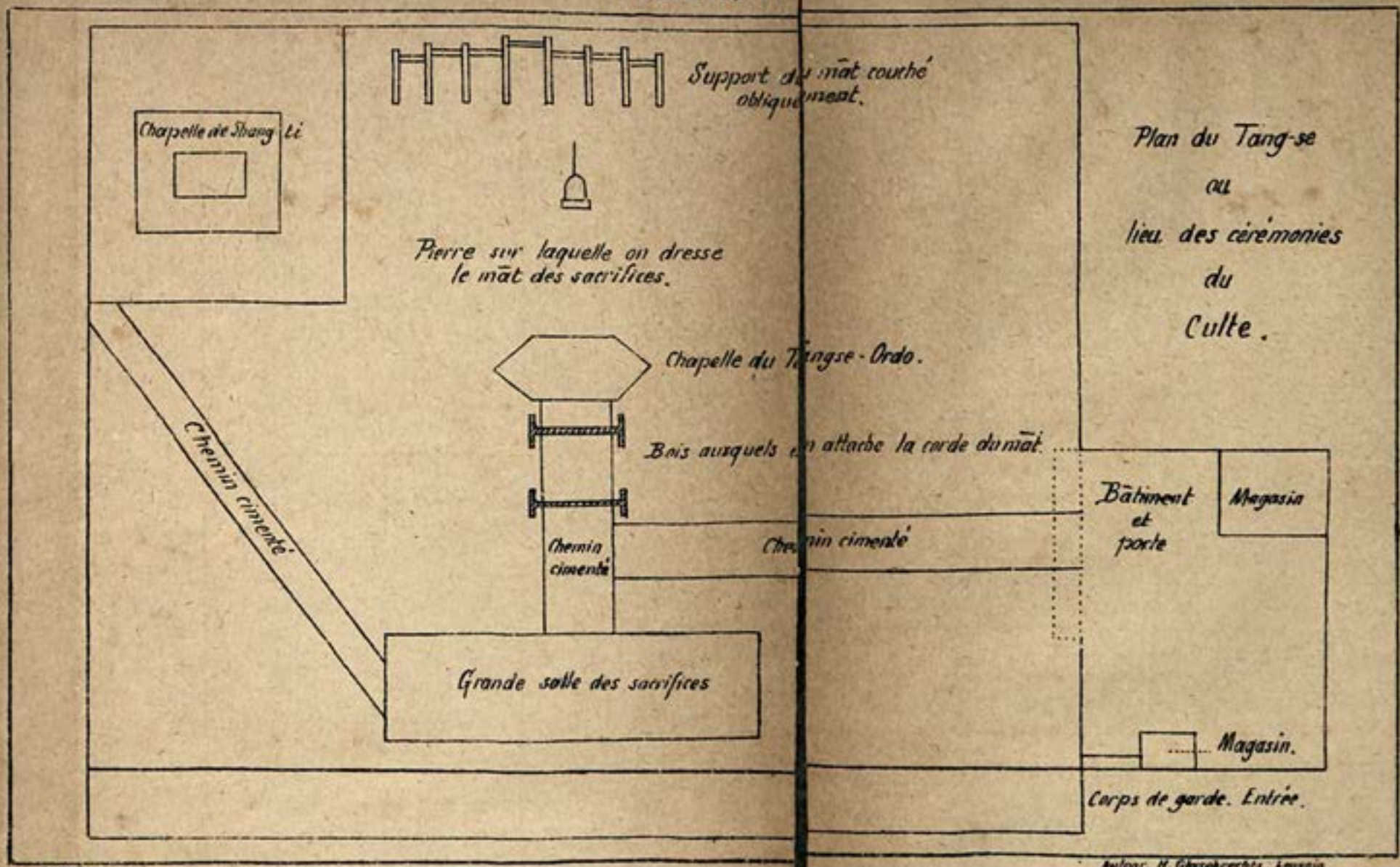
Pages.

1. Résumé du contenu des plus anciens livres *Shou-king* et *Shi-king* . 186
   Shang-ti et *T'ien;* esprits inférieurs; culte : prières et sacrifices; immortalité de l'âme; sacrifices aux morts 186
2. La religion chinoise vers le Xe siècle A. C. Le *Tcheou-li;* sa nature. 187
   a) Croyances : *Shang-ti* et *T'ien;* esprits; trois ordres d'esprits : *Shen, Kouei* et *Khi,* esprits des morts; rapports entre l'homme et les esprits 188
   b) Le culte : prières, conjurations, sacrifices; résumé des croyances et du culte de ces temps; relation entre l'homme et les esprits; apparitions 192
Six espèces de prières 192
Descente des esprits; sacrifice à Shang-ti. 193
Ministres du culte; leur caractère 194
Divination; enchanteurs des deux sexes; moyens de divination . . . 195
Sacrifices; offrandes; leur objet 196
3. La religion chinoise du Ve siècle A. C. et suivants. 196
   Li-ki. Croyances : Shang-ti, esprits et mânes; esprits du sol et des céréales, du foyer, etc.; génies protecteurs des pays et des maisons; autels et arbres sièges des esprits. 197
   Culte; son but; sacrifices expiatoires; leur existence réelle; idoles; images des ancêtres; tablettes, temples et salles consacrés à ces derniers 198
   Sacrifice. Préparation; cérémonies et offrandes; rôle de l'empereur. 199
   Le feu dans la religion chinoise 199
Livres postérieurs au *Li-ki, Siao Hio, Kia-li,* etc. 200

B. — *Comparaison des religions chinoise et tartare.*

1. Religions mandchoue et chinoise :
   Leurs ressemblances; leurs différences. 201
   Croyances; divinités; culte; sacerdoce; ancêtres; préparation; instruments 202
2. Religions chinoise et mongole. 203
INDEX ALPHABÉTIQUE 205
Planches.

Planche I.



G. Wells, Louvain.

Autogr. H. Ghysebrechts, Louvain.

Pl. II.

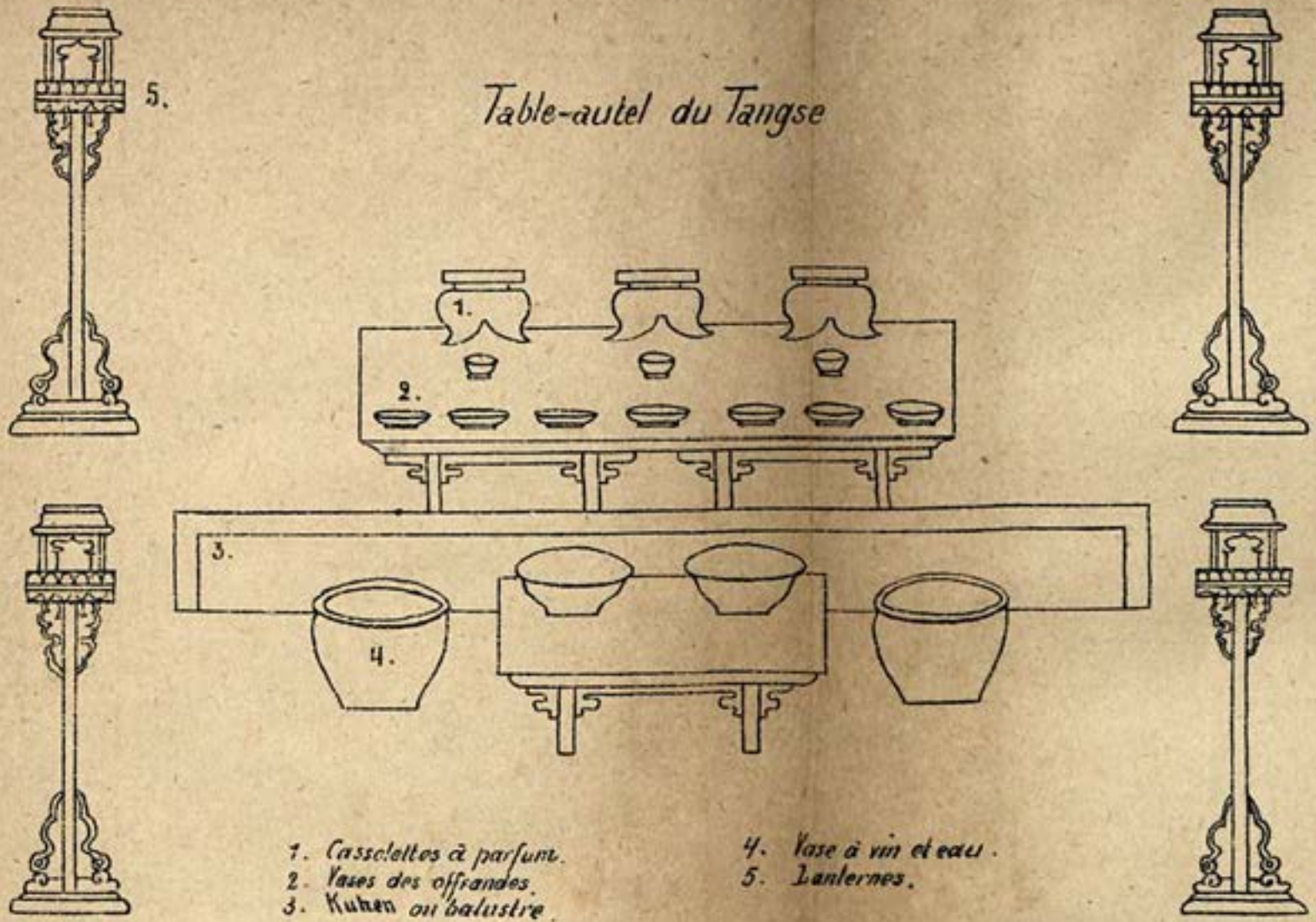
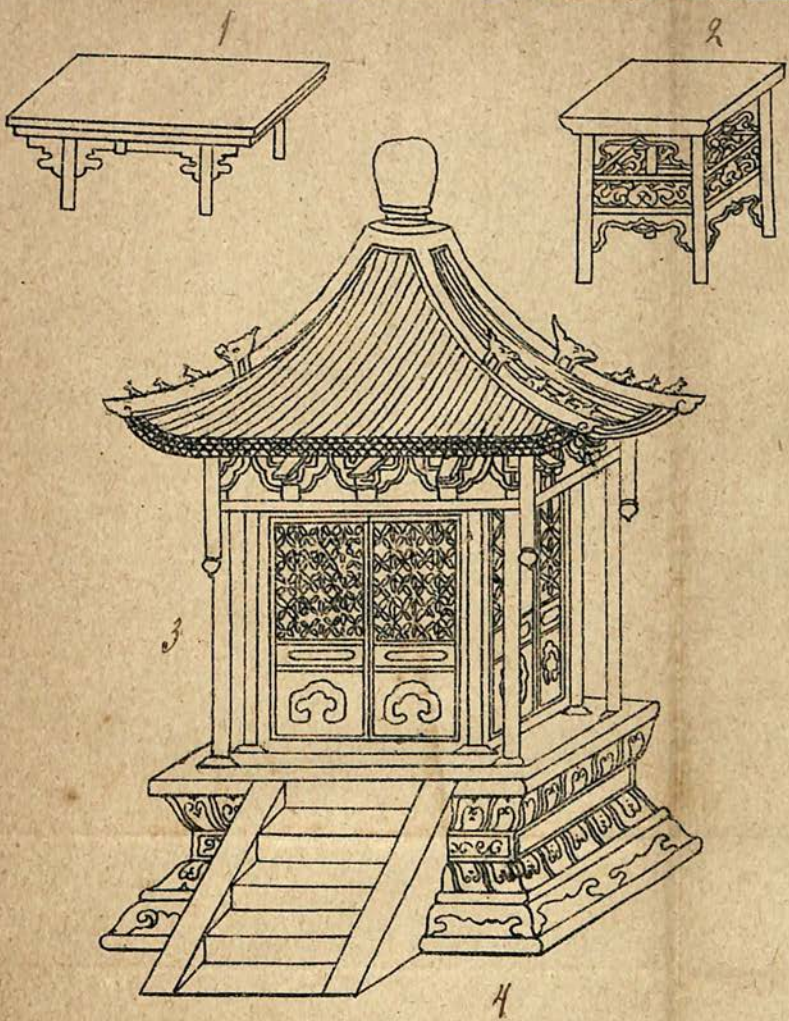
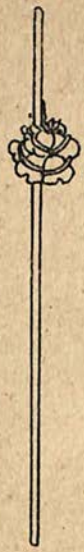


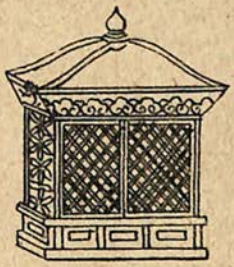
Table-autel du Tangse

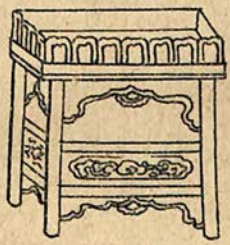
1. Cassolettes à parfum.
2. Vases des offrandes.
3. Kuhen ou balustre.
4. Vase à vin et eau.
5. Lanternes.


1
2
3
4

1


2


3


3

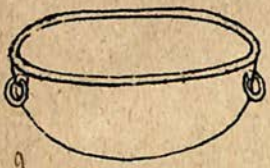
4

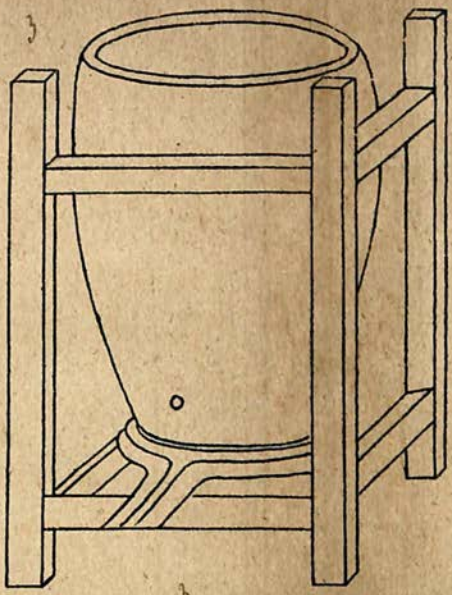
5

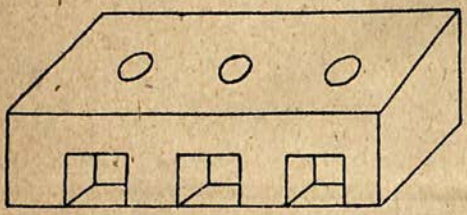
6

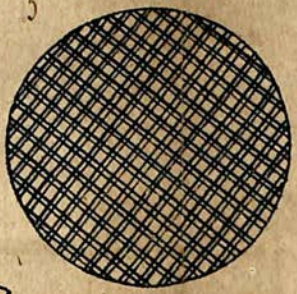
7

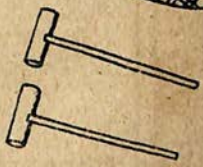
PI. V.

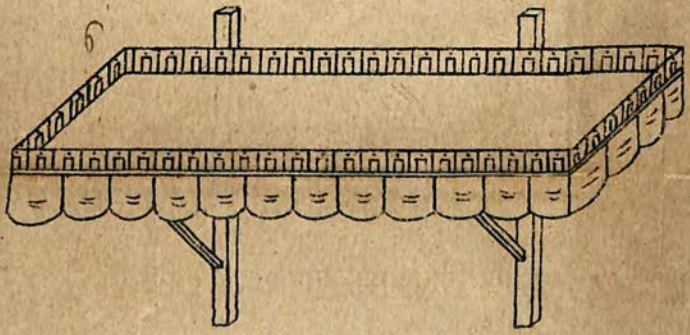


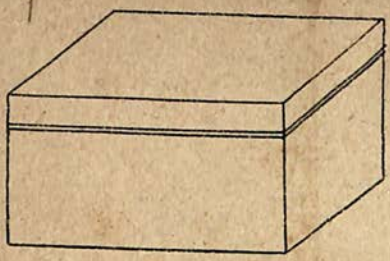


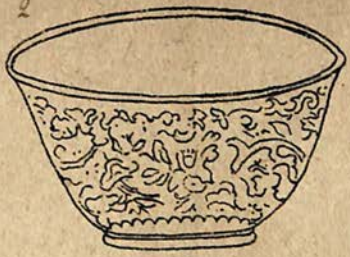


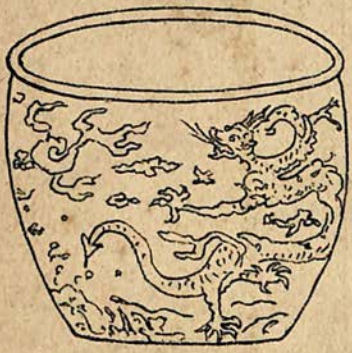


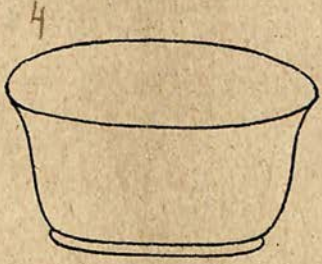





1


2

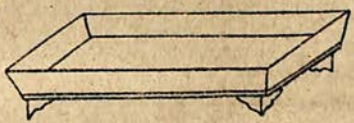

3

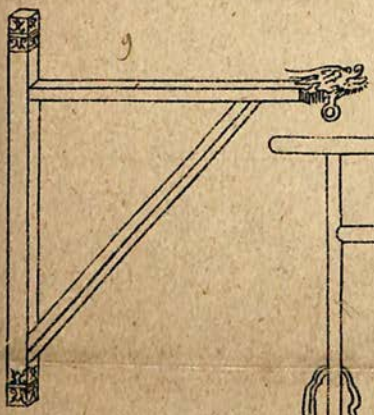

4

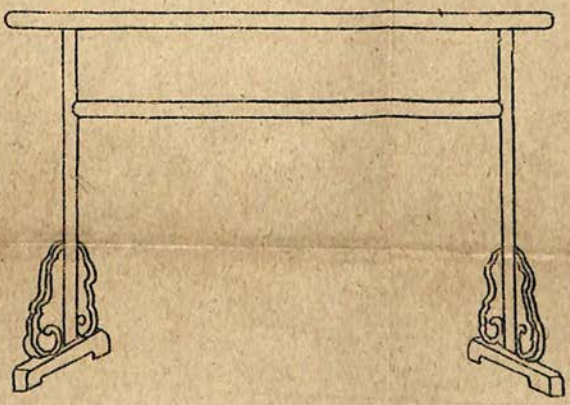
5

6

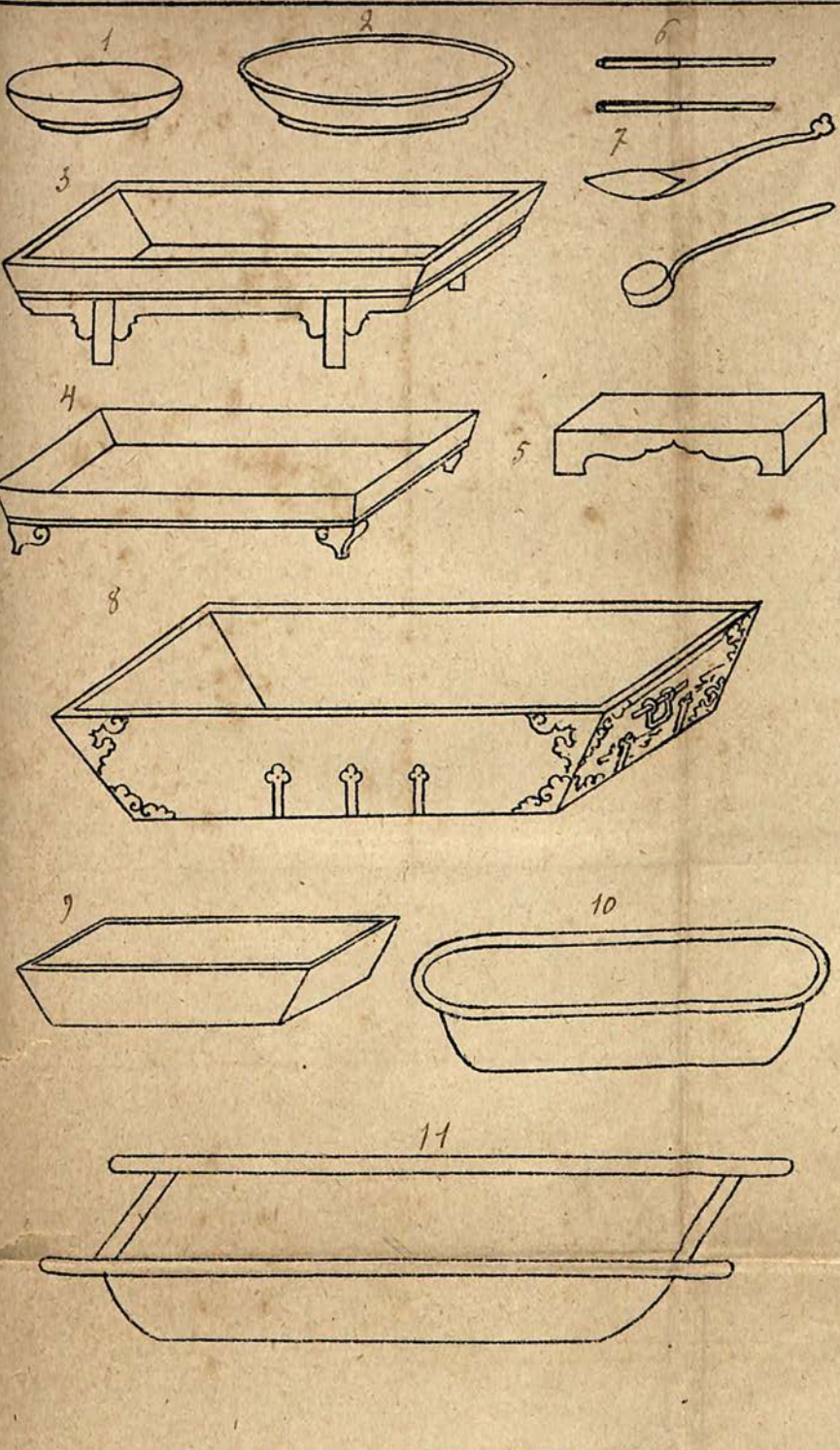
7

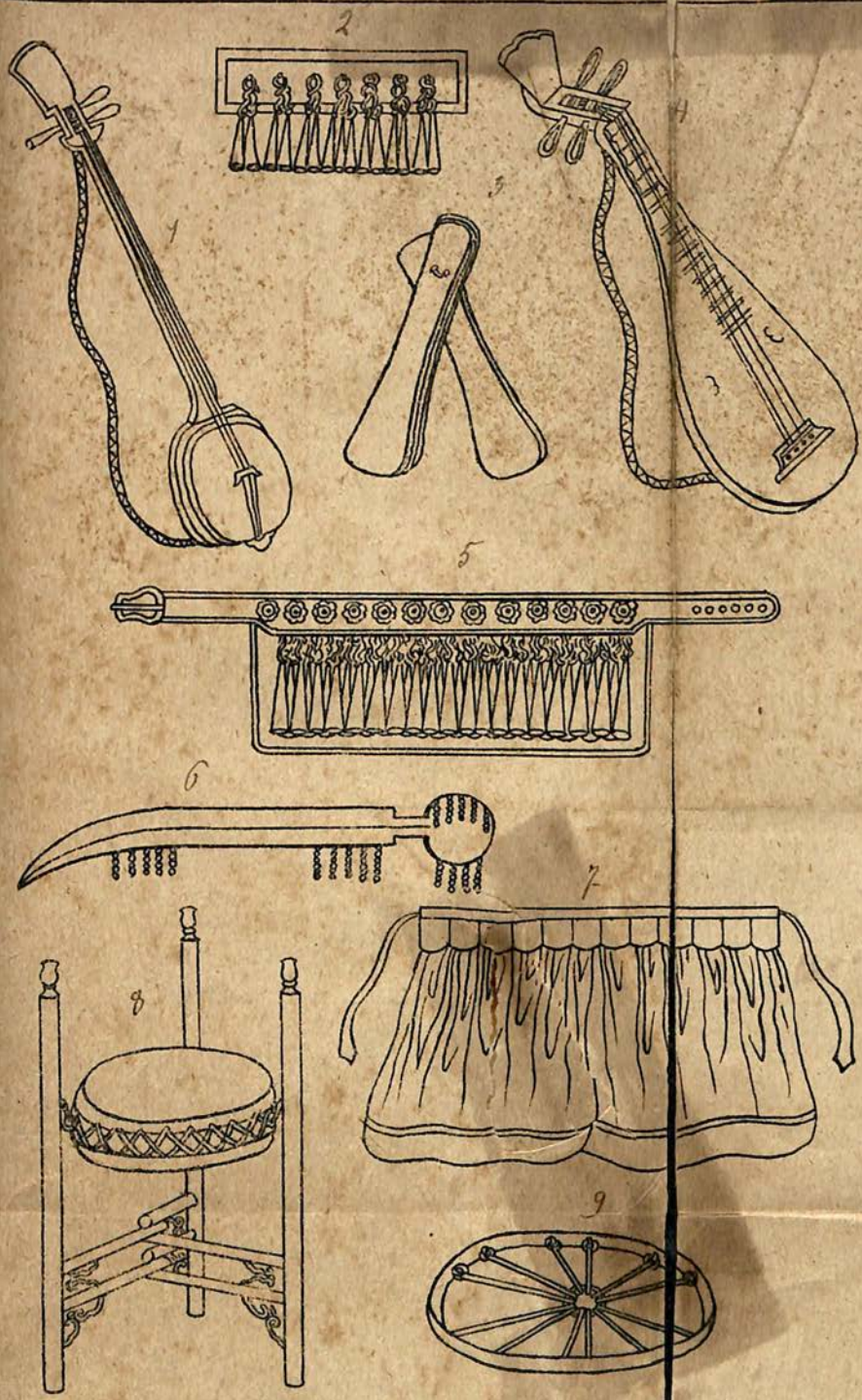

8


9


10

PI. VII.




2
1
3
4
5
6
7
8
9

Das

Schamanenthum und sein Kultus.

Eine Untersuchung

von

Dr. Wilhelm Radloff

K. Russ. Staatsrath und Mitglied der K. Russ. Akademie der Wissenschaften zu St. Petersburg.

Sonderabdruck

aus:

„Aus Sibirien. Lose Blätter aus dem Tagebuche eines reisenden Linguisten.“

Leipzig

T. O. Weigel.

1885.

Das Schamanenthum und sein Kultus.

Verbreitung des Schamanenthums unter den Türk-Völkern. — Die Weltanschauung der Schamanenbekenner des eigentlichen Altai. — Der Schamanenkultus. — Die Spuren des Schamanenthums bei den Kirgisen und anderen Türk-Stämmen.

Alle Völker des nördlichen Asiens, die zu den östlichen Zweigen der ural-altaischen Völker-Familie gehören, d. h. alle tungusischen, mongolischen und türkischen Stämme, waren früher Anhänger des Schamanenthums. Jetzt ist dieser Schamanenkultus nur noch bei den Tungusen allgemein verbreitet, deren sämmtliche Stämme mit Ausnahme der Mandschu, die sich jetzt zur chinesischen Staatsreligion und dem Buddhismus bekennen, ohne Ausnahme Schamanenanhänger sind. Die Mongolen sind durch tibetanischen Einfluss jetzt fast alle eifrige Buddhisten, nur bei den an dem Baikal-See wohnenden Buräten ist der Schamanismus noch allgemein verbreitet; ob bei den Mongolen, den Gobi, noch Spuren des Schamanismus vorkommen, weis ich nicht anzugeben. Die Türken endlich, die am frühesten von allen drei genannten Gruppen Hochasien verlassen haben, sind seit vielen Jahrhunderten dem Einfluss des Islams erlegen und mit Ausnahme der Bewohner des Altai und des Sojonischen Gebirges sehr eifrige Mohammedaner. Nur ein sehr kleiner Theil der in Russland und Sibirien wohnenden Türk-Stämme ist zum Christenthum übergetreten und ganz allein ein Theil der Sojonen in der westlichen Mongolei bekennt sich zum Buddhismus. Den alten Schamanenglauben sehen wir daher nur bei denjenigen Stämmen erhalten, die bei den Zügen der Türken nach Westen und Süden

in den fruchtbaren Thälern des östlichen Theiles der grossen altaischen Bergkette getrennt von ihren weiterziehenden Nachbarn zurückblieben. Auf diese zurückgebliebenen Stämme haben jezt schon die benachbarten Völker einen grossen Einfluss gewonnen, so dass das Schamanenthum von Osten her durch den Buddhismus, von Norden und Westen aus durch das Christenthum eingeengt wird. Da alle Abakan-Tataren officiell als getauft aufgeführt werden und auch viele Sojonen Buddhisten geworden sind, so sind es nur noch die altaischen Bergkalmücken, die Teleuten, die Schwarzwald-Tataren und die Schoren, die zum grössten Theil sich offen zum Schamanismus bekennen. Ein Theil der sibirischen Tataren ist erst im letzten Jahrhundert auf russischem Gebiete dem Einflusse der Mohammedaner erlegen. Dies sind die Baraba-Tataren, die Tara-Tataren (Kurdak) und die sogenannten Tomsker Teleuten.

Bevor ich den Beschwörungskultus der Schamanen schildere, will ich versuchen, die Weltanschauung des Schamanenthums darzulegen. Diese Aufgabe ist eine sehr schwierige, sobald man sich daran macht, ein Gesammtbild zu entwerfen, weil das Ganze aus widersprechenden Einzelnachrichten gewonnen werden muss. Hierbei werden wir bei der Erforschung des Schamanismus durch keine Spur von schriftlichen Dokumenten unterstützt. Um wie viel schwieriger muss also hier die Zusammenstellung eines Gesammtbildes sein, wenn es schon schwer ist, schriftlich überlieferte Mythen, z. B. des griechischen Alterthums, zu einem Ganzen zu vereinigen. Dabei hat das Volk, das hierfür unsere einzige Quelle ist, nur eine sehr dunkle Vorstellung von seinem Glauben. Die Schamanen selbst, welche uns die allein sichere Quelle sein könnten, fürchten sich allgemein, ihre Geheimnisse zu verrathen und hüllen sich stets in den Nimbus des Geheimnisses, den sie für ihren Erwerb so nöthig haben. Ich war daher nicht wenig erfreut, als ich in der Mission am Kebisen auf zwei getaufte Schamanen traf und hoffte auf reichere Ausbeute. Leider wurde auch in diesem Falle meine Hoffnung getäuscht, denn ich erhielt von ihnen auf alle meine Fragen keine andere Antwort, als: „Unser früherer Gott ist schon so ergrimmt genug, dass wir ihn verlassen haben; was wird er thun, wenn er erfährt, dass wir ihn jetzt noch verrathen? Aber noch mehr fürchten wir den russischen Gott, wenn er hört, dass wir von dem alten Glauben sprechen. Was wird uns da für Rettung sein? (auda arga nä

polor?)“ Trotz dieser Schwierigkeiten habe ich doch im Laufe der Zeit in einer ganzen Anzahl von Legenden, Sagen, Märchen, Erzählungen, Liedern viele Anspielungen und Hinweise auf die Glaubensanschauungen des Volkes gefunden; dazu kamen viele abgerissene Aeusserungen der Schamanenanhänger und der Schamanen selbst, so dass ich wohl im Stande bin, ein Gesammtbild der Weltanschauung des Schamanismus zu entwerfen, wenn dieses Bild auch in vielen Stücken ein lückenhaftes ist.

Die Welt besteht nach der Anschauung der Schamanisten aus einer Anzahl von Schichten, über deren wirkliche Anlage die Leute sich nicht den Kopf zerbrechen. Die Anschauung der Schicht ist gewiss von der Bergschicht genommen, welche die Bergbewohner gleichsam vor ihren Augen sich aufthürmen sehen, wenn sie sich auf einer bedeutenden Höhe befinden. Die Schichten sind durch ein gewisses Etwas von einander getrennt, da der Schaman bei der Beschwörung einer gewissen Kraftanstrengung bedarf, um aus der einen Schicht in die andere zu gelangen, und diese Kraftanstrengung begleitet stets ein krachendes Geräusch.

Siebzehn obere Schichten bilden den Himmel, das Reich des Lichtes, und sieben oder neun Schichten bilden die Unterwelt, das Reich der Finsterniss. Zwischen den Schichten des Himmels und den Schichten der Unterwelt ist die Oberfläche der Erde, der Wohnsitz des Menschengeschlechtes, so dass die Oberfläche der Erde mit allen ihren Bewohnern sich unter dem Einflusse beider genannten Reiche befindet.

Alle guten Geister, Genien und Gottheiten, die das schwache Menschenvolk schaffen, schützen und erhalten, leben in den oberen Schichten des Lichtes, denn das Licht ist ja der Freund aller Menschen, der Erhalter aller Lebensäusserungen der Natur. In den unteren Schichten der Finsterniss aber lauern die Unholde, die bösen Geister und Gottheiten, die dem Menschen zu schaden und ihn zu vernichten suchen und trotz aller Kämpfe ihn endlich doch herabziehen in die ewige Finsterniss.

Die Ursache einer solchen Weltordnung erzählen uns die Legenden von der Erschaffung der Welt. Hier eine derselben.

Ehe die Erde und der Himmel geschaffen waren, war Alles Wasser, die Erde war nicht da und der Himmel existirte nicht, Sonne und Mond waren nicht. Da erschuf Tengere Kaira Kan, der höchste der Götter, der Anfang alles Bestehenden, der Vater

und die Mutter des Menschengeschlechtes, zuerst ein Wesen, das ihm gleich war, und nannte es Mensch (Kishi). Kaira Kan und der Mensch schwebten ruhig über dem Wasser; wie zwei schwarze Gänse schwebten sie. Der Mensch aber war nicht zufrieden mit dieser seligen Ruhe, er wollte sich höher erheben als Kaira Kan. In Folge dieser Vermessenheit verlor er die Kraft zum Fliegen und stürzte in die Tiefe, in das grundlose Wasser. In seiner Noth, dem Ertrinken nahe, rief er den Tengere Kaira Kan (den gütigen Himmel) um Hülfe an. Kaira Kan befahl dem Menschen, sich aus der Tiefe zu erheben, und der Mensch erhob sich, dann liess er aus dem Meere einen Stern sich erheben, damit der Mensch sich auf diesen setzen konnte und er vor der Wassersnoth geschützt war. Da der Mensch nicht mehr fliegen konnte, gedachte Kaira Kan die Erde zu schaffen, deshalb hiess er den Menschen tief hinab in's Wasser tauchen und aus der Tiefe Erde herauf zu holen und streute die Erde auf der Oberfläche des Wassers aus. Als der Mensch die Erde aus dem Wasser hervorholte, steckte er einen Theil der Erde in den Mund, um für sich heimlich ein Land zu schaffen; als er aber empor kam, schwoll die Erde im Munde an, dass er nicht mehr athmen konnte und fast erstickt wäre, wenn ihm nicht Kaira Kan befohlen hätte, die Erde auszuspeien. Das Land, das Kaira Kan geschaffen hatte, war eben und glatt, aber die Erde, die aus dem Munde des Menschen hervorquoll, spritzte nach allen Seiten auseinander und bedeckte ganze Landstrecken mit Sumpfhügelchen. In seinem Zorne nannte nun Kaira Kan den Menschen Erlik und verbannte ihn aus dem Reiche des Lichtes; darauf schuf er andere Menschen, die die Erde bevölkern sollten. Er liess einen Baum mit neun Zweigen aus der Erde wachsen und unter jedem Zweig schuf er einen Menschen; diese neun Menschen waren die Stammväter der neun Völkerstämme, die bis jetzt das Erdenrund bewohnen.

Als Erlik die Menschen, die neuen Bewohner der Erde, erblickte und sah, dass sie alle so schön und gut waren, bat er den Kaira Kan, ihm diese Geschöpfe in die Hand zu geben. Kaira Kan verweigerte ihm diese Gabe; da wusste Erlik sie zum Bösen zu verführen und so mit Gewalt an sich zu reissen. Kaira Kan aber erzürnte über das thörichte Menschenvolk, das sich so leicht vom Erlik hatte verleiten lassen. Er beschloss deshalb, von jetzt ab das Menschengeschlecht sich selbst zu

überlassen, den Erlik aber verfluchte er von Neuem und verbannte ihn in die dritte Schicht des unterirdischen Reiches der Finsterniss; für sich selber aber schuf er die siebzehn Schichten des Himmels mit ihren Bewohnern und wählte die höchste Schicht des Himmels als seinen bleibenden Wohnsitz. Zum Beschützer und Lehrer des nun vereinsamten Menschengeschlechtes liess er den erhabenen Mai-Tärä zurück. Als Erlik den schönen Himmel erblickte, beschloss er, sich auch einen Himmel zu erbauen, und nachdem er dazu die Erlaubniss des Kaira Kan erhalten hatte, liess er daselbst seine eigenen Unterthanen, die bösen Geister, die von ihm verderbten Menschen wohnen. Und die bösen Geister lebten viel besser als die von Gott geschaffenen Menschen der Erde. Dies erregte den Zorn des Kaira Kan und er schickte den Helden Mandyschirä, um den Himmel des Erlik zu zerstören. Da erdröhnte der Himmel unter den mächtigen Hieben der Lanze des Mandyschirä, der Himmel des Erlik aber zersprang in kleine Stücke und fiel auf die Erde herab, und die Erde, die bis dahin glatt und eben gewesen war, wurde verdorben, denn es entstanden durch die herabfallenden Trümmer die mächtigen Berge und die tiefen Schluchten und zwischen ihnen wuchsen die undurchdringlichen Waldstrecken hervor. Kaira Kan aber verbannte Erlik zur tiefsten Erdschicht, wo weder Mond noch Sonne scheint, wohin das Licht der Sterne nicht dringt, und befahl ihm, dort zu verweilen bis zum Ende der Welt.

Es giebt viele Legenden der Welterschaffung und diese stellen natürlich den Gang der Erschaffung sehr verschiedenartig dar. Das ist auch sehr wohl verständlich, denn alle diese Erzählungen sind nur der Ausdruck der kindlichen Speculation des Volkes über den den Menschen unverständlichen Process des Werdens und die Ursache alles Bestehenden. Da jede Erklärung dieses Processes selbst für den ungebildetsten Menschen stets voll von Widersprüchen sein muss, so sucht er nach immer neuen Erklärungen und forscht gern bei Anderen nach ihrer Meinung über das Unverständliche. So kommt es denn, dass schneller als alle übrigen Legenden die Legenden über die Ursache des Seins sich zwischen den verschiedenen Völkern ausgleichen und mittheilen. Darum finden wir auch viele Varianten dieser Legenden bei den altaischen Schamanisten und in allen diesen Legenden deutliche Spuren der Mosaischen Schöpfungsgeschichte und des Buddhismus, von denen die ersteren zum Theil durch die

Mohammedaner, zum Theil durch die Christen hierher geführt wurden.

Dies beweist uns die Variante, dass Kaira Kan zuerst drei mächtige Fische geschaffen, auf deren Rücken er die Erde befestigt habe. Auch eine Sage vom Sündenfall, die in der von mir hier erzählten Legende auftritt, die ich aber weggelassen, weil sie fast ganz mit der Mosaischen Erzählung übereinstimmt. Die Namen Mandyschirä und Mai-tärä, die in der hier aufgeführten Sage auftreten, deuten auf buddhistischen Einfluss.

Tengere Kaira Kan bewohnt noch jetzt die siebzehnte Himmelsschicht und leitet von dort aus die Geschicke des Weltalls. Aus dem Kaira Kan entstanden durch Emanation die drei höchsten Gottheiten: Bai Ülgön, der auf dem goldenen Berge in der sechzehnten Himmelsschicht wohnt und dort auf goldenem Throne sitzt; Kysagan Tengere, der Mächtige, der seinen Wohnsitz in der neunten Himmelsschicht hat, und der Allweise, Mergen Tengere, der in der siebenten Himmelsschicht sich aufhält, wo auch die Mutter Sonne (kün änä) sich befindet und den Himmel und die Erde überstrahlt. In der sechsten Himmelsschicht wohnt der „Vater Mond" (ai ada). Die Benennung „Mutter Sonne" und „Vater Mond", kün änä und ai ada, sind nur durch sprachliche Anklänge der Vocalähnlichkeit entstanden und haben weiter keine mythische Bedeutung. In der fünften Himmelsschicht wohnt der höchste Schöpfer, auch Gott der Schöpfer (kudai jajutschi) genannt. Der erhabene Bai Ülgän hat zwei Söhne, den Jajyk, der auch Mai-änä genannt wird, und Mai-tärä, den schützenden Gönner der Menschheit. Sie wohnen in der dritten Himmelsschicht; hier ist auch der *Süt-ak-köl*, der milchweisse See, der Urquell alles Lebens, und in seiner Nähe der Berg Sürö, der Wohnsitz der sieben Kudai (jätti kudai = sieben Götter), die hier unter ihren Untergebenen, den Jajutschi (d. h. den Schöpfern), den Schutzengeln und Begleitern der Menschen leben. Hier ist auch das Paradies (ak, d. h. das Weisse), wo die Seligen und Gerechten (aktu: die mit Weisse, d. h. Gerechtigkeit Versehenen) ein glückliches Dasein führen. Diese letzteren sind die Gemeinschaft der Ahnen der jetzt lebenden Menschheit, die hier geschlechterweise leben und durch die Kraft des Familienbandes die Vermittlung zwischen den Gottheiten des Himmels und ihren auf der Erde lebenden Nachkommen übernehmen und diesen in Nöthen beistehen können.

Die Erde selbst, auf der die Menschen leben, erscheint personificirt als eine für die Menschheit wohlthätige Geistergemeinschaft und wird als solche von den Menschen unter dem Namen Jär-su (Erde — Wasser) verehrt. Ich sage Geistergemeinschaft, da unter Jer-su die Gesammtheit der siebzehn hohen Chane (Fürsten) verstanden wird; alle diese Fürsten der Quellgebiete haben auf den Schneegipfeln der mächtigen Bergriesen, bei den Quellen der das Land befeuchtenden und befruchtenden Ströme ihre Wohnsitze. Der mächtigste dieser siebzehn Chane ist der Jō Kan. Er wohnt im Nabel der Erde, dem Mittelpunkte, wo der höchste aller Erdenbäume wächst, eine riesenhohe Tanne, deren Gipfel bis zum Hause des Bai Ülgön reicht. Dieser Baum ist ein Zeichen, dass die Macht des Jo Kan fast der der höchsten Himmelsgottheit gleichkommt. Jo Kan hat zwei Söhne, den Sō Kan und den Temir Kan, die auch zu den Erdenfürsten gehören; diese nehmen gern die Libationen der Menschen in Empfang. Der vierte der gewaltigen Fürsten der Erde ist Talai Kan, der Fürst des Meeres, der Schützer der Verstorbenen, er wird auch Jajyk Kan (der Fürst der überschwemmten Wasserfläche) genannt. Seine Wohnung hat Ṭalai Kan bei der Mündung der siebzehn Meere, er ist der Oberherrscher über alle Gewässer der Erde. Der fünfte Chan ist Adam Kan (eine durch Vermittlung der Kirgisen von den Mohammedanern hier eingedrungene Persönlichkeit). Der sechste ist Mordo Kan oder Abakan Kan, der Herrscher des Abakan-Stromes, der auf den Quellen dieses Flusses östlich vom Teletzkischen See seinen Wohnsitz hat, wo er als Regenspender verehrt wird. Der siebente Fürst ist Altai Kan, der Wohlthäter des Altai-Volkes, welcher bei den Quellen der Katunja, der himmelhohen Belucha, seinen Sitz hat. Der achte Chan ist Kyrgys Kan, der reiche Wirth des Kemtschik, des Quellgebietes des Jenissei. Der neunte Chan ist Jabasch Kan; der zehnte Edär Kan. Die übrigen sieben Fürsten werden bei den verschiedenen Stämmen sehr verschieden genannt. Im nördlichen Altai wurden sie genannt: Jābyr Kan, Kaira Kan, Puisan Kan, Pärbi Kan, Mansar Kan, Pyrtschu Kan und Oktū Kan, über deren Wohnsitze und Bedeutung ich nichts Näheres anzugeben vermag.

Alle diese Gottheiten der Oberwelt, die in den Schichten des Himmels und auf der Erde leben, werden als die Schöpfer, Erhalter und Beschützer der Menschheit angesehen. Am nächsten

stehen die Menschen den Gottheiten des Jersu, deren Wohlthaten er direct empfängt und mit welchen er daher auch in unmittelbare Verbindung zu treten und Opfer zu spenden wagt. An die Gottheiten des höchsten Himmels, ebenso wie an die Geister der Finsterniss wagt der schwache Mensch sich nicht zu wenden, dazu bedarf er eines Vermittlers und zwar der im Paradiese wohnenden Vorfahren. Mit Hülfe dieser seiner Vorfahren theilt er den hohen Göttern des Himmels seine Noth mit und bittet sie um Hülfe. Darum hängt auch an jeder Götzenstelle der Jurte ein Götterbild der höheren Götter in einem Reifen, der den Wohnsitz der Himmelsschicht bedeutet, und daneben der Somo, die neun den Menschen behütenden Vorfahren. Aber nicht alle Menschen vermögen sich wirksam an die Vorfahren zu wenden, oder vielmehr nicht allen Vorfahren ist die Macht einer starken Hülfe gegeben. Diese Kraft wohnt nur wenigen Geschlechtern, den Geschlechtern der Schamanen, inne, die ihre Gewalt von Vater auf Sohn mit dem sichtbaren Zeichen der Schamanentrommel übergeben, mittelst der er durch die Kraft seiner Vorfahren die Geister des Jersu rufen und zu thätiger Hülfe zwingen kann. Wie dieses Anrufen der Vorfahren geschieht, können wir aus zwei kurzen Gebeten ersehen, die ich bei Gelegenheit ihrer Anwendung selbst aufschrieb (was bei Beschwörungen nicht möglich ist). Das erste dieser Gebete ist ein Bittgebet um schönes Wetter. Dies verrichtete einer meiner Führer vom Stamme der Tölös (am Tscholyschman), als uns im Jahre 1861 nicht weit von den Quellen des Abakan, wochenlang das schrecklichste Ungewitter verfolgt hatte. Der Beter war ein sogenannter Jadatschy (ein Wettermacher), der, da er keinen Jadatasch zur Hand hatte, mittelst einer aus meiner Reiseapotheke entnommenen Medizin das Gebet wirksam machte. Nachdem er die Medizin in einem Löffel über dem Feuer erwärmt hatte, erhob er beide Hände und den Löffel zum Himmel und sprach:

Kaira Kan, Kaira Kan!
Alás! Alás! Alás!
Handbreit öffne du den Himmel!
Oeffne einer Nadel Breite!
Vom Geschlecht der Regenmacher
Bin ich, ich der Ceder Wurzel.
Abu Tobu heisse ich,
Heisse Ongustai Kuldurak.
Auf der Erd' sei Himmelsnabel!

Erdennabel sei im Himmel!
Paschtygan, den Vorfahr, ruf ich,
Oeffne du des Himmels Weg!
Handbreit öffne du den Himmel!
Oeffne einer Nadel Breite!
Du durchdring' die hohen Berge:
Von des Abakanes Quellen,
Kaira Kan, o Kaira Kan!
Alás, Alás, Alás!

Das zweite ist ein Dankgebet, das in meiner Gegenwart mein Wirth am Batschat, ein Teleuten-Schaman, hielt und mir später dictirte.

Der du in der Höhe wohnest,
Himmelsherr Kan Abyjasch,
Der auf Erden Gras hervorrief
Und die Blätter auf den Bäumen,
Der am Schenkel Fleisch geschaffen
Und die Haare auf dem Haupte,
Du, der Schöpfer des Geschaffnen!
Himmel du, für die Geschöpfe!
O, ihr sechzig mächt'gen Fürsten,
Die erhoben mir den Vater,
Du, der hohe Ülgön-Bai,
Der erhoben mir die Mutter,
Herr-Gott, du verleihe Vieh!
Herr-Gott, du verleihe Brot!
Gieb dem Hause du ein Haupt!
Du, der Schöpfer des Geschaffnen!
Himmel du, für die Geschöpfe!
Durch den Vater flehe an dich:
Gieb den Segen mir, o Vater!
Vater stehe du doch bei

(Hier ist der Name des Vaters und des Geschlechtes gewiss aus Pietät weggeblieben.)

Meinem Haupte hier im Hause,
Auf dem Felde meinem Vieh!
Ich verneige mich vor dir,
O, du Schöpfer des Geschaffnen!
Der Geschöpfe Himmelsfürst!

Das unterirdische Reich der Finsterniss besteht, wie ich schon vorher erwähnt habe, aus neun Schichten. In allen diesen Schichten herrscht eine ihnen eigenthümliche grausige Beleuchtung von einer der Unterwelt eigenthümlichen Sonne. Hier wohnen alle bösen Geister, d. h. alle diejenigen Wesen, die dem Menschen nachstellen, deren Streben nur darauf gerichtet ist, ihm Schaden

und Leid zuzufügen. Diese feindlichen Kräfte bezeichnen die Altajer mit dem allgemeinen Namen *Tümängi Tus* (die Unterwelt). Sie besteht aus ungestalteten Kobolden, Schwanenjungfrauen, Ainas und Körmössen, Etkären und Jaman Üsüt.

Der Herrscher über alle diese Wesen der Unterwelt ist Erlik Kan, den Bai Ülgän selbst geschaffen. Erlik Kan, der grimme Fürst, sitzt auf schwarzem Throne in der fünften oder neunten Schicht der Unterwelt; hier ist er von seinem Hofstaate umgeben, all den obenerwähnten bösen Genien. Noch tiefer als Erlik ist der Aufenthalt der Verfluchten, die grause Hölle (Kasyrgan), wo die Sünder und Verbrecher dieser Welt im Jenseits die gerechte Strafe für ihre Vergehen erdulden. Erlik Kan ist der furchtbare Feind der Menschheit, der trotzdem der Vater Erlik genannt wird, „da wir alle zu ihm gehören und er unser Leben zuletzt vernichtet". Schon das Aeussere des Erlik ist grausenerregend, die Beschwörungsformeln der Schamanen schildern sein Aussehen in folgender Weise:

Du, Erlik auf schwarzem Rosse,
Hast ein Bett aus schwarzem Biber,
Deine Hüften sind so mächtig,
Dass kein Gürtel sie umspannet,
Deinen Hals, den allgewalt'gen,
Kann kein Menschenkind umfangen;
Spannenbreit sind deine Brauen,
Schwarz ist deines Bartes Fülle,
Blutbefleckt dein grauses Antlitz.

O, du reicher Kan Erlik,
Dessen Haare strahlend funkeln,
Immer dienet dir als Eimer
Eines todten Menschen Brust;
Menschenschädel sind dir Becher,
Grünes Eisen ist dein Schwert,
Eisen — deine Schulterblätter,
Funkelnd ist dein schwarzes Antlitz,
Wellend flattern deine Haare.
Bei der Thüre deiner Jurte
Stehen viele mächt'ge Throne.
Einen ird'nen Dreifuss hast du,
Eisern ist dein Jurtendach.
Reitest den gewalt'gen Ochsen.
Zum Bezug für deinen Sattel
Reicht nicht eines Pferdes Haut;
Helden stürzen, reckst die Hand du,

Pferde stürzen, wenn den Bauchriem',
Fürchterlicher, du nur festziehst.
O, Erlik, Erlik, mein Vater,
Was verfolgest du das Volk so?
Sag', was richtest du zu Grund' es?
Schwarz wie Russ ist stets dein Antlitz,
Finster glänzend wie die Kohle,
O, Erlik, Erlik, mein Vater,
Von Geschlechtern zu Geschlechtern,
In dem langen Lauf der Zeiten
Ehren wir dich Tag und Nächte,
Von Geschlechtern zu Geschlechtern
Bist ein hochgeehrter Führer!

Wie soll das arme, verfolgte Menschenherz diesen Erlik nicht fürchten? Von ihm kommt ja alles Uebel, er verführt zur Sünde, wirft mit Krankheit den Menschen nieder, schickt den Tod, der ihn von den Seinen trennt. Misswachs, Viehseuchen und Armuth, Alles, Alles schickt Erlik. Da giebt es denn für den Menschen keine wichtigere Pflicht, als diesen Erlik stets in Ehren zu halten, ihn Vater und Führer zu nennen und durch reichliche Opferspenden sich geneigt zu machen.

Wenn der Mensch geboren werden soll, so giebt zuerst Bai Ülgon seinem Sohne Jajyk den Befehl, dieser erfüllt den Auftrag des Vaters und überträgt auf Bitten der Vorfahren die Geburt einem Jajutschi, welcher die Lebenskraft aus dem Sütak-köl, dem milchweissen See, nimmt, den Neugeborenen zur Welt bringen lässt und ihm während seines ganzen Erdenlebens helfend zur Seite steht. Erlik, der die Geburt des Menschen weiss, schickt aber zugleich einen Körmös aus, der sich bemüht, die Geburt zu verhindern, oder geht das nicht an, schwieriger zu machen, so dass die arme Mutter durch die Schuld des Körmös in unerträglichen Geburtswehen sich windet. Geht trotzdem die Geburt glücklich von statten, so verlässt der Körmös den Neugeborenen nicht, sondern verfolgt ihn auf Erliks Befehl bis an's Ende seines irdischen Lebens. So hat denn jeder Mensch zwei stete Begleiter: bei seiner rechten Schulter steht der Jajutschi, bei seiner linken Schulter der Körmös. Beide Begleiter beobachten den Menschen ununterbrochen während seines ganzen Lebens. Der Jajutschi schreibt alle guten Thaten des Menschen auf, während der Körmös alle seine bösen Handlungen verzeichnet. Wenn es zuletzt dem Erlik gelingt, die Lebenskräfte des Menschen zu untergraben, d. h. wenn der Tod den Menschen

erreicht, so erfasst der Körmös die noch lebende Seele des Menschen und zieht sie mit sich fort bis zur siebenten Schicht der Unterwelt vor den Richterstuhl des Erlik. Hier geben beide Begleiter, der Jajutschi und der Körmös, Zeugniss von den Thaten des Gestorbenen. Hat der Mensch mehr Gutes als Böses gethan, so hat Erlik Kan über ihn keine Macht. Der Körmös verlässt ihn, und der Jajutschi bringt ihn empor aus dem Reiche der Finsterniss. Die Seele des bösen Menschen hingegen verlässt ihr Schutzgeist, der Jajutschi, und Körmös schleppt sie hinab bis zur tiefsten Schicht der Unterwelt, wo sich die grausige Hölle befindet. Hier ist ein riesiger Kessel, der mit kochendem Theer angefüllt ist, in diesen Kessel schleudert der Körmös die Seele des sündigen Menschen. Nach einiger Zeit erhebt sich dieselbe über die Oberfläche des brodelnden Theeres zu verschiedener Höhe. Die ärgsten Sünder, die während ihres Erdenlebens keine guten Thaten vollführt, bleiben ewig unter der Oberfläche; die Seele des Menschen aber, den die Sünde weniger tief in die Verdammniss hinabzieht, steigt empor, so dass der Scheitel mit dem Zopfe aus der schwarzen Flüssigkeit des Kessels hervorsieht. Bessere Menschen sinken weniger tief, so dass der ganze mit Haaren bedeckte Theil des Kopfes sich ausserhalb des Kessels befindet. Je mehr gute Thaten der Mensch zu verzeichnen hat, um so höher entsteigt er dem Kessel, so dass bei Einigen die Stirn, bei Anderen die Augenbrauen und so allmählich Augen, Nase, Mund, zuletzt der ganze Kopf bis zum Kinn, dann mit dem Halse zu sehen ist. So ergiebt sich, dass die guten Thaten, welche der Mensch während seines Lebens verrichtet hat, auch nach dem Tode nicht verloren gehen, und dass die schreckliche Strafe des Erlik, die Verdammniss, nicht für die Ewigkeit ist. Die Seligen im Himmel vergessen nicht die Wohlthaten, die sie von Sündern empfangen haben; sie und die Vorfahren des Sünders schicken ihre Jajutschi zur Hölle hinab, um ihren dort schmachtenden Wohlthätern Hülfe zu leisten. Der Jajutschi sucht den Wohlthäter und Nachkommen seines früheren Schützlings auf, fasst ihn beim Zopfe (weshalb auch jeder Kalmück einen solchen trägt) und bemüht sich, ihn aus dem kochenden Theer herauszuziehen. Die Kraft des Jajutschi steigt im Verhältniss der Bedeutung der von dem Sünder erwiesenen Wohlthat, so dass er allmählich den Sünder immer höher hebt. Ist es ihm zuletzt gelungen, den Sünder

ganz aus der kochenden Flüssigkeit herauszuziehen, so nimmt er ihn auf seine Arme und trägt ihn zur Oberwelt empor.

Es giebt aber in der Welt des Schamanenthums dennoch keine ewige Gerechtigkeit. Die Götter des Lichtes sowohl wie die Geister der Finsterniss handeln nicht lediglich nach ethischen Grundsätzen, sondern lassen sich durch süsse Opferspeise gewinnen und drücken, wenn sie reich beschenkt werden, gern ein Auge zu; sie sind neidisch auf den Reichthum der Menschen und verlangen von allen ihre Gaben. Darum ist es eine Pflicht, stets mit den Geistern des Lichtes und der Finsterniss durch eigenthümlich dazu begabte Menschen in Verbindung zu treten. Diese Aufgabe der Vermittelung übernehmen die Schamanengeschlechter.

So lange der mächtige Erlik in die Finsterniss gebannt ist und mit seinen Geistern nicht offen im Lichte des Tages sich zeigt, besteht eine immer gleichmässige Naturordnung des Weltalls, wie sie der Wille der Gottheit geschaffen hat, bis zum Ende dieser Welt, die wie alles Geschaffene auch ein Ende haben wird. Wenn sich endlich das Ende der Welt nähern wird:

Dann entflammt die schwarze Erde.
Kommen um des Volkes Schaaren,
Treiben Flüsse blut'ge Wellen,
Dreh'n im Wirbel sich die Berge.
Felsen stürzen krachend nieder,
Zitternd schwankt der Himmelsbogen,
Thürmen auf sich Meereswogen,
Dass der Meeresgrund erscheinet.
Auf dem Grund des Meers zerbrechen
Jetzt neun grosse, schwarze Steine,
Und aus jedem dieser Steine
Steigt empor ein Eisenheld;
Die gewalt'gen Eisenhelden
Reiten auf neun Eisenrossen.
An der Rosse Vorderfüssen
Bitzen hell neun Eisenschwerter,
Und an ihren Hinterfüssen
Blinken je neun Eisenlanzen.
Treffen sie im Lauf auf Bäume,
Sinken nieder alle Bäume;
Treffen sie lebend'ge Wesen,
Sinken sie vernichtet nieder.
Kaira Kan, der Gott, der Vater,
Er, der Schöpfer dieser Welt,
Hält sich dann die Ohren zu,

Hört nicht auf des Volkes Schreien.
Schaljimä ruft dann vergebens
Den Mandyschirä zu Hülfe,
Dieser giebt ihm keine Antwort.
Mai-Tärä ruft er vergebens,
Mai-Tärä verharrt in Schweigen.
Dann zwei Helden des Erlik,
Held Karan und Held Kere,
Kommen aus der Erd' empor.
Kämpfend stürmt auf diese Helden
Mai-Tärä und Mandishare.
Von dem Blute Mai-Tärä's
Zündet an sich jetzt die Erde.
So wird einst das End' der Welt sein.

Dies ist in den Hauptzügen die Weltanschauung, wie sie bei den dem Schamanenthum anhängenden Türkstämmen des Altai allgemein verbreitet ist. Es ist unmöglich, dieses Bild genauer zu entwerfen, da wir bei allen Einzelheiten auf sich stets widersprechende Nachrichten stossen, die die Einheit des Bildes nur verwirren, wenn nicht vernichten würden. Schon dieses in kurzen Zügen entworfene Bild beweist uns, dass wir es hier mit einer Personificirung der Naturkräfte zu thun haben, die in ihrer phantastischen und oft barocken Darstellung durch die verschiedenartigen mythologischen Vorstellungen der umwohnenden Völker beeinflusst ist. Die leitende Idee des ganzen künstlichen Aufbaues ist folgende: Das Menschengeschlecht steht unter dem steten Einflusse zweier entgegengesetzten Kräfte, der Kraft des Lichtes und der Kraft der Finsterniss. Die erste von beiden wohnt natürlich oben im Himmel, von wo aus ja die wohlthätige Sonne ihre wärmenden Strahlen auf die kalte Erde herabsendet und durch ihre Kraft alle Lebenserscheinungen auf der Erde hervorruft, von wo selbst in der Nacht das milde Licht des Mondes und der Sterne den Schrecken der die Erde deckenden Finsterniss zu mildern sucht. Die zweite Kraft wohnt in dem Urquell der Finsterniss, in dem Schoosse der kalten, starren Erde. Ihr Werk ist die Finsterniss der Nächte, die alles Leben vernichtende Kälte und der Tod, nach dessen Eintreten der starre Körper des Menschen in die dunkle Erde hinabsinkt.

Zwischen diesen beiden mächtigen Gewalten liegt nun die dem Menschen verwandte, von Leben erfüllte Erdoberfläche, die er mit seinen Sinnen fassen kann, von der er selbst einen Theil ausmacht, das Jersu mit seinen siebzehn Gebirgen und

Meeren, die dem Menschen alles Nothwendige zum Unterhalte seines physischen Lebens bieten, indem sie ihn in reichem Maasse mit Speise, Kleidung und Wohnung versehen. Diese Erde steht dem Menschen so nahe, ja ist mit ihm ihrer Natur nach so verwandt, dass er sich ohne Furcht an sie wenden kann. Jeder Mensch bringt daher dem Jersu seine Libationen und Spenden dar, um ihm seinen Dank und seine Verehrung zu bezeugen. Jeder vermag ihn ohne Schaden in Liedern und frommen Sprüchen zu preisen und zu ehren. Bei jedem gefährlichen Bergpasse, bei jeder Furth über reissende Ströme bringt der Wanderer seinen Dank der Gottheit des Ortes dar, indem er einen Stein auf den aus diesen Spenden gebildeten Haufen (Obō) legt oder einen Lappen an einen geheiligten Baum heftet. Aber die Natur der Erde ist wechselnd, wie sein Leben selbst, in ihr ist nichts Festes, Bleibendes, darum bietet sie mit all ihrem Guten keinen Halt für sein Leben, für sein Schicksal; so wendet der Mensch seine höchste Verehrung den ihm unbegreiflichen Mächten des Lichtes und der Finsterniss zu, die sein Schicksal wie die Erde und ihre Erscheinungen regieren. Diese Mächte sind aber so gewaltig und ihre Wirkungen so unverständlich für ihn, dass er mit ihnen nicht in unmittelbaren Verkehr zu treten wagt. Dazu bedarf er derjenigen Wesen, die schon ein Verständniss der Götterkraft haben, d. h. seiner verstorbenen Vorfahren, die im Reiche des Lichtes selbst wie Gottheiten leben. Sie allein vermögen ihm in seiner Noth zu helfen.

Er begreift sehr wohl, dass die Mächte des Lichtes stärker sind als die der Finsterniss; da er aber das Gute, was er tagtäglich in reichem Maasse empfängt, ohne weiteres Nachdenken aufnimmt, während das Böse, das er erleidet, die Noth, die an ihn herantritt, ihm klar zum Bewusstsein kommt, so ist es selbstverständlich, dass er auch öfter an die feindlichen Mächte erinnert wird, als an die befreundeten. Seine Furcht vor den Mächten der Finsterniss, vor deren Verfolgung er keine Stunde sicher ist, drängt ihn dazu, nach Mitteln zu suchen, über die Absichten der bösen Geister im voraus Erkundigungen einzuziehen, ihren Angriffen vorzubeugen, sie für sich zu gewinnen. Dieses Mittel findet er nun in dem Beistande gewaltiger Schamanen, die durch die Vermittlung ihrer Vorfahren im Stande sind, mit den Mächten der Unterwelt in Verbindung zu treten, sie durch Geschenke zu besänftigen und durch Erfüllung der

Wünsche derselben drohendem Unglücke vorzubeugen. Das Bestreben der Schamanisten, mit Hülfe der Schamanen ein gutes Verhältniss mit den Mächten der Finsterniss zu unterhalten, hat bei den russischen Nachbarn den Glauben hervorgerufen, als ob die Religion der Schamanisten eine Religion des Teufels sei.

Das Charakteristische für das Schamanenthum, das diese Religionsrichtung von anderen unterscheidet, ist der Glaube an die enge Verbindung, die zwischen den jetzt lebenden Menschen und ihren längst verstorbenen Ahnen besteht. Der Glaube an die Kraft dieser Verbindung veranlasst eine ununterbrochene Verehrung der Vorfahren. Unter solchen Umständen konnte nur derjenige als Priester, als Schaman, auftreten und wirken, der in eine engere Verbindung mit seinen Vorfahren zu treten vermochte, oder mit anderen Worten, es war hier nur ein erbliches, den Familien angehöriges Schamanenthum möglich.

Die Macht und das Wissen des Schamanisirens erhält somit der Schaman von seinen Vorfahren; durch Emanation ihrer Kraft lernt er die Schamanentrommel führen, durch Gesänge die Vorfahren und Geister zu sich zu rufen und mit ihrer Hülfe die eigene Seele vom Körper trennen und in das helle Reich des Lichts oder in die grosse Finsterniss hinabsenden.

Der Priester des Schamanenthums, der Vermittler zwischen Menschen und Geistern ist, wie gesagt, der Schaman, bei den türkischen Völkern *Kam* genannt, er richtet die Opferspende, beschwört die Geister, reinigt das Haus von den Seelen der Verstorbenen, leitet Bitt- und Dankgebete, ist endlich Arzt, Wahrsager und Wetterprophet. Mächtige Schamanen geniessen daher beim Volke ein ganz besonderes Ansehen, werden aber viel mehr gefürchtet als geliebt.

Die Fähigkeit und Wissenschaft des Schamanisirens ist, wie schon erwähnt, erblich und geht vom Vater auf den Sohn über, in besonderen, wenn auch seltenen Fällen aber auch vom Vater auf die Tochter. Dabei erhält der zukünftige Schaman vom Vater nicht etwa Unterricht oder Unterweisung, auch bereitet er sich auf diesen Beruf nicht vor, nein, plötzlich kommt über ihn die Schamanenkraft, wie eine Krankheit, die den ganzen Menschen ergreift. Das durch die Kraft der Vorfahren zum Schamanen bestimmte Individuum fühlt plötzlich eine Mattigkeit und Abgespanntheit in den Gliedern, die sich durch ein heftiges Zittern kund thut. Es überfällt ihn ein heftiges, unnatürliches

Gähnen, ein gewaltiger Druck liegt ihm auf der Brust, es drängt ihn plötzlich heftige, unarticulirte Schreie auszustossen, Fieberfrost schüttelt ihn, er rollt heftig mit den Augen, springt plötzlich auf und dreht sich wie besessen im Kreise herum, bis er schweissbedeckt niederstürzt und in epileptischen Zuckungen und Krämpfen sich am Boden wälzt. Seine Gliedmassen sind ganz gefühllos, er ergreift, was ihm unter die Hände kommt und verschluckt absichtslos alles, was er mit den Händen gefasst hat, glühendes Eisen, Messer, Nadeln, Beile, ohne dass ihm durch dieses Verschlucken irgend welcher Schaden geschieht. Nach einiger Zeit giebt er das Verschluckte trocken und unversehrt von sich. (Ich habe dies Alles natürlich nur vom Hörensagen und zwar von sehr glaubwürdigen Personen, was allerdings in Sachen des Aberglaubens vollkommen gleichgültig ist. Wer hier der Getäuschte ist, ist schwer zu entscheiden, wahrscheinlich geht hier Selbsttäuschung und absichtliche Täuschung Hand in Hand.) Alle diese Leiden werden immer stärker, bis das so geplagte Individuum zuletzt die Schamanentrommel ergreift und zu schamanisiren beginnt. Dann erst beruhigt sich die Natur, die Kraft der Vorfahren ist in ihn übergegangen und er kann jetzt nicht anders, er muss schamanisiren. Widersetzt sich der zum Schamanen Bestimmte dem Willen der Vorfahren, weigert er sich, zu schamanisiren, so setzt er sich schrecklichen Qualen aus, die entweder damit enden, dass der Betreffende alle Geisteskraft überhaupt verliert, also blödsinnig und stumpf wird, oder dass er in wilden Wahnsinn verfällt und gewöhnlich sich nach kurzer Zeit ein Leides anthut oder im Paroxismus stirbt.

Die Kunst und Kraft des Schamanen manifestirt sich also im Schamanisiren, das der Schaman entweder mit oder ohne Opferspenden ausführt.

Beim Schamanisiren tragen die Schamanen der Altajer eine von der gewöhnlichen nicht sehr abweichende Tracht: einen offenen Rock mit einem Brustlatze aus Thierfell und eine rothe Mütze mit einer Birkhuhnfeder. Die Schamanen der im nördlichen Altai wohnenden Schwarzwald-Tataren, Schor und Teleuten besitzen überhaupt keine bestimmte Tracht, sondern schamanisiren in ihrer gewöhnlichen Kleidung. Bei den Waldtungusen hingegen und anderen ostsibirischen Völkerschaften ist das Schamanenkleid auf Rücken, Brust und an den Armen mit vielen eisernen Behängen in Form von allerlei Thiergestalten besetzt,

die bei jeder Bewegung des Körpers durch Aneinanderschlagen ein starkes Geklapper hervorbringen.

Die Kleidung ist ohne Einfluss auf die Handlung der Beschwörung, wichtig aber ist für diese die sogenannte Schamanentrommel, ohne welche die Beschwörung keine Kraft hat. Dank- oder Bittgebete sprechen und wahrsagen kann der Schaman auch ohne Trommel.

Die Schamanentrommel (*tängür* oder *tür*) besteht aus einem etwa 3—4 Zoll breiten, mehr oder weniger oval gebogenen Holzreifen in der Form eines Siebrandes, dessen längster Durchmesser etwa 1 Arschin beträgt. Dieser Holzreifen ist mit einem gegerbten Maralfelle bespannt und zwar in der Art einer Trommel, nur bedeckt das Fell auch die äussere Seite des Holzreifens. Im Inneren der Trommel befindet sich ein Griff in Form eines Stabes gerade an der Längsaxe des Holzreifens. Der Griff stellt gewöhnlich das Bild eines mit ausgestreckten Armen stehenden Menschen dar, der der Wirth der Trommel (tüngür äsi) genannt wird. Manchmal ist der Griff sauber geschnitzt. Meist ist es aber ein glatter Stock, an dessen oberem Ende ein grosser runder Kopf mit Augen aus Knöpfen befestigt ist, am unteren Ende sind zwei schräg gegen den Griff befestigte runde Hölzer, die die Beine vorstellen. Die Arme des Tüngür äsi stellt ein etwas unterhalb des Kopfes befestigter Draht dar, der eine senkrechte Chorde gegen die Griffstange bildet und mit allerlei Eisenstäbchen und mehreren eisernen Schellen behängt ist, die beim Schwingen der Trommel heftig rasseln. Ausserdem sind am Griffe mehrere Lappen oder Bänder von rother und blauer Farbe befestigt, die den Vorfahren des Schamanen geheiligt sind. Das auf die Schamanentrommel gespannte Fell ist an seiner äusseren Seite mit rothen Figuren bemalt. Trotz der Roheit der Zeichnung lässt sich deutlich erkennen, dass der obere Theil den Himmel darstellt, in der Mitte sind Sonne und Mond und darüber zahlreiche Sterne deutlich zu erkennen. Unten ist die Erde abgebildet, da sieht man zu beiden Seiten Bäume, einen fallenden Menschen mit ausgebreiteten Armen, einen Reiter zu Pferde, daneben Thiere und Vögel. Die Pferde wurden mir als Opferpferde, die Vögel als Gänse und Adler, der Reiter als der Schaman bezeichnet. Die Bäume sollen die den Göttern geheiligten Birken (Somo) darstellen. Die Schamanentrommel wird vom Schamanen mit der linken Hand in der Mitte des Griffes gehalten,

in die rechte Hand nimmt der Schaman den Schlägel, der Orbu genannt wird. Der Schlägel ist von Holz und hat einen etwa 4—5 Zoll langen Griff, der manchmal recht künstlich geschnitzt ist. Der Schlägel selbst ist flach, etwa zwei Zoll breit, erst mit Woilok und dann mit einem behaarten Thierfelle (Zobel-, Hermelin- oder Hasenfell) überzogen, damit der Schlag auf die Trommel recht dumpf klinge.

Schamanenbeschwörungen mit der Trommel finden bei allen oben aufgeführten priesterlichen Handlungen statt. Der Schaman erscheint zu diesen nur auf Einladung des Hauswirthes, der ihm dafür meist kleine Geschenke macht. Da gewöhnlich mit der Beschwörung ein Opfer verbunden ist, so wird der Schaman eben nur in Nothfällen, bei geschehenem oder drohendem Unglück, wie Krankheit oder Tod eines Familiengliedes oder Viehseuche, gerufen. Nachdem der Schaman erschienen, hält er eine kurze Beschwörung, in der er sich bei seinen Vorfahren über die Ursache des Leidens Nachricht holt. Nach Beendigung derselben theilt er die Ursache mit und bestimmt genau, was geschehen muss, ob ein Opfer überhaupt nöthig ist, welcher Gottheit dieses Opfer zu bringen sei, und zuletzt, worin dieses Opfer bestehen soll. Dabei bezeichnet er die Farbe und gewisse Merkmale, die das Opferthier haben muss, wenn es günstig aufgenommen und einen guten Erfolg erzielen soll. Ein Opfer, das man dem Erlik darbringt, wird an der Stelle getödtet, wo sich das Unglück ereignet hat, also in der Jurte selbst oder am Grabe des Verstorbenen, während man dem Bai-Ülgön das Opfer an einer einsamen Stelle, womöglich in einem Birkenwäldchen bei einer neu aufgestellten Jurte, darbringt. Der letzteren Opferhandlung dürfen übrigens nur Männer beiwohnen und muss der opfernde Schaman stets ein Mann sein. Am Opfermahle können beide Geschlechter theilnehmen und zwar Mädchen an der Stelle des Opfers selbst, Frauen aber nur in einiger Entfernung von derselben. Genaueres über die Gesänge der Beschwörung zu erfahren ist mit grosser Schwierigkeit verknüpft, da der Berichtende für sein eigenes Heil fürchtet. Die einzige grössere Aufzeichnung dieser Art findet sich seit dem Anfang der vierziger Jahre in der altajischen Mission, wo mir aber die Einsicht in diese Aufzeichnungen im Jahre 1861 verweigert wurde. Im Jahre 1870 hat dieselben der Missionär Werbitzki in der Tomsker Zeitung veröffentlicht. Er führt zwar alle Schamanengebete im

Urtext an, aber in so corrumpirter Form, dass das Verständniss an vielen Stellen vollkommen unmöglich ist, ausserdem ohne Uebersetzung. Da dies, wie gesagt, der einzige grössere derartige Text ist, so werde ich an der Hand dieser Aufzeichnung versuchen, die Ceremonien der Opferhandlung bei einem dem Ülgön gebrachten Opfer ausführlich zu beschreiben und die Texte der Beschwörungsformeln, so weit dies bei obigen Texten möglich ist, in ziemlich wörtlicher Uebersetzung an den betreffenden Stellen einfügen.

Die Ceremonien dieses grössten aller Opfer werden gewöhnlich auf drei Feierlichkeiten vertheilt, von denen jede einen besonderen Abend in Anspruch nimmt.

Am ersten Abend, sobald die Sonne hinter den Bergen verschwunden ist, beginnt die Vorbereitung zum Opfer (Tailga), die Wahl der Opferstelle, das Aussuchen des Opferthieres aus der Heerde des Besitzers und die qualvolle Tödtung desselben.

Der Schaman selbst bestimmt die zum Opfern passendste Stelle in einem einsamen Birkenwäldchen. An der von ihm bezeichneten Stelle, die sich gewöhnlich in einer kleinen Lichtung befindet, wird nun unter Beihülfe aller Anwesenden eine ganz neue Jurte aufgestellt, die mit Filzdecken und Teppichen bedeckt wird. In der Mitte der Jurte stellt man eine junge, mit dichtem Grün belaubte Birke auf, deren Wipfel durch das Rauchloch hervorschaut. Die unteren Zweige dieser Birke werden dicht am Stamme abgeschnitten und an einem der oberen ein Stück Zeug befestigt, das gleich einer Fahne herabhängt; in den Birkenstamm werden unten neun tiefe Kerbe mit dem Beile eingeschlagen, die so tief sind, dass man den Fuss hineinstellen kann und Stufen (tapty) heissen. Die Thür der zum Opfer aufgestellten Jurte ist stets nach Osten gekehrt. Vor der Thür der Jurte wird aus Birkenrinde und in die Erde gesteckte Stöcke eine kleine Umzäunung hergerichtet, die eine Hürde für das Vieh vorstellen soll. Der der Jurtenthür zugekehrte Theil dieser Umzäunung wird offen gelassen und an der offenen Stelle ein Stab aus Birkenholz in die Erde gesteckt, an dessen oberem Ende sich eine Schlinge aus Pferdehaaren befindet.

Das dem Ülgön geweihte Opferthier muss ein Pferd von heller Haarfarbe sein. Hat der Schaman ein für das Opfer passendes Pferd gefunden, so wird demselben eine Holzschale auf den Rücken gestellt, dann versetzt man dem Thiere einen Schlag, dass es zur Seite springt und die Schale zu Boden fällt.

Kommt dabei die Schale so auf die Erde zu liegen, dass der Boden nach oben gerichtet ist, so ist das Thier nicht für das heutige Opfer geeignet; liegt aber die Schale mit der Oeffnung nach oben, so wird das Thier als zu einem günstigen Opfer passend erklärt. Ist das Opferthier eine Stute, so wird die Schale mit der eigenen Milch derselben ausgewaschen und bei der oben geschilderten Procedur folgender Spruch gesprochen:

Ist das Opfer wohlgefällig,
Mög' Er mit dem rechten Auge
Auf das dargebot'ne schauen!
Von mir ist der Napf geboten,
Doch der Segen kommt von Euch;
Uns ein gutes Zeichen gebend,
Möge Er herniederschauen.

Ein vom Kame selbst bestimmter Mensch hält das so ausgewählte Opferthier an einem langen, aus Pferdehaaren gedrehten Halfterstricke. Dieser Mensch heisst *Basch-tutkan kiski* (der Kopfhalter) und nimmt in diesem Amte an der ganzen Opferhandlung theil. Der Schaman tritt nun mit einem dicht belaubten Birkenzweige neben das Opferthier und schwingt den Zweig über dem Rücken des Pferdes. Durch diese Ceremonie treibt der Schaman die Seele aus dem Opferthier und zwar dem Ülgön zu. Mit der Seele des Opferthieres zugleich wird nach dem Glauben der Altajer auch die Seele des Basch-tutkan ausgetrieben und begleitet jene bis zum Ülgön.

Jetzt tritt der Schaman an die Jurte, in der neben der Birke ein Feuer hergerichtet ist, lässt den Rauch von Wachholderzweigen, die man in das Feuer wirft, um die Trommel schlagen, setzt sich dann neben dem Feuer nieder und beginnt die Beschwörung, indem er sich für die erste Opferhandlung Gehülfen unter den Geistern in seine Trommel ruft.

Komme her, o junge Wolke,
Drückend dies mein Schulterblatt!
Volk und Leute, meine Schulter
Drückend, kommet her zu mir!
Täng-Sary, du Sohn des Himmels,
Ülgön's Sohn, o Kergidäi!
Du, mein Auge mir zum Schauen,
Meine Hand zum Greifen mir,
Du, mein Fuss, mir zum Enteilen,
Du, mein Huf, sobald ich stolp're,
Meine Rechte führt den Orbu
Tönend, komm zu meiner Rechten!

Nach dem Anrufen stönt der Kam mit veränderter hohler Stimme auch die Antwort des Gerufenen: „ā kam ai“ (He Kam, da bin ich!) hervor, darauf neigt er die Trommel etwas nach aussen und macht eine schwankende Bewegung mit dem Arme, dass man deutlich sieht, der Geist sei jetzt in die Trommel aufgenommen. Dann fährt er fort:

Mit dem Stock aus gelbem Rohre,
Mit dem gelben Falben, du,
Mit dem gelben, seid'nen Zügel,
Mit dem Pelz aus gelber Seide;
Kan Kartysch, des Ülgön Sohn,
Spielend komm zu meiner Rechten,
Die den Orbu schlagend schwingt.

Der Geist antwortet: „ā kam ai!“ und wird in die Trommel aufgenommen.

Du, auf rothem Kameelhengste,
Mit dem rothen seid'nen Zügel,
Mit dem Regenbogenstabe,
Vater Kysügan Tengrä,
Komm als Jalama du tönend
Jetzt zu meiner Rechten her!

Der Geist antwortet: „ā kam ai!“ und wird in die Trommel aufgenommen.

Der du unter Donner reitest,
Der bei Blitzen spielend kommt,
Donnerschwang're Herbsteswolke,
Blitzereiche Frühlingswolke,
Dessen Tritte krachend schallen;
O, mein Vater Mergän Kan,
Komm du als Jalama tönend
Jetzt zu meiner Rechten her!

Der Geist antwortet: „ā kam ai!“ und wird wie die andere in die Trommel aufgenommen.

Jetzt erhebt sich der Schaman und tritt langsam aus de Jurte, nicht weit von der Jurte hat er einen mit Heu au gestopften und mit Lappen überzogenen Gegenstand aufgestell der eine Gans vorstellen soll. Auf diese Gans setzt sich de Schaman und macht mit beiden Armen heftige Bewegunge als ob er in die Höhe fliege, dabei singt er langsam und m lauter Stimme:

Unterhalb des weissen Himmels,
Oberhalb der weissen Wolke;
Unterhalb des blauen Himmels,

Oberhalb der blauen Wolke,
Steig' empor zum Himmel, Vogel!

Darauf antwortet der Schaman, die Gänsestimme nachahmend:

Ungai gak gak, ungai gak.
Kaigai gak gak, kaigai gak.
Der Schaman: Einen gold'nen Zaum befestigt!
Die Gans: Ungai gak gak! u. s. w.
Der Schaman: Fasst die gold'ne Fangeschlinge!
Die Gans: Ungai gak gak! u. s. w.
Der Schaman: Schauet hin 'ne Monatsstrecke!
Die Gans: Ungai gak gak! u. s. w.
Der Schaman: Schauet hin zum weissen Milch-See!
Die Gans: Ungai gak gak! u. s. w.
Der Schaman: Schauet hin 'ne Tagesstrecke!
Die Gans: Ungai gak gak! u. s. w.
Der Schaman: Schauet hin zum Sürö-Berge!
Die Gans: Ungai gak gak! u. s. w.
Der Schaman: Mög' er nicht vom Sürö-Berge
Speise sich zum Essen holen!
Mög' er nicht vom weissen Milch-See
Trank sich jetzt zum Trinken holen!
Die Gans: Ungai gak gak, ungai gak!
Kaigai gak gak, kaigai gak!

Die Seele des Opferthieres, „Pūra" genannt, beginnt bei diesem Rufe des Schamanen zu wiehern, der Schaman stösst dieses Wiehern selbst durch den nachahmenden Ruf: „Myjak, myjak, myjak!" aus. Da die Seele des Opferthieres jetzt entflieht, so jagt ihr der Schaman auf seiner Gans nach. Wenn die Pūra sich jetzt von der Höhe herablässt, so thut dies auch der Schaman. Herabgekommen, lässt er die Gans los und läuft schnell hinter der Pūra her. Alle Anwesenden nehmen an der Jagd Theil und laufen mit dem Schamanen aus der Jurte, „ai hai! ai hai!" schreiend hinter der vermeinten fliehenden Seele des Opferthieres her, bis es endlich gelingt, die Pūra in die Hürde zu treiben, wo sich der Birkenstab mit der Schlinge befindet, der den Hüter der Seele des Opferthieres (pūra-saktschy) darstellt. Der Schaman ruft diesem mit lauter Stimme zu:

Nehmt die gold'ne Fangeschlinge!
Hai, hai, hai!
Schwinget schnell die Pferdeleine!
Hai, hai, hai!
Leget an den gold'nen Kopfzaum!
Hai, hai, hai!

Unter diesem Rufen stürmt der Schaman zur Jurte, wirft mit einem Schwunge die Trommel über die linke Schulter und indem er mit der rechten Hand den Orbu hält, fasst er mit der linken Hand die Pferdehaarschlinge, so dass er so symbolisch die Seele des Opferthieres eingefangen hat. Dabei ahmt er wieder die Stimme eines Pferdes nach, dem der Hals mit einem Stricke zusammengeschnürt ist, er springt, schlägt mit den Füssen nach vorn und hinten aus und veranschaulicht in allen seinen Bewegungen die Geberden eines eingefangenen wilden Pferdes. Die während dieses Einfangens über die linke Schulter fortgeworfene Trommel wird von einem Nebenstehenden in der Luft aufgefangen. Ist die Trommel zur Erde gefallen, so ist dies ein Zeichen, dass die Seele des Opferthieres sich im letzten Augenblicke losgerissen hat und entflohen ist, dann muss die Ceremonie des Einfangens noch einmal von vorn begonnen werden. Ist aber die Pūra eingefangen, so ertheilt der Schaman den vermeintlich um ihn stehenden Dienern, besonders dem Pūra-saktschy (dem Seelenhüter) seine Befehle. Letzterem übergiebt er jetzt die Pura, indem er spricht:

Sattelt ihn mit gold'nem Sattel,
Legt ihm an den gold'nen Schwanzriem,
Ziehet fest den gold'nen Bauchriem.

Jetzt reicht man dem Schaman einen grünen Wachholderzweig, mit welchem er die Pūra von allen Seiten beräuchert, indem er langsam und gemessen singt:

Alás, alás, alás, o Falben!
Opfer du des Ülgön Kan!
Du, des weisen Ülgön Opfer!
Alás, alás, alás.

Jetzt erst entlässt der Schaman die Gans, die ihm als Reitthier gedient, und zwar mit folgenden Segensworten:

Futter nimm vom Sürö-Berge!
Trank nimm aus dem weissen Milch-See!
Gänsemutter, du, mein Gackrer,
Vogelmutter, Kurgai Kan,
Volkesmutter, Engkai Kan!
Bleibe dicht beim Volke du!
Rufet an sie: au! au! sagend!
Ruft herbei sie: jä! jä! sagend!

Darauf hebt er plötzlich die Trommel hoch in die Höhe, schlägt zugleich heftig mit dem Orbu gegen dieselbe und

stösst einen Schrei aus, um so das plötzliche Auffliegen der Gans zu veranschaulichen.

Jetzt erst, nachdem die Seele des Opferthieres zur Jurte zurückgekehrt ist, führt der Schaman mit Hülfe des anwesenden Volkes das sichtbare Opferthier an die einsame Stelle, wo das Opfer stattfinden soll. Dann spricht er mit feierlicher Stimme:

Mit dem Scheitel heb' ich dich,
Schütze dich mit meiner Schulter,
Bringe dich als Opfer dar;
Du, mein hochgesegnet' Füllen,
Hebe auf dich zu der Jurte,
Steig' empor zur neunten Schicht,
Spielend fall' beim weissen Zelte,
Bei dem Zelte Ülgöns nieder;
Bäumend komm' zum Bai Ülgön,
Tritt zu seiner rechten Hand,
Zeig' dich seinem rechten Auge,
Bring' uns einen guten Rechtsspruch.

Nach diesem Segensspruche macht sich der Schaman mit einigen der Anwesenden daran, das Opferthier zu Tode zu quälen, während die Uebrigen die Opferstelle (Taskak) errichten. Zu diesem Zwecke werden vier etwa 4 Werschok im Diameter habende Birkenstangen von 4—5 Arschin Länge so in die Erde senkrecht eingerammt, dass sie in den vier Ecken eines Quadrates etwa $2^1/_2$ Arschin von einander entfernt zu stehen kommen. Am oberen Ende werden diese Stangen mit Querhölzern verbunden und mit Reisig bedeckt, so dass sie gleichsam ein vierkantiges Prisma als Postament bilden.

Das Tödten des Opferthieres ist eine scheussliche Quälerei. Es wird auf folgende Weise ausgeführt. Das Pferd wird so hingestellt, dass sein Kopf nach Osten gerichtet ist und dann ihm das Maul ganz fest mit einem Stricke zugebunden. An jedem der vier Füsse wird ebenfalls ein sehr fester Strick angebunden. Dann legt man dem Thiere einen starken Pfahl der Länge nach über den Rücken, schlingt die an den Füssen festgebundenen Stricke einmal so an diesen Pfahl, dass wenn einige Leute den Pfahl niederdrücken, andere die Enden der Stricke anziehen, die Vorderfüsse nach vorn, die Hinterfüsse nach hinten gezerrt und möglichst gleichmässig dem Pfahle genähert werden. Bei dieser Operation, die mit grosser Sicherheit ganz allmählich ausgeführt wird, wird natürlich dem Pferde

das Rückgrat an mehreren Stellen zerbrochen und die Beine aus den Gelenken gerissen. Dabei werden dem Opfer alle Oeffnungen des Körpers, Ohren-, Nasenlöcher und After mit Gras fest zugestopft, damit kein Blut herausfliesse.

Wenn nun das Pferd bis zu Tode gequält ist, wird ihm das Fell abgezogen, und zwar so, dass der ganze Schädel und die Füsse bis zu den Knieen in der Haut bleiben. Nur die Zunge wird aus dem Maule herausgerissen. Das Fell wird am Halse und Bauche aufgeschnitten, so dass man den ganzen Körper, ohne die Haut weiter zu beschädigen, herausnehmen kann. Das Fell mit Schädel und Füssen, Baidara genannt, wird nun so auf einer 12—16 Arschine langen Stange (Tükölö) befestigt, dass die Spitze der Stange in die hintere Schädelöffnung gestossen werden kann, die Mitte des Rückens auf der Stange ruht und die vier Beine herabhängen. Dicht vor der Opferstelle wird nun ein kleinerer Pfahl mit einer gabelförmigen Spitze in die Erde gesteckt und über diese die Tükälä so gelegt, dass die Baidara, mit dem Kopfe nach Osten gerichtet, oberhalb des Taskak in der Luft hängt. So ist die Aufstellung der Opfer nur bei den Altájern. Bei den Teleuten sind, wie ich mich am Ur überzeugen konnte, die Baidara in sitzender Stellung auf dem Taskak aufgestellt.

Ist der Körper des Opferthieres aus der Baidara ausgeschält, so werden die Eingeweide herausgenommen und dann das Thier in Stücke geschnitten, und zwar in der Weise, dass man das Fleisch bei den Gelenken durchschneidet, ohne die Knochen zu zerbrechen. Nun werden die Knochen aus dem weichen Fleisch herausgeschnitten, d. h. am Hintertheile und bei dem Vordertheile, dann der Rücken, die Rippen und die Bruststücke besonders gelegt. Das von den Knochen geschälte weiche Fleisch wird roh vertheilt. Rücken, Hintertheil, Rippenstücke und die kleineren Knochen, ebenso das Bruststück, werden in grossen Kesseln mit Wasser ohne jede Beimischung gekocht.

Das Zerlegen muss mit grosser Kunst ausgeführt werden, da wie gesagt kein Knochen auch nur die geringste Spur von Beschädigung zeigen darf, es wird daher ein Kenner mit diesem Geschäfte betraut. Zwei ausgewählten Köchen wird das Ehrenamt übertragen, das Fleisch in den Kesseln umzurühren. Wenn das Fleisch gar gekocht ist, so wird es auf drei Arschin langen Unterlagen von Birkenruthen ausgebreitet und dabei in kleine

Stücke geschnitten. Jetzt nimmt der Schaman eine Holzschale, legt in diese Fleisch und giesst Brühe darauf, begiebt sich damit zum Opferplatze und mit dem Gesichte nach Osten gewendet, macht er den Vorfahren und Schutzgeistern der Jurte eine Libation.

Zuerst wendet er sich an Basch-tutkan (den Kopf-Halter) und spricht von sich aus folgenden Segen:

Bei des Mondes reinem Scheine,
Bei der Sonne hellem Glanze,
Wenn sein altes Jahr vergangen,
Wenn das neue Jahr begonnen;
Bei dem Wechsel seines Jahres,
Wenn im Herbste Alles bunt ist,
Wenn des Rohres Kopf zerweht ist,
Geb' ich für des Napfes Fülle,
Für der Speise Wohlgeruch
Kaira Kan hier diese Gabe.

Dann spricht er den Segen im Namen des Hausherrn, der dabei zu ihm tritt:

Da sein altes Jahr vergangen,
Da sein neues Jahr begonnen,
Stütz' er es mit beiden Schultern,
Heb' es auf mit seinem Scheitel!
Stützt er's nicht mit seinen Schultern,
Hebt er's nicht mit seinem Scheitel,
Sei ihm eine grosse Strafe,
Eine Strafe, die nicht endigt.
Nimm es hin, o Kaira Kan!

Das im Napfe noch Gebliebene bietet der Schaman dem Wirthe der Jurte an, dieser isst selbst nur ein wenig, dann vertheilt der Schaman das Uebrige unter die Verwandten des Wirthes. Wenn der Napf leer geworden, so schwingt ihn der Schaman im Kreise herum und wirft ihn über die Tele hinweg. Fällt der Napf mit dem Boden nach unten, so ist dies ein Zeichen, dass das Opfer gnädig aufgenommen ist, fällt der Napf aber mit dem Boden nach oben, so ist dies ein schlechtes Zeichen, Ülgön freut sich des Opfers nicht. Trotz alledem aber hat die Feierlichkeit doch ihren Fortgang.

Während der Libation des Schamanen halten mehrere Menschen die Birkenzweige mit dem Fleische in die Höhe. Der Wirth nimmt nun den besten Theil, das Hintertheil, und bringt es dem Schaman zum Geschenke dar; dieser schneidet sich die

meisten weichen Stücke ab und bietet das Uebrige einem auserwählten Gaste dar, dieser isst davon und giebt es einem anderen, bis alles Fleisch abgegessen ist, man hütet sich aber den Knochen irgendwie zu beschädigen. Das Bruststück bietet darauf der Wirth einem Ehrengaste, der wiederum etwas Fleisch abschneidet und es abermals einem anderen übergiebt, dieser einem dritten u. s. w., bis alles weiche Fleisch und die Knorpel abgegessen sind. Das übrige Fleisch wird darauf von den Knochen geschabt und in die Jurte gebracht, wo dann nach zwei Abenden die Beschwörungsfeierlichkeiten fortgesetzt werden. Einen Theil des Fleisches schneidet der Wirth noch in ganz kleine Stücke und nimmt von diesen nur wenige Stücke zwischen Daumen, Zeigefinger und Mittelfinger der rechten Hand und steckt jedem der anwesenden Gäste eine kleine Portion des Fleisches direct in den Mund. Ein Theil des kleingeschnittenen Fleisches wird in mehrere Näpfe gethan und dann durch besondere Boten den der Feier nicht beiwohnenden Verwandten oder Gästen geschickt. Dabei hat der Bote, der das Gastgeschenk bringt, die Pflicht, das Fleisch an Stelle seines Herrn mit der Hand jeder einzelnen Person in den Mund zu stecken.

Denjenigen Leuten, die bei der Tödtung des Opfers, dem Aufstellen des Taskak, wie auch bei dem Mahle Hülfe geleistet haben, wird ein Theil des Fleisches als Geschenk übergeben, und sie nehmen es mit sich nach Hause. Am meisten erhält natürlich der Schaman selbst.

Die Knochen werden nun sorgfältig gesammelt und auf Birkenreiser gelegt und dann auf das Opfergerüst (Taskak) gehoben, dort bedeckt man sie noch mit einer Schicht von Birkenzweigen und Blättern. Sie bleiben dort als der Gottheit geweiht liegen. Es würde grosses Unglück bringen, wenn nicht alle, auch die allerkleinsten Knochen, auf dem Opfergerüste sich befänden.

Am folgendem Abende beginnt abermals mit Sonnenuntergang die Opferfeierlichkeit, und zwar findet an diesem Tage die den Kern der Feierlichkeit bildende grosse Beschwörung statt.

Der Schaman tritt bei eintretender Dämmerung in die Jurte, in der schon das Feuer brennt. Er nimmt zuerst ein wenig von dem gestern gekochten Opferfleische und bewirthet damit die Herren der Trommel, d. h. die personificirt gedachte Schamanenkraft seines Geschlechtes.

Nimm du es, o, Kaira Kan!
Wirth der Trommel mit sechs Buckeln,
Komm' du klingelnd her zu mir!
Ruf' ich „Tschock!“ verneige dich!
Ruf' ich „Mä!“ so nimm es an!

Dann wendet er sich an den Wirth des Feuers, das hier in der Jurte brennt, d. h. an die personificirte Kraft des Geschlechtes des Hausherrn, der das Opfer bringt.

Nimm du es, o, Kaira Kan!
Dreissigköpf'ge Feuermutter!
Vierzigköpf'ge Mädchenmutter!
Ruf' ich „Tschock!“ verneige dich!
Ruf' ich „Mä!“ so nimm es an!

Indem der Schaman diese Worte spricht, hebt er die Schale mit beiden Händen in die Höhe, als ob er sie unsichtbaren Gästen darreiche, dann bringt er mit dem Munde ein Geräusch hervor, als ob viele unsichtbare Gäste sich versammelten; hierauf schneidet er das Fleisch in der Schale in kleine Stücke und vertheilt es gewandt unter die in der Jurte anwesenden Menschen, die die Stücke gierig hinunterschlucken; dies gehört mit zur Ceremonie, denn die geniessenden Menschen stellen hier gleichsam die essenden unsichtbaren Geister vor.

Darauf hängt der Schaman auf den vor der Jurte ausgespannten, mit Bändern behängten Strick, den sogenannten Söltü, neun Kleider aus Baumwolle, Tuch oder Seide aus; dies sind Geschenke, die der Wirth der Jurte dem Ülgön darbringt. Diese Kleider werden nun mit Wachholder geräuchert, während der Schaman singt:

Gaben, die kein Pferd kann tragen,
Alás, alás, alás!
Die kein Mann vermag zu heben,
Alás, alás, alás!
Kleider mit dreifachem Kragen,
Dreimal wendend schauet an sie!
Decke sei'n sie für den Renner,
Alás, alás, alás!
Fürst Ülgön, du Freudenvoller!
Alás, alás, alás!

Jetzt ergreift der Schaman seine Trommel mit der linken Hand und räuchert sie, dann zieht er seine Schamanenkleidung an, nimmt abermals die Trommel und hält sie schweigend über

das Feuer, dass der Rauch sie von allen Seiten treffen kann. Darnach setzt er sich auf einen Schemel und beginnt die Trommel langsam und gemessen mit dem Orbu zu schlagen und mit feierlicher Stimme die Geister zu sich zu rufen. Jeder Herbeigerufene antwortet dem Schaman: „ā kam ai!“ worauf er in die Trommel des Schamanen aufgenommen wird, was der letztere jedesmal deutlich durch eine entsprechende Bewegung der Trommel anzeigt. Zuerst wird Jajyk Kan, der Fürst der Meere, herbeigerufen, dann Kaira Kan, darauf Paisyn Kan, darnach in einer sehr langen Anrufung Jābyr Kan; die Anrufung des letzteren endet mit den Worten:

Du, erhöre dies mein Flehen
Und erfülle dies mein Bitten!
Ruhe gieb an langen Tagen!
Schlaf gieb in den langen Nächten!
Gieb Versammlung, Mähnendichte,
Nachtruh' gieb von Armeslänge,
Ruhe gieb von tausend Häusern.
Schlaf von tausend Feuerstellen;
Spielend komm zu meiner Rechten,
Die den Orbu schlagend schwingt.

Nach diesen Worten tritt der Wirth des Hauses zum Schamanen, dieser steht von seinem Sitze auf, umfasst denselben so, dass er zwischen ihn und die Trommel zu stehen kommt, und schlägt leise mit dem Orbu die Trommel, indem er singt:

Steig' zu Pferde! führe an uns!
Halt' nicht auf dich bei dem Engpass!
Oeffne du des Hauses Thür!
Stütze du das rechte Knie!
Lehne dich an meine Knute!
Lös' dich los mit meinem Zahne!
Töne du mit meiner Zunge!

Hierauf ruft der Schaman die Familie Bai Ülgöns an, nachdem er den Wirth aus seiner Umarmung entlassen.

Aller Vater, Bai Ülgön!
Tasygan, du hohe Mutter!
Pura Kan mit Wolkenmähne!
Ihr neun Töchter ihm zur Rechten!
Und zur Linken sieben Töchter,
Reizereiche Kulai Kan,
Du erhab'ne Kostu Kan,
Vollmondgleiche Tüstü Kan,
Ihr, des Ülgön schöne Töchter!

Nun nimmt der Schaman wieder auf dem Schemel Platz und beginnt, viele der mehr untergeordneten Gottheiten und Geister in seine Trommel zu rufen, da er die Fahrt in die Himmelsschichten, die er während der Beschwörung zu unternehmen hat, nicht ohne ihre Hülfe ausführen kann. Jeder einzelne Geist, den er in längeren und kürzeren Beschwörungsformeln anruft, antwortet ihm „ā kam ai!“ und tritt in die Trommel ein. Manche dieser Beschwörungen sind sehr lang und äusserst eintönig. Ich will mich daher hier darauf beschränken, nur die Reihenfolge der Anrufungen aufzuführen, die Beschwörungsformeln aber übergehen.

Zuerst ruft er den hengst-bemähnten Tō Kan, den mächtigen Mansar Kan, den Sō Kan, den Sohn des Erkin, den Pyrtschu Kan auf weissem Pferde, der es wagt sogar mit dem Ak Ülgän um die Wette zu reiten; darauf den furchtlosen Telegei, der Niemand anredet, dessen abgeschossener Pfeil durch den Felsen dringt, dessen gesprochene Worte überall hin klingen. Dann wendet er sich an die mächtigen Fürsten, die Herren des Abakan und Altai:

O, des Abakanes Helden,
Ihr in weissen, seid'nen Pelzen,
Ihr auf rothen mächt'gen Pferden,
Kommet her zu meiner Seite!
Mordo Kan, du mächt'ger Herr!
Bei des Abakanes Quelle,
Auf dem Berg mit tausend Gipfeln
Wohnest du, o Mordo Kan.
Komme jetzt an meine Seite!
Höre du o Fürst mein Wort!
Der behängt mit güld'nen Glöcklein,
Der beraubt die sechzig Helden,
Der zum Schiesskampf ausgezogen,
Altai Kan, du mächt'ger Fürst!
Der behängt mit Silberglöcklein,
Der die vierzig hat beraubt,
Der zum Ringkampf ausgezogen,
O, Altai Kan, mächt'ger Fürst!
Der durchschoss die Eisenbügel,
Väterchen, o Altai Kan!
Den kein Pferd vermag zu tragen,
Singend komm an meine Seite!

Nachdem der Schaman in derselben Weise noch viele andere Geister, wie den Oktü Kan, den Purchan Kan, den Jashyn Kan,

den Sohn des Ülgön, den erhabenen Kergädäi und den Geist des Opfers Perbi Kan herbeigerufen und alle in seine Trommel aufgenommen hat, schliesst er die Beschwörung mit dem Aufruf an die Himmelsvögel Märküt:

Himmelsvögel, fünf Märküt,
Ihr mit mächt'gen Kupferkrallen,
Kupfern ist die Mondeskralle,
Und von Eis der Mondesschnabel;
Mächt'gen Schwungs die breiten Flügel,
Fächergleich der lange Schwanz,
Deckt den Mond der linke Flügel,
Und die Sonn' der rechte Flügel;
Du, die Mutter der neun Adler,
Der nicht irrt, den Jaik durchfliegend,
Der ermattet nicht am Edil,
Singend komme du zu mir!
Spielend komm zum rechten Auge!
Setz' dich auf die rechte Schulter!

Nach dieser Herbeirufung des Vogels Märküt ahmt der Schaman in der Antwort die Vogelstimme nach, indem er ausruft: „kagak, kak, kak! kam-ai!" Dabei drückt der Schaman die Schulter etwas nach unten, um zu zeigen, wie schwer er an dem mächtigen Vogel zu tragen hat. Darauf beginnt die Beschwörung der Schutzgottheit desjenigen Geschlechtes (sök = Knochen), zu dem der Wirth der Jurte gehört. So rufen die zu dem Geschlechte Tölös und Mundus gehörigen Leute den Totoi Pajan, den Herrscher des Hagels, Donners und Regens an, und zwar durch folgende Beschwörungsformel:

Der du wirbelst schlossengleich,
Prasselnd wie der Hagel fällst,
Du, des Musygan Kan's Sprössling,
Du, mein Vater, Kem Totoi.
Von der Seite, wo der Mond kommt,
Kommet eine gold'ne Schrift,
Aber von der Sonnenseite
Kommet eine Silberschrift.
Der den Mond du ganz umhüllet,
Der die Sonne du verdunkelt,
Der da hat zwölf hohe Stufen,
Der da hat zwölf Schichten Spiele,
Dreizehn Stangen voller Freuden.

Jemehr Geister von dem Schaman aufgenommen werden, desto stärker schlägt er die Trommel. Dieselbe erscheint jetzt

am Arme so schwer, dass sie von der Last gedrückt hin und her zu schwanken beginnt. Jetzt endlich erhebt sich der Schaman von seinem Platze, schreitet mehrmals im Kreise um die in der Jurte aufgestellte Birke, tritt dann auf die Thüre zu und wenn er sie erreicht hat, stehen bleibend, wendet er sich demüthig an den Thürhüter (einen als gegenwärtig gedachten Geist), lässt sich dann auf's Knie nieder und verbeugt sich tief, wie vor seinem Herrn. Dann stützt er die Trommel mit der Seitenwand gegen das Knie und beginnt sie leise zu rühren, dabei schiebt er den Arm etwas nach vorn und hinten, so dass das Instrument in eine schwankende Bewegung geräth, und singt mit leisem und flehendem Tone:

Du, du bist der weise Herr,
Ich, ich bin der dumme Knecht:
Du, du bist der hohe Herr,
Ich der Sclav', der bittend hertritt.
Welchen Fürsten soll ich anfleh'n?
Welchen von den Herren bitten?
Du, der Diener aller Fürsten,
Du, der Führer aller Herren,
Schicke du mir 'nen Gesandten,
Dass er mir den Weg jetzt zeige!

Hierauf singt er mit veränderter Stimme als der Thürhüter folgende Antwort:

Flehe du zu Pyrkan Tengre,
Bitte du den Vater Pyrkan,
Die Befehle dieses Fürsten
Nimm du in Empfang in Demuth,
Halte dich an Pyrkan Tengre.

Nachdem der Schaman diese günstige Antwort des Thürhüters erhalten, erhebt er sich von seinem Sitze, stützt die Seitenwand der Trommel gegen die Brust und beugt den ganzen Oberkörper dreimal mit sammt der Trommel tief herab, indem er singt:

Dreimal fleh' ich zu dir betend,
Du, erhab'ner Pyrkan Tengre,
Gieb du mir jetzt gute Rede!
Stütze mich mit deinen Knien!

Er verneigt sich abermals dreimal, dann spricht er mit demüthiger Stimme, indem er sich wiederum bittend an den Thürhüter wendet:

Stehe wachend an der Thür!
Stütz' dich auf das Kupferschwert!
Halte du die Kupferflinte!
Kommt ein Aina, jage fort ihn!
Kommt der Böse, so vertreib' ihn!
Lass' den Bösen Nichts erschauen!
Nichts verstehen den Verruchten!
Komme nicht, der innen unrein!
Trete nicht in's reine Inn're!
Lass' ihn nicht hier ein sich drängen!

Darauf verneigt der Schaman sich langsam mit der Trommel, hebt dieselbe plötzlich von der Brust, so dass ein lautes Geklapper und Geklirr der Eisenstücke zu hören ist, tritt darauf schnell in die Mitte der Jurte und beginnt jetzt, von Begeisterung erfüllt, mit rauhen und kräftigen Bewegungen des rechten Armes die Trommel zu schlagen und durch ruckweises Stossen des linken Armes gleichzeitig ein heftiges Rasseln hervorzubringen. Dabei macht er mit dem Oberkörper allerlei zuckende Bewegungen und stösst ein unverständliches Murmeln hervor. Jetzt tritt der Wirth der Jurte an den Tapty heran, der Schaman schlägt ihn leicht mit dem Orbu und fährt ihm dann mit der Breitseite desselben der Quere nach auf dem Rücken hin und her. Seine Bewegung des Abreibens soll bildlich die Reinigung der Seele, die nach Ansicht der Altajer sich im Rücken befindet, darstellen und allen Einfluss des Erlik entfernen. Dabei singt er:

Zieh' den Pfeil, den abgeschoss'nen!
Nimm ihn, mein geschickter Bote!
Kehr' zurück nicht sechzig Jahre!
Bleibe ferne siebzig Jahre!
Nimm den abgeschoss'nen Pfeil!
Nimm ihn schneller von hier fort,
Als des Stromes Wasser fliessen!

Darauf umarmt er den Wirth und die Wirthin, ebenso wie die Kinder und nahen Anverwandten so, dass beim Umarmen sich die Trommel vor der Brust des Umfassten befindet, während der Orbu hinter seinem Rücken ist. Durch diese Umarmung im Namen des Pyrkan Tengre reinigt er sie mit Hülfe aller in der Trommel versammelten Geister von allem Uebel und Unglück, das ihnen von Seiten der Bösen zugefügt werden könnte. Alsdann begeben sich die Gereinigten wieder zu ihrem Platze, der Schaman tritt aber schnell auf die Thüre zu, hält gegen

diese die Trommel und schlägt heftig mit dem Orbu dagegen, um auf diese Weise das bei der Umarmung mit der Trommel und dem Orbu den Wirthsleuten abgenommene Uebel durch die Thür in die Ferne zu jagen, dabei befiehlt er dem Uebel, in gerader Richtung den von ihm bezeichneten Weg fortzuziehen und nicht wieder zu kommen, indem er mit langsamer Stimme singt:

Tschok! Tschok!
Weich' nicht vom gekomm'nen Wege!
Weich' nicht vom durchschritt'nen Wasser!
Fliege über's Steingebirge!

Darnach spricht er, zum Wirthe gewendet, indem er leise die Trommel rührt:

Gold'ne Kraft, gleich einem Rosshaupt,
Dringe jetzo in dein Rückgrat!
Braune Kraft, gleich einem Schafhaupt,
Dring' in deine Rückenwirbel!

Nun tritt er wieder an den Wirth heran, hebt die Trommel auf und hält sie dicht an das Ohr des Wirthes, schlägt dann mehrmals heftig mit dem Orbu gegen die Trommel und lässt auf diese Weise die Seele und Gewalt der Vorfahren des Wirthes ihm in's Ohr dringen, damit er so im Stande sei, die später ausgesprochene Voraussagung des Schamanen zu vernehmen und richtig zu verstehen. Dann tritt er vor den Wirth, die Wirthin und die übrigen Glieder der Familie und thut, als ob er jeden in einen Panzer hülle und jedem eine Mütze aufsetze, geht darauf schnell zum Feuer zurück, tritt an den Tolu heran, bückt sich schnell mit der Trommel nieder und thut, als ob er etwas schnell von der Erde unterhalb des Tolu mit Orbu und Trommel erfasse und aufhebe. Alles dies vollführt der Schaman mit grosser Schnelligkeit und Präcision bei starkem Trommelschlage und lautem Rufen. Jetzt verlassen die Kinder und Furchtsamen die Jurte. Der Schaman aber geräth in der Folge immer mehr in Extase, er springt wild umher und stösst und tritt mit den Füssen diejenigen der Zuschauer, die sich unvorsichtig vorbeugen oder vordrängen. Die Tolu umfassend, tritt er plötzlich mit dem einen Fuss auf die erste Stufe des Tapty, hebt die Trommel in die Höhe, schlägt mit aller Macht gegen sie mit dem Orbu und ruft unter heftigem Gerassel mit lauter

Stimme: „tschok! tschok!“ Durch alle diese Bewegungen will er andeuten, dass er sich jetzt zum Himmel erhebe.

Hoch, hoch, auf!
Tolu, die den Mann nicht trägt,
Hoch, hoch auf!
Tolu und der Toluträger.
Pferdchen und der Pferdehalter,
Hoch, hoch, auf!
Gold'ner Strick und gold'ner Taskak,
Gold'nes Lager, gold'ne Stange,
Hoch, hoch, auf!

Darauf tritt der Schaman von der ersten Stufe herab, setzt sich schnell auf die Erde und stösst mit der Trommel heftig gegen dieselbe, dass es laut rasselt, dann drückt er sie mit dem Orbu und schlägt dreimal heftig gegen sie; wieder springt er schnell auf die Füsse und ruft mit lauter Stimme: „Sieh', ich habe sie durchstossen!“ Darnach läuft er, in noch heftigere Extase versetzt, mit starkem Trommelschlage und Gerassel um den Tapty und um das Feuer herum, um seine Freude darüber auszudrücken, dass er in den Himmel gelangt ist. Indem er den hier weilenden Donner und Blitz nachahmt, ruft er mit lauter Stimme und unter Gerassel der Trommel:

Schagarbata! Schagarbata! Schagarbata!

Dann läuft er schnell zu dem Schemel, auf den eine Satteldecke gelegt ist und der die Seele des Opferthieres Pura vorstellen soll, setzt sich schnell auf diese und ruft:

Bin erstiegen eine Stufe,
Aihai, aihai!
Eine Schicht hab' ich erreicht,
Schagarbata!
Hab' des Tapty Kopf erklettert,
Schagarbata!
Bis zum Vollmond mich erhoben,
Schagarbata!

Der Schaman geräth immer mehr in Verzückung, springt immer wilder umher und rührt die Trommel immer stärker, denn er eilt jetzt zum zweiten Himmel; dabei spricht er zum Opferthiere:

Wende dich zum klaren Himmel!
Lasse deine Füsse spielen!

Unter Blitzen, unter Donner
Zum Ülgön, zum Vater Pyrkan,
Zu dem Himmelsfürsten rausche!

Die Seele des Baschtutkan (des Kopfhalters) befindet sich bei der Pura; auf diesen Zuruf antwortet der Schaman mit veränderter Stimme als Baschtutkan:

Ülgön's Weg ist ja beschwerlich!
A, ho, ho!
Der Schaman: Lasse schiessen Pura's Zügel!
Der Baschtutkan: Ülgön's Weg ist mühevoll!
Der Schaman: Halte nicht der Pura Maul fest!

Nachdem der Schaman so die Pura und den Baschtutkan zur Eile angetrieben, läuft er noch einmal schnell um den Tapty herum, bleibt plötzlich wieder vor ihm stehen und stellt den einen Fuss auf den zweiten Einschnitt des Tapty. Dann setzt er sich wieder auf den Boden, stösst abermals mit der Trommel gegen die Erde, zum Zeichen, dass er jetzt den Boden der zweiten Himmelsschicht durchbrochen, und ruft:

Hab' den zweiten Grund durchbrochen,
Hab' die zweite Schicht erstiegen,
Seht, in Trümmern liegt der Grund.

Darauf singt er wiederum, Blitz und Donner nachahmend:

Schagarbata! Schagarbata!
Hab' zwei Stufen jetzt erstiegen,
Schagarbata!
Mich zwei Schichten hoch erhoben,
Schagarbata!
Hab' des Tapty Kopf erklettert,
Schagarbata!
Hab' zum Vollmond mich erhoben,
Schargarbata!

Nachdem er ganz wie vorher jetzt die Pura und den Baschtutkan angefeuert und ein völlig ähnliches Zwiegespräch gehalten hat, steigt er in derselben Weise zur dritten Himmelsschicht empor, deren Grund er symbolisch durchbrochen hat. Im dritten Himmel nun beginnt das Opferthier zu ermatten, daher überlässt der Reiter dasselbe allein der Fürsorge des Baschtutkan und schickt diesen langsam voraus. Nun ruft der Schaman die Gans herbei, um, nachdem er sie bestiegen, auf ihr reitend die

vorausgeschickte Pura und den Baschtutkan wieder einholen zu können. Er ruft die Gans mit folgenden Worten herbei:

Die am Jajyk sich nicht irrt,
Gans, du mit dem harten Schnabel!
Ungai gak gak, ungai gak!
Die am Edil nicht ermüdet,
Gans, du mit dem harten Schnabel,
Ungai gak gak, ungai gak!
Komme singend jetzt zu mir!
Spielend komm zum rechten Auge!
Setz' dich auf die rechte Schulter.

Mit veränderter Stimme ruft der Schaman, die Gans nachahmend:

Kagak, Kagak! Kam, da bin ich!

Darauf erhebt sich der Kam, thut als ob er die Gans besteige, schreitet alsdann langsam vorwärts, indem er dazu leise singt und beide Arme gleichsam wie Flügel bewegt, um dadurch den Flug der Gans nachzuahmen. Hierbei rührt er ganz sacht die Trommel. Während er thut, als ob er auf der Gans davonflöge, deutet er mit Zeichen an, dass die Reise sehr schwierig ist, und schneidet allerlei Grimassen, die seine Ermattung andeuten sollen.

Breite aus den rechten Flügel!
Yn, yn, yn!
Biege ein den linken Flügel!
Yn, yn, yn!
Ziehe ein die Flügelknochen!
Yn, yn, yn!
Schlage du mit deinen Flügeln!
Yn, yn, yn!
Flattre du mit deinen Elügeln,
Ziehe hin zum hohen Himmel!
Yn, yn. yn!
Oberhalb der weissen Wolken,
Dorthin, wo der Himmel weiss ist,
Yn, yn, yn!
In den Schooss des weiten Aethers,
Wo man eines Monats Weg sieht,
Yn, yn, yn!
In den Schooss des blauen Aethers,
Oberhalb der blauen Wolken,
Yn, yn, yn!
Du, mein weisses, liebes Pferdchen,
Sag', wann werd' ich dich erreichen?
Yn, yn, yn!

Der Schaman ruft nun die die Pura begleitenden Leute mit dem Rufe „He! he!“ an und antwortet mit verstellter Stimme „*O! o! kam-ai!*“ Endlich erreicht der Reiter die Pura. Dann wendet er sich mit seinem Gesange an den Baschtutkan, drückt die Trommel an seine Brust, schlägt sie ganz leise mit dem Orbu und spricht mit heller, die Gans nachahmender Stimme:

Der das Rösslein du bestiegen,
Bist du gut hierher gelangt?
Ungai gak gak, ungai gak!
Ihr beim Tolu schauet alle!
Ihr vom Taskak schauet alle!
Ihr beim Rosse schauet alle!
Ihr beim Füllenstrick schaut alle!
Ungai gak gak, ungai gak!
Der das Rösslein du bestiegen,
Bist du gut hierher gelangt?
Ungai gak gak, ungai gak!
Knecht, der du des Rosses Kopf lenkst,
Bist in Frieden her gelangt du?
Ungai gak gak, ungai gak!

Da die Gans jetzt ihren Dienst gut ausgeführt und die Pura und den Baschtutkan eingeholt hat, so entlässt sie der Schaman nun wieder, indem er singt:

Gans! trink' aus dem Milchsee jetzt!
Suche Speis' am Sürö-Berg!
Gans! komm' stets, wenn ich dich rufe,
Sag' ich: „he!“ so sprich' du auch: „he!“
Ruf' ich: „au!“ so ruf' du auch: „au!“
Höre stets auf meine Worte!

Um die Gans anzutreiben, hebt der Schaman seine Trommel in die Höhe, schlägt mit Kraft gegen dieselbe und stösst mit dem Munde einen unartikulirten Ton hervor, der das Auffliegen der Gans bezeichnen soll. Alsdann wendet er sich an den Baschtutkan, indem er stehen bleibt und den Körper nach beiden Seiten biegt. Dabei hält er die Trommel gegen die Brust und singt mit starker und fröhlicher Stimme:

Knecht, der du des Rosses Kopf lenkst,
Sprich du jetzt, die Stimm' erhebend!

Darauf die Stimme verändernd, singt er mit weinerlichem Tone, indem er die Stimme des Baschtutkan nachahmt:

Will von hier zurück mich wenden,
Väterchen Schaman!
Mir thun weh die Rückenwirbel,
Väterchen Schaman!
Und es schmerzen mir die Rippen,
Väterchen Schaman!
Losgelöst sind meine Knochen,
Väterchen Schaman!
Sind getrennt die Seitenknochen,
Väterchen Schaman!
Ausgetreten ist mein Auge,
Väterchen Schaman!
Sieh', mein Weib, es blieb zurück,
Väterchen Schaman!
Auch mein Vater, der ernährt mich,
Väterchen Schaman!
Hätt' ich doch dies Land geseh'n nicht!
Väterchen Schaman!
Nicht betreten diesen Weg,
Väterchen Schaman!
Will von hier zurück mich wenden,
Väterchen Schaman!
Will zu meiner Jurte gehen,
Väterchen Schaman!

Hierauf antwortet der Schaman mit seiner eigenen, dieses Mal sehr streng klingenden Stimme, indem er die Trommel an die Brust drückt und kräftige Schläge darauf fallen lässt:

Lass' des Ülgön Busen schauen!
Lass' den Weg uns zu ihm nehmen!
A, ho, ho! hoho!

Und mit des Baschtutkans Stimme fährt er weinend fort:

Will nicht kommen, sagte ich,
Väterchen Schaman!
Habe eine Mutter, sprach ich.
Väterchen Schaman!
Sieh', es schickte mich die Mutter,
Väterchen Schaman!
Fleisch wird man dir geben, sprach sie,
Väterchen Schaman!
Fleisch zu nehmen kam ich her,
Väterchen Schaman!
Sieh, der volle Huf ist wund
Und gespalten ist die Krone!
I, i, i, i! (weint)
Mi, mi, mi, mi!
Abgerieben sind die Hufe!
I, i, i, i!

Wundgerieben ist der Hals,
Väterchen Schaman!

Nachdem der Baschtutkan sich so zu rechtfertigen gesucht hat, hält der Schaman an und unterbricht die Weiterreise. Er schaut sich um und berichtet den Zuhörern, was er hier in der dritten Himmelsschicht erblickt oder zu hören bekommt, alles was auf das Leben der Menschen Beziehung hat und ihnen daher erwünscht zu hören ist, z. B. über das Wetter, welches bevorsteht, über Krankheiten und Seuchen, die drohen, oder ob ihm hier ein anderer Kam begegnet, was er von diesem erfährt oder mit ihm spricht, oder er spricht von Unglücksfällen, welche die Nachbarn bedrohen, von Opfern, die von Leuten der Umgegend darzubringen sind, u. s. w. Wird z. B. ein Schneefall bald beginnen, so sagt er:

Sieh', der Birkenwipfel senkt sich,
Jeder Zweig biegt sich hernieder,
Weisser Nebel sinkt nach unten,
Blitze zucken blendend, leuchtend,
Winterreif senkt sich herab.

Wenn der Schnee thauen wird, so kündigt er dies in folgender Weise an:

Sieh', der Birkenwipfel senkt sich,
Gelbes zieht sich drüber hin.

Wenn ein heftiges Regenwetter eintreten wird, so ruft er:

Kara Schurlu mit sechs Stäben
Tröpfelt auf die Niederung,
Nichts mit Hufen kann sich schützen,
Nichts mit Krallen kann sich halten.

Dergleichen Wahrsagungen werden nicht nur an dieser Stelle gethan, sondern können in jeder beliebigen Himmelsschicht und bei den verschiedensten Gelegenheiten geäussert werden, wie es eben der Schaman für passend findet.

Nachdem der Baschtutkan sich nun ausgeweint und ausgeruht hat, wendet er sich mit folgenden Worten an den Schamanen:

Ja, ich will nun weiter reiten!
Will Ak-Ülgöns Tochter nehmen!

Diese Rede Baschtutkan's wird jetzt vom Schamanen mit nochmals veränderter Stimme durch einen Diener des Schamanen

Karakusch (schwarzer Vogel) unterbrochen, indem dieser beim Baschtutkan die Pfeife zum Rauchen erbittet:

Weisser Rauch ist mir jetzt sichtbar
Wohl von eines Tagwegs Strecke,
Wohl von einem Monat Weges
Fällt der Rauch mir in die Augen.
Deine Pfeife aus drei Gliedern
Reiche sie mir, Baschtutkan.

Baschtutkan reicht die Pfeife dem Karakusch. Der Schaman aber, welcher die Pfeife in der Hand hält, sieht sie von allen Seiten ängstlich an, indem er sie langsam mit zwei Fingern herumdreht, als ob er fürchte, dass sie ihn beisse. Plötzlich hebt er sie in die Höhe und betrachtet sie wieder, schnaubt aber dann erschreckt auf wie ein Pferd und schreit: „ki-gilik!" Mit der einen Hand hält er die Pfeife als Baschtutkan und singt darauf mit der Stimme Kara-kusch's:

Ist gestählt der schwarze Panzer,
Umgehängt das Panzerhemd,
Dunkler Hund mit gold'nen Ohren,
Wehe, er ist lang gestreckt.
Mund und Nase lecket er,
Hörest du, o Kara-kusch,
Ziehe ich nicht, ziehet er,
Ki-gilik! Ki-gilik!

Nunmehr nimmt der Schaman die gleichsam vom Baschtutkan gereichte Pfeife und raucht als Kara-kusch, indem er die Pfeife nicht mit den Händen berührt. Dann ruft er: „Au! au! au!" und wirft die Pfeife fort. Jetzt steigt er mit dem einen Fusse auf die vierte Stufe des Tapty und singt:

Auf stieg ich zum Tapty-Gipfel,
Hab' erreichet nun den Vollmond,
Hab' vier Stufen jetzt erstiegen,
Segnen mög' der Himmelsfürst mich.

Wieder herabspringend, setzt er sich auf den Boden und durchstösst, wie er früher gethan, auch dieses Mal die die dritte und vierte Himmelsschicht trennende Feste, läuft vier Mal um das Feuer und stellt wiederum Donner und Blitz vor.

Ai, hai, hai!
Schagarbata, Schagarbata!
Hab' durchstossen vier der Schichten,
Sie erschütternd stieg empor ich,

Schagarbata, Schagarbata!
Segne du im Tagesumkreis,
Alles Volk im Monatsumkreis,
Schagarbata!
Du, mein Ross, das dieser reitet,
Schagarbata!
Reitet Wett' mit Himmelsfürsten,
Schagarbata!

Wiederum zürnt der Schaman dem Baschtutkan, dieser aber antwortet ihm mit weinerlicher Stimme:

Welches sonnenreiche Land!
Dieses ist ein schönes Land!
Hier möcht' gerne wohnen ich!
Hier möcht' gerne leben ich!
Dichter Bergwald ist gewachsen,
Voll vom Wilde ist der Wald,
Fröhlich möchte hier ich leben!
Heim will ich von hier nicht kehren,
Väterchen Schaman!

Im vierten Himmel stellt der Schaman dar, wie der Kara-kusch einen Kukuk jagt. Der Schaman lässt zuerst die Stimme des Kukuks ertönen, als ob sie aus weiter Ferne klinge, dann laut und lauter: Kukuk! Kukuk! Den Kara-kusch vorstellend, hebt er die rechte Hand zu den Augen, sieht sich nach allen Seiten um, schaut nach oben und unten, nach rechts und links; da er aber trotz aller Bemühungen den Vogel nicht entdecken kann, reibt er sich die Augen und singt:

Wehe dir, o Kara-kusch!
Ist zum Himmel er geflogen?
Oder in die Erd' gesunken?
Meine Flint', die siebenzüg'ge,
Möchte auf ihn ab ich feuern,
Treffen mitten in den Leib ihn;
Ist er auf der Birke Zweige
Oder auf des Tapty Wipfel?

Um das Schiessen des Kara-kusch darzustellen, hält er die Trommel in horizontaler Lage so vor seine Augen, dass er grade die Oberfläche des Trommelfelles sehen kann, dann schiebt er den Orbu mit einem Ruck über die Trommel fort und schreit „au"! indem er den Schall des Abschiessens nachahmt. Hiernach steigt er mit dem einen Fuss auf die fünfte Stufe und singt:

Fünf der Tapty nun erstieg ich,
Bin fünf Gipfel hoch geklettert,
Habe nun erreicht den Vollmond,
Segne uns, o Himmelsfürst.

Nachdem er von der Stufe herabgesprungen, läuft er in voller Extase fünf Mal trommelnd um das Feuer und durchbricht in vorher erwähnter Art unter Schagarbata-Rufen, Blitz und Donner darstellend, den Boden der fünften Himmelsschicht. Hier im fünften Himmel wohnt nun der mächtige Jajutschi (der höchste Schöpfer), zu ihm begiebt sich jetzt der Schaman und singt, indem er langsam und feierlich die Trommel schlägt, mit melodischer Stimme:

Ai-a, hai, hai, hai!
Ülgön's Sohn, du Kergedäi,
Adam's Sohn, du Kan Pyrkan,
Ashyn Kan, des Himmels Sohn,
Kommet singend mir zur Seite!
Kommet helfend her zu mir!
Wartet bei des Fürsten Thür!
Ai-a, hai, hai, hai!

Jetzt hat der Schaman die Jurte des Jajutschi erreicht, er tritt sogleich durch die Thür ein und indem seine Stimme einen feierlichen und ehrerbietigen Ton annimmt, singt er leise, nur sanft an die Trommel schlagend:

Jajutschi im fünften Himmel,
Milchsee, der vom Schmutze reinigt,
Tapkai, der den Nabel schneidet,
Innigst bet' ich Jajutschi-Fürst.

Mit lauter, drohender Stimme antwortet der Schaman auf seine Bitte nun selbst als Jajutschi:

Sag', von wem bist du gekommen?
Wessen Nachkomm' bist du, sprich!
Jeder Mensch hat einen Namen,
Jedes Wild hat seine Haarfarb',
Nenn' den Namen und den Weg mir!
Was da Flügel hat, das fliegt,
Was da Krallen hat, das läuft,
Dem Geruche folgt der Käfer,
Von wo kommest du hierher?
A, a, i! a-i!

Wie durch die zornige Stimme des Jajutschi erschreckt springt schnell der Schaman, gleichsam um sich zu retten, nach rück-

wärts, dann geht er demüthig mit ganz kleinen Schritten wieder vorwärts und spricht unter vielen und tiefen Verbeugungen, mit einschmeichelndem Tone: „Hör', ich flehe, Jajutschi.“ Der Jajutschi unterbricht das Gebet, indem er heftig „A! a! i!“ schreit. Da bleibt der Schaman stehen, der Jajutschi aber fährt zornig fort:

Du bewegest meine Thür,
Machst erklingen meine Ohren,
Kitzelst meine rechte Sohle,
A, a, i! a-i!

Wieder nähert sich ihm der Schaman in Demuth und bittet, sein Gebet zu erhören. Der Jajutschi unterbricht aber seine Rede noch einmal mit der Frage:

Sag', von wem bist du geblieben?
Wessen Nachkomm' bist du, sprich?

Ihm antwortet der Schaman, indem er sich wiederum ehrfurchtsvoll verneigt und dabei die Trommel an die Brust drückt:

Von wem soll ich sein geblieben?
Wessen Nachkomm' soll ich sein?
Vater-Fürst, o Jajutschi,
Mutter-Fürst, o Jajutschi,
Bin vom Kara Kam geblieben,
Bin des grossen Kames Nachkomm',
Nachkommen des Testü Kam,
Nachkommen des Utschuktschi,
Nachkomm' eines Zeichendeuters,
Darum höre Jajutschi,
Du Erhab'ner, jetzt mein Flehen,
Komm' hierher zu deinem Hause,
Dir die Bitte vorzutragen,
Eine Frage dir zu thun,
Dir Verehrung darzubringen:
Bin vom Tschomtscho Kam geblieben,
Komme her vom Kam Sarga,
Singend geh' ich zu Ülgön,
Du, erkenne meine Trommel,
Hör' mein Flehen, Jajutschi.

Nachdem der Schaman sich abermals tief verneigt hat, wird er endlich vom Jajutschi freundlich aufgenommen. Er tritt nun in's Haus mit Jajutschi und im Gespräche mit diesem erhält er vom Gegenwärtigen und Zukünftigen mancherlei Kenntniss. Alles was er erfährt, darf er nicht mittheilen, er murmelt es nur

undeutlich vor sich hin. Deutlich nur theilt er einige Weissagungen mit. Zuerst überbringt er dem jüngsten Sohne folgende Rede des Jajutschi:

Dieses Kind hab' ich geschaffen,
Reich wird es an Kleidung sein,
Ackern wird es auf dem Hügel,
Länger wird sein Füllenstrick,
Breit wird ihm der schmale Körper,
Voll von Pferden wird ihm einstens
Die gewalt'ge Heerde werden,
Voll von Seelen seine Jurte.

Dann übergiebt er dem mittleren Sohne folgende Rede des Jajutschi:

Der beschenkt sich hat mit Fürsten,
Unterlieg' nicht den Bewangten,
Nicht dem Mann mit breiten Schultern!
Lange mög' dein Leben dauern!
Deine Tage kurz nicht werden!
Stark an Kräften mög' er sein!
Wie ein Panzer sei sein Rock,
Durch die Sterne schiess' den Pfeil er,
Seine Rache mög' er nehmen,
Seiner Feinde böse Schaar
Sterbe wimmernd wie die Hunde,
Sterbe blökend wie die Schafe.

Zuletzt übergiebt er das vom Jajutschi über den ältesten Sohn Ausgesagte:

Dieses Kind hab' ich geschaffen,
Sind nun fünfundzwanzig Jahre,
Dass ich segnend es vollendet,
Möge er die reiche Habe
Sich von allen Seiten raffen,
Spenden auch nach allen Seiten;
Keine Rede zu ihm dringend
Mög' von vorne ihn besiegen,
Keine Ruth' ihn hinten treffen,
Vierzig Jahr' soll er noch leben,
In die Brust treff' dich kein Pfeil,
Niemand packe dich beim Kragen;
Hänge dich an keinen Bösen!
Sei des Volkes Friedensstifter!
Sei am Pelze du der Knopf!
Leb' noch über fünfzig Jahre!

Bei dem Beginne der Wahrsagung werfen die Familienglieder ihre Mützen unter die Trommel. Nach jeder Wahr-

sagung hebt der Kam die Trommel etwas in die Höhe und schlägt sie mit dem Orbu. Ist die Voraussagung unheilvoll, so fallen die Mützen aus der Trommel heraus, ist sie heilverkündend, so zieht jeder seine Mütze so schnell als möglich aus der Trommel hervor und drückt sie zusammen, damit das Glück darin verharre. Nachdem alle Weissagungen geschehen, verneigt sich der Schaman wiederum vor dem Jajutschi, währenddem er singt:

Hör' mein Flehen, Jajutschi,
Sieh' mich an mit rechtem Auge,
Gieb mir deinen rechten Segen.

Während der Schaman den vierten und fünften Himmel erreicht, hat die Pura sich ausgeruht und bittet nun den Schaman, ihn zu tränken:

In dem schönen Sonnenlande
Ist 'ne gute Tränkestelle,
Diese zeigt sich meinem Auge!
O, Schaman!
Ma-ák, Ma-ák, Ma-ák!

Als Baschtutkan nimmt nun der Schaman eine Schale mit Wasser und pfeift, damit die Pura trinken möchte. Der Kam stellt in seinen Bewegungen dabei die Pura vor, er schnauft laut und schlägt aus, trinkt aber doch zuletzt. Nachdem er getrunken, fasst er die Schale mit den Zähnen und wirft sie mit der Trommel in die Höhe, dann fängt er sie als Baschtutkan auf und räuchert sie mit Wachholder.

Darauf erhebt sich der Schaman zum sechsten Himmel; nachdem er auf die sechste Stufe getreten und den Boden durchbrochen, läuft er sechs Mal um das Feuer, ganz unter denselben Gesängen wie früher. Da hier im sechsten Himmel der Mond wohnt, so verneigt er sich vor diesem ehrfurchtsvoll, indem er singt:

Hör' mein Flehen! Hör' mein Flehen!
Vater Mond, im sechsten Himmel!
Hör' mein Flehen! Hör' mein Flehen!

Nach diesen Worten läuft der Schaman in Extase drei Mal um den Tapty herum und verneigt sich darauf drei Mal nach Osten. Da erblickt er plötzlich einen entfliehenden Hasen und schickt sogleich nach ihm seinen Diener Kuruldak aus:

Kuruldak, beeile dich,
In dem grauen Weidenbusche
Hat der Graue sich verborgen,
Tschu-u-uk!

Kuruldak, der vergebens nach dem Hasen gesucht hat, was auch der Schaman durch Pantomimen angedeutet, antwortet mit veränderter Stimme:

Wehe! Wehe!
In zwei Wäldern sich verbarg er,
In drei Wäldern sich verbarg er,
U, u! wehe, wehe!

Darauf führt der Schaman eine neue Figur als handelnd ein, indem er abermals die Stimme wechselt, nämlich einen gewissen Kereldäi, der jetzt den Kuruldak neckt und seine Stimme nachäffend dem Kuruldak zuruft:

Téte, téte, téte-té!
Ei, ei, ei! mein Alter!
Wa-as ist geschehen nur,
E-es wackeln seine Ohren,
Es erhitzet sich sein Bauchfell.

Indem er auf die Pura deutet, fährt er fort:

Sieh', sein Schwanz schwingt hin und her,
Ist lebendig nicht dein Pferd?
Wa-a-as ist dir nur, Alter?
Ei, ei, ei! mein Alter!
Sieh', der Has'! ist in der Nied'rung,
Hat sich im Gebüsch verborgen,
Tschu-u-uk!

Bei dem letzten Ausrufe schwenkt der den Kereldäi vorstellende Schaman den Orbu von unten nach oben. Dann ändert er die Stellung und Stimme und stellt den den Hasen verfolgenden Kuraldak vor und ruft:

U, u, u!
Hat zwei Wäldchen jetzt durchlaufen,
U, u, u!
Hat drei Wäldchen jetzt durchlaufen,
Wehe, wehe, weh!
Häschen, bleibe du nicht drinnen!

Trotz alles Schimpfens des Kereldäi gelingt es dennoch nicht, den Hasen zu fangen. Da erhebt sich der Schaman in

früherer Weise zum siebenten Himmel, und nachdem er unter Blitz und Donner den Boden durchbrochen und sieben Mal um den Tapty herumgelaufen ist, verneigt er sich vor der im siebenten Himmel wohnenden Sonne, ehrfurchtsvoll die Trommel an die Brust drückend:

Hör' mein Flehen, meine Bitte,
Mutter Sonne, die hier wohnt!
Hör' mein Flehen, mein Gebet!

In ähnlicher Weise, unter allerlei Zufällen, vorgestellten Scenen, Gebeten, Weissagungen, Erzählungen, Segensworten u. s. w. ersteigt und durchbricht der Kam den achten und neunten Himmel; je mehr Macht der Kam besitzt, desto höher kann er steigen; so giebt es Kame, die bis zum zehnten, elften, zwölften Himmel und noch höher sich zu heben vermögen, diese Kraft aber besitzen nur sehr wenige. Nachdem nun der Kam die höchste Stelle erstiegen, zu der ihn seine Kraft zu heben vermag, so ruft er den Ülgön selbst an, indem er sich mit folgendem Gebete an ihn wendet; dabei senkt er die Trommel, schlägt sie leise mit dem Orbu und verneigt sich in Demuth:

Fürst, zu dem drei Leitern führen,
Bai Ülgön, mit den drei Heerden,
Blauer Abhang, der erschienen,
Blauer Himmel, der sich zeiget,
Blaue Wolke, die dahinschwebt,
Blauer Himmel unerreichbar,
Weisser Himmel unerreichbar,
Jahreweite Wasserstelle,
Vater Ülgön, Dreierhab'ner,
Den des Mondbeils Schneide meidet,
Der den Pferdehuf benutzet.
Alles Volk erschufst du, Ülgön,
Was da lärmend uns umgiebt,
Alles Vieh verliehst du, Ülgön,
Uebergieb uns nicht dem Unheil!
Lass' uns widerstehn dem Bösen!
Zeige uns nicht dem Körmös!
Gieb uns nicht in seine Hand!
Der den sternenreichen Himmel
Tausend, tausend Mal gewendet,
Richte du nicht meine Sünden.

Vom Ülgön aber erfährt der Schaman, ob das Opfer günstig aufgenommen ist oder nicht, auch erhält er von ihm die besten

Weissagungen über Beständigkeit und Wechsel des Wetters, Missernte, Misswachs und ob Ülgön noch weitere Opfer, und was für welche er erwartet oder fordert. In Bezug der letzteren Forderung giebt der Schaman stets gute Auskunft und bezeichnet oft diesen oder jenen Nachbar, von dem ein Opfer verlangt wird. Nicht selten nennt er auch Farbe und Form des Opferthieres. Es scheint, als ob der Schaman hierbei stets in seinem Interesse wirke, da der Eigenthümer des geforderten Thieres meist sich scheut, die Forderung des Ülgön unerfüllt zu lassen.

Nach der Unterredung mit Ülgön geräth der Schaman in die höchste Extase, bis er zuletzt ganz ermattet zusammenstürzt. Dann tritt der Baschtutkan an ihn heran und nimmt die Trommel und den Orbu aus den Händen des Schamanen, der noch zuletzt drei Mal mit den Fingern an die Trommel knipst und mit dem Kopfe zuckend und die Hände wie zum Trommelschlag bewegend vor sich her brummt „a-a-a-a-a! i-i-i-i!" bis er zuletzt ganz still sitzt, ohne auch nur ein Glied zu rühren. Nach einer Weile, während noch in der Jurte allgemeines Schweigen herrscht, reibt er sich die Augen, streicht sich die Haare glatt, streckt und reckt die Hände und ringt sein von Schweiss triefendes Hemd aus. Dann sieht er sich langsam im Kreise um und begrüsst sich mit den Umstehenden mit den Worten: „Esän-salam! Esän-salam!"

Die Opferfeierlichkeit endigt oft mit dieser zweiten Beschwörungsscene, meistens wird aber noch eine dritte Nacht der Feierlichkeit gewidmet, besonders bei reicheren Leuten. Der dritte Act der Opferfeierlichkeit besteht in den Libationen von Getränken und in einem grossen Zechmahle, wobei riesige Schläuche Kumys, Milchbranntwein und bei den nördlichen Schamanisten (Teleuten und Schoren) viel Gerstenbier vertilgt werden.

Die zu solcher Zechfeierlichkeit nöthigen Getränke werden schon vor dem Aufstellen der Opferjurte bereitet und Niemand darf es wagen, dieselbe vor der Beendigung der zweiten Opferfeierlichkeit zu berühren. Jetzt erst bringt man das nöthige Getränk in die Opferjurte. Die Frauen richten alles zu dieser Feierlichkeit Nöthige her, sie bedecken den Boden der Jurte rings mit Teppichen und zünden am Abend (nach Sonnenuntergang) des dritten Tages ein Feuer neben dem Tapty an.

Dann holt man von der Opferstelle 9—12 Schöpfkellen aus Birkenrinde und füllt ebenso viel chinesische Holzschalen

mit Airan. Diese Holzschalen werden nun um das Feuer gestellt und hinter jede Schale stellt sich eine Person. An der äussersten rechten Flanke links von der Thür der Schaman, dann der Baschtutkan, dann der Hauswirth und dann alte Leute aus der Nachbarschaft, in deren Familien während der letzten Jahre Niemand gestorben ist. Jeder der so Aufgestellten schöpft mit dem Schöpflöffel etwas Airan aus der Schale und dann spritzen Alle auf einmal unter dem Ausrufe „Tschek" den Airan gegen den Tapty. Drei Mal wird dieser Ruf und die Libation wiederholt. Darauf werfen alle zwölf die Schöpflöffel in die Höhe. Wenn die Löffel zur Erde gefallen sind, betrachtet man genau ihre Lage. Liegt der Löffel mit dem Boden nach oben, so bedeutet das kein Glück während des nächsten Jahres für den Werfenden, während die umgekehrte Lage Glück und Segen verheisst. Jetzt wird die Schale wieder gefüllt und alle bemühen sich, diese Schale so schnell wie nur irgend möglich auszutrinken. Der Schaman aber wirft, nachdem er seine Schale geleert hat, dieselbe durch die Thüre in's Freie. Die Lage dieser Schale lässt Schlüsse über das zukünftige Glück oder Unglück des Opfergebers machen und zwar in der gleichen Weise, wie die Lage der hingeworfenen Schöpfkellen.

Nachdem diese Ceremonie vollendet ist, beginnt die allgemeine Zecherei. Die anwesenden Gäste setzen sich in Gruppen um einen Schlauch und werden von einem Anverwandten des Wirthes bewirthet. Man zecht, singt, schreit, lacht, bis die meisten der Anwesenden sich bis zur vollen Bewusstlosigkeit betrunken haben, und gleich hier an dem Platze, wo sie betrunken zusammengesunken sind, bis zum Morgen liegen bleiben und ihren Rausch ausschlafen. Das Sichbetrinken wird nicht als Schande angerechnet, sondern als etwas ganz Natürliches angesehen. Uebrigen muss erwähnt werden, dass die Frauen Maass halten und die betrunkenen Männer, wenn sie bewusstlos umgesunken sind, in eine bequeme Lage rücken und warm zudecken. Es ist das Pflichtgefühl gegen die Kinder, das den Frauen nicht erlaubt, sich so sinnlos zu betrinken.

Es muss hier erwähnt werden, dass nicht alle Schamanen in gleicher Weise die Beschwörungen ausführen. Bei den verschiedenen Geschlechtern (sök) finden sehr verschiedene Ceremonien statt, noch mehr liegt in der grösseren und geringeren Kenntniss und Geschicklichkeit der Schamanen. Im Allgemeinen

kann man aber sagen, dass alle Opferfeierlichkeiten in ähnlicher Weise vor sich gehen, wie die hier eben beschriebene. Einige Schamanen schliessen während des Schamanisirens die Augen, andere schamanisiren mit offenen Augen. Einige tanzen so wild, dass sie zuletzt wie todt zusammensinken, andere gerathen in eine so heftige Extase, dass man sie zuletzt festhalten und festbinden muss, was nur mit äusserster Kraftanstrengung mehreren Männern gelingt. Dann zittert und zuckt der gefesselte Schaman oft noch eine lange Zeit lang und sucht sich loszuwinden, bis ihm die Trommel entfällt und er dann wohl stundenlang wie todt daliegt. Andere Schamanen sind viel ruhiger und hören von selbst mit dem Schamanisiren auf.

Ebenso ist die Beschwörung je nach dem Geiste, dem das Opfer dargebracht wird, eine etwas abweichende. Am meisten weicht das dem Erlik dargebrachte Opfer ab, doch habe ich über diese Opferbringung keinerlei genauere Nachrichten einziehen können. Dies ist auch selbstverständlich, hier ist die Furcht vor Strafe zu gross.

Die höchste Kunst der Schamanen ist die sogenannte Reinigung der Jurte. Diese geschieht am vierzigsten Tage nach dem Tode eines Familiengliedes. Nur wenige Schamanen vermögen diese Beschwörung immer glücklich auszuführen, und deshalb werden von reichen Leuten zu dieser Beschwörung oft von fern her weitberühmte Schamanen herbeigerufen und für ihre Mühe reichlich vergütigt. Die Reinigung der Jurte wird gewöhnlich unter besonderer Hülfeleistung des Jajyk Kan ausgeführt und ihm für diese Hülfe auch Opfer dargebracht. Die Reinigung der Jurte ist besonders dann wichtig, wenn mehrere Todesfälle hintereinander in einer Familie eingetreten sind. Nach dem Glauben der Altajer nämlich verweilt die Seele des Todten gern noch einige Zeit im Hause und verlässt dasselbe unwillig allein, sondern entführt oft mit sich noch andere Glieder der Familie oder Hausgenossen oder wenigstens Vieh in's Todtenreich; Jajyk Kan vermag nun am besten durch Herbeitreiben von Wasserfluthen die Rückgabe der schon zum Theil entführten Seelen zu erzwingen und die Seele des Todten selbst in die Unterwelt zu treiben.

Dieser Glaube von dem schädlichen Einfluss der Seele des Gestorbenen liegt zum Theil in dem festen Familienverhältnisse zwischen Todten und lebenden Verwandten, welches man als

Grundlage des Schamanenglaubens erkennen kann, andererseits ist er durch die häufigen Seuchen entstanden, welche unter den jeder ärztlichen Hülfe entbehrenden Altajern oft furchtbar verheerend wirken.

Im Juli 1860 hatte ich Gelegenheit, selbst einer solchen Reinigung des Hauses beizuwohnen, welche am Kengi-See, wo auch ich mich damals aufhielt, stattfand. Als ich mich etwas nach Sonnenuntergang in der Jurte, wo die Feierlichkeit stattfinden sollte, einfand, waren etwa 20 Personen versammelt, Verwandte und Nachbarn, wie man mir sagte, die der Feierlichkeit beiwohnen sollten. Der Wirth, Namens Popoi, begrüsste mich sehr freundlich und wies mir einen Platz an der Ehrenstelle dicht bei der Jurtenwand an. Er erklärte mir, seine Frau sei vor einigen Wochen gestorben und nun habe er einen bewährten Schamanen von der Katunja hergerufen, der solle ihm sein Haus reinigen. Die anwesenden Altajer zeigten, so viel ich beobachten konnte, wenig Andacht, plauderten vielmehr und rauchten harmlos, als ob gar keine besondere Feierlichkeit bevorstände.

Als es dunkel zu werden anfing, tönten in einiger Entfernung von der Jurte die dumpfen Schläge der Schamanentrommel. Ich trat an die Thür der Jurte und sah, wie der Schaman in gemessenem Schritte etwa hundert Schritte von der Jurte seine gleichmässige eintönige Singweise hervorstossend, die Jurte umkreiste und von Zeit zu Zeit stark gegen die Trommel schlug. Allmählich wurde der Kreis des Schamanen immer enger und enger, bis er endlich dicht an der äusseren Seite der Jurtenwand entlang schritt und zuletzt durch die Thür in die von dem hellbrennenden Feuer erleuchtete Jurte trat. Jetzt näherte er sich dem Feuer, hielt die Trommel nach allen Richtungen über dasselbe, so dass der Rauch die Innen- und Aussenseite des Felles der Schamanentrommel bestrich. Dann setzte er sich feierlich zwischen Thür und Feuer nieder und begann einen eintönigen schnarrenden Gesang, der in kurzen abgebrochenen Tönen hervorgestossen wurde. Der Gesang wurde immer leiser und leiser und die von Zeit zu Zeit gegen die Trommel geführten Schläge wurden immer sanfter, bis zuletzt der Gesang in ein leises wimmerndes Klagen und Flüstern überging. Darauf erhob sich der Schaman vorsichtig und schritt mit schleichendem Gange in der Jurte rund um das Feuer, rief den

Namen der Verstorbenen und wandte den Kopf nach allen Seiten, gleichsam als ob er die Gerufene im Hause suche. Zuweilen sprach er mit Fistelstimme, indem er die Stimme der Verstorbenen nachahmte, die ihn wimmernd anflehte, sie bei den Ihrigen zu lassen. Sie fürchte sich vor dem Wege, der sei so endlos weit, dass sie ihn nicht allein zurücklegen könne. Sie möchte so gern hier bei den Kindern verbleiben. Unbarmherzig drängt sie der Schaman durch die Macht seiner Trommel, die er ja vor dem Eintritte in die Jurte mit vielen und mächtigen Geistern gefüllt hat, von einer Ecke der Jurte in die andere. Erst nach langem Suchen und Drängen gelingt es ihm, die Seele der Verstorbenen zwischen Trommel und Orbu zu fassen und sie dann mit der Trommel gegen die Erde zu drücken. Sein Gesang tönt jetzt immer lauter und heftiger, wird aber noch immer von dem leisen Wimmern der Festgehaltenen unterbrochen.

Jetzt kehrt der Schaman die Zaubertrommel mit der Vorderseite zur Erde und schlägt so, dass die Schläge dumpf und hohl tönen, als ob sie tief aus der Erde hervordrängen. Auch der Gesang wird immer dumpfer und nimmt zuletzt einen gurgelnden Ton an, denn der Schaman entfernt sich von der Jurte und hat den Weg zur Unterwelt, zum Reiche der Todten (üsüttär järinä) angetreten. Zugleich wird der Gesang immer leiser und geht zuletzt in ein leises Geflüster über. Mit einem heftigen Schlage zeigt er endlich seine Ankunft beim Todtenreiche an. Nunmehr beginnt eine Unterredung mit den im Todtenreiche sich befindenden früher verstorbenen Verwandten, zu denen der Schaman die Todte bringt. Sie verweigern die Aufnahme der neuen Seele. Der Schaman sucht sie zu überreden, bittet und fleht. Alles vergebens. Da ergreift er die Branntweinflasche und credenzt den Todten das Lebenswasser. Sie nehmen es freudig an, es entsteht ein buntes Gewirr von allerlei Stimmen, die allmählich einen mehr und mehr lallenden Ton annehmen, da der Branntwein wirkt. Die Todten singen und jauchzen und daher gelingt es ihm endlich, die neue Seele bei ihnen einzuschmuggeln. Jetzt wird der Gesang des Schamanen immer stärker, da er das Todtenreich verlassen hat und sich nun der Oberwelt wieder nähert. Oben angelangt, springt er plötzlich auf und geräth in heftige Verzückungen. Der Gesang geht zuletzt in ein wildes Schreien über, dabei tanzt der Schaman in wilden Sprüngen in

der Jurte umher, bis er zuletzt in Schweiss gebadet bewusstlos zur Erde sinkt.

Die wilde Scene hatte bei der magischen Beleuchtung des Feuers auf mich einen so mächtigen Eindruck gemacht, dass ich eine Zeitlang den Schamanen mit den Augen verfolgte und ganz und gar die Umgebung vergass. Auch die Altajer waren von der wilden Scene erschüttert, ihre Pfeifen waren zur Erde gesunken und es herrschte wohl eine Viertelstunde eine lautlose Stille.

Auch die Scene im Todtenlande wird von verschiedenen Schamanen und bei verschiedenen Umständen ungleichartig vorgestellt. Manchmal gelingt es nicht, den Todten einzuschmuggeln, manchmal aber entflieht die Seele dem Schamanen und kehrt zur Jurte zurück, dann folgt er ihr und die Scene beginnt von Neuem. Wenn der Schaman den Jajyk Kan zu Hülfe ruft, so wird die lustige Zechscene im Todtenreiche plötzlich durch das Andringen von Wogen unterbrochen. Da beginnt ein allgemeiner Wirrwarr, ein wildes Durcheinanderlaufen. Der Schaman ahmt das Brausen des andringenden Wassers nach. Die Todten schreien um Hülfe, jammern und weinen. Nun wird das schon von den Todten fortgetriebene Vieh oder die Seele von Verwandten zur Heimath zurückgetrieben. Manche Schamanen sollen bei der Ausführung dieser Beschwörung ihr Gesicht mit Russ beschmieren, damit sie in der Unterwelt von den Todten nicht erkannt werden.

Das Darbringen des Opfers und das Reinigen des Hauses sind die eigentlichen priesterlichen Handlungen (wenn ich mich so ausdrücken darf) des Schamanen. Bei ihnen hat er seine ganze Kunst zu entwickeln, und der ist der rechte Schaman, der es versteht die Furcht und das Vertrauen seiner Zuhörer zu wecken, so dass sie glauben, dass die Voraussagungen des Schamanen wahre Orakelsprüche seien, durch die sie die Götter zu trösten und zu erheben suchen. Andere Thätigkeiten des Schamanen sind ohne Bedeutung. Segens- und Danksprüche kann auch jeder andere Sterbliche darbringen, ebenso die Libationen dem Jer-su reichen. Wettermachen, Wahrsagen u. s. w. thut ebenfalls der Schaman nicht allein. An den stattfindenden Geburts-, Verheirathungs- und Todes-Feierlichkeiten hat der Schaman keinerlei Antheil, nur wenn ungünstige Constellationen diese Begebenheiten begleiten und man diese durch eine Beschwörung auszugleichen versuchen möchte, wird er berufen und thut

dann einen Theil dessen, was wir vorher als Schamanisiren geschildert haben.

Es drängt sich uns nun die Frage auf: Ist das Verfahren der Schamanen ein aufrichtiges, sind sie von ihrer Beschwörungskraft überzeugt, oder ist es nur eine vom Schamanen seines eigenen Vortheils wegen vor dem abergläubischen Volke gespielte Komödie?

Die längst getauften und erst kürzlich zum Christenthum übergegangenen Altajer, Teleuten u. s. w. wie auch die Russen halten den Schamanen für einen wahren Teufelsdiener, der in der That durch seine Beschwörungen Uebernatürliches zu leisten vermag. Dies zeigen uns eine ganze Reihe von Geschichten, die russische Bauern und getaufte Altajer von berühmten Schamanen erzählen. Wie der Schaman gegen körperlichen Schmerz unempfindlich sei, und was er Schreckliches mit seinem Körper anfange (z. B. glühendes Eisen in den Mund stecke, dass es zischt) ohne den geringsten Schaden davon zu haben. Wir sehen also hier, wie gerade der offenbare Schwindel den grössten Eindruck macht. Dasselbe können wir daraus schliessen, dass nicht lange getaufte, wie ich mich überzeugt, wirklich aus Ueberzeugung zum Christenthum übergegangene Altajer im Falle von Krankheiten immer noch Nachts heimlich den Schamanen rufen, damit er durch seine Teufelskraft das Unglück abwende, und dass der Glaube an die Teufelskraft des Beschwörers neben dem Glauben an die Gotteskraft des Christenthums unbeschadet fortbesteht.

So schreibt mir auch Tschivalkoff in seiner Lebensbeschreibung (siehe meine Proben der Volkslitteratur, Band I): Ich sagte zu den Schor: „Glaubet nicht an die Worte des Schamanen, das sind alles Lügenworte. Die Schamanen selbst kennen den Glauben des wahren Gottes nicht, sondern glauben an den Teufel und schamanisiren mit seiner Hülfe". Auch der Missionar Werbitzki drückt sich in seiner vorhererwähnten Abhandlung in den „Tomsker Nachrichten" folgendermassen aus: „Ist das Wesen des Schamanen eine Krankheit, eine Verrücktheit oder eine Spiegelfechterei? Keines von allen. Die guten Engel werden den Menschen zum Schutze und Segen vom höchsten Herrscher des Himmels geschickt; was thun aber die bösen Geister? Da sie körperlose und vernünftige Wesen sind, können sie natürlich nicht in voller Unthätigkeit verbleiben. Weil man an ihnen unbedingt ein Streben nach Thätigkeit voraussetzen muss, so

ist selbstverständlich dieses Streben auf das Böse gerichtet. Auf wen nun suchen sie in ihrer Bosheit zu wirken? Die materielle Natur verhält sich ihrem Streben gegenüber gefühllos, daher ist die einzige Arena für ihre feindliche Handlungsweise das Menschengeschlecht. Sie leben in der Welt zwischen den Leuten wie der Löwe in der Wüste, und wie Räuber versuchen sie den Menschen überall zu schaden und nachzustellen. Der unmittelbare Angriff tritt in unseren Gedanken, Wünschen und Handlungen zu Tage. Wenn wir wachsam sind, so kämpfen wir mit ihnen und verdrängen sie durch die Hülfe Gottes und die Gewalt des Kreuzes. Wodurch kann sie aber der ungetaufte Mensch, der sich als solcher ganz unter ihrer Gewalt befindet, von sich entfernen?" An einer anderen Stelle sagt derselbe Missionar: „Es giebt Beispiele, dass die Kosaken einen verzückten Schamanen nicht durch Knutenhiebe aus seiner Extase zu bringen vermochten, andererseits giebt es Beispiele (ich spreche aus eigener Erfahrung), dass der priesterliche Segen ganz allein hinreichte, dass dem in Extase gerathenen Schamanen augenblicklich die Trommel aus der Hand fiel." Ich konnte mir nicht versagen die Ansicht des geehrten Missionars hier wörtlich in ihrem ganzen Umfange anzuführen, nicht um sie zu widerlegen, sondern da sie uns am deutlichsten zeigt, wie sich hier Christenthum und Heidenthum gegenüberstehen und unter welchen Auspicien hier das Christenthum wirkt. Der Missionar philosophirt ganz richtig, wenn er als solcher die frühere Religion der Neugetauften als ein Teufelswerk, als einen Ausfluss böser Geister darstellt, denn dadurch stellt er das von ihm selbst gepredigte Kreuz in ein schärferes Licht und zeigt am klarsten die Vortheile des Religionswechsels. Es macht aber einen wahrhaft komischen Eindruck, wenn der Herr Missionar diese Tirade am Schlusse seiner Darlegung der Opferbeschwörung des Schamanen, die an Ülgön, den höchsten Gott des Himmels, gerichtet ist, vorbringt, wo der Schaman sich demuthsvoll vor der Gottheit verneigt und ihre Gnade und milde Huld erfleht, um Schutz bittet gegen die bösen Geister, nachdem er vor Beginn der Ceremonie den „Thürhüter-Geist" angefleht hat, er möchte die bösen Geister ferne von der Jurte halten, damit sie ihn nicht in seinen Ceremonien stören und einen unglücklichen Ausgang des Opfers veranlassen. Da kann man nur mit Schiller's Jungfrau von Orleans sagen: „Du nennst mich Zauberin, giebst mir Künste

der Hölle Schuld; ist Friedenstiften Hass, Versöhnen ein Geschäft der Hölle?"

Ich glaube, jeder Leser wird sich nach Durchlesung der Beschwörungsformeln beim Opfergebete überzeugt haben, dass die armen Schamanen lange nicht so schlimm sind wie ihr Ruf. Sie sind die Träger der ethischen Idee ihres Volkes, in ihren Gebeten spiegelt sich dieselbe Furcht vor den bösen Mächten ab, dieselbe Hoffnung auf Hülfe der Gottheit des Lichtes, die das Volk bewegt, und zwar in derselben materiellen, wenn ich so sagen darf, ungeistigen Weise. In den Handlungen der Schamanen sind Wahrheit und Dichtung eng gepaart und untrennbar zu einem Ganzen verschmolzen, ebenso wie bei vielen Priestern anderer Religionen. Innerlich ist der Schaman gewiss von der Wahrheit seiner Darstellung überzeugt, er geräth gewiss in wahre Verzückung und dem Wahnsinn nahe Hallucinationen mögen ihn häufig in einen Zustand vollkommener Bewusstlosigkeit versetzen. Damit will ich nicht gesagt haben, dass er nur in diesem Zustande schamanisire, häufig genug sagt er gewiss seine ihm bekannten Formeln her, eben nur, um sein Gewerbe auszuüben, und nicht selten mag er auch durch seine Wahrsagungen sich ein baldiges fettes Opfermahl im Zustande vollkommener Ueberlegung und mit voller, vorbedachter Absicht zu verschaffen suchen. Das hindert ihn aber keineswegs, an die Wahrheit seiner Ceremonien zu glauben, er ist eben ein Kind der rohen Natur, das hauptsächlich nur von äusseren Eindrücken geleitet wird. Uebrigens glaube ich nicht, dass die Schamanen viel schlechter sind als die Priester anderer Religionen. Gewiss giebt es auch nicht wenige christliche Priester, die die hoch erhabenen Worte des Evangeliums wie leere Formeln, ohne irgend welchen Inhalt herplappern, fromme Worte im Munde führen und die vorgeschriebenen Ceremonien ihrer Kirche verrichten um des eigenen Vortheils willen und nicht aus innerer Glaubensüberzeugung. Dass das Schamanenthum niedriger steht als die es umgebenden und gleichsam einengenden grossen drei Religionsgemeinschaften, das Christenthum, der Mohammedanismus und der Buddhismus, dagegen wird Niemand streiten, dass es aber auch gewisse ethische Bestrebungen fördert und enthält, ist nicht weniger wahr.

Der Einfluss des Buddhismuss hat zum grössten Theil den alten Schamanenglauben bei den Sojonen verdrängt; den Grad

der Einwirkung und der Verminderung, welche dieses Eindringen des Buddhismus bewirkt hat, festzustellen, bin ich nicht im Stande, da es mir an Material fehlt, um genauere Schlüsse zu ziehen. Weit grösseren Einfluss hat auf die Türk-Völker der Mohammedanismus gehabt und ihm ist es, wie ich schon oben erwähnt, zum grössten Theil gelungen, den Schamanismus vollständig auszurotten, trotzdem finden wir bei einzelnen Stämmen der türkischen Nomaden noch deutliche Spuren der früheren Religion. Nähere Angaben vermag ich in dieser Beziehung nur über die Kasak-Kirgisen zu machen.

Bei den Kirgisen giebt es noch viele Gebräuche, die sehr deutlich als Spuren des früheren Schamanenglaubens angesehen werden können. Alle diese heidnischen Gebräuche hier zu erörtern, würde mich zu weit führen; es möge genügen, hier der Baksa oder Wunderdoctoren zu erwähnen, die offenbar die Schamanen selbst sind, welche durch die Mulla's von ihrem Standpunkt der religiösen Führung des Volkes herabgestossen sind und nur noch als Charlatane, Wunderdoctoren, Wahrsager beim Volke ein gewisses Ansehen geniessen. Nicht uninteressant wird es sein, zu beobachten, welche Veränderung mit den Schamanengebeten unter dem Drucke der mohammedanischen Glaubenslehre vor sich gegangen ist.

Der Baksa unterscheidet sich schon in seinem Aeusseren von einem rechtgläubigen Mohammedaner, d. h. von dem jetzt allgemein üblichen Aeusseren der Kirgisen. Während die letzteren ihr Haupthaar gewöhnlich sehr glatt abscheeren, tragen die Baksa nur die Mitte des Kopfes abrasirt, lassen aber die Haare auf der Seite des Kopfes etwa fünf Finger breit über den Schläfen und den Ohren stehen und etwa 3—4 Zoll herabhängen. Eine solche heidnische Haartracht ist fanatischen Mohammedanern ein wahrer Gräuel; ich habe selbst gesehen, wie sich tatarische Kaufleute von einem Baksa mit Abscheu abwendeten und entsetzt ausspieen.

In der Kleidung unterscheidet sich der Baksa nur dadurch, dass er ein etwas höheres Käpsel als die übrigen trägt und ausserdem noch einen Federbüschel an demselben befestigt. Anstatt der Schamanentrommel wendet der Baksa eine Art Geige oder vielmehr Violoncell an, das etwa 3—4½ Fuss hoch ist und Kobus genannt wird. Diesen Kobus stellt der Baksa vor sich, wie unsere Musikanten das Violoncell, und streicht auf ihm mit

einem dem Bassgeigen-Bogen ähnlichen Bogen. Auf dem Kobus sind zwei Saiten aus gedrehten Pferdehaaren ausgespannt und an dem Griffe eine Menge Eisenklappern befestigt, die, wenn der Spieler die Geige bewegt, ein rasselndes Geräusch verursachen. Ausserdem hat der Baksa einen Stab (assa), an dessen oberem Ende ein viereckiges Brettchen angebracht ist, an dem mehrere Glöckchen und Eisenstücke hängen. Der Mann beginnt seinen Hokuspokus (bei den Kirgisen hat die Beschwörung des Baksa keine andere Bedeutung) mit einem Spiel auf dem Kobus, das er mit einem eintönigen Gesange begleitet. Dann ergreift er den Stab und schwingt ihn unter einem wilden Tanze, wodurch er ein schreckliches Geräusch verursacht. Oft führen zwei Baksa die Beschwörung aus, dann spielt einer den Kobus, und der andere springt und tanzt mit dem Stabe. Noch andere Baksa giebt es, die ohne alle Instrumente ihre Beschwörungen ausführen. Während der Beschwörung geräth der Gaukler gerade ebenso in Verzückung wie der Schaman, so dass auch er von mehreren Menschen festgehalten werden muss, damit er kein Unheil anrichte. Ja, da der Baksa-Glaube in der Volksethik keine Stütze mehr findet, so scheint es, dass der Baksa noch mehr durch das Furchterregende seiner Erscheinung wirken muss, als der Schaman. Er macht daher die grässlichsten Sprünge, rollt schrecklich mit den Augen, fletscht die Zähne, zuckt und schlägt um sich wie ein Wahnsinniger. In Extase vollbringt er schauerliche Kunststücke, von denen die Kirgisen nur mit Entsetzen zu reden vermögen. Man erzählte mir überall, dass die Baksa glühendes Eisen anfassen, grosse Nadeln sich zolltief in's Fleisch stossen, an glühendem Eisen lecken, auf glühendes Eisen mit blossen Füssen treten, so dass es zischt, wie wenn man Wasser auf das Eisen giesst. Die schrecklichen Sprünge und die Grimassen des Baksa habe ich selbst mit angesehen, die anderen Kunststücke weigerte sich derselbe auf mein Verlangen zu machen; dies könne er nur dann, wenn er wahrhaft vom Geiste berückt sei. Gewiss sind die obenerwähnten Handlungen des Baksa Taschenspielerkunststücke, mit denen er die Zuschauer täuscht. Dabei soll ein Baksa jedesmal, wenn er etwas Entsetzliches ausführt, mit lauter Stimme ausrufen: „Schaut nicht her! schaut nicht her! Der Geist berückt euch die Augen!“ Selbstverständlich blicken die Zuschauer nur mit halbem Auge hin und sehen von Furcht erfüllt vielleicht mehr als wirklich vor sich gegangen.

So kann ich mir nur die Erzählungen sonst glaubwürdiger Leute erklären. Aus allen Mittheilungen derselben wurde mir aber das Eine klar, dass die Kirgisen den Baksa desto mehr achten und desto reicher belohnen, je öfter er ihnen grausige Kunststücke vormacht.

Ist ein Kirgise erkrankt, so dass man für sein Leben fürchtet, und hat die Heilkunst der alten Weiber nicht geholfen, so lässt man einen Baksa rufen (d. h. solche Leute rufen den Baksa, die keine mohammedanische Bildung erhalten haben, diese letzteren lassen den Mulla rufen und Gebete lesen). Der Baksa befühlt zuerst den Puls des Kranken, wobei er allerlei unverständliche Worte hervorstösst. Dann setzt er sich mit dem Kobus hin und spielt dem Kranken mehrere Melodien vor, die er mit dem Rasseln des Kobus begleitet und zu dem er mit halber Stimme seine Lieder singt. Darauf nimmt er die Kumalak (Schafmistkörner) und weissagt mit diesen die Ursache der Krankheit und was für ein Opfer nöthig ist, um die Krankheit zu heben.

Das Opferthier wird von ihm genau bezeichnet, d. h. die Farbe und eine Reihe von Merkmalen angegeben, an denen man das Schaf erkennen kann. Als Beweis der Wahrheit der Weissagungen des Baksa wurde mir erzählt, dass sich meist ein so genau bezeichnetes Schaf in der Heerde des Wirthes oder doch wenigstens bei einem Nachbarn finde. Ich ersehe daraus weiter nichts, als dass der Baksa gewiss vor dem Weissagen die Heerde des Kranken besucht hat oder durch einen anderen Helfershelfer hat besichtigen lassen. Eines der gewöhnlichsten Merkmale ist nämlich, dass das Schaf gross und fett sei.

Dasselbe wird nun gemäss mohammedanischer Vorschrift ohne weitere Ceremonien des Baksa geschlachtet, das Fleisch zerschnitten und in den Kessel gethan und die Nachbarn zum Mahle eingeladen. Sobald das Schaf geschlachtet ist, reisst der Baksa selbst unter Murmeln von Beschwörungsformeln die Lunge aus dem Thiere, begiebt sich eilig zum Kranken und schlägt ihn dreimal mit der noch warmen Lunge. Dann nimmt er die letztere, in die die Krankheit übergegangen sein soll, und wirft sie den Hunden vor und sieht zu, dass sie bis auf das letzte Stück verzehrt wird.

Alsdann ergreift er seinen Assa und führt mit ihm einen wilden Tanz aus, bei dem er in die höchste Extase geräth. Nachdem die Baksa-Beschwörung beendigt, setzt man sich zum Mahle,

an dem alle, ausser dem Kranken, theilnehmen. Als Lohn für seinen Dienst erhält der Baksa die besten Stücke beim Mahle und ausserdem noch das Fell des Opferthieres. Reiche Leute geben dem Baksa noch andere Geschenke, ein Schaf oder einen Rock aus Durja. Nach dem Mahle macht der Baksa gewöhnlich Mittheilungen darüber, was er vom Geiste (dem Dshin) erfahren habe, jedoch sind diese Aussagen nie klar und bestimmt, wie z. B.: wenn das Wetter sich in acht Tagen ändert, wird der Kranke gesund, sonst muss er sterben; oder: wenn der Kranke in so und so viel Tagen nicht stirbt, so wird er gesund. Bis zu der bestimmten Zeit bleibt der Baksa an der Seite des Kranken und hält täglich Gesänge und Tänze mit Beschwörungen ab. Die Kunststücke mit Messern oder glühendem Eisen wiederholt der Baksa fast bei jeder Beschwörung und sollen die körperlichen Qualen des Beschwörers jedesmal einen kleinen Theil der Krankheit heben, indem er in seiner Verzückung den Schmerz des Kranken auf sich nimmt. Die Knochen des geopferten Schafes werden sauber gereinigt, auf den Schädel malt dann der Baksa allerlei Figuren, darauf formt derselbe aus Teig allerlei Thiere: Kameele, Pferde, Rinder, Schafe und Ziegen, und thut die Knochen und alle diese Nachbildungen in einen Sack, nachdem er sie mit bunten Fäden umwickelt hat. Den Sack aber trägt er selbst an einen öden Ort und vergräbt ihn unter allerlei Ceremonien. Niemand darf diesen Ort kennen, denn wenn die Knochen wieder zu Tage kommen sollten, so wäre dies ein furchtbares Unglück für den Opferer.

Zu bemerken ist noch, dass man mir erzählt hat, der Baksa liebe nicht bei schweren Kranken zu erscheinen, aber er führe gern seine Beschwörungen und Heilkuren bei leichten Kranken aus. Manchmal soll er sogar dem Kranken erklären, hier könne seine Beschwörung nicht helfen. Wird der Kranke zur festgesetzten Zeit gesund, so erhält der Baksa ein ansehnliches Geschenk.

Die Baksafähigkeit ist, wie die Schamanenkraft, auch in der Familie erblich; es muss aber jeder angehende Baksa von einem erfahrenen Mitgliede der Zunft unterrichtet werden und erst nach längerem Zusammenleben ertheilt der Lehrmeister dem Schüler seinen Segen; darauf beginnt dieser seine selbständige Thätigkeit als Baksa. Während der Lehrzeit begleitet der Schüler den Lehrer zu den Beschwörungen, ist ihm behülflich und

übernimmt selbst einen Theil des Gesanges oder Rasselns mit dem Assa. Wenn zwei Baksa zusammenwirken, so ist immer der eine der Lehrer und der andere der Schüler.

Ein grosser Theil der Kirgisen hält die Baksa für Schwindler und Charlatane; die meisten Kirgisen glauben aber, dass sie von bösen Geistern besessen seien und dass sie durch die Kraft der in ihnen wohnenden Geister alle die gesagten Wunder thun. Auf mich machten die Baksa, die ich gesehen, den Eindruck von Charlatanen und Taschenspielern, die durch Kunststücke dem Volke die Augen blenden. Ihr Gang und ihre Spielweise hatten etwas Affectirtes, Unnatürliches; jedenfalls wollen sie mehr scheinen als sie sind und spielen auch den Baksa bei allen ihren gewöhnlichen Verrichtungen. Einer der Baksa, die ich gesehen, führte stets fromme Redensarten; bei jeder Handlung, die er unternahm, wie Trinken, Niedersetzen u. s. w., seufzte er ein lautes „Bismillah!“ („Im Namen Gottes!“) vor sich hin, und jeder Rede, die er that, fügte er ein „Wallahi, Billahi!“ („Bei Gott!“) hinzu, was bei den Kirgisen nur einige ganz alte Leute zu thun pflegen. Vielleicht wollte er durch diese Redensarten sich als echter Muselman beglaubigen. Mancher Baksa soll immer einen geistig Gestörten nachahmen und stets Grimassen schneiden, als ob er, wenn er auch nicht die Beschwörung ausführt, von bösen Geistern besessen sei.

In der Kulunda gelang es mir, einen Baksagesang aufzuschreiben. Da er aber zum grössten Theil ein buntes Gemisch von unverständlichen Andeutungen ist, so will ich ihn hier nur theilweise und im Auszuge mittheilen. Der Gesang beginnt mit der mohammedanischen Anrufung Gottes, Mohammeds und der Propheten. Durch die Anrufung documentirt sich also der Baksa als ein echter Muselman, was für ihn sehr wichtig ist. Er mag als Besessener gelten, das schadet ihm nichts, nur darf er sich nicht als Ungläubiger (kapyr) erweisen.

Dich, Gott, fleh' zuerst ich an,
Hilf uns, die wir zu dir beten.
Gieb du die gebet'ne Bitte!
Gebe du dem Weibe Kinder!
Guter Gott, du gabenreicher!
Der zuerst erschuf den Himmel,
Dann die Erde hat erschaffen,
Dich, Gott, bet vor Allen an ich,
Dann bet' ich zu Mohammed;

Jenem sind wir Diener, Sclaven,
Diesem gläubige Genossen,
Dann das Dritt' ist Gott der Himmel
Und das Vierte die Chalifen,
Dann die achtundachtzig Scheiche,
Dann die hundertzwanzig Tausend,
Der Propheten grosse Menge,
All' die Heiligen von Mekka
Und die Heil'gen von Medina.

An dieses Gebet schliesst sich die Anrufung einer Anzahl von Heiligen, die an den Jersu der Altajer, die siebzehn Kame der Berge und Flüsse erinnern, die der Schaman in seine Trommel ruft, ehe er die Beschwörung beginnt.

Tschyngys Kan, du Heiliger!
Auf dem rothen Bergesgipfel,
Ihr, die Mädchen-Heiligen!
Auf des Ochsenberges Gipfel,
Ihr, die Ochsen-Heiligen!
Auf des Widderberges Gipfel,
Ihr, die kahlköpfigen Heiligen!
Auf dem Berg des Elennthieres,
Auch der Drache, der hervorkam
Aus des Berges düsterm Innern,
Bek Asyt, des Bekpän Vater,
Der nicht todt, nenn' ich ihn todt auch,
Lebend nicht, nenn' ich ihn lebend.

Darauf rief der Baksa die Vorfahren der Kirgisen-Geschlechter der mittleren Horde an und zwar den Stamm Argyn, zu dem er selber gehörte. (Wir sehen also hier auch Spuren der alten Vorfahren-Verehrung, die das wahre Schamanenthum charakterisirt.)

Er, Köktschö, der Uwak Vorfahr!
Dessen Heldenkraft bekannt uns,
Viele schoss er mit dem Bogen,
Tausende mit seiner Flinte,
Kara-Koscha, Argyn's Vater!
Abylai, der Horde Fürst,
Tödtete einst Kasy-Bek;
Er, der barfüssige Asis,
Er hat sich dem Herrn ergeben,
Tor-Aigyr, mit den vier Söhnen,
Turdu Bek, es war sein Onkel,
Meiner Mutter Vater ist er,
Tungkat von dem Dschagalbai-Stamm.

Ebenso ruft er den Kuban-Bai an, den Vorfahren der Kara Kesäk; den Kendy-Bai, den Vorfahren der Kara Keräi; den Schöin Kara, den Vorfahren des Stammes Tas; Kent Buga, vom Stamme Tersten Bala; Burlubai, den Vorfahren des Stammes Bassentin.

Jetzt wendet sich der Baksa an die Geister, die ihm bei seiner Heilmethode helfen sollen.

Ganz zuerst schuf Gott die Geister,
Schuf sie besser als die Andern,
Kent Buga, den Geister-Vorfahr,
Sar' Asban, den Geister-Vater,
(Quäle mich nicht, Sar' Asban!)
Berdi-Bai, den Geister-Vater;
Ärkäü ist der Geister Schlachtruf,
Hab' in' Himmel fünf der Geister,
Schneiden mich mit vierzig Messern,
Stechen mich mit vierzig Nadeln,
Und sie liessen mir am Scheitel
Einen langen Haarzopf wachsen!
Unterwarfen mich dem Dämon,
Lehrten mich das Ungewohnte,
Banden fest mich an den Kobus,
Hiessen mich den Segen sprechen,
Opferschaf mit gelben Köpfen
Liessen schlachten sie im Hause,
Fest im Körper setzten sie sich,
Drehten mir im Krampf die Glieder.

Nach einem mir unverständlichen Anrufe an die zehn Kosha der Niederung und die vierzig Kosha der Höhe mit ihrem Chef Kasrät Kosha, der die Todten lebendig macht und dem Vieh und den Menschen den Samen giebt, fährt er in der Beschwörung fort:

Meine Rechte dreh' im Kreis ich,
Frage meine linke Hand,
Im Gebet den Kopf gestützt,
Kämmend mir das Haar zur Sonne,
Kenne nicht des Vaters Einfluss,
Hab' nicht Muttermilch gesogen.
Mit dem Winde sieben Hasen,
Sie mit Zaubermitteln bindend,
Habe ich hierher getrieben.
Bin gedrückt von sieben Hacken,
Eingetaucht in sieben Kessel.
Geister rief ich vom Kambar,
Die da in der Ferne leben,
Einen Gruss der Eisenseele!
Gieb mir Nachricht Eisenseele!

Sammle du ein mächtig Heer!
Stecke auf die Eisenfahne!
Von der Niederung hergelaufen
Kommen zehn der Wölfe jetzt,
Unter allen diesen Wölfen
Ist der blaue mit sechs Rachen;
Bei des blauen Geistes Volk
Lebt das Kind des Dshuma-Bai.
Kosa-Bai, der blaue Eber,
Ist der böseste der Geister,
Zieht die Stirnhaut tief in Falten,
Streitet sich mit allen Geistern,
Hängtest dich an meine Windeln,
Fand'st mich auf im elften Jahre.

Unter vielen, ganz unverständlichen Anspielungen, die mir trotz allen meinen Fragen der Baksa nicht erklären konnte oder wollte, erwähnt er noch eine ganze Reihe von Geistern: Bai Kabyl, Koibak, Kämängär Kösümböt, Mängäi-Dshüsöi, mit deren Wiedergabe ich den Leser nicht unnütz ermüden will. Zum Schluss wendet er sich, ganz im Geiste aller kirgisischen Sänger, an die anwesenden Zuhörer mit einer ehrenden Erwähnung des gegenwärtigen Stammführers des Geschlechtes der Argun, des Aga-Sultan des Semipalatinskischen Bezirkes:

Hier am Wege liegt ein Heer,
Unter diesen dichten Schaaren
Ist der Sultan Kara Bek,
Ist ein Fürst Tiläu Bärdi,
Argyn's Kasy, meine Sohle.
Trefflichkeit der Niederung,
Fürstenkind, du aus der Höhe!

Schon aus diesem Auszuge der mir gewiss unvollständig und ungenau dictirten Baksa-Beschwörung kann man ersehen, dass die Beschwörung des Baksa die religiöse Weltanschauung des Schamanenthums, die Naturreligion, verlassen hat, und da sie jedwede ethische Grundlage verloren, zu einem mystischen, dem Sprecher selbst unverständlichen Complexe von auswendig gelernten Formeln herabgesunken ist. Trotz alledem sind aber noch Spuren aller früheren Elemente des Schamanendienstes verblieben, wie das Anrufen der Erdenhelden, die auf Bergen wohnen, und die Aufzählung der Vorfahren. Der innere Grund dieser Anrufe ist aber vollkommen verloren gegangen.

Dass das Schamanenthum früher bei allen türkischen Völkern verbreitet war, können wir deutlich aus der Verbreitung

der türkischen Benennung des Schamanen, dem Worte *Kam*, erkennen. Das älteste Schriftdenkmal der türkischen Literatur, das im Jahre 1069 verfasste uigurische Kudatku Bilik, kennt das Wort *Kam*, und Vambéry giebt es in seiner Ausgabe dieses Werkes durch „Quacksalber, Wahrsager" wieder. Ob diese Bedeutung genau, vermag ich nicht zu bestimmen. Es tritt zwei Mal im Kudatku Bilik auf. An der ersten Stelle heisst es:

Der Besprecher giebt es viele,
Die des Windes Krankheit heilen.
An die musst du, Herr, dich wenden,
Von der Krankheit helfen Sprüche;
Soll der *Kam* dir aber nützen,
Musst du, Herr, ihm alles glauben,
Seine Worte liebt der Arzt nicht.
Er entfernt vom *Mukasim* sich.

Mukasim, das hier gleich Kam gesetzte Wort, ist ein arabisches Wort und bedeutet: „derjenige, welcher Schwüre ausstösst". An der zweiten Stelle heisst es: „halte entweder einen Arzt oder halte einen *Kam*". Hier also wiederum der Gegensatz zwischen Ot-tschi (Arzt), d. h. der, welcher Medicin giebt, und *Kam*, der durch Wörter und Beschwörungen heilt.

In seinen dschagataischen Studien führt Vambéry das Wort *Kam* als ein noch heute in Mittelasien gebrauchtes Wort auf und zwar in der Bedeutung: Arzt, Quacksalber, Zauberer, Wunderdoctor; dasselbe thut Pavet de Courteille im Dictionnaire Turc-Orientale. Ebenso finden wir das Wort Kam in dem zweitältesten Sprachdenkmale türkischer Sprache, dem im Jahre 1303 von einem Italiener geschriebenen Wörterverzeichnisse der Sprache der Komanen, d. h. des damals in Südrussland wohnenden Türkstammes, welcher schon im XII. Jahrhundert zum Theil nach Ungarn auswanderte. Dieses Wörterverzeichniss findet sich im Codex Comanicus, der noch jetzt in der Marcus-Bibliothek in Venedig sich befindet. Dort wird auf Seite 9 der Ausgabe des Grafen Kunu „Incantatrix" (Hexe) durch „kam katun kisi dir" übersetzt. Doch dies ist ein Kam-Weib genannter Mensch. Und einige Zeilen vorher „adiuino" = „ich mache eine Beschwörung" durch „kamlik etermen", d. h. „ich mache ein Kam-Geschäft." (Kamlik heisst auch im Altai eine Kam-Beschwörung.)

Julius Mäser, Leipzig-Reudnitz.

ROYAL ASIATIC SOCIETY BOMBAY BRANCH
JACKSON
MEMORIAL
COLLECTION

00042233

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018